REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIII[e] ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE ET Ce,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIII[e] ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

—

1853

SOUVENIRS

D'UNE STATION

DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE.

LE ROI GEORGE, L'EMPEREUR Y-SHING ET LA REINE POMARÉ.

I.

Du moment que la colonie de Macao n'avait plus à redouter les attaques des troupes du Céleste Empire, notre présence sur les côtes méridionales de la Chine cessait d'être indispensable (1). Sur la foi de promesses avidement accueillies, nous avions pendant quelque temps nourri l'espoir que les premiers jours de l'année 1850 verraient *la Bayonnaise* tourner sa proue du côté de l'Europe; mais cette espérance n'avait été qu'un mirage trompeur. Les dernières nouvelles que nous avait apportées le paquebot du mois de décembre 1849 nous rendaient toutes nos incertitudes, et la France n'avait jamais été plus loin de nous. Il fallait cependant quitter Macao : c'était le seul moyen de tromper notre impatience et de mettre à profit pour notre instruction des délais dont nous avions hâte de voir le terme. L'heureux accord qui n'avait cessé de régner depuis trois ans entre la légation de France et la station navale, que composait à elle seule *la Bayonnaise*, avait assuré l'indépendance de nos mouve-

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

mens. Chargés d'éclairer la justice sur les circonstances d'un drame maritime qui s'est dénoué plus tard devant la cour d'assises de Nantes et dont je me reprocherais de remuer la poussière, nous formâmes le projet de nous porter jusqu'à l'extrémité orientale du groupe des îles Carolines.

Le 3 janvier 1850, après une courte apparition au mouillage de Wampoa, apparition destinée à rappeler au vice-roi notre présence dans les mers de Chine, nous partîmes pour Manille, où nous nous arrêtâmes une quinzaine de jours. Notre nouvelle campagne excédait un peu les limites de notre station, et il était important de passer pour ainsi dire en revue les divers intérêts confiés à notre surveillance avant d'entreprendre un voyage dont nous avions pu apprécier les difficultés et les lenteurs, lorsqu'au mois de mai 1848 nous nous étions rendus aux îles Mariannes. Cette fois d'ailleurs il s'agissait d'aller plus loin encore et d'atteindre l'île Oualan, située à près de onze cents lieues du port de Macao.

Le 28 janvier nous reprîmes la mer. Nous avions longtemps à l'avance étudié la route que nous devions suivre et calculé avec le plus grand soin le tracé qui pouvait nous offrir les chances les plus favorables. Dans une autre saison, nous eussions essayé de franchir le canal des Bashis et nous eussions été chercher sur les côtes du Japon les vents variables qui nous auraient rapidement poussés vers l'est; mais au commencement de l'hiver, la navigation sous l'équateur nous parut devoir obtenir la préférence. Nous pénétrâmes donc une troisième fois dans le détroit de San-Bernardino, et nous nous dirigeâmes par la mer de Mindoro sur l'établissement espagnol de Samboangan, devant lequel nous mouillâmes le 3 février. De ce point, la route nous était ouverte vers l'Océan Pacifique. Le 8 février, nous avions laissé derrière nous la mer des Moluques, et nous n'avions plus que sept cents lieues à faire pour arriver au terme de notre voyage.

Jusqu'à la hauteur des îles Pellew, nous avançâmes assez rapidement : la brise soufflait souvent du nord, d'autres fois de lourds orages nous amenaient quelques heures de vents d'ouest; mais le méridien des îles Pellew était à peine dépassé, qu'il fallut de nouveau lutter contre des vents d'est obstinés, de pesantes rafales et des grains si violens, qu'ils nous obligeaient à carguer presque toutes nos voiles. De toutes nos traversées, celle-ci fut sans contredit la plus ennuyeuse et la plus pénible. Le métier de marin a ses plaisirs et ses émotions; il a malheureusement aussi ses longs jours de monotonie. Quand on se traîne lourdement sur une mer assoupie, quand un ciel orageux pèse de toutes parts sur l'océan, qu'on voit se succéder, sans qu'on puisse lutter contre l'inertie des flots, des heures chaudes et nauséabondes, on se prend malgré soi à envier le sort

des prisonniers dont les yeux ne s'arrêtent pas du moins sur la morne étendue des mers. De toutes les existences enfermées, la plus triste semble alors celle de l'officier de marine. Le navire qu'on aimait n'est plus que le pire de tous les cloîtres. On regrette amèrement de voir s'écouler dans une pareille torpeur le sable stérile de sa vie. Après trois années de campagne, ces momens difficiles soumettent à de rudes épreuves les plus heureux caractères. Ces physionomies sur lesquelles le regard s'arrête périodiquement à la même heure, ces voix dont le timbre ne varie jamais, ces saillies émoussées qui n'ont plus rien d'imprévu, harassent l'esprit et lui causent de secrètes nausées. Par désœuvrement on se recherche, et l'on gémit après s'être rencontré : c'est une sorte de scorbut moral dont les organisations les plus riches sont les premières à souffrir; mais dès que les noires vapeurs du ciel se dissipent, dès qu'une brise favorable fait frémir les voiles, l'horizon de la mer et l'horizon de l'âme semblent à la fois s'embellir. On accourt l'un vers l'autre comme des oiseaux joyeux sortant de dessous la feuillée; on se sourit, on s'aime, et un rapprochement universel salue la première apparition de la terre.

Le 21 mars, cinquante-deux jours après notre départ de Manille, nous aperçûmes l'île Oualan. Produit d'une éruption basaltique, cette île élève ses pitons aigus jusqu'à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est, comme l'île Pounipet (1), dont cent lieues environ la séparent, un des sommets culminans de cette vaste cordillère sous-marine qui, du 5e au 8e degré de latitude nord, sur un espace compris entre le 135e et le 160e degré de longitude orientale, a servi de base aux travaux des zoophytes et donné naissance à de longs récifs, aujourd'hui habités, que couronnent quelques arbres et qu'envahissent parfois les eaux soulevées par les ouragans. L'île

(1) L'île Pounipet fut visitée en 1840 par la corvette *la Danaïde*, que commandait alors M. Joseph de Rosamel. Deux officiers de ce bâtiment levèrent le plan de l'île, et l'un d'eux, M. Garnault, recueillit sur les traditions et les mœurs des peuples carolins de curieux renseignemens qu'il a bien voulu me communiquer. Parmi ces traditions, il en est une surtout qui semblerait assurer à l'île Pounipet la triste célébrité d'avoir été le tombeau des derniers débris de l'expédition de Lapérouse. — On sait qu'après avoir interrogé avec un soin religieux les souvenirs des vieillards de Vanikoro, le capitaine Dillon et le commandant Dumont d'Urville crurent pouvoir affirmer que les équipages des deux corvettes de Lapérouse n'avaient pas péri tout entiers sur l'île dont les récifs avaient brisé leurs navires. Un certain nombre d'hommes s'étaient embarqués dans une chaloupe qu'on avait mis six mois à construire. Cette embarcation avait dû, suivant les uns, se diriger sur les Moluques ou sur les Philippines; d'autres inclinaient à penser qu'elle avait pu faire route vers les îles Mariannes. Cette dernière supposition, pour des raisons toutes nautiques qu'il serait trop long de déduire, m'a toujours paru la plus probable. Quoi qu'il en soit, la chaloupe partit de Vanikoro, et les naufragés laissés en arrière n'en eurent jamais de nouvelles. Sur quel point de l'Océanie

Oualan s'aperçoit de plus de 50 milles. Placée sur le passage des navires qui se rendent de la Nouvelle-Hollande en Chine, elle ne pouvait échapper longtemps aux regards des navigateurs. Elle fut signalée pour la première fois en 1804 par le capitaine américain Crozer, qui lui donna le nom d'île Strong, sous lequel elle est encore désignée par la plupart des marins étrangers. Il paraît toutefois qu'aucun Européen n'y avait débarqué avant les officiers de la corvette *la Coquille*. Poursuivant l'exploration des divers archipels de l'Océanie, le commandant de cette corvette, M. Duperrey, reconnut le 5 juin 1824, au milieu des récifs qui s'étendent à un mille au large de la pointe nord-ouest, un havre parfaitement abrité. M. Duperrey y jeta l'ancre et donna au port qu'il venait de découvrir le nom de *havre de la Coquille*. Deux officiers de la corvette, MM. Lottin et Bérard, chargés de lever le plan de l'île, rencontrèrent sur la côte opposée un nouveau port défendu des vents du large par la petite île Lélé, sur laquelle la plupart des chefs d'Oualan avaient fixé leur résidence. Ce port reçut le nom de *havre Chabrol*. Le récif qui entoure l'île présentait deux autres coupures qui donnèrent accès au *port Lottin* et au *port Bérard*. Sur tout autre point, le débarquement fut jugé impossible.

De ces quatre mouillages, le havre de la Coquille et le havre Chabrol offrent seuls une sécurité complète; mais il est difficile d'entrer dans le premier, dont la passe se dirige vers l'ouest à travers de nombreux écueils; il est plus difficile encore de sortir du second, dont l'ouverture est directement exposée à tous les vents.

Les renseignemens que je devais me procurer ne pouvaient s'obtenir que dans le port Chabrol; il fallait y aller jeter l'ancre, dussions-nous y demeurer bloqués pendant plusieurs jours. J'envoyai un canot dans le milieu de la passe, brèche étroite autour de laquelle jaillissaient de hautes gerbes d'écume, et je donnai vent arrière entre

avait péri cette embarcation? Le récit du naufrage d'une chaloupe montée par des hommes blancs qui s'était échouée, disaient les habitans de Pounipet, sur les récifs de leur île il y avait une soixantaine d'années, éveilla l'attention des officiers de *la Danaïde*, qui finirent par apprendre que dans cette chaloupe se trouvait un pierrier marqué d'une fleur de lis. Les blancs avaient longtemps résisté aux attaques des insulaires, mais ils avaient enfin été surpris au milieu de la nuit et massacrés jusqu'au dernier. Le pierrier demeura comme un trophée dans l'île. Un navire de commerce anglais l'avait emporté, disaient les habitans, peu de mois avant le passage de *la Danaïde*. Si l'on jette les yeux sur la carte, on verra quel degré de probabilité acquiert la version qui, d'après ce récit, placerait à Pounipet le second et dernier naufrage des compagnons de Lapérouse se dirigeant vers les Mariannes. Tracez une ligne de Vanikoro aux Mariannes, vous verrez qu'elle passe au milieu de l'archipel des Carolines, à cent lieues environ de Pounipet. Cette erreur de cent lieues s'expliquerait aisément, car les Français avaient dû tenir compte de la régularité des vents alisés et des courans qu'ils avaient observés déjà dans l'Océan Pacifique. Ils avaient donc probablement gouverné depuis leur départ bien à l'est du point qu'ils voulaient atteindre.

deux chaînes de brisans à fleur d'eau. Un mouvement de surprise et d'admiration se fit entendre à bord de la corvette, quand, portés sur une dernière lame, nous eûmes doublé l'extrémité du récif. Java ni les Moluques n'ont rien qu'on puisse comparer à la majestueuse beauté du bassin qui s'ouvrait devant nous : un demi-cercle de montagnes encadrait dans un rideau de sombre verdure une baie calme et profonde. Reliée par un immense banc de madrépores à ce qu'on peut appeler la terre ferme, la petite île Lélé, dont nous rasions la côte, achevait gaiement vers le nord le contour de cette baie; elle agitait au-dessus des eaux bleues le clair feuillage de ses palmiers et les touffes jaunes de ses pandanus. Des blocs de coraux et des prismes de basalte lui faisaient un rivage inaccessible aux flots de la mer. A l'abri de cette ceinture, qu'on eût prise pour l'œuvre des Pélasges ou des Cyclopes, s'épanouissaient, comme autant de fleurs dont un jonc flexible aurait rassemblé les tiges, mille bosquets dont les branches s'inclinaient jusqu'à terre. La brise qui faisait blanchir la crête des vagues en dehors de la baie ne pouvait traverser l'épaisseur de ces frais berceaux. Nos voiles étaient retombées le long des mâts, et nous glissions vers le fond de la rade, comptant sur un reste de vitesse pour atteindre aisément le mouillage. Quelques cases bientôt se montrèrent à travers les arbres; nous nous écartâmes doucement de la rive, et *la Bayonnaise* laissa tomber l'ancre à moins de cinquante brasses du village de Lélé.

Depuis le passage de M. Duperrey, en 1824, et du capitaine Lutke, de la marine russe, en 1827, aucun navire de guerre n'avait, je crois, visité l'île Oualan : aucun du moins n'avait mouillé dans le havre Chabrol; mais les navires qui poursuivent le cachalot au milieu des archipels situés sous l'équateur ne tardèrent point à fréquenter les ports découverts par M. Duperrey. Ils y trouvèrent du bois et de l'eau, les seules choses dont les baleiniers, toujours abondamment pourvus de vivres, aient souvent besoin de s'approvisionner; ils y trouvèrent surtout, ce qui n'est point un médiocre avantage pour des bâtimens de commerce, une population douce et inoffensive. M. Duperrey n'avait vu entre les mains de ces insulaires aucune espèce d'armes. Séparés par une vaste étendue de mer des autres îles, dont ils ignoraient même l'existence, les habitans d'Oualan n'avaient jamais eu d'invasion étrangère à repousser : leurs pirogues ne s'éloignaient point des récifs. S'ils se livraient quelquefois à la pêche, c'était sans courir de dangers et sans déployer d'audace : aucun besoin réel ne les sollicitait à des courses aventureuses. Les arbres à pain et les cocotiers qui abondent dans l'île suffisaient amplement à leur nourriture; les indigènes pouvaient y ajouter, à l'aide d'une culture peu laborieuse, l'igname, le taro, la banane et la canne à sucre.

Le régime social de cette population, composée de deux ou trois mille âmes, ne différait guère de celui que Cook et Lapérouse avaient observé dans les autres îles de l'Océanie. Un souverain, quelques chefs et une classe inférieure vouée aux travaux et à l'obéissance, telle est l'organisation qui se retrouve dans tous les groupes de la Polynésie. Retranché sur la petite île Lélé, où il vivait au milieu d'une aristocratie docile, le vieux souverain qu'y avaient visité les officiers de *la Coquille* exerçait une autorité tyrannique sur les habitans et les chefs d'Oualan. Une scission eut lieu entre les deux parties du royaume : les *Kanaks* d'Oualan (1) envahirent l'île Lélé, et un de leurs chefs, le Pepin d'Héristal de cette révolution, fut investi du pouvoir suprême à la place du vieux souverain, que les vainqueurs reléguèrent dans les montagnes. Au moment où *la Bayonnaise* mouillait dans le havre Chabrol, ce soldat heureux occupait encore le trône sous le sobriquet de *king George*, que lui avaient imposé les baleiniers de Sydney. La vue d'un navire n'avait rien de nouveau pour les sujets du *roi George;* cependant, avec sa vaste carène, *la Bayonnaise* était faite pour frapper leur imagination. Aussi, quand le nuage de voiles que portait sa mâture eut disparu comme par enchantement, quand son ancre eut touché le fond, et que subitement immobile elle s'arrêta en face de l'île Lélé, les Kanaks d'Oualan eurent un instant l'idée de fuir dans leurs forêts; mais rien dans nos manœuvres ne vint confirmer leurs craintes. *La Bayonnaise* se balançait nonchalamment sur ses ancres, semblable à un énorme lion endormi au soleil :

Like a huge lion in the sun asleep.

Les Kanaks ne tardèrent pas à se rassurer. Avant que le soleil eût disparu derrière les hautes montagnes de la baie, l'état-major de la corvette se présentait désarmé au milieu des Polynésiens accroupis sur la rive, et, suivant la gracieuse image du poète, le nouveau monde tendait avec confiance sa main brune à la vieille Europe :

The new world stretch'd its dusk hand to the old.

Le roi George était absent au moment de notre arrivée. Deux baleiniers américains, mouillés dans le havre de la Coquille, avaient attiré le souverain d'Oualan vers cette partie de ses domaines. Un messager courut l'avertir qu'un bâtiment de guerre, plus puissant à lui seul que toute une flotte de baleiniers, était mouillé sous les murs de sa capitale. Le lendemain, le roi George était de retour à Lélé. Nous lui fîmes savoir que nous le verrions avec plaisir à bord de la corvette. Notre invitation ne pouvait manquer de tenter sa curiosité;

(1) *Kanaks*, mot dérivé du dialecte havaiien, qui signifie *hommes;* on l'emploie pour désigner en général les habitans des îles de la Polynésie.

mais le prudent monarque hésitait à livrer sa royale personne aux périls qu'une méfiance peu flatteuse pour nous lui faisait appréhender. Il n'osa cependant s'exposer à blesser notre susceptibilité par un refus, et fit ses préparatifs de départ avec la gravité d'un Curtius prêt à se jeter dans le gouffre. Avant de le laisser sortir de son palais, la reine des îles d'Oualan voulut du moins ne négliger aucune des précautions que lui suggérait sa tendresse. Une matrone habile à conjurer les mauvais sorts fut appelée près du roi, promena lentement sa main décharnée sur son cou et sur ses épaules, en murmurant des mots mystérieux, et sa majesté, à demi tranquillisée par la vertu de cette incantation magique, se dirigea d'un pas plus ferme vers le canot qui l'attendait.

Le roi George nous trouva tous réunis sur le pont de la corvette pour le recevoir. On se figurerait difficilement l'émotion et l'étonnement de ce chef de sauvages à la vue de l'appareil militaire dont nous lui avions ménagé la surprise. Il porta un de ses doigts à sa bouche, comme un homme impuissant à traduire son extase, puis un long et sourd murmure, lentement modulé, exprima seul pendant quelques minutes la variété de ses sensations. Un pareil navire était si différent de tous les bâtimens qu'il avait vus jusqu'alors! Quand il descendit dans la batterie, son admiration sembla redoubler. Cette longue rangée de canons, ces énormes projectiles rassemblés autour des pièces, ces sabres, ces fusils, ces haches d'abordage rangés le long des cloisons ou suspendus aux massifs barreaux de chêne, lui donnaient une idée formidable de notre puissance. La parole cependant lui était revenue. Grâce à ses relations fréquentes avec les baleiniers, le roi George pouvait s'exprimer en anglais aussi couramment qu'un marchand de *China-street*. Il posa donc sa main d'un air pénétré sur mon épaule, et les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent, je crois, une flatterie plutôt qu'une naïveté. Les sauvages ne sont pas, sur ce point, aussi sauvages qu'on le pense, et le roi George jugeait probablement qu'en fait d'éloges il ne faut jamais craindre de tomber dans l'exagération. « *Commodore*, me dit-il, *you are like god!* » Puis il ajouta aussitôt, en baissant sa main jusqu'à terre et poussant un long éclat de rire : « Voici les baleiniers, — et vous voilà, vous autres, » fit-il en se redressant de toute sa hauteur. Si le pont de la batterie n'eût arrêté son bras, le roi George nous eût donné cent coudées.

Ce monarque polynésien avait fait quelques frais de toilette pour venir à bord de *la Bayonnaise*. Au *maro* qui ceignait ses reins il avait ajouté une chemise de coton à raies bleues, qui couvrait ses larges épaules sans rien cacher de ses formes herculéennes. Sa haute stature, ses muscles fortement accusés, indiquaient une vigueur que

l'âge n'avait point encore affaiblie. Le roi George pouvait avoir alors de quarante-cinq à cinquante ans. Sa figure, d'une laideur intelligente, portait surtout l'empreinte d'une douceur craintive. Avec un peu plus de fierté et d'énergie dans les traits, il m'eût rappelé le type consacré de Chingachgook. Il était aisé cependant de découvrir dans les plis sensuels de ses lèvres, dans l'éclair, prompt à s'allumer, de ses noires prunelles, toutes les passions brutales du sauvage. L'eau de feu eût pu faire un tigre de cet agneau. Le roi George ne tarda pas à passer de la surprise à la familiarité, et me demanda pour première faveur une bouteille de *brandy*. Je la lui donnai, mais j'accompagnai ce présent d'un long sermon sur les funestes effets des boissons spiritueuses. Le roi George parut m'écouter avec componction. « Vous avez raison, me dit-il quand j'eus achevé ma harangue, *brandy very bad for the chiefs!* (l'eau-de-vie ne vaut rien pour les chefs); — je boirai la bouteille tout seul. » J'eus lieu de craindre le lendemain, en voyant sa face hébétée, que le malheureux souverain ne m'eût tenu parole.

Le rhum et le tabac sont les seuls articles recherchés sur le marché polynésien. Nous avions heureusement d'autres moyens d'exercer notre libéralité envers notre hôte. Chacun de nous s'empressa de lui apporter son présent, et bientôt le roi George se vit pourvu d'une garde-robe complète. Naïf comme un des géans de Pulci ou de l'Arioste, le sauvage se laissait habiller. Il endossait sans mot dire une longue veste rayée qui emprisonnait son buste comme une camisole de force; un col de satin qui serrait son cou comme un carcan. A chaque pièce nouvelle que notre fantaisie ajoutait à son ajustement, il se tournait vers le miroir en face duquel on l'avait posé, et se regardait avec complaisance. Un gilet à ramages et un large pantalon d'indienne complétèrent sa parure, mais il fut impossible de trouver chaussure à son pied. Le roi George était arrivé à bord de la corvette presque aussi peu vêtu que le lis dont parle l'Écriture; il crut rentrer dans ses états plus magnifiquement paré que Salomon dans toute sa gloire. Ses sujets, il faut le dire, partagèrent son illusion. Quand, débarqué sur la plage, il se dirigea d'un pas lent et majestueux vers son palais, il n'y eut sur son passage qu'un long hurlement d'enthousiasme. La reine, accourue à sa rencontre, demeurait ébahie, et, un doigt dans la bouche, levait les yeux au ciel; les enfans seuls se rejetaient en criant dans le sein de leur mère : le tricorne d'un de nos aspirans, balancé sur le chef du roi George, avait effrayé ces timides Astyanax.

Quand le souverain d'Oualan, fatigué de tant d'émotions, se fut laissé tomber sur la natte qui couvrait le sol fangeux de son palais, la reine, incapable de comprimer plus longtemps sa curiosité, l'ac-

cabla de questions. Qu'avait-il vu? que lui avait-on dit? quel motif amenait sur les côtes de leur île ces puissans étrangers? Vaine importunité : le roi George avait encore une fois perdu la parole. Il continuait à moduler son éternel murmure, semblable au bruit lointain des brisans sur la grève. Il avait vu ce que la langue polynésienne ne pouvait probablement décrire, et savourait intérieurement ses souvenirs. C'était mettre à forte épreuve la patience de sa royale compagne; mais la douceur des femmes polynésiennes ne se dément jamais. La reine s'assit donc silencieusement en face de son époux et le contempla dans le muet ravissement d'une épouse soumise. Après un quart d'heure d'attente, son seigneur et maître parut revenir du royaume des esprits. Il raconta d'une voix lente et basse les merveilles qu'avaient contemplées ses yeux. — Le pont était couvert d'hommes; il était descendu, il y avait des hommes encore. Le village de Lélé eût tenu tout entier dans ce bâtiment. Chaque chef avait sa maison, et en un seul jour on avait déployé devant lui plus de richesses que les baleiniers ne lui en avaient montré depuis sa naissance!

On devine l'effet que ces descriptions emphatiques devaient produire sur l'imagination de la reine. Il fallut que son époux consentît à la conduire le lendemain à bord de la corvette. Elle y vint accompagnée des femmes des principaux chefs. Vêtues, comme le roi l'était la veille, d'une chemise rayée qui ne voilait qu'à demi les bleus dessins de leur tatouage, les jambes entièrement nues, et ayant pour la plupart une pipe de terre bien noire passée dans le lobe inférieur de leur oreille gauche, ces dames portaient encore, comme aux jours où les virent les officiers de *la Coquille,* l'étroit *maro* tissé des fibres ligneuses du bananier et délicatement nuancé de couleurs indigènes. Elles étaient toutes d'une taille presque lilliputienne. La reine, déjà sur le retour, avait un certain air de fée Urgande et rappelait avec sa petite figure ridée ces bonnes vieilles qu'un chevalier compatissant prenait jadis en croupe, et qui, d'un coup de baguette transformant au milieu de la nuit la chaumière en palais, se changeaient elles-mêmes en nymphes éblouissantes. Il y avait en vérité une distinction singulière dans la physionomie douce et étonnée, dans la voix surtout, mélodieuse et plaintive, de cette étrange créature. C'était une fleur complétement fanée, mais qui avait eu sans doute autrefois son parfum. Sans cette affreuse pipe suspendue à son oreille, je l'aurais volontiers comparée à ces roses qu'un savant a pressées dans son herbier, ou qu'un amant oublieux a laissé se flétrir dans son portefeuille. Malheureusement cette petite reine était horriblement cagneuse. Cette difformité semblait d'ailleurs commune à la plupart des dames de la cour. Les femmes

d'Oualan qui sont nées dans une condition plus humble ne présentent pas un pareil vice de conformation; mais les grandes dames, les princesses, toute la journée accroupies sur leurs nattes, les deux cuisses repliées à la fois sous elles, peuvent à peine, quand elles veulent marcher, se soutenir sur leurs jambes amaigries. On éprouvait une sensation pénible à voir ces pauvres femmes s'avancer en trébuchant sur le pont. J'aurais encore préféré les petits pieds des dames chinoises.

En jetant les yeux sur les princesses qui accompagnaient la reine, on s'étonnait de trouver mêlées au type polynésien des physionomies presque européennes. La figure de ces femmes offrait, chose bizarre, avec des contours plus réguliers qu'on n'en rencontre d'habitude dans l'Océanie, je ne sais quelle délicatesse maladive qui annonçait un précoce étiolement. C'était la pâleur du nénuphar, la clarté défaillante d'une lampe qui s'éteint, l'apparence morbide d'une race qui s'en va. Le roi George m'avait fait de tristes confidences sur l'état sanitaire de son île, et la vue d'un village de lépreux que nous avions visité la veille n'avait que trop confirmé ces affreux renseignemens. Heureux les insulaires dont un récif mugissant défend les rivages! La civilisation du moins ne leur apportera pas ces affreux stigmates dont elle a marqué la population d'Oualan.

Les sensations de la reine ne furent pas moins vives que celles de son époux. Il n'y eut pas un coin de la corvette qui pût échapper à ses investigations. Elle s'en allait de droite et de gauche, furetant partout, trottinant comme une souris blanche, et tout émerveillée à son tour du spectacle qui avait si profondément impressionné la forte tête du roi George. Ses compagnes la suivaient, hurlant de surprise à chaque pas, et n'interrompant leur murmure admiratif que pour pousser parfois un joyeux éclat de rire. La reine ne cherchait point à dissimuler son ravissement. Elle semblait douée d'ailleurs de l'humeur la plus sociable, et son gai babil faisait plaisir à entendre : « J'aime les baleiniers, disait-elle; ils m'apportent toujours quelque petit cadeau, me font des complimens, m'appellent *good belly queen*. Ils donnent au roi George de l'huile de baleine, du rhum et du tabac. Quand nous passons plusieurs mois sans voir de navires, le peuple et le roi ne sont pas contens. » J'offris une modeste collation au couple royal. Les princesses se tinrent accroupies à la porte de la chambre, et la reine, en riant, leur jeta les miettes du festin; mais tout à coup le front du roi parut se rembrunir, et la reine écarta vivement sa chaise de la table. Mon domestique apportait en ce moment une anguille monstrueuse qu'un de nos canotiers, se promenant sur la plage, avait tuée le matin d'un coup de bâton. « Qu'avez-vous? » demandai-je au roi George. Il me montra du doigt le poisson que

mon domestique venait de déposer devant moi. J'eus alors comme un vague pressentiment de quelque superstition polynésienne. Je m'excusai de mon mieux, et je fis comprendre au roi que si nous avions assommé une des divinités de l'île, c'était par ignorance et sans mauvaise intention. Le roi, à ce discours, haussa les épaules comme un esprit fort qu'on offense. « Il ne faut pas manger de ce poisson, dit-il, parce qu'il donne la lèpre. » La reine fut plus franche; elle avoua qu'il n'en fallait pas manger parce qu'il était *tabou*. D'où venait cette interdiction, qui prend toujours, on le sait, dans les îles de l'Océanie, un caractère religieux, et dont la violation est infailliblement punie de mort? J'eus quelque peine à obtenir l'explication que je demandais. Je crus enfin comprendre qu'après un ouragan qui avait dévasté l'île, brisé les arbres à pain et ruiné les plantations de taro, les habitans n'avaient vécu, pendant près d'une année, que des murènes qu'ils allaient poursuivre au moment de la basse mer dans les anfractuosités des bancs de madrépores. C'était pour se ménager cette précieuse ressource que depuis cette époque on avait mis les anguilles de mer sous la protection de la superstition publique.

Le soleil allait disparaître quand le roi George se décida enfin à quitter la corvette. Depuis plus d'une heure, il avait trouvé une distraction qui semblait être tout à fait de son goût. Une aiguille et une paumelle de voilier à la main, il s'occupait gravement à coudre une voile que nos ouvriers réparaient dans la batterie. Je lui promis d'aller lui rendre sa visite, et le soir même, à l'heure où le peuple d'Oualan, assis sur ses talons, dévore gloutonnement la *popoïe* (1), je débarquai à l'entrée du village. Le premier insulaire que je rencontrai s'empressa de me conduire chez le roi. Une porte très basse me contraignit à me courber jusqu'à terre pour pénétrer dans une vaste cour qu'entourait une palissade de roseaux. J'avais déjà remarqué qu'aucun des habitans de l'île, fût-il au rang des chefs, n'osait se tenir debout devant le souverain d'Oualan. Les *Kanaks* que ce roi aux allures débonnaires appelait familièrement près de lui ne l'approchaient jamais qu'en rampant. Une aussi rigoureuse étiquette m'avait paru dépasser un peu les bornes de l'humilité orientale; mais comme la plupart des coutumes qui, au premier abord, étonnent ou scandalisent le voyageur, la posture des sujets du roi George avait son origine dans les nécessités d'une civilisation encore incomplète. Cette origine mystérieuse, le guichet de la case royale me la révélait. Les despotes polynésiens n'avaient dû pratiquer dans l'enceinte de leur

(1) La *popoïe*, servie d'ordinaire sur une feuille de bananier, n'est que le fruit de l'arbre à pain pétri avec de la noix de coco. On forme de ce mélange une énorme boulette au milieu de laquelle chaque convive trempe alternativement ses doigts.

demeure d'aussi étroites ouvertures, assujettir leurs sujets à d'aussi gênantes attitudes, que pour se tenir mieux en garde contre les assauts imprévus de la trahison. Ils ne voulaient pas qu'un ennemi pût venir à eux la tête haute et le bras prêt à frapper. N'ayant à redouter d'autre arme que le casse-tête, ils croyaient n'avoir rien à craindre de l'homme qui se tenait humblement courbé en leur présence. Celui qui se redressait devant la majesté royale, qui osait se placer au niveau ou même au-dessus de son souverain, devenant dangereux, était réputé criminel.

Une natte grossière couvrait le sol de la cour dans laquelle je venais de m'introduire. En face de l'entrée s'élevait la case du roi George. A voir cet édifice de style ogival, uniquement composé de roseaux et de brins d'herbe tressés, on eût dit une énorme ruche destinée à loger des abeilles. Ce palais rustique était cependant un chef-d'œuvre d'industrie et de patience. De toutes les cabanes d'Indiens, c'était sans contredit la plus élégante et la plus ingénieuse que j'eusse encore vue. Quant à l'ameublement, il était, je dois le dire, d'une extrême simplicité. Deux bancs de bois, une natte assez fine, un coffre sur lequel était posée une lampe remplie d'huile de baleine, voilà les seuls objets qui paraient la nudité de la royale demeure. La soirée était magnifique; la lune montait lentement dans le ciel. Le roi George et la reine s'accroupirent sur un coin de leur natte; je m'assis auprès d'eux, nous allumâmes nos cigares, et la conversation alla son train. L'anglais du roi George n'était pas malheureusement toujours intelligible; celui de la reine était un gazouillis difficile à déchiffrer. J'aurais donc quitté l'île Oualan très imparfaitement édifié sur les points que je m'efforçais d'éclaircir, si le roi n'eût eu l'excellente pensée de faire appeler deux linguistes attachés à sa cour, qui non-seulement nous servirent d'interprètes, mais prirent aussi bientôt une part active à la conversation.

Le roi George, — le moment est venu de lui rendre cet hommage, — pratiquait l'hospitalité comme un Médicis. Sa cour était ouverte à tous les étrangers que la fortune amenait dans son île. Il arrivait souvent qu'un bâtiment de Sydney ou des États-Unis, privé d'une partie de son équipage par la désertion, avait recueilli des renforts sur divers points de l'Océanie. Sa pêche terminée, ce navire ingrat jetait sur la première île venue les Indiens dont les services lui étaient devenus inutiles. Le roi George accueillait avec empressement ces épaves, et, grâce aux revenus considérables de sa liste civile, ses hôtes, si nombreux qu'ils fussent, n'avaient jamais à craindre de manquer de *popoïe*. Les insulaires débarqués à Oualan étaient des gens qui avaient vu le monde. Leur expérience venait souvent en aide aux notions un peu confuses que le roi George avait

acquises sur tout ce qui dépassait la limite de ses états. Le méfiant despote voyait d'ailleurs en eux le moyen d'éloigner des affaires quelques chefs trop remuans, dans lesquels il avait découvert depuis peu de secrets compétiteurs. Aussi avait-il transféré la plupart des grands offices de la couronne entre leurs mains. Un Indien de Rotoumah, à la peau noire et aux cheveux crépus, était devenu le capitaine de port du havre Chabrol; entraîné dans sa carrière aventureuse jusque sur les côtes d'Amérique, Tom avait servi dans la cavalerie péruvienne; il parlait à la fois l'espagnol et l'anglais. Un autre étranger venait des îles Sandwich. Un troisième, Antonio, était né dans les îles Tonga. Un navire américain l'avait abandonné, après un voyage infructueux, sur l'île Pleasant. Cette île, entourée d'un récif presque infranchissable, se trouve jetée au milieu de l'Océan Pacifique comme un écueil. Peu de navires osent s'en approcher. Un *convict* anglais, le *grand Bill,* y régnait par le droit de la force et de la violence. Après avoir empoisonné un déserteur français, longtemps son rival et son seul frein, il était parvenu à exercer une autorité absolue sur les naturels. Antonio saisit la première occasion qui s'offrit à lui d'échapper à ce despotisme farouche; il paya son passage sur un baleinier du prix de cinq cochons et fut déposé à Oualan. Ce malheureux, ainsi ballotté d'île en île, s'exprimait en anglais avec une merveilleuse facilité; je lui dois la majeure partie des renseignemens que j'ai pu recueillir dans mes conférences avec le roi George.

Le pouvoir n'est pas nécessairement héréditaire dans l'île Oualan. A la mort du souverain, tous les chefs se rassemblent dans la maison commune, celle où sont suspendues les grandes pirogues; ils n'en peuvent sortir qu'après avoir élu le nouveau roi. Les deux candidats à la succession du roi George étaient, en 1850, son frère Canker et son fils aîné, César; mais nous ne pûmes obtenir du monarque le plus circonspect de la Polynésie qu'il avouât de quel côté penchaient ses préférences personnelles.

Les attributions de la royauté ne se composent pas, dans ce chétif empire, de vaines prérogatives. Au roi seul appartient le sol d'Oualan et de Lélé. C'est à lui qu'appartient également le monopole du commerce. Dès qu'un baleinier se présente, que ce soit dans l'est ou dans l'ouest de l'île, le roi George est toujours le premier à monter à bord. Il offre des fruits, du taro, des ignames; il demande en échange du tabac et du rhum. Pour le rhum surtout, il se fait invariablement la part du lion. Ses sujets cependant, émus de ses largesses, le proclament un excellent roi, un habile politique, en un mot, suivant l'expression de la reine, un homme qui a du flair et y voit loin, — *a good look out.* — Quant au sol, le roi George le divise

entre les différens chefs. Il en a sa part personnelle; il a en outre la dîme qu'il prélève sur la part des autres. La classe inférieure cultive les domaines de l'aristocratie, et ses *fueros* paraissent se borner au droit de ne pas mourir de faim. Les priviléges des chefs sont plus sérieux : dès qu'ils ont payé la dîme, ils ne doivent plus rien au souverain. Ce dernier peut faire appel à leur dévouement, leur représenter la nécessité de contributions volontaires; mais le plus souvent, dans les occasions où sa liste civile est insuffisante, il faut qu'il puise dans sa *casbah*. Ce grand coffre, présent d'un baleinier, que j'avais remarqué en entrant dans la chambre du roi George, renferme les ressources secrètes à l'aide desquelles il pourvoit à tout. Là sont des chemises rayées, des paquets de tabac, deux ou trois poignées de dollars dont le roi George ne sait que faire, et, au milieu de ces objets de peu de valeur, les précieux hameçons de nacre, qui sont encore aujourd'hui considérés comme la seule monnaie courante de l'île. Ces hameçons sont apportés à Oualan par les navires européens, qui se les procurent à peu de frais dans les îles Marshall et Gilbert. Ils sont formés de deux morceaux de nacre, l'un large et plat, l'autre arrondi et pointu, qu'assemble un fil de bourre de cocotier. Le roi George a lentement amassé un grand nombre de ces hameçons; ce sera l'héritage de César, si Canker usurpe la couronne.

Ce que je m'étais proposé par-dessus tout d'approfondir, c'étaient les sentimens religieux du roi George et de ses sujets. Antonio prétendait que les naturels d'Oualan n'avaient pour toute religion que quelques superstitions grossières. « Lorsque le vent, disait-il, souffle avec violence et roule de gros nuages dans le ciel, je les ai vus s'armer de fusils ou de pierres pour mettre en fuite les esprits des morts qu'ils croient déchaînés. Quant au dieu qu'ils adorent, je n'ai jamais pu le connaître, à moins que ce ne soit les murènes du récif, le seul objet au monde que ces gens-ci paraissent vénérer. » Les naturels d'Oualan n'auraient-ils donc aucun soupçon d'un être supérieur, aucune idée, même grossière, de la Divinité? J'hésitais à le croire. Essayez cependant de parler au roi George d'un Dieu auteur tout-puissant de ce monde, créateur des hommes blancs et des Kanaks, il vous répondra avec un sourire *qu'il ne l'a jamais vu*, mais que les baleiniers américains lui ont déjà raconté quelque chose de semblable. Quant à la reine, elle vous répliquera plus hardiment que toutes ces idées-là n'ont pas le sens commun : *All humbug!* dit-elle sans hésiter. Les deux époux seront du reste unanimes à reconnaître qu'un homme mort et enterré, avec de grosses pierres sur le corps, n'a plus rien à attendre ni à demander. « Quand vous serez mort, *king George*, qu'allez-vous devenir? — On me mettra dans un trou. » Retournez votre question de cent façons, vous n'obtiendrez pas d'autre réponse.

Je me rends garant que le roi George n'a jamais soupçonné l'immortalité de l'âme. Il peut exister à cet égard quelques superstitions plus ou moins grossières parmi ses sujets; à coup sûr sa philosophie brutale est loin de les partager. Si le roi George se montre débonnaire et pacifique, s'il est généralement réputé comme un *good belly man*, un bon cœur, ou plus littéralement un bon ventre, ce n'est point qu'il se flatte de trouver dans une autre vie la récompense de sa conduite sur cette terre. Ses vertus politiques ne prennent leur source que dans un heureux naturel, et surtout dans une excessive circonspection. Respecter les hommes blancs et vivre en paix avec les navires qui apportent à Oualan le tabac, les hameçons de nacre et surtout le précieux rhum, voilà les grands principes de morale dont jusqu'ici aucune circonstance n'a pu le faire dévier.

L'indifférence sceptique du roi George semblait avoir gagné le cœur de ses sujets. Rien dans l'île où nous avions abordé ne nous révélait l'existence d'un culte religieux. Le peuple d'Oualan, comme l'affirmait Antonio, n'avait foi qu'aux sorciers, ne croyait qu'aux fantômes et ne respectait que les anguilles. Les légendes si chères aux races polynésiennes, les traditions nationales, conservées partout ailleurs dans les danses et dans les chansons populaires, semblaient ici avoir disparu sans laisser de traces et sans causer de regrets. C'est à cent lieues d'Oualan, sur un autre point de l'archipel des Carolines, dans l'île Pounipet, qu'on retrouve quelques souvenirs d'une histoire primitive qui a dû être commune aux peuples des deux îles, dont l'origine est évidemment la même. Les traditions de Pounipet remontent jusqu'aux jours fabuleux où une race de géans habitait les îles de la Polynésie. C'était une race active, une infatigable famille de travailleurs. Les uns s'occupaient à tailler les montagnes, les autres creusaient des canaux sinueux et des ports, entouraient Pounipet d'une large ceinture de corail, ou remuaient en se jouant les gros blocs de basalte. C'est de cette époque que datent les monumens dont une végétation fougueuse finira peut-être un jour par effacer les ruines, mais qui rappellent encore au navigateur étonné les travaux des Aztèques et ceux des Égyptiens. Toute une ville, bâtie, sans ciment, de prismes pentagones, couvre de ses débris le sol où la génération présente a placé ses tombeaux. Ces ruines sont l'œuvre indestructible des géans. Les Indiens de Pounipet n'en approchent jamais sans frémir. Ils racontent que les architectes qui construisirent ces solides murailles, quand ils n'eurent plus de pierres à entasser l'une sur l'autre, se livrèrent bataille et ne songèrent plus qu'à s'entre-tuer. Trois seulement survécurent, un père et ses deux fils. Les enfans entreprirent d'élever un pic aigu qui devait monter jusqu'au ciel. Le père employa ses loisirs à couper l'île en deux; il ouvrit

d'abord le canal qui forme aujourd'hui le port de Métalélim : les deux roches qui divisent la passe lui servaient à poser au-dessus de l'eau ses larges pieds. Quand il eut poussé ses travaux jusqu'au fond de la baie, il voulut faire passer son canal à travers la montagne qu'édifiaient péniblement ses fils. Chacun d'eux s'obstinant à défendre son œuvre, une lutte dénaturée s'ensuivit, et la race des géans disparut. En ce moment débarquaient sur la plage de Métalélim cinquante hommes qu'une pirogue amenait de lointains rivages. Ils contemplèrent avec effroi les travaux gigantesques de leurs devanciers, et bâtirent leurs huttes de paille sur le bord de la mer. Ce fut d'eux que sortirent les cinq tribus de Pounipet.

Ainsi se conservent à quelques lieues d'Oualan les traditions de deux migrations distinctes. La première a érigé les monumens que Cook et Lapérouse ont observés dans l'île de Pâques, qu'Anson et les officiers de *l'Uranie* ont admirés aux Mariannes, que l'on retrouve à Pounipet, sur les points les plus étrangers l'un à l'autre de l'Océanie, et jusque dans l'île oublieuse que nous étions venus visiter. — A cette race industrieuse ont succédé des colonies nouvelles : ces derniers émigrans semblent n'avoir connu que les premiers rudimens de la civilisation. Leurs prédécesseurs, si on les jugeait à leurs œuvres, auraient apporté avec eux les arts et les besoins d'une vie sociale beaucoup plus avancée.

Ce que les officiers de *la Danaïde* purent entrevoir des idées religieuses des habitans de Pounipet pendant leur séjour dans l'île indiquait un peuple doux et paisible. Point de ces sacrifices humains ni de ces mutilations sanglantes par lesquels tant d'autres peuplades de l'Océanie s'imaginent rendre hommage à la Divinité. Chaque habitant semble avoir choisi sa déité protectrice. Pour les uns, le pigeon est l'objet d'un culte superstitieux; pour les autres, c'est, comme à Oualan, la murène. Ils entourent ces dieux de leur choix d'un respect inviolable. Tout Indien coupable d'un meurtre sacrilége, quand bien même ce meurtre serait involontaire, doit fuir de sa tribu. Un culte aussi simple ne demande ni temples ni ministres. Les tribus de Pounipet ont cependant des hommes habiles à lire dans l'avenir et à converser avec les esprits. Le pouvoir mystérieux qu'on leur attribue donne à ces thaumaturges une considération et une puissance à peine inférieures à celles des chefs. Dans toutes les cérémonies importantes, ils sont invariablement appelés à jouer un rôle. Leur place est marquée dans les fêtes, et la première coupe de *kawa* est pour eux. C'est surtout à guérir les malades que leur savoir s'applique. Si l'on veut chercher dans l'étude des superstitions populaires le berceau des nations dispersées sur la surface du globe, on ne reconnaîtra pas sans une certaine surprise dans les pratiques

médicales de ces sorciers polynésiens les procédés des bonzes chinois et ceux des magiciens mongols. Dès qu'un Indien se plaint d'être malade, ses parens s'empressent d'appeler à son aide le grand médecin de la tribu. Le mal est-il léger, il suffit des infusions que le médecin ordonne; mais si le cas est grave, il faut avoir recours aux moyens surnaturels. Il existe dans l'île de Pounipet des sommets sacrés près desquels les Indiens ne s'aventurent jamais; c'est sur ces hauts lieux que l'âme du malade s'est enfuie. Il faut la contraindre à revenir animer le corps qu'elle a déserté. Il importe surtout de ne pas perdre un instant, car des ailes gigantesques qui croissent à vue d'œil vont, si l'on ne se hâte, emporter dans les cieux cette âme vagabonde. Le médecin se met donc en route; il ose gravir la montagne. — S'il réussit à saisir l'âme qu'il est venu chercher, il l'enferme soigneusement dans une noix de coco, et, à son retour, la verse avec le lait sur la tête du malade. Trop souvent, hélas! l'âme a quitté la terre, elle est partie : le médecin l'a vue qui volait battant l'air de ses noires membranes. Où ses ailes, — question difficile à résoudre! — l'auront-elles portée? « Elle est allée bien loin, répondent les naturels, bien loin d'ici! Les âmes qui l'ont précédée l'attendent pour la recevoir et lui faire les honneurs de ce nouveau séjour. Il faut les prier; il faut préparer au parent que l'on pleure un bienveillant accueil, il faut dire quelles étaient ses vertus, sa bonté, son courage, afin que les morts se réjouissent du compagnon que la terre leur envoie. C'est pourquoi les vassaux, les amis, les parens, doivent se réunir souvent sur la tombe du défunt pour célébrer ses louanges et pour chanter ensemble de longs hymnes de deuil. » A ces naïfs discours, qui ne croirait reconnaître les vieux enfans des steppes de l'Asie, les honnêtes et crédules Mongols, sous la tente desquels ont si longtemps vécu nos deux héroïques missionnaires le père Huc et le père Gabet?

J'avais pressenti l'intérêt qui devait s'attacher à la théodicée mystique des Carolins; mais ce n'est pas le roi George qui pouvait satisfaire ma curiosité sur cette question. Nous nous entendions mieux quand nous parlions des ressources agricoles de son île. Le roi George était fier à juste titre de la merveilleuse fécondité de ses états, et, comme s'il eût voulu m'en éblouir, il ne cessait de me la vanter. Après sa seconde visite à bord de la corvette, il avait convoqué tous les chefs dans la case commune : il leur avait raconté les splendeurs de *la Bayonnaise*, il leur avait en même temps fait sentir qu'il convenait de mettre leur souverain en état de reconnaître l'accueil et les présens qu'il avait reçus de ces redoutables étrangers. Bientôt en effet des pirogues chargées de taros, de fruits de l'arbre à pain, d'ignames, de cannes à sucre et de noix de coco vinrent inonder

le pont de la corvette des libéralités du roi George. Je voulus protester, exposer à ce trop généreux prince que par de pareilles largesses il finirait par affamer son île : il sourit de mes craintes, et compta sur ses doigts dix espèces de racines qui pouvaient au besoin suppléer les fruits de l'arbre à pain et ceux du cocotier. La canne à sucre était la seule rareté de l'île, la seule propriété qui parût soumise au *tabou*. A toutes ces richesses je voulus ajouter, pour les années d'ouragan, de nouvelles ressources : j'offris au roi un panier de pommes de terre, deux ou trois sacs de riz de montagne et un baril de haricots de Canton. Je doute, hélas! malgré les promesses réitérées qui me furent faites, que jamais ces semences aient été confiées à la terre : les naturels d'Oualan sont incapables d'accorder une pensée à l'avenir; pour eux, le jour présent compose toute la vie, ils ont l'insouciance des enfans et cèdent sans effort à la mollesse qu'inspire le climat énervant des tropiques. La recherche d'une jouissance nouvelle ne vaut pas à leurs yeux les fatigues au prix desquelles il faudrait l'obtenir. Les animaux qui leur ont été laissés à diverses reprises par les baleiniers ont depuis longtemps recouvré leur indépendance : les cochons courent les bois, les poules abandonnées vivent à l'état sauvage. Avec les magnifiques pigeons à gorge d'opale et de rubis qui remplissent les forêts de l'île, ces poules nous offraient une chasse à la fois abondante et facile : c'est assurément un des gibiers les plus délicats qu'aient savouré nos palais cosmopolites. Les poules sauvages d'Oualan ne le cèdent en rien, pour le goût et pour le fumet, aux faisans d'Europe.

L'objet de notre mission cependant était rempli; il ne nous fallait plus qu'une circonstance favorable pour sortir du port. Des baleiniers y avaient été arrêtés des mois entiers, et ces navires avaient pris le parti de ne plus mouiller que dans la baie située sous le vent de l'île, celle dans laquelle M. Duperrey avait jeté l'ancre et qu'il avait nommée du nom de son bâtiment. Dans le havre Chabrol, la brise qui souffle quelquefois de terre pendant la nuit vient mourir à l'entrée de la rade. On trouve dans la passe une mer toujours sourdement agitée, en dehors des récifs un abîme sans fond. Nous ne devions donc songer à franchir ce canal resserré entre deux brisans ni à l'aide de nos câbles, ni avec le secours insuffisant de nos embarcations; le vent seul pouvait nous fournir le moyen de gagner la pleine mer. Ce qu'il y avait de plus grave peut-être dans cette situation, c'est que toute tentative faite pour en sortir devait être couronnée de succès, sous peine d'amener un résultat funeste. Un navire baleinier d'un faible tonnage pouvait bien, s'il manquait de sortir, tourner sur ses talons et rentrer dans le port; mais une pareille manœuvre était à peu près interdite à *la Bayonnaise*. Avec quelle impatience nos re-

gards suivaient dans le ciel la marche des gros nuages que les vents alisés chassaient toujours devant eux! avec quelle anxiété, abusés par une bouffée trompeuse, nous allions dans la passe observer la direction de la brise! Le roi George nous promettait quelques heures de vent plus propice pour le jour de la pleine lune. Épiant cet instant favorable, si nous descendions sur la côte, nous osions à peine perdre la corvette de vue; mais sans dépasser les limites de la baie, nous trouvions de majestueux ombrages sous lesquels nous pouvions, pendant des journées entières, promener nos ennuis. Le figuier des banians, avec la forêt de racines qui pendent comme une chevelure de ses longs rameaux, couvrait d'un abri touffu le sol sablonneux sur lequel croissaient pêle-mêle les arums et les pandanus. Le *barringtonia*, au feuillage dur et sombre comme celui du laurier, répandait sur la terre ses milliers de fruits pareils à la mitre d'un évêque, qu'on voyait germer de toutes parts et pousser vers le ciel d'innombrables rejetons. A quelques pas du bord de la mer, toute trace de sentier disparaissait. La forêt vierge avec ses branches entrelacées, ses troncs serrés l'un contre l'autre, s'étendait jusqu'au sommet des montagnes. Il fallait renoncer à percer ces dédales inextricables. Les insulaires qui n'avaient pu trouver place sur l'île Lélé occupaient le rivage de la grande île. Ils cultivaient sans effort quelques racines nutritives ou des cannes à sucre, et vivaient du produit de leurs cocotiers. Quelques-uns, n'ayant pour tout vêtement que le *maro* indigène, nous rappelaient le beau type carolin que nous avions admiré à Guam (1); c'était la même perfection de formes, la même pureté de lignes respirant à la fois la vigueur et la souplesse : c'est ainsi que l'homme dut sortir des mains du créateur. Un statuaire n'eût pu se lasser de contempler ces sauvages dans le calme de leurs poses, dans la noblesse innée de leurs attitudes : c'était l'idéal de la sculpture, la beauté mâle et forte devinée quelquefois par le génie. A côté de ces hommes que n'avait point atteints la lèpre héréditaire, fatal présent de la civilisation, se montraient des cadavres vivans, lentement rongés par d'affreux ulcères. Le regard se détournait de ces malheureux, qui semblaient supporter avec une résignation apathique le fléau qui les dévorait; c'était un hideux spectacle, qui ne pouvait manquer d'exciter dans nos cœurs une profonde compassion. Par quels crimes cette race innocente a-t-elle pu mériter la colère céleste? On s'est ému du sort des populations de la côte d'Afrique; les peuples de l'Océanie devraient, à plus de titres encore, éveiller les élans de notre sympathie. On ignore peut-être en Europe de quels affreux désordres, de quelles criminelles violences

(1) Voyez la livraison du 15 janvier 1852.

les archipels de la Polynésie sont devenus le théâtre. Les *convicts* de Sydney, les déserteurs des navires baleiniers ont infesté ces îles; ils ont associé des populations douces et inoffensives à leurs odieux excès et à leurs sanglantes querelles : ils les en ont rendues victimes. Des tribus ont été massacrées; des navires sont venus enlever des cargaisons de tripang et de nacre le mousquet à la main; des exécutions sommaires ont eu lieu; le plus chétif Européen s'est arrogé le droit de haute et basse justice sur des peuples sans défense, et toute une génération de flibustiers, sous le nom de *frères de la côte*, a planté le drapeau d'une ignoble tyrannie sur des archipels heureux et libres il y a moins d'un demi-siècle. On a dit non sans raison que nos navires de guerre devraient se montrer plus souvent dans ces parages; j'ajoute que ce n'est point assez : les peuples polynésiens ne peuvent plus vivre que sous la tutelle de l'Europe; les ressorts de leur civilisation sont brisés aujourd'hui; ils ne sauraient plus être les naïfs sauvages que Cook nous a dépeints. Il faut les sauver du joug que des aventuriers sans mandat ont appesanti sur eux, il faut surtout les sauver des funestes passions qui les dévorent. Je souhaite ardemment, pour ma part, que la France ait son rôle dans cette œuvre providentielle; mais si des soins plus pressans doivent la détourner d'une pareille entreprise, j'appelle de mes vœux le protectorat de toute autre puissance : il n'en est point dont l'intervention, dans ces circonstances désespérées, ne puisse être utile et tutélaire.

On n'a pas oublié sans doute le temps où la France semblait avoir conçu le projet d'assurer à son commerce quelques points de refuge et de ravitaillement dans ces mers, où l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande s'étaient déjà emparées de toutes les positions importantes. L'île Oualan, explorée pour la première fois par un navire français, eût pu trouver place dans un système qui tendait moins à créer des colonies agricoles qu'à poser quelques jalons sur les grandes routes commerciales du globe. Cette île, que l'équipage d'un navire de guerre eût facilement tenue en respect, eût admirablement relié Taïti, Basilan et Mayotte. Je ne connais point de prétentions qui eussent pu, dans ce cas, prévaloir sur les nôtres. Notre action bienfaisante se fût étendue sur trois archipels. Les îles Carolines, les îles Gilbert et les îles Marshall auraient vu de meilleurs jours à l'ombre de notre pavillon, et peut-être le commerce du tripang, de la nacre et de l'écaille de tortue eût-il récompensé par d'importans profits la pensée généreuse qui aurait décidé notre occupation. Ce système d'expansion fut ruiné dès sa naissance par les embarras dont le protectorat de Taïti devint la source; une nouvelle situation politique pourrait ouvrir à la France de nouveaux horizons. Si jamais le monde européen fait enfin trêve à ses stériles querelles, il n'entrera sans

doute dans la pensée de personne d'enfermer notre action dans les étroites limites de la Méditerranée. Ce jour-là, je demande qu'on n'oublie point l'archipel si intéressant des Carolines.

En dépit de l'attrait que devait nous inspirer cette phase toute nouvelle de notre campagne, nous ne pouvions nous empêcher de maudire les délais qui nous retenaient à Oualan. Le 28 mars enfin, une légère brise d'ouest s'éleva du fond de la baie. J'allai immédiatement dans ma baleinière observer quel vent soufflait dans la passe. La houle était à peu près tombée, et en dehors des récifs la brise variait du nord-nord-est au nord-est. C'était un moment précieux à saisir. En quelques minutes, nous fûmes sous voiles; nos quatre embarcations nous remorquaient avec ardeur, et la marée nous était favorable. C'est ainsi que nous nous engageâmes dans la passe. Un instant la brise nous manqua complétement, nos huniers s'affaissèrent lourdement le long des mâts. La marée et l'effort de nos canots nous soutenaient à peine contre la houle. Tout à coup la brise qui régnait au large frappe nos voiles hautes, nos vergues sont rapidement orientées, et la corvette s'élance en avant; mais sa proue est tournée vers le récif du sud. La vague déferle en mugissant sur ce banc de madrépores dont nous nous sommes déjà rapprochés. Toutes les manœuvres que l'on pouvait exécuter sont faites; il faut en attendre le résultat. Un profond silence règne à bord de *la Bayonnaise*. Notre inquiétude est déjà dissipée : la corvette s'est rangée au vent, et, comme un dauphin qui fend l'onde, elle plonge gaiement sa proue dans l'écume qu'elle soulève. Les derniers écueils sont bientôt derrière nous, et nous voguons sans crainte sur une mer profonde.

Notre traversée de retour fut aussi rapide que notre voyage de Manille à Oualan avait été pénible et contrarié. Quelques jours après notre départ, nous passions entre les îles de Rota et de Guam, nous coupions la chaîne des Bashis le 12 avril, et le 17 nous jetions l'ancre sur la rade de Macao.

II.

Pendant les trois mois que nous avions employés à parcourir l'Océan Pacifique, une date mémorable prenait place dans les annales du Céleste Empire. Les premiers Chinois qui montèrent à bord de *la Bayonnaise* nous étonnèrent par l'apparence insolite de leur crâne; le rasoir avait respecté leurs cheveux depuis plus d'un mois. La dynastie tartare était-elle donc descendue du trône? Les fils de Han se préparaient-ils à reprendre cette antique coiffure dont le sabre des Mantchoux avait exigé le sacrifice, et dont on ne trouvait

plus la trace que sur les vieux vases de porcelaine? Non, l'empire n'avait pas changé de maîtres; mais les Chinois portaient le deuil de leur père. Après trente années de règne, le fils de Kia-king, le petit-fils du glorieux Kien-long, avait rejoint dans la tombe les cinq souverains de la dynastie mantchoue, laissant à son successeur un empire ébranlé et un avenir plein d'incertitudes.

L'empereur Tao-kouang, avant de mourir, avait désigné pour lui succéder le quatrième de ses fils, qui prit en montant sur le trône le nom de Y-shing. Ce prince était issu d'une femme tartare, car, suivant les lois de la dynastie Taï-tsing, les descendans des femmes chinoises ne peuvent avoir de droits à la couronne. L'avénement du nouveau souverain ne fut marqué par aucune réforme. Le respect que les princes, comme les moindres sujets du Céleste Empire, sont tenus de montrer pour la mémoire paternelle interdit, pendant une année au moins, à l'héritier du trône tout acte qui pourrait sembler une censure de la politique suivie par son prédécesseur. Bientôt cependant des rumeurs, accueillies par les uns, repoussées comme invraisemblables par les autres, annoncèrent aux habitans de Canton qu'une conspiration avait été ourdie par un des frères du vieil empereur, et qu'avec l'assistance de Lin, mandarin bien connu par ses tendances rétrogrades, cet oncle rebelle avait réussi à enlever le trône et la vie à son neveu. C'est alors qu'on put juger de la parfaite indifférence des populations de l'empire pour ce qui pouvait se passer à Pe-king. Ces bruits, qui eussent ému si profondément une nation moins habituée à considérer la suprême puissance comme le couronnement indispensable de l'édifice social et son action tutélaire comme indépendante de la personne du souverain, éveillèrent à peine l'attention des Cantonais. On les vit vaquer à leurs affaires avec le même calme et la même patience laborieuse que par le passé. Ils laissèrent les Européens mettre tout à leur gré les deux nationalités en présence et se figurer les Chinois, sous la conduite du vieux Lin, prêts à s'élancer contre les Mantchoux, à la tête desquels venait se placer naturellement le Tartare Ki-ing. Pour eux, ils continuèrent à cultiver leurs champs, à régler leurs comptes, à vendre leurs denrées, comme si les troubles du nord ne les eussent touchés en aucune façon. L'œil le plus pénétrant n'eût pu distinguer à cette époque le moindre symptôme d'agitation dans une province que l'on a toujours signalée à bon droit comme la plus turbulente du Céleste Empire. Je fus profondément frappé de cette apathie, et j'y crus reconnaître une des causes qui entravent le plus énergiquement en Chine le progrès des révolutions. Je compris combien les mécontens, s'ils osaient arborer la bannière de la révolte, auraient de peine à passionner le peuple et à éveiller son zèle pour des projets étrangers en réalité à ses inté-

rêts intimes, combien en un mot, dans une société où chacun vivait de son labeur, où les priviléges héréditaires étaient inconnus, il faudrait que l'administration commît de fautes et d'excès pour soulever contre elle l'indignation publique. Le gouverneur de Hong-kong voulut cependant être fixé sur le degré de confiance qu'il devait accorder à ces vagues rumeurs. Il expédia dans le golfe de Pe-tche-li son secrétaire, M. Johnstone, qui s'embarqua sur le navire à vapeur le *Reynard*. La mission de M. Johnstone avait, dit-on, pour but ostensible de complimenter le jeune empereur sur son avénement au trône, pour objet réel de solliciter l'ouverture d'un nouveau port plus rapproché que Shang-hai de Tien-tsin. Cette tentative de M. Bonham pour engager une correspondance directe avec la cour de Pe-king n'obtint même pas du gouvernement chinois l'honneur d'une réponse.

Il faudrait avoir des siècles devant soi pour pouvoir se flatter de voir aboutir la moindre affaire dans l'extrême Orient. Tout marche à cette extrémité du monde avec une lenteur incroyable. Depuis notre arrivée sur les côtes de Chine, au mois de janvier 1848, nous n'avions cessé de nous croire à la veille d'une crise décisive. Les mois s'étaient écoulés, les complications s'étaient évanouies, et le Céleste Empire avait continué à se mouvoir dans son orbe accoutumé. Un nouveau règne pouvait nous promettre l'intérêt d'une phase encore inconnue : les tendances libérales d'un réformateur allaient enfin triompher, si l'on en croyait certaines imaginations enthousiastes; c'était au contraire le rapide déclin de l'empire qui devait, suivant une version plus probable, signaler l'avénement d'un nouvel Augustule. Toutes ces prédictions nous trouvèrent incrédules ou indifférens. D'autres pensées occupaient déjà notre esprit, car nous venions de recevoir l'ordre de déposer entre les mains de M. Forth-Rouen les archives de la station et d'opérer notre retour en France en doublant le cap Horn, après avoir touché aux îles Sandwich et à Taïti.

Je n'essaierai point de retracer la joie que cette nouvelle répandit à bord de la corvette. Les deux mers qui nous séparaient des rivages de l'Europe n'étaient plus à nos yeux qu'un détroit à franchir. Il nous semblait que le jour où nous aurions quitté la rade de Macao, l'espace allait s'effacer rapidement devant nous. Une station dont on ignore le terme, c'est presqu'un exil : dès qu'on nous ouvrait le chemin du port, nous n'étions plus des exilés; nous redevenions de joyeux et confians voyageurs.

Nos préparatifs de départ furent bientôt terminés; mais nous voulûmes visiter une dernière fois Hong-kong et Canton. Notre première visite à Hong-kong avait eu lieu sous les auspices du brave commandant Lapierre. Nous avions dû nous montrer touchés à cette époque de l'éminent service que la marine britannique venait de rendre sur

les côtes de la Corée aux naufragés de *la Gloire* et de *la Victorieuse* et des égards dont elle avait su entourer cet honorable malheur. Une pareille circonstance devait assurer l'avenir de nos relations avec les autorités et les principaux habitans de la colonie anglaise. L'annonce de la révolution de février nous avait inspiré, il est vrai, quelques doutes sur le maintien de la paix européenne, et nous avait commandé une légitime défiance. Quand la marche des événemens nous permit de renouer des rapports un instant interrompus, les Anglais eurent le bon esprit de ne témoigner aucun ressentiment d'une conduite qu'ils n'eussent point manqué en pareille circonstance d'imiter, et qu'ils avaient franchement déclarée *sailor-like*, ce qui, pour des Anglais, est tout dire. Je me trouvai heureux, pour ma part, de pouvoir, avant de quitter les côtes de Chine, prendre congé d'officiers que j'estimais, et dont j'avais admiré les intrépides manœuvres dans le golfe du Tong-king et dans le canal des Jonques; mais ce fut surtout aux négocians américains qui nous avaient témoigné une si généreuse sympathie pendant cette crise difficile, que j'éprouvais le besoin de parler de ma reconnaissance. M. Forbes était parti depuis près d'une année pour les États-Unis; ses compatriotes étaient devenus les miens : je les vis presque tous à Canton, et j'échangeai avec eux les vœux les plus sincères. Puisse leur honorable et persévérante industrie prospérer sur ces lointains rivages! Puissent leurs efforts servir d'exemple aux nôtres, et le *hong* français être en état de rendre un jour à la marine américaine ce que la maison Russell et Sturgis a fait tant de fois pour la marine française!

Le 4 mai 1850 devait être le dernier jour que nous passerions sur la rade de Macao. C'était une magnifique journée de printemps, tiède et sereine. Une légère brise de sud ridait à peine la surface de la baie. Nos amis nous avaient accompagnés jusqu'à bord, et dans ce moment si longtemps attendu, si impatiemment désiré, je ne sais quelle secrète émotion venait attrister notre départ. Nos voiles cependant frémissaient impatientes au haut des mâts; la marée nous pressait de partir; nous donnâmes le signal. Un effort vigoureux arracha l'ancre de la vase épaisse dans laquelle elle était enfoncée, et *la Bayonnaise*, s'inclinant gracieusement sous ses huniers, s'élança vers le canal que nous devions franchir pour gagner la haute mer.

Notre fidèle *comprador*, Ayo, n'attendait que ce moment. Il était déjà descendu dans son bateau, et surveillait d'un œil attentif nos manœuvres. Quand il vit *la Bayonnaise* tourner sur elle-même, il fit faire volte-face à sa barque, qui, sous ses deux voiles de nattes, se jouait depuis quelques minutes autour de la corvette, et à l'instant une explosion formidable de pétards se fit entendre. De longues guirlandes d'artifices, qui pendaient du haut de chaque mât, éclatèrent

l'une après l'autre comme une fusillade; le gong déchira l'air de son aigre tocsin, et Ayo, souriant au milieu de cette pluie de feu, calme au milieu de ce vacarme, nous adressa de la main ses derniers *tchin-tchins*. Peu à peu le bruit s'éteignit, la fumée se dissipa, et le plus honnête Chinois que nous eussions connu fit voile vers Macao.

Les navires de guerre qui, venus en Chine par le cap de Bonne-Espérance, avaient reçu, comme *la Bayonnaise*, l'ordre de doubler le cap Horn pour rentrer en Europe, avaient suivi une route bien différente de celle qui nous était tracée. Ils avaient tous passé au sud de la Nouvelle-Hollande ou de la terre de Van-Diémen. Pour nous, qui avions la mission de toucher aux îles Sandwich, c'était dans les régions moyennes de l'hémisphère septentrional, par 34 ou 35 degrés de latitude, que nous devions aller chercher les vents variables. Nous ne pûmes atteindre le passage des Bashis qu'après plusieurs jours d'une laborieuse navigation. Des calmes d'abord, puis bientôt de violens vents d'est retardèrent notre marche. Enfin, le 16 mai dans la soirée, nous parvînmes à sortir de la mer de Chine. Notre manœuvre ne pouvait plus être douteuse. Il fallait nous hâter de gagner les côtes du Japon. C'était là que nous attendaient probablement les vents d'ouest. Nous savions que nous allions traverser des parages peu connus; mais nous étions loin de nous promettre l'émotion d'une découverte.

Le 31 mai, vers quatre heures du matin, nous n'étions plus qu'à quatre-vingts lieues environ de Jédo, cette immense capitale d'un mystérieux empire, quand on vint m'annoncer qu'on croyait apercevoir la terre devant nous. Cette nouvelle était loin de cadrer avec mes calculs, et je crus à une illusion. Je montai cependant sur le pont, et je vis en effet, à quelques milles de la corvette, cinq ou six sommets aigus autour desquels paraissaient voler des milliers d'oiseaux. Je refis mes calculs, je consultai la carte; il n'y avait plus à en douter, nous avions découvert une île. Comme de vieux époux qui ont longtemps attendu un héritier et dont le ciel couronne enfin les vœux, nous nous trouvions pris au dépourvu; nous n'avions pas de nom préparé pour l'enfant que nous envoyait la Providence. Fallait-il l'appeler l'île de *la Bayonnaise?* Fallait-il attacher à sa venue en ce monde un souvenir emprunté aux péripéties de notre campagne? La brise était fraîche, et nous approchions rapidement de notre île. Ses sommets cependant tardaient bien à grandir. Les premiers rayons du soleil portèrent un coup fatal à nos illusions. C'était l'éternelle histoire des bâtons flottans. Notre île n'était qu'une longue chaîne de roches, dont le sommet le plus élevé avait à peine six mètres de hauteur. Nous pouvions remercier le ciel que la nuit n'eût

pas été plus noire, car nous eussions couru le risque d'aller nous briser sur cette terre inconnue. Nous en passâmes aussi près que la prudence pouvait nous le permettre, et quand nous eûmes constaté que ce n'était qu'un misérable écueil, nous refusâmes de lui donner le nom de notre corvette. Nous l'inscrivîmes sur la carte de l'Océan Pacifique avec cette désignation dédaigneuse : *Ile vue par la Bayonnaise le* 31 *mai* 1850, *par* 32° 0′ 41″ *de latitude nord et* 137° 39′ 12″ *de longitude est.*

Dès que nous eûmes doublé les côtes du Japon, nous trouvâmes de longs jours, un air frais et vivifiant, des brises qui nous faisaient faire des enjambées de quatre-vingts lieues d'un midi à l'autre. Nous eûmes soin de nous maintenir dans des parages si favorables, et nous ne redescendîmes vers le sud qu'après avoir dépassé le méridien des îles Sandwich. En approchant du tropique du Cancer, les vents alisés enflèrent de nouveau nos voiles. Le 29 juin 1850, nous étions mouillés sur la rade extérieure d'Honoloulou.

III.

J'ai souvent essayé de dégager, de toutes les controverses dont les peuples de l'Océan Pacifique sont devenus l'objet, un système qui pût rattacher leur existence à celle des deux grandes races orientales que sépare une ligne de démarcation bien tranchée. Si mon hypothèse pouvait être admise, la race noire et la race mongole auraient, par leur mélange, donné naissance aux populations de la Malaisie. Au sud de l'équateur, de la terre des Papous jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, la première de ces races se présenterait encore dans toute sa pureté. Les peuples de la Polynésie proprement dite ne seraient au contraire que des colonies mongoles. Comment les fils de Sem se sont-ils répandus des îles Sandwich aux côtes de la Nouvelle-Zélande? Comment ont-ils peuplé le groupe des Carolines et l'archipel des Pomotou, les îles Tonga et les îles Marquises? C'est une question que je n'essaierai point de résoudre; mais rien ne me semble plus propre à expliquer la conformité de mœurs, de langage et de caractères physiques des diverses tribus polynésiennes, que l'idée de deux races s'épanchant sur la surface des mers aussi loin que les vents peuvent les porter, s'arrêtant, — la première, avec la mousson d'ouest, au groupe des îles Viti, — la seconde, avec les tempêtes de l'hémisphère nord, aux côtes du continent américain ou aux rivages des îles Sandwich. Quand nous débarquâmes à Honoloulou, ma première impression confirma l'hypothèse qui m'avait séduit. Je crus me retrouver au milieu des Carolins de l'île Oualan.

Les Polynésiens ne composent donc qu'un seul peuple à mes yeux. A peu d'exceptions près, les mêmes destinées les attendent, et la transformation qu'ils subissent, — aux îles Sandwich sous la direction des missionnaires américains, à Taïti sous l'influence de la domination française, — mérite d'autant plus d'être étudiée, qu'il s'agit sans aucun doute de fixer, dans un avenir peu éloigné, la condition future de cette intéressante portion de l'humanité.

Il faut distinguer deux sortes d'îles dans la Polynésie : les unes, comme l'écume d'une fournaise ardente, ont jailli du fond de l'océan, pour élever jusqu'aux cieux leurs sommets sillonnés par la lave; les autres, couronnées par les travaux des madrépores, ont à peine dépassé le niveau de la mer. Les vents et les oiseaux y ont apporté quelques graines, les flots ont jeté sur leurs rives quelques noix de cocos, et sur ce récif, dont la végétation avait fait une île, la vague est venue plus tard déposer des habitans. Ces îles basses sont de véritables camps de pêcheurs. Leur territoire n'offre aucune prise à la culture. Ce n'est point à cette formation incomplète qu'appartiennent les îles Sandwich. L'archipel découvert par Cook en 1778 n'a rien de commun avec la longue chaîne des Pomotou ni avec les îles à demi submergées du groupe des Carolines. Les îles Sandwich, au nombre de dix, peuvent être comparées aux Açores ou aux Canaries. Situées par 20 degrés environ de latitude nord, elles se trouvent sur le passage des navires que les vents alisés conduisent des ports de la Californie aux côtes méridionales du Céleste Empire. Les quatre îles les plus importantes de ce groupe ont reçu de leurs premiers habitans les noms d'Hawaii, de Mawi, de Wahou et de Taouaï. Hawaii est la plus grande de ces quatre îles; mais Wahou, qui possède un excellent port, est devenu le centre commercial de l'archipel. Les baleiniers viennent s'y ravitailler avant de pénétrer dans la mer d'Ochotzk ou dans le détroit de Behring, et la ville d'Honoloulou, qui leur doit sa prospérité, est aujourd'hui la première ville de la Polynésie. Bien que la superficie totale des îles Sandwich soit peu inférieure à celle de la Sicile ou de la Sardaigne, la population de cet archipel ne paraît guère dépasser cent ou cent vingt mille âmes. Sur un territoire sept fois moindre, l'île Majorque, dans la Méditerranée, offre deux fois plus d'habitans. C'est qu'aux Sandwich les naturels ne se sont pas encore éloignés des bords de la mer. L'intérieur des îles est presque entièrement inculte et dépeuplé. Comme dans toutes les contrées d'origine volcanique, le sol des Sandwich est profondément découpé. Des cratères éteints ou prêts à vomir sur la plaine leur feu qui sommeille, des vallées encaissées entre deux murailles de lave, de hautes chaînes de montagnes brusquement interrompues par des précipices, tel est l'aspect général de ces îles, où l'on

rencontre, suivant la hauteur à laquelle on s'élève, la même diversité de climats qu'à Java ou aux Philippines.

Il est généralement admis aujourd'hui que les Espagnols avaient eu connaissance des îles Sandwich avant le capitaine Cook; mais ce grand navigateur est le premier qui ait appris à l'Europe l'existence d'un archipel auquel il imposa le nom d'un des lords de l'amirauté britannique. Son navire apparut un matin, aux naturels de Taouaï, *comme une forêt flottante*, et l'archipel des Sandwich, pléiade égarée qui avait échappé pendant bien des siècles à une attraction fatale, se trouva ramené, par cette découverte, dans le tourbillon général de l'univers. Il serait difficile d'apprécier le degré de civilisation qu'avaient atteint les premiers colons de la Polynésie avant que le hasard des flots les séparât du reste de l'humanité; je serais porté à croire cependant qu'ils apportèrent avec eux dans ces solitudes les germes d'une hiérarchie sociale que la force seule n'eût point suffi à fonder. De temps immémorial, il avait existé aux Sandwich une distinction profonde entre la classe des chefs et la classe inférieure. Adorés pendant leur vie, les chefs étaient déifiés après leur mort. La terre et l'océan étaient leur propriété. Le peuple n'avait d'autre mission que de servir et d'engraisser de son labeur cette race sacrée. Aussi pouvait-on reconnaître du premier coup d'œil un chef hawaïien à sa haute stature et à son embonpoint. L'archipel était divisé en plusieurs monarchies féodales. Le pouvoir du souverain, placé sous la protection des superstitions publiques, était sans limites. Une troupe de hiérophantes, dont les fonctions étaient héréditaires, prêtaient à ses volontés le secours de leurs artifices. Les interdictions qu'il avait prononcées étaient accueillies comme un arrêt des dieux, et nul ne pouvait les enfreindre sans encourir la peine capitale. Le *tabou* était donc la première loi de l'état; quelques-unes des prescriptions de ce code rigoureux enchaînaient à leur joug jusqu'au souverain lui-même. Ainsi, sous le chaume royal comme dans la plus humble cabane, les deux époux n'auraient jamais osé s'asseoir à la même table; les hommes et les femmes devaient prendre leur repas dans des appartemens séparés. Par un singulier abus de pouvoir, c'était surtout contre les femmes que s'était acharnée la législation du *tabou;* elle ne connaissait ni infractions légères ni châtimens gradués : en la vio'ant, c'était la Divinité qu'on offensait. Il fallait s'attendre au dernier supplice, si l'on osait lancer une pirogue à la mer pendant l'un des jours interdits, si par le plus léger bruit on troublait la solennité des prières, si on laissait involontairement son ombre se projeter sur la personne du roi, si, lorsqu'on prononçait le nom du souverain dans une chanson, lorsqu'on rencontrait le serviteur qui lui portait son *maro,* on ne se proster-

nait point à l'instant jusqu'à terre. La peine de mort était prononcée contre les coupables dans de secrets conclaves et exécutée mystérieusement au milieu de la nuit. De hideux licteurs rôdaient dans les ténèbres, assommaient ou lapidaient les victimes qu'ils étaient parvenus à saisir, et traînaient ces horribles offrandes jusque sur les autels des dieux. On n'eût point édifié un nouveau temple sans le consacrer par quelques-uns de ces sanglans sacrifices.

Quels étaient donc ces dieux dont on courtisait ainsi la faveur? Les Hawaiiens reconnaissaient six divinités principales, purs esprits qui habitaient la région des nuages. Ils les honoraient sous la forme de grossières idoles et leur prêtaient les passions des chefs dont ils étaient habitués à vénérer les puérils et cruels caprices. Les habitans des Sandwich avaient, comme ceux des Carolines, une idée confuse de l'immortalité de l'âme : ils croyaient que les esprits des morts erraient pendant quelque temps autour de leurs cadavres, fantômes irrités qui fuyaient, au sein des antres les plus obscurs, la lumière du jour, et en sortaient, après le coucher du soleil, pour venir étrangler leurs ennemis. Ces fantômes prenaient enfin leur vol vers la région céleste qu'habitait Wakea, le père de la race hawaiienne. Un homme avait-il observé fidèlement pendant sa vie les rites religieux, respecté le *tabou*, offert aux jours voulus des prières et des sacrifices, son âme obtenait de rester dans ce séjour de félicité. L'âme des mécréans au contraire, impitoyablement chassée de cet asile, était poussée par une force invincible dans l'abîme. Ces notions religieuses, qui rappellent jusqu'à un certain point les superstitions bouddhiques, étaient étrangères à la masse du peuple. Dans l'asservissement où il vivait, le peuple n'avait guère le loisir d'égarer ses pensées au-delà de la tombe. Il laissait aux chefs et aux prêtres l'espoir d'une autre vie, et croyait à peine que de pareils soucis pussent le concerner.

L'arbre à pain et le cocotier sont les deux trésors de la Polynésie. Dans les îles où ces fruits spontanés abondent, les autres productions du sol sont un luxe à peu près superflu. Cependant aux îles Sandwich la subsistance des habitans n'eût point été assurée, s'ils n'eussent ajouté aux ressources insuffisantes de leurs côtes la culture du taro et de la patate douce. Le peuple avait donc à subir dans cet archipel, malgré la fécondité du sol et la beauté du climat, la dure loi du travail. Il lui fallait déchirer le sein de la terre et créer à l'entrée des vallées ou sur le penchant des collines des barrages destinés à rassembler les eaux qui doivent fertiliser la plaine. Ce n'était point cependant à ces soins agricoles que se bornaient les obligations de la classe inférieure. Avec ses haches de pierre, elle creusait patiemment dans de

larges troncs d'arbres les pirogues des chefs; elle en perçait les bordages à l'aide d'os humains lentement aiguisés, et les cousait ensuite l'un à l'autre avec les fils tordus du cocotier; elle tissait les mailles des grands filets de pêche, fabriquait les manteaux de plumes écarlates dont se paraient les rois dans les cérémonies religieuses, poursuivait au profit de ses maîtres le poisson sur les flots, l'oiseau des tropiques sur les montagnes, et fournissait les victimes humaines que l'on offrait aux dieux. L'arrivée des navires européens fut la source d'un nouveau labeur pour la population hawaiienne. Ce que les métaux précieux avaient été pour l'Amérique, le bois de sandal le fut pour les îles Sandwich. Ce funeste présent de la nature attira sur leurs rivages les trafiquans étrangers. Les boissons enivrantes, les étoffes de soie, le fer, les armes à feu, éveillèrent la cupidité des chefs, qui n'avaient pour payer ces trésors que le produit de leurs forêts. Dans l'espace de vingt ou trente ans, près de six mille tonneaux de bois de sandal furent exportés des îles Sandwich par les navires anglais ou américains, et vendus aux Chinois de Canton. Ce ne fut bientôt que dans les gorges les plus reculées et les plus sauvages, sur les sommets les plus inaccessibles, que l'on put rencontrer ces troncs aromatiques. Non moins pénible que le travail des mines, cette âpre exploitation des forêts n'eût point tardé à creuser le tombeau d'un peuple habitué à subir son fardeau sans murmure, si, par un bonheur providentiel, l'incurie et l'imprévoyance d'une génération n'eussent si complétement moissonné ce champ fatal, qu'elles n'y laissèrent rien à glaner pour les générations futures.

Le bois de sandal n'était point un appât qui pût mettre en péril l'indépendance des îles Sandwich, mais il contribua puissamment à hâter l'unité d'une monarchie indigène. Il joua, dans les destinées de ce chétif empire, le rôle que le coton a joué plus tard en Égypte. Ce fut ce produit, payé presque au poids de l'or par les habitans du territoire céleste, qui mit aux mains d'un chef entreprenant les armes avec lesquelles il parvint à dompter ses ennemis. En 1792, quand le capitaine Vancouver, — quatorze ans après Cook, six ans après Lapérouse, — visita l'archipel des Sandwich, Kamehameha régnait sur trois des districts d'Hawaii. Ce prince, dans lequel, — singulier effet de la promiscuité polynésienne, — deux souverains voulaient reconnaître leur fils, avait déjà livré de sanglantes batailles aux chefs qui avaient entrepris de contester ses droits à ce premier héritage. Ses armes étaient alors la massue de bois de fer et la lance garnie d'une double rangée de dents de requin. Kamehameha demanda au capitaine anglais des mousquets et de la poudre. Vancouver sut résister à ses importunités; mais le fils naturel du roi de

Mawi ne tarda point à trouver des capitaines moins scrupuleux; deux matelots européens qu'il avait retenus prisonniers combattirent à ses côtés et portèrent la terreur dans les rangs des indigènes. En 1796, l'archipel tout entier reconnaissait sa domination.

Kamehameha n'était point seulement un colosse dont la massue pouvait écraser la couronne sur la tête de ses compétiteurs; il possédait, avec les muscles de fer et les membres d'un géant, l'habileté cauteleuse et la subtilité tenace d'un homme qui avait dû gravir lentement les degrés du trône. Parvenu, à la suite de sept guerres sanglantes, au faîte de la puissance, il n'abusa point de son triomphe. Il sut contenir les ressentimens des vaincus par sa fermeté vigilante et rendre la paix au royaume par une judicieuse clémence. Il mourut dans son palais d'Hawaii, composé de six huttes de paille, le 8 mai 1819. Une femme qu'il avait associée depuis longtemps à ses plus secrets desseins, Kaahumanu, issue du vieux sang des chefs hawaiiens, fit monter sur le trône l'héritier dont les dernières volontés du souverain lui avaient confié la tutèle; mais elle se réserva la réalité du pouvoir.

Les coutumes primitives s'étaient maintenues presque sans altération durant le règne de Kamehameha. Le *tabou* était encore, dans cette partie de l'archipel polynésien, la base du gouvernement et la loi suprême. Déjà cependant l'Évangile avait été apporté par les missionnaires anglais à Taïti, et le bruit de ce grand changement était arrivé jusqu'aux îles Sandwich. Les récits des Hawaiiens qui commençaient à visiter les archipels de l'Océanie sur les navires baleiniers, les railleries des étrangers qui venaient chercher à Honoloulou du bois de sandal, ne pouvaient manquer de porter aux vieilles superstitions de sérieuses atteintes. Kaahumanu osa concevoir la pensée d'une révolution religieuse.

Quelques jours après la mort de Kamehameha, le nouveau souverain des Sandwich, Liholiho, avait revêtu la pourpre hawaiienne, le manteau de plumes que le peuple honorait encore comme l'insigne de la suprême puissance. En présence des chefs et des prêtres rassemblés pour cette cérémonie, Kaahumanu invita le jeune roi à violer le *tabou*. A cette proposition, Liholiho ne put s'empêcher de reculer d'effroi; mais le Rubicon était passé : Kaahumanu devait périr ou briser le joug qu'elle avait entrepris de secouer. Le souverain oublia dans l'ivresse ses scrupules et ses terreurs. Il viola le *tabou*, et le vieil édifice des rites hawaiiens s'écroula sous l'audace d'une femme.

Un chef releva l'étendard de l'idolâtrie. Il était jeune, courageux et rempli d'une sombre ferveur. Les prêtres l'entourèrent et lui promirent la couronne. A leur voix, une partie du peuple accourut sous

la bannière rebelle. Les deux armées se rencontrèrent dans une des plaines d'Havaii. La victoire fut longtemps disputée; le défenseur des dieux succomba enfin sous les coups des athées et des révolutionnaires. Le peuple se hâta de briser des idoles qui se montraient impuissantes à protéger leurs adorateurs. Toutefois ce scepticisme n'était qu'un premier pas vers des croyances nouvelles. Dépouillés de la foi de leurs pères, les naturels d'Hawaii subirent avec empressement le joug que leur apportèrent en 1820 les missionnaires des États-Unis. En quelques années, les îles Sandwich appartinrent au protestantisme. La conversion des principaux chefs et l'exemple tout-puissant de l'altière princesse qui avait la première osé violer le *tabou* amenèrent sur les bancs des écoles méthodistes des enfans et des femmes, des hommes dans la force de l'âge et des vieillards décrépits, troupeau d'aveugles habitués à marcher dans le sentier que choisissaient leurs maîtres. La Bible remplaça donc sans difficulté le *tabou*, et les commandemens de Dieu devinrent dans les îles Sandwich la base officielle de la morale publique. Peu de temps après, une constitution fut promulguée; les droits des chefs et les charges de la classe laborieuse furent minutieusement définis, l'administration de la justice fut régularisée, et chaque année, vers le mois d'avril, on vit s'ouvrir à Honoloulou l'assemblée dans laquelle les principaux chefs, assistés de sept députés élus par le peuple, étaient admis à discuter les lois et à voter l'impôt. A l'abri de cette fiction, les missionnaires concentrèrent dans leurs mains les pouvoirs politiques et exercèrent sur la population un empire absolu. Un grave incident vint cependant les troubler dans la jouissance de leur rapide conquête. Deux prêtres catholiques débarquèrent en 1827 à Honoloulou et comptèrent bientôt dans la classe inférieure de nombreux prosélytes. Les missionnaires protestans parurent oublier dans cette circonstance les principes que leurs coreligionnaires avaient tant de fois invoqués. Apôtres de la liberté religieuse, s'ils n'armèrent point eux-mêmes la persécution contre une église rivale, ils négligèrent d'arrêter le cours des plus odieuses violences, et laissèrent le pouvoir temporel devenir le champion d'une intolérante orthodoxie. Il fallut que le pavillon français intervînt dans cette querelle et que nos frégates se chargeassent d'obtenir pour les habitans des Sandwich le droit — qu'on leur contestait — d'adorer le Dieu des chrétiens selon le rite des États-Unis ou suivant celui de l'église française. Les missionnaires protestans avaient prédit qu'en brisant l'unité religieuse de la monarchie hawaiienne, on allait jeter dans ces îles paisibles le germe de graves désordres et de dangereuses commotions. L'événement ne justifia point leurs prophéties. Les Sandwich purent compter vingt-cinq mille catholiques,

sans que le successeur de Liholiho, le roi Kamehameha III, en fût moins solidement assis sur son trône, sans que les volontés de ses conseillers en fussent moins strictement obéies.

C'est une belle mission que celle qui attend nos navires dans ces mers lointaines, où on les voit trop rarement apparaître : ils n'y vont pas défendre les intérêts d'un étroit fanatisme; ils sont chargés d'y protéger les droits les plus sacrés de la conscience humaine et de réclamer pour l'humanité tout entière la liberté de choisir ses autels et de chercher son dieu. Tel était le devoir qui avait conduit à diverses époques devant Honoloulou les frégates *l'Artémise* et *la Vénus*, les corvettes *la Bonite* et *la Boussole, la Virginie* et *la Poursuivante*. *La Bayonnaise* venait à son tour jeter l'ancre à l'entrée de ce port. Nous n'avions plus ni réclamations à faire valoir, ni griefs à redresser. M. le contre-amiral Le Goarant, qui nous avait précédés de quelques mois, s'était amplement acquitté de ce soin. Nous venions rappeler au gouvernement des Sandwich que la France ne perdrait jamais de vue cet important archipel, et que, sérieusement attachée à son indépendance, elle ne souffrirait point qu'une domination étrangère vînt s'y établir sous le manteau de l'intolérance religieuse.

La Bayonnaise ne devait s'arrêter que quelques jours à Honoloulou, et nous vîmes arriver sans regret le terme fixé à notre mission. Des sentiers envahis par des flots de poussière, un peuple dans cet âge ingrat où les nations ont perdu la naïve élégance de leurs vieilles coutumes sans avoir eu le temps d'acquérir aucun des raffinemens de la civilisation, un gouvernement tremblant sous la férule des docteurs qu'il maudit et redoute, des trafiquans de tous les climats guettant de ce poste avancé l'occasion d'un voyage aux bords dorés de la Californie, telles étaient les séductions que la métropole des Sandwich pouvait nous offrir. Chaque matin, avant que le soleil eût rendu les quais poudreux d'Honoloulou et ses rues sans ombrage presque impraticables, nous venions débarquer au fond du canal qui serpente doucement entre deux longues chaînes de madrépores. Il était impossible de contempler sans intérêt l'activité de ce marché polynésien, dont les produits allaient incessamment s'échanger contre l'or du Nouveau-Monde. Des navires venant de San-Francisco, et prêts à repartir pour Hong-kong ou pour Calcutta, arrivaient à chaque instant sur la rade; d'autres se lançaient sous toutes voiles dans la passe étroite qui s'ouvre entre les coraux, et jetaient aux Kanaks rassemblés sur le récif une amarre qui servait à les traîner jusqu'au milieu du port. Si nous nous détournions vers les rues adjacentes, nous y trouvions encore le mouvement d'une grande ville et l'empreinte bizarre d'une civilisation naissante : de nombreux cavaliers se croisaient sur la chaussée avec d'intrépides amazones dont les

écharpes écarlates et les tresses de cheveux flottaient au vent. Ces hardies écuyères galopant à califourchon étaient, nous assuraient nos guides, des princesses ou des dames de haut lignage; les cavaliers qui leur souriaient familièrement ou qui se hâtaient de les saluer jusqu'à terre étaient les descendans des vieux guerriers de Kamehameha, des chefs dont les pères avaient vu les navires de Cook et de Lapérouse. La face osseuse et la peau rouge de ces fonctionnaires hawaiiens juraient étrangement avec leur costume exotique : on eût dit Lucifer vêtu en *gentleman* et prêt à s'insinuer sournoisement dans un prêche. Les fonctionnaires indigènes des Sandwich, dût l'ombre de Kamehameha en gémir, n'ont pas d'autre ambition que de copier servilement les habitudes de leurs pasteurs; ils s'appliquent à parler correctement l'anglais, devenu aux Sandwich la langue officielle et la langue commerciale; ils commandent la milice ou recueillent les impôts, font adroitement et patiemment leurs affaires, prennent du thé deux ou trois fois par jour, et lisent avec la gravité convenable la Bible ou le *Common prayers*, quand ils ne sont pas ivres.

Je ne voudrais point assurément méconnaître les bienfaits des missions protestantes : elles ont arrêté les peuples de l'Océanie sur le bord de l'abîme où cette race insouciante allait s'engloutir; mais, en étudiant le nouvel état social des îles Sandwich, je me rappelais involontairement l'Indien des Philippines heureux et libre encore sous le joug de la loi qu'il confesse, trouvant dans les cérémonies du culte le plus cher de ses délassemens, dans les croyances de sa foi naïve moins de sujets de découragement que d'espoir. Ni le zèle ni la ferveur n'ont manqué aux missionnaires des Sandwich; je crains qu'il ne leur ait manqué l'onction et l'indulgence. S'ils avaient fait un peuple heureux, j'applaudirais sans restriction à leur œuvre. Je me sens peu de sympathie pour la communauté maussade dont ils se sont contentés d'être les chefs.

IV.

Le 4 juillet 1850, nous quittâmes avec joie la rade d'Honoloulou. Nous n'avions plus qu'une île à visiter dans l'Océan Pacifique; mais cette île était Taïti. Située à huit cents lieues de l'archipel des Sandwich, entre le 17e et le 18e degré de latitude méridionale, la reine de l'Océanie, après vingt-huit jours de traversée, se montre enfin à nos regards. Ses sommets couronnés d'une verdure éternelle, ses rivages bordés de forêts de palmiers, au pied desquels le flot blanchissant vient mugir, n'ont pas trompé notre attente. Au milieu des pics qu'il domine, un piton plus hardi dessine sur l'azur du ciel cinq fleurons

de basalte; c'est le *Diadème*, dont le massif sépare la vallée de Papenoo de celle de Fataoua. Groupées autour de ce géant qui veille sur la vallée sainte, de nombreuses collines s'abaissent doucement vers la plage; la rive s'arrondit comme une coupe d'agate qu'un bras invisible élèverait au-dessus des flots; le récif qui la protége s'infléchit avec elle. L'œil suit complaisamment la mollesse de ces beaux contours et la frange d'écume qui les borde. Prêtez l'oreille, vous entendrez le bruit sourd de la vague qui vient se briser sur les madrépores et retombe incessamment dans l'abîme. Ne dirait-on pas l'aboiement irrité d'un cerbère, menace encore lointaine que le vent apporte au navire? N'approchez qu'avec précaution de ces bords enchantés; craignez l'écueil qui se cache sous ces eaux si bleues et en apparence si profondes. Attendez, pour serrer de plus près la côte, que vous ayez doublé la pointe Vénus et que les cocotiers de Matavaï balancent leur tête au-dessus du frais canal qu'ils ombragent. Ne cherchez point des yeux l'entrée du port, si une main amie ne vous la signale; vous essaieriez probablement en vain de la découvrir. Au milieu du tumulte des brisans, n'apercevez-vous pas ce sillon immobile où le calme des cieux se reflète? C'est la passe de Papeïti. Guidée par un pilote habile, *la Bayonnaise* s'engage sans crainte dans cette étroite coupure, anneau brisé de la chaîne qui entoure Taïti. Le vent d'une haleine plus fraîche a gonflé nos voiles; notre ancre tombe au centre d'un bassin limpide. A notre droite, se déploie la ville, composée d'un seul rang de maisons; notre poupe est tournée vers l'îlot de Motou-Outa.

Ce n'est pas dans ce port que vinrent aborder Wallis et Bougainville. Le havre de Papeïti n'était point encore découvert. Ces heureux navigateurs jetèrent l'ancre sur des rades moins sûres que celle qui venait de s'ouvrir pour *la Bayonnaise;* mais combien leurs sensations durent être plus vives et plus neuves que les nôtres! Un essaim de pirogues se jouait autour de leurs navires, des regards étonnés suivaient tous leurs mouvemens, un peuple simple et doux les accueillait comme des demi-dieux. Le sauvage et l'homme blanc étaient alors une merveille l'un pour l'autre. Les naturels de Taïti contemplaient avec une crainte respectueuse ces étrangers dont leur candeur s'exagérait la puissance; le marin comparait avec envie sa rude et pénible existence aux jouissances faciles, aux plaisirs sans labeur d'un peuple qui semblait n'avoir jamais connu ni la contrainte ni le travail. Cette société primitive subsistait, malgré ses imperfections, par l'absence des besoins et par l'ignorance presque absolue de la convoitise. L'arbre à pain et le cocotier, les forêts de *féi* (bananier sauvage) portaient des fruits pour le peuple comme pour les plus grands chefs. La vie des Taïtiens était en réalité insouciante et facile.

Une température constamment égale et modérée, un sol plus fécond que celui des îles Sandwich, une mer plus poissonneuse, leur faisaient des conditions d'existence moins pénibles et moins laborieuses qu'aux habitans de ce grand archipel. Aussi la poésie, fille des doux loisirs, mêlait-elle quelquefois ses inspirations à leurs fêtes et son rhythme gracieux à leurs amours. Le bonheur des Taïtiens n'était fait cependant que pour eux. Quel Européen aurait pu le goûter longtemps sans lassitude? Ces enfans de la nature, étrangers aux passions qui s'allument dans nos cœurs, passaient sur cette terre comme des êtres plongés dans un demi-sommeil. Nulle inquiétude secrète n'aiguisait leurs désirs. Leurs appétits, aisément satisfaits, ne leur faisaient connaître ni les charmes ni les tourmens de la volupté. Ils arrivaient ainsi jusqu'au terme fatal sans regret des jours écoulés, sans souci des jours à venir, comme les feuilles que le vent roule sur le chemin, comme les vagues qui s'approchent insensiblement du rivage. L'arbre de la science porte des fruits amers, mais l'homme qui les a une fois approchés de ses lèvres aspire à des jouissances plus nobles que celles de cette existence apathique.

Le premier contact de la civilisation est presque toujours funeste aux peuples sauvages. Aucun d'eux n'a payé un plus terrible tribut à cette loi fatale que les heureux habitans de Taïti. Avant de les associer au bienfait de sa législation protectrice et de ses consolantes croyances, l'Europe leur apporta les fléaux qui dévorent et les vices qui dégradent. On vit dans l'espace d'un quart de siècle le chiffre de la population que, Cook avait porté à plus de 200,000 âmes, s'abaisser à moins de 7,000 habitans. Les plus riches districts de cette île féconde se trouvèrent transformés en déserts, et les goyaviers s'emparèrent des terrains qu'avait autrefois fécondés la culture. Les missionnaires protestans eurent la gloire de sauver les débris de cette race des fureurs de l'ivresse et des ravages de l'anarchie. Le roi Pomaré II, réfugié à Moréa, abjura entre leurs mains le culte des idoles. Les missionnaires l'aidèrent à remonter sur le trône, et, grâce à leurs conseils, vers la fin de 1815, la paix avait reparu à Taïti.

Le christianisme venait de triompher avec Pomaré II. Les fidèles du culte idolâtre firent de vains efforts pour atténuer les conséquences de leur défaite. La conversion des naturels eut l'entraînement d'une manifestation politique. Il n'y eut que les factieux et les esprits frondeurs qui persistèrent à méconnaître le Dieu qui avait donné la victoire au souverain légitime. Les nouvelles idées religieuses répondaient à un besoin réel. Les autels des idoles étaient renversés; le peuple n'avait plus ni espoir ni terreurs; tout frein avait disparu, toute poésie allait s'évanouir; le christianisme fut la planche de salut dans ce grand naufrage. Longtemps avant que la loi eût fait

aux Taïtiens un devoir de se rendre au temple érigé par les missionnaires, l'attrait de la prière prononcée en commun les y avait attirés. Le nouveau culte leur rendait les réunions si chères à leur race, les chants religieux, les inspirations expansives dont ce peuple discoureur et bavard cherche avec ardeur l'occasion. Les beautés littéraires de la Bible, image d'une civilisation qui se rapprochait bien plus de l'état social des Taïtiens que du nôtre, exercèrent aussi sur ce peuple naïf leur charme irrésistible. Peu de jours suffisent pour apprendre à déchiffrer une langue qui ne possède que douze lettres juxtaposées sans aucune combinaison. Aussi la plupart des habitans de Taïti se trouvèrent-ils bientôt en état de lire eux-mêmes la traduction des livres saints que les missionnaires répandaient avec profusion dans les îles de la Polynésie. Leur langue gracieuse et simple se colora en quelques années d'une teinte biblique qui parut lui prêter de nouvelles douceurs, et le *Cantique des Cantiques* devint le thème inévitable de toutes les déclarations d'amour. C'est ainsi que le livre de Dieu prit insensiblement à Taïti possession des intelligences. A cette limite poétique devait s'arrêter l'influence morale du protestantisme. Les dogmes de la vie future, les menaces de châtimens éternels ou les promesses de récompenses infinies ne rencontrèrent de la part des Taïtiens qu'une souveraine indifférence. Ils écoutèrent avec leur indulgente bonhomie, sans les croire et sans les contester, les vérités austères qu'ils ne pouvaient comprendre. Les préceptes de la loi chrétienne n'avaient point la sanction de l'opinion publique. Des amendes rigoureuses et la délation organisée pouvaient seules leur assurer une obéissance apparente. Si l'on reportait sa pensée à l'état d'anarchie d'où les missionnaires protestans avaient tiré la société taïtienne, il fallait bénir leurs efforts; mais la vieille civilisation, malgré ses abus, méritait bien encore quelques regrets, car elle n'avait fait place qu'à une civilisation incomplète. La supériorité incontestable des étoffes et des instrumens européens, la faculté de se les procurer par de faciles échanges, avaient causé la ruine de toute industrie indigène. On ne voyait plus les jeunes filles tisser sur leur métier le *maro* qui devait s'enrouler autour de leur ceinture; les garçons ne battaient plus sur la pierre de basalte l'écorce du mûrier pour fabriquer la *tapa;* ils ne creusaient plus les grandes pirogues avec lesquelles ils parcouraient jadis les îles de leur archipel. Ils achetaient des mousquets au lieu de fabriquer des casse-têtes, et poussaient le dédain des produits nationaux jusqu'à négliger d'enclore ou de cultiver leurs champs, pour se nourrir de la farine et du biscuit que leur apportaient les baleiniers. Jamais Taïti n'avait connu un pareil état d'oisiveté, jamais son sol complaisant et fécond n'avait été moins propre à nourrir une population nombreuse. A l'époque où

fut proclamé dans les îles de la Société le protectorat de la France, l'influence des missionnaires protestans avait donc porté tous les fruits qu'on devait en attendre, et notre domination, admirablement assortie au caractère aimable, à la gaieté naïve de ces bons insulaires, pouvait avoir aussi sa mission providentielle.

Il ne faut point s'étonner cependant que cette substitution n'ait pu avoir lieu sans des luttes sanglantes et de tristes orages. La présence des Français à Taïti ne blessait point seulement les préjugés religieux des indigènes, elle alarmait aussi la vénération que les Polynésiens ont vouée de tout temps à leurs chefs. Il fallut donc combattre et conquérir pour notre drapeau le droit de cité dans l'Océanie. Si nous eûmes, durant cette période regrettable, des ennemis secrets et d'autant plus dangereux qu'ils agissaient dans l'ombre, nous eûmes aussi des alliés pleins d'ardeur qui nous apprirent à mieux apprécier les qualités d'un peuple spirituel et brave qu'on était parvenu à fanatiser contre nous. A Mahahena, sur les hauteurs de Hapapé et dans la vallée de Papenoo, nous vîmes des Taïtiens figurer dans nos rangs. Le premier qui gravit le pic de Fataoua fut un chef indigène. Une sorte de fusion s'établit entre les deux races sur le champ de bataille. La terre de Taïti nous devint plus chère par le sang que nous y avions versé et par les glorieux souvenirs qui peuplent encore chacun de ses vallons. Ce qui, dans la pensée de nos ennemis, devait ébranler notre conquête lui apporta au contraire une consécration nouvelle. Les Indiens éprouvèrent le pouvoir de nos armes et se montrèrent touchés de notre clémence. L'intrépide gouverneur qui avait commencé la guerre eut l'honneur de la finir. Quand *l'Uranie*, portant le pavillon du contre-amiral Bruat, fit voile pour l'Europe au mois de décembre 1846, la tranquillité d'une île si longtemps bouleversée par les séditions était assurée, et l'esprit impressionnable du peuple taïtien se chargeait de défendre de l'oubli la gloire de nos compatriotes.

Ce fut un véritable bonheur pour nous, qui errions depuis tant de mois d'un rivage à l'autre sans jamais rencontrer le drapeau de la France, de pouvoir nous reposer enfin à l'ombre des couleurs nationales. Je comprends la prédilection de nos officiers pour cette colonie lointaine. Sur aucun point du globe, on ne pourrait trouver un climat plus salubre, des sites plus enchanteurs, une population plus aimable et plus douce. La végétation même semble, à Taïti, vouloir modérer sa force pour ne point étouffer les plantes nourricières. Les Taïtiens sont encore dignes d'habiter ce paradis terrestre. Ce ne sont plus sans doute les beaux sauvages de Cook; ce ne sont point heureusement les *gentlemen* des îles Sandwich. On peut, au point de vue de l'art, regretter leur poétique nudité, leur élégant tatouage, *co-*

quetterie de l'homme pauvre et voile du paresseux qui ne savait pas fabriquer d'étoffes (1); mais on aurait tort de croire que cette race ingénieuse a perdu tout son charme en subissant l'empire de nos idées et de nos coutumes. Les femmes de Taïti surtout ont allié à leur grâce naturelle je ne sais quelle teinte légèrement spiritualiste qui contribue à rendre plus profonds et plus durables les attachemens qu'elles inspirent. Taïti n'offre au voyageur qui passe que le rebut de sa population : le colon qui s'y crée un foyer domestique s'étonne de trouver chez ces simples et naïves créatures un abandon plein de candeur, je dirai presque de pureté. L'affection des femmes taïtiennes qui ont pris au sérieux leurs unions morganatiques est douce et bienveillante comme leur sourire. Elles n'ont point les transports jaloux des femmes de Java; elles sont également éloignées de l'indifférence des Tagales de Manille. Elles ignorent les fureurs de l'amour, elles en possèdent toutes les délicatesses. J'ai tenu dans mes mains plus d'une lettre d'adieux dont la résignation touchante, — on en jugera par une citation, — eût attendri le cœur de don Juan lui-même.

« O mon bien-aimé, mon esprit est troublé maintenant, il ne peut s'apaiser; il est comme l'eau fraîche et profonde qui ne dort jamais et s'agite pour trouver le calme. Moi, je suis comme la branche que le vent a brisée : elle est tombée à terre et ne pourra plus se rattacher au tronc qui la portait. Tu es parti pour ne plus revenir. Ton visage m'a été caché, et je ne le verrai plus. Tu étais comme la liane que j'avais fixée près de ma porte : ses racines s'enfonçaient au loin dans la terre. Mon corps voudrait te rejoindre, mais il cherche vainement à se transplanter; il se brise et tombe comme la pierre qui roule jusqu'au fond de la mer immense. Oh! mon ami, tel est mon amour, il est lié à moi comme ma propre vie.

« Salut à toi, ô mon petit ami bien-aimé, au nom du vrai Dieu, en Jésus le Messie, le roi de la paix. »

La langue taïtienne n'est point faite pour exprimer les idées fortes et sérieuses : elle se prête merveilleusement aux modulations de la poésie. Les anciennes chansons ne s'attachaient souvent qu'à rassembler à la suite l'un de l'autre des mots harmonieux. Le rhythme musical semblait être dans ces compositions le seul souci du poète; c'était aux auditeurs de trouver dans les phrases décousues dont une accentuation chantée indiquait soigneusement la cadence une allusion lointaine ou une allégorie. Quelquefois cependant une pensée inspirée par l'amour venait éclore dans le cerveau du poète et donnait un sens plus précis aux mélodies que le peuple répétait en chœur. Le plus souvent la grâce des vers taïtiens était involontaire; on eût

(1) Telle est la gracieuse excuse que les Taïtiens convertis au christianisme ont su trouver pour cette coutume païenne.

pu adresser aux bardes qui les avaient composés ce couplet que les jeunes filles de Papeïti aiment encore à s'entendre redire :

« La fleur des collines répand son parfum sans avoir de but : — l'oiseau qui chante ne sait point si on l'entendra. — Ainsi ta beauté, sans que tu y songes, s'exhale de toi comme un parfum. »

Au milieu de ces chants, si vagues dans leur expression, inégal et timide effort d'une veine paresseuse, on s'étonne d'entendre résonner parfois comme une épithète homérique. Chacune des îles de l'archipel dans les chansons des Taïtiens a son surnom qui presque toujours l'accompagne. C'est Raiatéa *à la jambe molle*, Borabora *à l'aviron silencieux*, Huahiné *qui s'entête à la danse*.

Taïti était la Lesbos et non la Sparte de l'Océanie; elle avait plus de chants d'amour que de chants de guerre. Les îles Sandwich, les îles Viti préféraient l'épopée à l'idylle. Les îles Tonga redisaient sur un mode attendri les plaintes maternelles de leur reine Fiti-Maou-Pologa, dont le fils fut emporté par les vents loin de son île natale. Sa pirogue, longtemps errante sur des flots inconnus, aborda enfin aux rivages de Samoa. Un songe avait rassuré la reine, mais n'avait point consolé sa douleur. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur la plage, et les yeux tournés vers le nord elle donnait un libre cours à son affliction.

« Regardez, disait-elle, le nuage du matin se lève. — Où repose ce nuage vermeil? — Est-ce sur la baie d'Oneata? — cette baie où est à présent mon fils! — mon fils chéri est loin de ma maison! — Que mes larmes soient un océan! — Mon fils est allé jusqu'à Samoa. — On dit qu'il joue aux boules sur le bord de la mer. — C'était un enfant qui gagnait tous les cœurs; — il était comme le *tiaré* (1), — dont le parfum apporté par les vents — réjouit au loin le voyageur qui passe! »

La souveraine de Taïti, Pomaré, n'a jamais, comme la reine des Tonga, composé de vers; elle aime à réciter ceux que, dès son enfance, lui ont appris ses folâtres compagnes. Vous l'entendrez souvent murmurer de ces mots sans suite qui tombent mollement en cadence, dont le sens échappe à votre esprit, mais caresse en secret les souvenirs de la reine. Cette princesse, qui, par ses terreurs et ses indécisions, faillit perdre sa couronne et mit un instant en péril la paix du monde, qui eut une folle jeunesse et une maturité soucieuse, qui, plus calme aujourd'hui, ne veut vivre désormais que pour ses enfans, héritiers de Taïti et des Pomotou, de Raiatéa, de Borabora et de Huahiné, — cette reine en un mot sur laquelle ont été fixés pendant quel-

(1) Le *tiaré* est la plante que les botanistes anglais ont nommée le *gardenia*, et dont les femmes polynésiennes mêlent, à cause de son odeur suave, la fleur à leurs cheveux.

ques mois les yeux de l'Europe, voulut bien honorer notre corvette de sa visite. Nous la reçûmes avec les égards et le cérémonial qu'on n'accorde en Europe qu'aux têtes couronnées. Le canon gronda aussitôt qu'elle parut sur la plage; lorsqu'elle posa le pied sur le pont de *la Bayonnaise,* la musique l'accueillit par les airs qu'elle aimait. Elle occupa, pendant le dîner qui lui fut offert, un fauteuil élevé sur une large estrade. Admis à bord de la corvette, les Taïtiens purent contempler leur reine dominant ses hôtes étrangers de toute la hauteur de ce trône. Pomaré fut sensible à tant d'attentions. Son visage basané se dérida pour nous. Elle resta longtemps à bord de la corvette et voulut, avant de partir, poser sa couronne de fleurs sur un front qui s'inclina gaiement pour subir ce modeste diadème. — Le volage époux de Pomaré, Arii-Faite, ne sut exprimer ses sensations que par un appétit digne de Gargantua; mais parmi les princesses qui avaient suivi leur grave souveraine, nous trouvâmes de plus agréables convives. La jeune Aïmata (1), compagne destinée par la reine à l'héritier du trône; Arii-Taïmai (2), majestueuse beauté d'un âge déjà plus mûr, se montrèrent naïvement heureuses de la fête à laquelle on les avait conviées. Lorsqu'au milieu d'une pluie de feu tombant du haut des vergues elles descendirent dans le canot qui les attendait le long du bord, elles semblaient regretter la discrète prévoyance qui abrégeait pour elles les plaisirs de cette longue soirée.

J'aurais mauvaise grâce à protester contre l'enthousiasme que les femmes de Taïti ont inspiré à tant de voyageurs. Leur gaieté sans malice et leur sourire candide sont pourtant, selon moi, leur plus grand attrait. Après avoir parcouru près de la moitié du monde, je me trouvais encore de l'avis des aimables princesses qui venaient de nous quitter et dont j'admirais intérieurement le bon goût : ce ne sont, me disais-je avec elles, ni les Chinoises, ni les Malaises, ni les Polynésiennes, ce sont les femmes françaises qui sont *jolies, vahiné farani ménéné;* mais quelle que puisse être mon opinion sur la beauté des femmes de l'Océanie, je ne m'en intéresse pas moins à l'avenir d'une race qui sait allier les plus nobles aux plus doux instincts. Dans la plupart de ces archipels semés au milieu de la Mer du Sud, vous trouverez un peuple brave sans férocité, aussi prompt à pardonner les offenses qu'à les ressentir, amoureux des longs discours et des chants mélodieux, fait pour les hasards de la guerre comme pour les loisirs de la paix, ennemi de toute contrainte et plus capable peut-être de vertu que d'hypocrisie. Si ce n'est point à nous que l'avenir réserve la tutèle de ces populations, puisse du moins le ciel leur

(1) Aïmata, en taïtien, *qui mange les yeux.*
(2) Arii-Taïmai, *la princesse qui pleure.*

envoyer des maîtres indulgens! La domination qui voudrait assujettir brusquement au travail ou à la vertu une race habituée à vivre d'air et de liberté, qui tenterait de ruiner la joyeuse insouciance de ce peuple, lui ravirait du même coup le souffle qui l'anime. Que notre civilisation se montre donc une fois réellement bienfaisante envers ces pauvres sauvages qu'elle a si souvent entrepris de moraliser et qu'elle n'a jusqu'à présent réussi qu'à détruire!

Des complications politiques que le gouverneur des îles de la Société parvint à dénouer sans notre concours nous retinrent pendant près d'un mois dans le port de Papeïti. Le moment arriva enfin où il nous fut permis de poursuivre notre voyage. Le 21 août 1850, dès la pointe du jour, nous étions en dehors des récifs. La brise du matin nous abandonna quand nous avions encore en vue les navires mouillés sur la rade; mais bientôt les vents alisés vinrent enfler nos voiles. Les sommets de Taïti s'abaissèrent l'un après l'autre sous l'horizon, ceux de Moréa ne tardèrent pas à disparaître; avant le coucher du soleil, *la Bayonnaise* n'avait plus devant elle que les vastes solitudes de l'Océan Pacifique. Cinquante-trois jours nous suffirent pour doubler le cap Horn et atteindre la baie de Rio-Janeiro. Le vent nous secondait; *la Bayonnaise* semblait avoir des ailes. Tout retard désormais nous était importun. Nous n'eussions point touché sur les côtes du Brésil, si les instructions du ministre de la marine ne nous en eussent fait un devoir. Nous résolûmes du moins de ne pas nous y arrêter. Le 19 octobre, nous bordions nos huniers pour un dernier appareillage, et le 6 décembre 1850, après avoir coupé six fois l'équateur, après avoir parcouru près de vingt-six mille lieues, nous laissions tomber l'ancre sur la rade de Cherbourg, que nous avions quittée au mois d'avril 1847.

Près de trois années se sont déjà écoulées depuis le retour de *la Bayonnaise* au port; mais, grâce à la fidélité d'affectueux souvenirs, je ne suis point resté complétement étranger aux événemens qui se sont accomplis pendant ces trois ans dans les mers de Chine. Je pressentais que l'extrême Orient ne tarderait point à attirer encore une fois les regards de l'Europe. La fièvre révolutionnaire semble agiter enfin ce monde impassible. Une troupe de bandits rassemblés par la famine a pris en quelques mois vis-à-vis du gouvernement de la Chine les proportions d'une armée de rebelles. La faiblesse de ce gouvernement est parvenue à transformer des projets de pillage en projets politiques, et la bannière d'un prétendant a flotté un moment sur les murs de Nan-king. Quelle sera l'issue d'un conflit auquel le peuple n'a point encore pris part? Les descendans de Kang-hi iront-ils rejoindre les fils de Gengis-Khan dans les vastes déserts de la terre des Herbes? La Chine verra-t-elle, ainsi que le proclament les insur-

gés, le retour de ces temps heureux où des mandarins intègres n'accordaient le bouton académique qu'aux veilles studieuses des lettrés? Est-ce Confucius qui va triompher de Bouddha et de Lao-tseu? — Je me garderai bien de prédire le jour où la dynastie Taï-tsing devra se résigner à descendre du trône; la route est encore longue des bords du Yang-tse-kiang à Pe-king. Si la révolte cependant continuait ses progrès, si les succès des insurgés finissaient par provoquer un véritable mouvement national, on serait en droit d'attribuer à la crise ainsi agrandie la portée d'un événement providentiel. Les peuples n'errent point éternellement dans le même sentier. Ce ne serait pas le règne des traditions antiques, mais des destins inconnus qui s'ouvriraient alors pour la race chinoise. Nos enfans assisteront probablement à d'étranges métamorphoses. Les distances s'effacent, les nations insensiblement se confondent. Quand des navires à vapeur remonteront le cours du Yang-tse-kiang et du Houang-ho, quand des chemins de fer sillonneront le territoire céleste et pénétreront jusqu'au cœur du Thibet, Bornéo et Célèbes, Mindanao et la Nouvelle-Guinée ne manqueront plus de bras pour exploiter les richesses de leur sol. Des bords de la Californie aux côtes du Camboge s'étendra tout un monde, plus fécond et plus prospère peut-être que notre vieille Europe. Je me félicite d'avoir pu visiter, avant une transformation qui semble inévitable, ces parages reculés, cette immense arène ouverte à l'activité des générations futures. Si j'ai pu supporter sans trop d'amertume les incertitudes d'un exil de quatre ans, c'est à l'intérêt éveillé en moi par ces régions lointaines de l'extrême Orient que j'en dois rendre grâce, c'est aussi, — dois-je l'ajouter en finissant? — aux compagnons de voyage qui ont partagé avec moi les épreuves et les fatigues d'une si longue campagne. De tous les souvenirs que je veux conserver des jours que nous avons passés ensemble, celui de leur amitié, — qu'ils n'en doutent jamais, — sera le dernier à s'effacer de ma mémoire.

E. Jurien de la Gravière.

LA HOLLANDE

SOUS DEUX RÈGNES

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR LE ROI LOUIS ET SUR LE ROI GUILLAUME Ier.

La Hollande a toujours fixé les regards de la France. Nous ne parlons pas seulement des luttes glorieuses qui fondèrent jadis les Provinces-Unies, des capitaines et des hommes d'état qui les illustrèrent, ni de la part considérable qu'elles prirent, dans le XVIIe siècle, aux plus grands événemens de l'Europe : des rapports plus immédiats rattachent cette nation à la nôtre. Depuis soixante ans, la Hollande a été entraînée dans la sphère d'action, trop souvent violente, de la France. La république batave a été créée peu d'années après la république française; plus tard, le pouvoir absolu d'un roi a été le reflet de la dictature impériale à laquelle il céda bientôt la place; enfin, quand la France fut placée sous le régime constitutionnel, la Hollande, incorporée dans le nouveau royaume des Pays-Bas, en jouit de son côté, et, séparée de la Belgique, elle le conserva, peu développé d'abord, faussé dans son application, mais consolidé, étendu avec le temps, et, grâce à Dieu, encore debout aujourd'hui. L'histoire de la Hollande, surtout dans ces derniers temps, est donc liée à celle de la France, et on ne lira pas sans intérêt quelques documens, ignorés ou peu connus, qui s'y rapportent, et que nous empruntons aux souvenirs laissés par deux hommes dont la mémoire est

honorée en Hollande, — le comte Van der Duyn et le baron de Capellen (1).

Les noms du comte Van der Duyn et du baron de Capellen ne sont pas tout à fait nouveaux en France. Le premier y est connu comme ayant eu, avec M. de Hogendorp en 1813, la plus grande part au mouvement populaire qui releva l'indépendance de la Hollande, l'autre comme ayant gouverné les colonies néerlandaises, et à ce titre il a déjà été cité à plusieurs reprises dans les travaux aussi curieux qu'instructifs que la *Revue* a publiés sur ces colonies. Il n'est cependant pas inutile d'entrer dans quelques détails plus particuliers sur ces deux personnages, dont le caractère et la vie se distinguent par des traits singuliers, et qui, unis ensemble par une longue amitié et par une étroite alliance de famille, offraient cependant entre eux de profonds contrastes. Avant de les accepter pour témoins, il faut savoir et la position qu'ils occupaient et la confiance qu'ils méritent.

Le comte Van der Duyn, né en 1771 d'une famille noble, eut l'avantage, dont il se félicite avec raison, de recevoir une éducation publique. Il fut ainsi, comme il le dit, soustrait, dès sa première jeunesse, « au luxe et aux heures irrégulières de parens vivant dans le grand monde, surtout à la négligence, à l'instruction et aux idées souvent étroites d'un gouverneur suisse, alors fort à la mode. » Il contracta au collége l'amour de l'étude, la passion de la lecture, les idées d'égalité et l'absence de toute vanité de caste. Après qu'il eut passé deux années sous les drapeaux, sa famille, dans des vues d'ambition, le retira du service pour le faire entrer à l'université de Leyde. A la fin de 1791, il prit ses degrés, et après le mariage du prince héréditaire d'Orange, fils du stathouder Guillaume V, il entra comme gentilhomme de la chambre dans la maison du jeune prince. La mort d'un oncle lui ouvrit une place dans le corps équestre de la province de Hollande, dont il se trouva le membre le plus jeune, et à la fin de 1794, quand les armées françaises s'avançaient, il y votait pour qu'à défaut de secours prompts et efficaces de l'Angleterre, on traitât avec la France. Le rejet de cette proposition par une immense majorité fut presque immédiatement suivi de l'entrée des Français et de la révolution qui érigeait la république batave. M. Van der Duyn se retira alors des affaires, et vécut pendant huit ans, avec ses livres, à la campagne, où son séjour n'était interrompu que par

(1) Ces souvenirs ont été recueillis et mis en ordre par M. le baron S. de Grovestins, ancien secrétaire du cabinet et plus tard chambellan de Guillaume Ier, roi de Hollande, sous ce titre : *Notice et Souvenirs du comte Van der Duyn et du baron de Capellen;* ils forment un volume qui n'a pas été mis en vente, qu'on n'a tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires pour des parens et quelques amis.

quelques visites à Amsterdam. A l'avénement du roi Louis, il ferma l'oreille aux ouvertures qui lui furent faites. « Soit par un reste de levain aristocratique et nobiliaire, dit-il lui-même, soit par ses principes de démocratie républicaine, il refusa de se mettre à la solde d'un étranger sans droit, sans mérite éclatant et même sans indépendance, puisqu'il n'exerçait qu'un pouvoir délégué. » Il avait donc conservé toute sa liberté d'action, et n'hésita pas, en 1812, à faire partie des conciliabules où les débris du parti d'Orange, grossis par le plus grand nombre des anciens patriotes oligarques et démocrates, également ulcérés de la réunion de la Hollande à l'empire français, préparaient les moyens de briser le joug de l'étranger. Secondée par les événemens de la guerre, la Hollande parvint, en 1813, à s'affranchir elle-même par un effort spontané, et eut ainsi la bonne fortune d'empêcher que sa délivrance fût la suite de la conquête du pays par les armées alliées. Ce mouvement ayant rappelé en Hollande le prince d'Orange, M. Van der Duyn, lors de la formation de la cour du nouveau souverain, y fut attaché avec le rang de grand-officier. A cet emploi purement honorifique, il joignit des fonctions qui lui permirent de déployer les facultés d'un esprit élevé et mûri par la réflexion et la solitude. Appelé à faire partie des commissions de constitution et de révision en 1814 et 1815, il se rangea par son vote, selon ses expressions, « du côté de ceux qui, abandonnant les souvenirs anciens et les institutions vieillies, désiraient que la constitution fût appropriée à l'esprit et aux besoins de l'époque. » En 1817, il fut placé, sans l'avoir demandé ni même désiré, à la tête de l'administration de la province de la Hollande méridionale à La Haye, avec le titre de gouverneur, et il conserva ces fonctions jusqu'en 1844. C'est dans ce poste, qui le mettait en rapports journaliers avec la cour, qu'il a recueilli les faits et les impressions dont nous nous occupons en ce moment.

Si la position officielle de M. Van der Duyn donne de l'autorité aux révélations sorties de sa plume, son caractère en explique la nature et le ton. Par son éducation, par la tournure de son humeur, M. Van der Duyn est un frondeur qui juge avec sévérité les événemens et les hommes, un esprit très libéral, presque républicain, que les circonstances ont égaré parmi des courtisans. Il y a en lui et dans son style même un reflet, bien effacé il est vrai, de Saint-Simon. Dans sa jeunesse, ses amis l'avaient surnommé Pétion; mais c'était, comme il le dit, avant le 10 août et la terreur. Bien que fonctionnaire, il n'est point obséquieux. Reçu habituellement au palais du roi, il ne sait point flatter. Guillaume le lui fit sentir un jour indirectement : « Monsieur Van der Duyn est toujours avec les dames. — Oui, sire, et je me trouve bien et fort honoré d'y être. » — « Un ami, écrit-il

en racontant ce petit dialogue, me dit que ceci était un reproche plus ou moins amical de ce que je ne me mets jamais en avant pour attraper quelques mots augustes ou partager la conversation d'après dîner, que même j'ai plutôt l'air de les éviter. Je ne crois pas que cet ami ait deviné juste; mais, quand cela serait, si l'on est curieux de mon opinion, si l'on attache quelque prix à la savoir ou à s'entretenir avec moi sur les événemens majeurs et les pénibles circonstances du moment (je le dis sans aucun sentiment vaniteux ou orgueilleux), que l'on m'appelle au conseil, ou au moins que l'on m'admette dans le cabinet. Mais pour traiter ces graves et importantes matières à l'antichambre, ou même dans les conversations toujours superficielles et décousues de salon, assis sur un bout de table, comme disait l'excellent comte de Mercy, je n'en suis pas et les évite autant que je puis. » Il se plaît à observer l'attitude de chacun, à suivre de l'œil les mouvemens des personnages importans, du roi surtout, et saisit avec plaisir un mot qui échappe dans la conversation. « L'occasion d'être témoin de pareilles petites scènes et celle de faire les observations qu'elles suggèrent, écrit-il en 1831, consolent parfois un peu, mais toujours bien imparfaitement, de se trouver dans une position courtisanesque, qui ressemble d'ailleurs beaucoup, surtout dans des momens pareils, à celle d'un acteur dans les chœurs de la tragédie grecque. » Il est l'admirateur de Lafayette et professe pour le caractère et les talens de M. Odilon Barrot la plus haute estime. Ses préférences le portent vers le gouvernement constitutionnel, « le meilleur des gouvernemens dans l'état actuel de la civilisation et dans les pays dont l'étendue rend l'établissement de la république encore difficile. » — « Royalistes, s'écrie-t-il quelque part, c'est-à-dire protecteurs du pouvoir héréditaire, efforcez-vous de l'établir, cette monarchie constitutionnelle, et de la faire marcher régulièrement; c'est le seul port qui reste à votre idée chérie. »

Le caractère de M. Van der Duyn n'est pas moins que ses opinions en opposition avec sa place : il est gouverneur d'une province et il déteste les affaires. Il cherche à se rendre compte à lui-même de cette antipathie, et les raisons qu'il en donne sont naïves et piquantes. « Ma place me déplaît, et je n'y suis pas propre à cause : 1° d'un manque de fermeté dans le caractère, 2° d'une défiance de moi-même qui tient moins toutefois à la modestie qu'à un scepticisme général; voir tous les côtés d'un objet ou d'une affaire rend indécis; les gens à vue courte et bourrés d'amour-propre sont bientôt décidés et obstinés; 3° aussi à cause des personnes difficiles à manier par leur humeur et leurs préjugés, avec lesquelles j'ai immédiatement et journellement à traiter, ce qui fait que je me trouve souvent entre l'enclume et le marteau, et continuellement occupé à verser l'eau de la

modération et du calme sur le feu des jalousies et des petites prétentions; 4° puis, parce qu'avec du goût et des habitudes studieuses les affaires et surtout leurs détails me causent un ennui insupportable. Je n'ai pas pour consolation les illusions de la vanité. Je ne jouis aucunement de titres qui à la vérité ne donnent pas d'avantages et de distinctions réelles, mais qui probablement me sont enviés par bien des gens. Oh! que j'aurais de plaisir à quitter tout cela, et à planter là toute cette belle chienne de boutique! Que je le ferais vite si j'étais seul et n'avais à songer qu'à moi! Que je me réduirais volontiers au plus strict nécessaire pour me retirer avec mes chers livres dans deux chambres, libre, indépendant, maître de ma personne et de l'emploi de mon temps! Mais avec mes enfans, qui me sont si chers, je ne puis vivre ainsi... Voilà donc mon devoir tracé : reprenons demain avec quelque courage ma pénible tâche, et souvenons-nous de ce que disait feue Mme de Charrière de spirituelle mémoire : « Il faut que la chèvre broute où elle est attachée. » Il resta pourtant vingt-sept ans gouverneur de la Hollande méridionale, et en 1842 les états de la province lui firent frapper une médaille en l'honneur de la part qu'il avait prise aux événemens de 1813 et d'*une administration éclairée d'un quart de siècle.*

Après les événemens de 1848, M. Van der Duyn, qui s'était retiré de la vie politique, crut devoir y rentrer sur l'appel que le roi Guillaume II fit à son dévouement; il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux, et, fidèle aux opinions de toute sa vie, il écrivait le 14 septembre : « Vous aurez peut-être appris que je n'ai pu me refuser à faire partie ce que l'on nommait ci-devant en France une fournée de pairs. Oui, roi et ministres ont trouvé bon d'utiliser, pour ne pas dire exploiter, l'espèce de popularité que je puis dire que je possède encore, et de laquelle j'ai reçu des preuves touchantes à l'occasion de ma maladie, en dernier lieu. Les argumens employés pour m'engager à remonter sur les tréteaux de la scène politique étaient de nature à me rendre en conscience tout refus impossible. D'ailleurs, ce que l'on veut et espère obtenir coïncidait avec mon opinion ancienne déjà de la nécessité d'une révision de notre constitution politique. » Cette nouvelle phase de la vie de M. Van der Duyn ne fut pas de longue durée; le poids des années se faisait sentir; sa santé s'était altérée. Aux premières atteintes du mal, il écrivait : « C'est peut-être le commencement lent de la fin; » et au mois de décembre 1848 il expirait au milieu de ses enfans, leur laissant un nom respecté et de nobles exemples.

La carrière de M. de Capellen a été comme parallèle à celle de M. Van der Duyn; mais si leurs opinions politiques étaient les mêmes, leurs goûts différaient profondément. « Il possédait, dit l'éditeur de

ses *Souvenirs*, tout ce qu'il faut pour réussir. On remarquait en lui un grand fonds de dignité et de fierté sans aucune apparence d'orgueil, de la bienveillance sans familiarité, de la douceur dans les formes sans faiblesse. Il possédait le don d'imposer par son air noble, grave et calme; il avait le talent d'inspirer de la confiance et du respect à ses inférieurs, tout en conservant à leur égard un ton poli et plein d'aménité; en un mot, M. de Capellen se sentait lui-même fait pour les affaires, autant que M. Van der Duyn s'y sentait peu propre. »

Aussi fut-il appelé de bonne heure à occuper les emplois les plus élevés. Tandis que M. Van der Duyn vivait dans la retraite, M. de Capellen devenait ministre de l'intérieur du roi Louis Bonaparte. En 1814, M. Van der Duyn se contentait de siéger dans des commissions constituantes, et M. de Capellen était choisi par le prince souverain des Provinces-Unies comme un *alter ego* pour administrer la Belgique, placée par les puissances alliées sous l'autorité du prince destiné à en devenir roi. Enfin il remplit pendant dix ans une vice-royauté dans les colonies des Indes orientales. Lorsque plus tard il vivait éloigné des affaires publiques, l'occasion d'y reparaître ne lui manqua point. Sous le roi Guillaume II, on lui offrit des missions diplomatiques qu'il refusa; le portefeuille des affaires étrangères lui ayant été proposé en 1841, il exposa ses vues dans un mémoire au roi, dont nous citerons quelques passages comme un modèle de l'indépendance et de la fermeté d'opinions qui conviennent aux hommes politiques sous un gouvernement libre : « J'ai l'intime conviction, disait-il, que le système actuel ne répond ni aux besoins, ni aux vœux de la portion la plus éclairée des sujets du roi, et que par conséquent il est urgent d'y apporter des modifications promptes et énergiques. Ces remèdes sont désirables et indispensables autant dans l'intérêt de la nation que dans celui du roi... Un défaut d'ensemble se fait sentir; nous manquons d'une confiance mutuelle; les rapports du roi avec les représentans de la nation (si tant est qu'on puisse donner avec vérité ce nom aux états-généraux, composés comme ils le sont actuellement) ne sont pas ce qu'ils devraient être dans un véritable état ou gouvernement constitutionnel, et cependant une position équilibrée entre les deux puissances suprêmes est une des premières conditions pour maintenir une harmonie qui doit produire les fruits les plus durables et les plus salutaires... Le roi n'a pour exécuter ses ordres et pour la mise en vigueur des lois que des ministres isolés, mais il n'a pas un ministère agissant d'après un système arrêté d'avance, et se présentant aux yeux de la nation comme un corps homogène, placé vis-à-vis des chambres de manière à leur inspirer de la confiance dans le pouvoir. » Après avoir indiqué la né-

cessité de réviser la constitution et les modifications qu'elle réclame, le mémoire se termine ainsi : « Rien ne pourrait m'engager à faire le sacrifice de ma position actuelle que l'intime conviction de pouvoir rendre d'essentiels, de grands services au roi et à la patrie. Je ne dois pas être appelé seulement à remplacer un homme, mais aussi un système. Je dois avoir la certitude que les idées développées plus haut dans cet écrit, idées à l'égard desquelles je ne voudrais ni ne pourrais transiger, seront approuvées, adoptées et suivies de tous points... Il serait présomptueux de ma part de prétendre que votre majesté me fît connaître soit par écrit, soit par un arrêté, qu'elle approuve le contenu de cette note et qu'elle adopte les idées qui y sont développées. Je dois m'attendre à la voir renoncer à l'idée, si flatteuse pour moi, de m'appeler à siéger dans son conseil; mais ma reconnaissance envers elle n'en sera pas moins grande et ne cessera qu'avec ma vie. » Les propositions de M. de Capellen ne devaient être accueillies que par le successeur de Guillaume II et sous la pression des événemens de 1848 : aussi n'entra-t-il point au ministère. Les dernières années de sa vie s'écoulèrent doucement, dans l'amélioration de son domaine, qu'il ne quittait que pour venir passer l'hiver à Paris, où il avait de nombreux amis et jouissait d'une grande considération dans le monde. Il y était au mois de février 1848. La révolution l'affecta vivement et le détermina à retourner en Hollande. A peine arrivé dans sa terre de Vollenhoven, il y mourut à l'âge de soixante-dix ans.

MM. Van der Duyn et de Capellen, le premier surtout, étaient en correspondance habituelle avec leur compatriote M. de Grovestins, beaucoup plus jeune qu'eux, mais dont le caractère indépendant, l'esprit élevé et les habitudes studieuses devaient exciter leurs sympathies. M. de Grovestins, attaché au roi Guillaume par des fonctions qui pouvaient le conduire aux positions les plus élevées, y avait renoncé tout à coup, de son plein gré, pour se livrer à des compositions historiques qu'il publie en ce moment, et il était venu se fixer en France. Des relations formées à la cour de Guillaume, où elles avaient peu d'intimité, furent resserrées par cette circonstance, qui, avec d'autres hommes, les aurait tout à fait rompues : M. de Grovestins devint dépositaire de notes, de papiers, de lettres, qu'il était autorisé à publier quand les circonstances lui paraîtraient s'y prêter. C'est pour accomplir ce mandat de confiance, pour acquitter cette espèce de legs, qu'il a fait paraître le volume dont il nous reste à retracer les parties les plus curieuses (1).

(1) Nous nous aiderons en outre de mémoires manuscrits déjà rédigés par M. de Grovestins, qu'il a bien voulu nous communiquer, et d'une brochure qu'il a publiée en 1844 sous le titre de *la Conférence de Londres et Guillaume Ier*.

Comme on peut le pressentir d'après les événemens auxquels MM. Van der Duyn et de Capellen ont assisté ou pris part, leurs souvenirs embrassent toute la période écoulée depuis l'avénement du roi Louis Bonaparte jusqu'à ces dernières années. Nous suivrons, pour les faire connaître, l'ordre des temps.

M. de Capellen n'entre pas dans de grands détails sur le règne de Louis Bonaparte. Après avoir été successivement membre du conseil des finances, puis assesseur du département d'Utrecht, M. de Capellen, lors de la création du département de l'Ost-Frise, en fut nommé préfet : le roi Louis l'avait rappelé, « comme étant trop Ost-Frisois, » pour le placer au conseil d'état. Un jour, après une séance de ce conseil, il le manda dans son cabinet et lui annonça qu'il venait de réunir sur sa tête deux ministères, celui des cultes et celui de l'intérieur, jusque-là séparés, et qu'il l'attendait le soir même pour prêter serment, afin d'être installé le lendemain dans ses nouvelles fonctions. M. de Capellen se défendit d'accepter un fardeau qui lui paraissait au-dessus de ses forces. Le roi lui répondit : « C'est sur moi que tombe la responsabilité, puisque c'est moi qui vous ai choisi; les conséquences sont pour mon compte. »

Le gouvernement du roi Louis était despotique, selon l'expression de M. de Capellen. Les ministres ne formaient point un corps homogène; il leur était même interdit de délibérer entre eux. Chacun faisait les affaires de son département et en rendait compte au roi, qui entrait dans beaucoup de détails. Il présidait la réunion des ministres, qui lui présentaient individuellement leurs rapports et n'émettaient un avis que s'il les consultait. « Le corps législatif, dit M. de Capellen, était très insignifiant et adoptait presque toujours ce qui lui était présenté pour la forme. C'est au conseil d'état, où les ministres assistaient toujours et où le roi présidait, que les affaires, spécialement les projets de loi, étaient traitées sérieusement et à fond. Le roi prenait part aux discussions, et l'on a souvent remarqué la justesse de ses observations. Les discussions étaient d'ailleurs parfaitement libres en sa présence. Il s'était efforcé d'apprendre la langue hollandaise et avait pris des leçons de MM. Bilderdijk et Van Lennep; mais il n'y put parvenir. Il essaya plusieurs fois de parler cette langue, et en 1809 il prononça, à l'ouverture de l'ordre de l'Union, un discours hollandais qui fut à peine intelligible. « Il voulut, ajoute M. de Capellen, de bonne foi s'identifier avec la nation, et il épousa vivement ses intérêts; mais il se faisait illusion et voulait oublier qu'il ne devait son trône éphémère qu'à la volonté de son frère... Un de ses grands défauts était un esprit extrêmement soupçonneux. On aurait eu beau le servir avec la plus grande fidélité et le dévouement le plus absolu, on n'était jamais sûr d'être à l'abri de ses soupçons.

A la première apparence, sans examen approfondi, il retirait sa confiance à ceux qui en avaient joui pleinement. Il convenait de sa faiblesse, et m'a dit plus d'une fois que cette disposition était le fâcheux résultat de son expérience, faite surtout en France depuis sa jeunesse, ayant été si souvent trompé par ceux qu'il avait jugés les plus dignes de sa confiance. »

Le roi Louis, d'après M. de Capellen, s'est mépris lorsqu'il affirme dans ses documens que ses ministres, en 1810, lui ont conseillé de ne pas défendre le pays contre l'invasion de son frère. M. de Capellen proteste avec vivacité contre cette assertion. Il assure que la majorité des ministres, parmi lesquels il se trouvait avec Crayenhoff et Appelius, conseilla énergiquement au roi de défendre avec vigueur contre l'armée française le passage des rivières et les forteresses, et par conséquent la Hollande. Le roi leur donna d'abord de Paris des ordres en ce sens; mais un peu plus tard, intimidé sans doute par les menaces de Napoléon, il envoya contre-ordre, et commanda aux ministres de livrer les forteresses et de ne pas s'opposer au passage des rivières. « Moi entre autres, dit M. de Capellen, j'en fus désolé; je l'écrivis sans détour au roi Louis. Mais plus tard, et lorsque les provinces étaient envahies par l'armée française, Louis voulut défendre à outrance la ville d'Amsterdam et faire opérer les inondations. Il demanda encore l'avis de ses ministres, et alors nous fûmes tous d'accord que cette défense, qui pouvait durer quelques jours, serait la plus grande folie et avec cela la plus grande inconséquence, après avoir ouvert gratuitement accès à ces mêmes troupes françaises, qui, par suite de cette mesure-là, occupaient le pays et entouraient la ville d'Amsterdam; que les conséquences seraient terribles pour cette ville et pour toute la Hollande, qui, sans le moindre doute, allait être pillée, saccagée et ruinée de fond en comble, et que nous étions trop bons Hollandais pour vouloir faire ce sacrifice à une gloriole militaire. »

Ce fut à M. de Capellen le premier que le roi Louis fit confidence de son projet d'abdication en lui montrant la communication écrite de sa main qu'il le chargeait, en qualité de ministre de l'intérieur, de porter et de lire au corps législatif. « Il montra, dit M. de Capellen, beaucoup de fermeté et de caractère à cette occasion. » Le même jour eut lieu le départ du roi. Le conseil de régence qu'il avait institué, composé des ministres, envoya le général Janssens à Paris pour communiquer à l'empereur l'abdication de son frère et l'avénement du fils mineur du roi, sous la régence de sa mère, en ce moment à Plombières, et à qui le même message était adressé. La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Le général Janssens trouva l'empereur à Rambouillet, où, après avoir exhalé sa fureur, Napoléon

dicta à un de ses secrétaires, en présence du général, le décret de 1810 qui prononçait la réunion de la Hollande à la France, la réduction de la dette publique au tiers, et l'envoi du prince architrésorier en qualité de lieutenant de l'empereur. Deux jours plus tard, ce haut-commissaire arrivait à Amsterdam et s'installait dans le palais du roi. Après avoir fait prêter aux ministres un serment provisoire, il leur ordonna au nom de l'empereur de continuer leurs fonctions et de se rassembler en conseil sous sa présidence jusqu'à l'établissement de l'organisation française, qui eut lieu le 1er janvier 1811. Après la première cérémonie, le prince Lebrun, voyant le ministre de l'intérieur triste et mécontent, lui demanda quelle était la cause de ce chagrin. « Je lui répondis sans détour, raconte M. de Capellen, qu'attaché à mon pays et au souverain qui venait de nous quitter, je considérais ce moment, qui rayait la Hollande des états de l'Europe, anéantissait son indépendance et son existence politique en l'incorporant à un grand empire, comme le plus malheureux de ma vie, ce qu'il devait comprendre en se mettant un moment à ma place. » Soit que le lieutenant de l'empereur ne comprît pas en effet cette douleur patriotique, soit qu'il crût devoir dissimuler ses propres impressions, il répondit à M. de Capellen : « Vous ne considérez pas la chose sous son vrai point de vue. La destinée de votre pays n'a jamais été aussi belle qu'aujourd'hui : le voilà associé aux destinées du grand empire, dont il va partager la gloire. » Puis, faisant appel à l'ambition du ministre : « Vous êtes jeune, ajouta-t-il, vous aurez un bel avenir. L'empereur y pourvoira dans sa sagesse; il vous nommera conseiller d'état ou vous placera au corps législatif, ou bien utilisera vos talens d'une autre manière. — Monseigneur, répliqua M. de Capellen, la seule et unique grâce que je vous demande, c'est de m'obtenir le plus tôt possible la démission de mes fonctions, car il m'est impossible de bien servir après avoir perdu ma patrie. Veuillez ne pas provoquer une nomination que je ne saurais accepter. » Lebrun ne put s'empêcher de rendre hommage à ces nobles sentimens; il combla de bontés M. de Capellen pendant le temps qu'il fut forcé de demeurer encore ministre, et ne prit pas en mauvaise part le refus qu'il lui fit de la croix de commandeur de l'ordre de la Réunion.

Le roi Louis s'était retiré en Styrie comme simple particulier, et y jouissait d'un revenu qui n'allait pas au-delà de 40,000 florins. Après s'être montré, pendant son règne, peu économe des deniers de l'état et surtout très généreux sur sa propre cassette, il conserva les mêmes habitudes dans sa retraite. Une grande partie de son revenu passait aux pauvres et souvent à des intrigans qui abusaient de sa facile charité. M. de Capellen dut l'engager à mettre un terme à ses prodigalités, afin de ne pas finir par se ruiner. Des relations s'étaient main-

tenues entre l'ancien ministre et le souverain dépossédé. En 1811, invité par le roi à venir le trouver dans son isolement, M. de Capellen s'y rendit, et passa environ une année près de lui. Louis avait acheté un jardin à la porte de Gratz, où il s'était établi. Tous les jours M. de Capellen y dînait avec lui, et ordinairement en tête à tête. Parfois quelque professeur, quelque savant, invité par le roi, venait animer la conversation. Le soir, on allait dans les maisons de la haute noblesse où il y avait réunion, et de temps en temps le roi recevait cette société chez lui. Il s'occupait d'ailleurs beaucoup de littérature et peu de politique. Dans ses promenades presque journalières avec M. de Capellen, il s'entretenait ordinairement de la Hollande, récapitulant les actes de son règne, regrettant de n'avoir pas pris certaines mesures favorables au pays, et songeant même, sous l'empire des illusions qui n'abandonnent jamais le cœur des hommes, aux améliorations qu'il pourrait faire, si la fortune le ramenait en Hollande. Un soir, le *Moniteur* apporta le récit du voyage de l'empereur en Hollande avec plusieurs des discours prononcés par les différens fonctionnaires. Cette lecture causa au roi Louis la plus vive irritation, témoignage d'une susceptibilité extraordinaire après l'expérience qu'il devait avoir acquise; mais, pour bien mesurer la bassesse des hommes, il faut en avoir personnellement ressenti les effets. « Il ne pardonnait pas, répétait-il, de telles lâchetés à des Hollandais qui avaient faussé leurs sermens envers lui, en se jetant dans les bras de celui qui venait de détruire leur nationalité. Il regrettait d'avoir eu si bonne opinion de ces Hollandais consciencieux, du moins l'avait-il cru, qui lui faisaient naguère de si chaudes protestations de fidélité et d'attachement. » Un de ces discours, commençant par ces mots : « Plus Français par le cœur que par les circonstances, » et prononcé par le président du tribunal d'Amsterdam, excita surtout son mécontentement. « Si un de vos anciens princes d'Orange, disait-il à M. de Capellen, venait se mettre à la tête du pays, je serais le premier à vous conseiller de lui offrir vos services; mais je ne puis que m'indigner de la conduite que les Hollandais tiennent aujourd'hui en prêtant serment à un souverain étranger pour eux, en se décorant d'un ordre substitué au mien par un jeu de mots qui fait de l'*union* du pays la *réunion* de ce pays à la France, sous la devise : *Tout pour l'empire!* » Il n'avait pas été le témoin des palinodies qui depuis cinquante ans ont salué l'avénement de chaque régime nouveau, et sa surprise peut s'expliquer. Aujourd'hui, à de pareils spectacles on ne s'étonne plus, et le mépris dispense de la colère.

Pour se distraire, il s'occupa de la composition d'un roman rempli de scènes et de personnages appartenant à la Hollande : *Marie, ou les Peines de l'amour*, fut imprimé à Gratz, où, selon toute appa-

rence, on n'avait jamais imprimé de livre français. M. de Capellen se chargea des corrections et de tous les détails de cette publication : il y employa beaucoup de temps; l'écriture du manuscrit était si peu lisible, qu'il lui fallut recopier tout l'ouvrage avant de livrer les feuilles à l'imprimerie. Ce monarque devenu romancier, cet ancien ministre copiste et correcteur d'épreuves, ce sont là des scènes qui n'appartiennent guère qu'à notre temps.

Cependant la campagne de Russie se préparait; le roi Louis en prévit les conséquences funestes. Deux sentimens se combattaient en lui : le souvenir des injures qu'il avait reçues d'un frère impérieux, et sa sympathie pour la gloire de Napoléon et de la France. Plus d'une fois il fut invité à revenir à Paris, mais il s'y refusa. Le rôle de roi exilé le flattait plus que les honneurs vulgaires qui l'attendaient en France.

Après une année de séjour, M. de Capellen, rappelé en Hollande par ses affaires et ses intérêts domestiques, annonça au roi l'intention de le quitter. Cette communication fut mal accueillie; Louis Bonaparte ne put se défendre de cet esprit ombrageux que ses serviteurs avaient toujours remarqué en lui. « Il me dit, raconte M. de Capellen, qu'il s'apercevait qu'il avait été ma dupe, que je n'étais venu le voir que pour l'espionner, et que, malgré toutes mes protestations contraires, il était sûr qu'à mon retour en Hollande il verrait ma nomination au conseil d'état ou à un autre poste, et que je finirais par me moquer de mon ancien roi. » Un pareil soupçon indigna M. de Capellen. Il répondit à cette apostrophe par écrit, avec mesure, mais avec fermeté, et la séparation se fit dans ces dispositions peu affectueuses.

M. de Capellen démentit les injurieuses suppositions du roi, et ne démentit pas son caractère. Ce fut seulement après que la Hollande eut été rendue à elle-même par les événemens de 1813, qu'il reprit des fonctions publiques. Le nouveau souverain de la Hollande l'avait institué en 1814 son commissaire général dans la Belgique, dont il attendait la royauté. Il l'envoya ensuite au congrès de Vienne pour défendre ses états héréditaires allemands, et en outre pour adhérer au traité secret qui venait de se conclure entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, en vue de résister aux exigences de la Russie et de la Prusse. Il était chargé de promettre 40,000 hommes au nom de son maître.

Le 14 juin 1815, M. de Capellen était à Bruxelles, remplissant les fonctions de gouverneur général sous le titre de secrétaire d'état, lorsque le prince d'Orange, venu à Bruxelles de Nivelles, où il avait son quartier général, pour assister à un grand bal chez le duc de Richmond, l'informa le premier que les Français avaient passé la

Sambre à Buick. Le duc de Wellington le lui annonça également, et quitta le bal en même temps que le prince, pour se rendre à l'armée. Dans la journée du 18, l'agitation était extrême à Bruxelles. Tous les regards étaient tournés vers la maison de M. de Capellen; la foule en garnissait les abords pour observer sa contenance. Plusieurs fois les nouvelles les plus alarmantes lui furent apportées du champ de bataille. Il était décidé à tenir bon jusqu'au dernier moment, et à ne sortir par une des portes de la ville que quand les Français entreraient par une autre. Son cheval fut sellé toute la journée et une partie de la nuit, avec ceux du duc d'Ursel et du comte de Mercy-Argenteau; sa proclamation de congé était rédigée sur sa table. Dès le matin, les archives et les caisses du trésor avaient été envoyées à Anvers. Le commissaire général s'y rendit aussi sur l'ordre du gouverneur, et il lui écrivit aussitôt pour s'en féliciter, parce que, en traversant le faubourg, le cri de *vive l'empereur!* qui avait partout retenti à ses oreilles, lui avait fait présumer que l'entrée des Français avait suivi de très près son départ. Lorsque sa lettre parvint à M. de Capellen, le sort des batailles avait prononcé, et la ville ne courait plus aucun danger. Un incident de cette journée en fait ressortir les vicissitudes. Dans la matinée du 18, le chargé d'affaires du comte Lobau était venu trouver M. de Capellen pour lui dire, de la part du général, que, l'entrée des Français à Bruxelles ne paraissant pas douteuse, il pouvait laisser tous ses papiers et effets dans l'hôtel d'Arberg qu'il habitait, et qu'on s'engageait à en prendre le plus grand soin. Peu d'heures après, par un de ces retours fréquens à la guerre et surtout dans ce jour funeste, le comte Lobau, prisonnier, passait sous les fenêtres de M. de Capellen avec quinze cents de ses compagnons d'infortune. Vers les huit heures, le général Vincent, commissaire autrichien, revint du champ de bataille blessé par une balle qui lui était entrée dans la main et lui causait de cruelles souffrances. Cet officier, qui avait assisté à un grand nombre de batailles, était entièrement découragé, et considérait le duc de Wellington comme très compromis. Il insista vivement auprès de M. de Capellen pour le décider à quitter Bruxelles, mais celui-ci ne put s'y résoudre. Le lendemain matin, le duc de Wellington, revenu à Bruxelles, le fit prier de se rendre chez lui. Il lui dit, en voyant passer devant la maison un grand nombre de blessés, que la victoire avait été beaucoup plus complète qu'il n'avait osé l'espérer, qu'il avait toujours désiré se trouver en face de Napoléon et que Dieu lui avait accordé cette grâce, que tout ce qu'il avait vu en Espagne et ailleurs ne ressemblait en rien à la bataille de la veille, que jusqu'à sept heures du soir et à l'arrivée de Blücher il avait eu la plus grande appréhension sur l'issue de la journée. Il était ému et regrettait la perte de tant de braves. Ces détails donnés par

M. de Capellen n'ajoutent aux documens recueillis par l'histoire que le témoignage d'un homme impartial et grave.

Mais détournons les yeux de ces scènes douloureuses et revenons aux événemens qui s'étaient passés en Hollande, à l'établissement du nouveau royaume des Pays-Bas et au prince qui en avait reçu la souveraineté.

M. Van der Duyn trace le tableau des opinions qui en 1814 se partageaient la Hollande. Il les divise en quatre catégories et les peint sous des traits que nous lui emprunterons pour éviter le reproche d'allusions. Il y avait donc alors, selon lui, en Hollande : « 1° les anciens soi-disant orangistes (soi-disant, parce qu'après avoir participé à tous les gouvernemens qui s'étaient succédé, ils croyaient néanmoins, en 1813, reprendre les mêmes droits qu'ils avaient eus en 1785), anciens aristocrates, mécontens du roi pour n'avoir pas rétabli l'ancienne république, ou du moins mis leur personne au premier rang et dans les premiers emplois; 2° les véritables orangistes, fidèles à leurs anciens sermens et à un véritable attachement pour la maison d'Orange, rentrés dans les emplois et dans les affaires seulement après la révolution de 1813 (le nombre en était très petit); quelques-uns étaient de bonne foi devenus libéraux; 3° les renégats de la cause de la liberté, anciens révolutionnaires tâchant de faire oublier leurs antécédens par un zèle ardent pour le pouvoir, avides de grands emplois, d'une servilité dégoûtante et entraînant le prince dans des essais imprudens; c'étaient ceux que sa majesté préférait : champignons qu'on écrase, instrumens dociles que l'on brise et rejette loin de soi à volonté; 4° les libéraux véritables, hommes du XIXe siècle, marchant à la tête de la civilisation moderne, guidant et devant finir par faire triompher l'opinion publique, après avoir puissamment contribué à la former. » L'esprit public et tous les hommes de mérite étaient pour les libéraux. « Depuis longues années déjà, écrivait M. Van der Duyn en 1831, et même dans notre pays de *taupes*, car nous le sommes bien plus que *grenouilles*, les gens de quelque esprit et de quelques connaissances étaient du côté de ce que l'on pouvait appeler, il y a cinquante ans, l'opposition; par exemple, dans les petits troubles, tout au plus essais de révolution qui agitèrent la république de 1781 à 1787, les connaissances et l'habileté, à très peu d'exceptions près, se trouvaient dans le parti dit patriote. Je me rappelle à ce sujet que mon père me contait que, la cour se trouvant au château de Loo, en 1786, tout ce qui tenait au parti stathoudérien y abondait journellement. Mme de Dankelmann, grande gouvernante de Mme la princesse d'Orange et femme d'esprit, disait souvent à mon père lorsqu'elle rencontrait quelque individu fort nul et fort bête : « Ah! mon cher baron, il est sûrement des nôtres! » Le roi Guillaume

voulut asseoir sa nouvelle autorité sur les opinions divergentes qu'il trouvait en rentrant dans sa patrie. Gouverner l'état, comme les anciens stathouders, en maître à peu près, si ce n'est tout à fait absolu; diriger des états provinciaux avec l'aide de l'intérêt personnel, des complaisances et de l'esprit de cour; s'appuyer sur le peuple, suivant la politique de sa maison; introduire dans la constitution quelques-unes des anciennes dénominations, pour plaire à ceux qui y étaient demeurés attachés, — tel fut le but qu'il se proposa. La constitution fut donc modelée sur les vieilles formes de la république et en reproduisit quelques-unes encore chéries : des états généraux et provinciaux, des ordres équestres, etc. La commission chargée de l'élaborer se composait d'hommes qui représentaient deux opinions fortement tranchées : les partisans de l'ancienne oligarchie républicaine exagérée, et les disciples de la révolution. Les premiers, à la faveur des vieilles dénominations, espéraient ressaisir les institutions du passé; les autres, rassurés par l'établissement d'un gouvernement monarchique, y cherchaient surtout la destruction définitive de l'ancien fédéralisme, véritable point d'appui des influences oligarchiques. Une constitution équivoque et bâtarde fut le fruit de cette double préoccupation. Lorsque, quelque temps après, la Belgique fut réunie à la Hollande, on sentit le besoin de modifier cette constitution, et ce second travail eut pour résultat des combinaisons fausses, un amalgame confus d'institutions disparates, une organisation politique qui consacrait le pouvoir direct et personnel du monarque, et ne reconnaissait pas la responsabilité ministérielle, tout en déniant au roi le droit de dissoudre les états-généraux.

Cette constitution participait des défauts mêmes de la réunion de la Belgique à la Hollande, alliance antipathique à deux pays que séparaient les contrastes les plus frappans de traditions historiques, de mœurs, de religion, de langage, d'intérêts commerciaux, alliance inspirée par la haine ou la crainte de la France, et qui était une des conceptions les plus malheureuses des cabinets européens. Pour faire face aux difficultés que l'établissement même de ce royaume devait faire naître, il eût été besoin de le confier à un chef d'un esprit élevé, étendu, également étranger à la Belgique et à la Hollande, et capable de lutter, par son impartialité, la hauteur de ses vues et l'absence de toute préoccupation personnelle, contre les divisions, les rivalités, les défiances qui devaient naturellement se former entre les deux parties du nouvel état. Le prince d'Orange, déjà rappelé par la Hollande, était imposé en quelque sorte aux souverains alliés. Loin d'accepter cet accroissement de territoire comme un présent dangereux, il le brigua. Les souvenirs de sa maison devaient pourtant l'avertir des obstacles que l'avenir lui réservait. Guillaume de Nassau-

Orange, premier du nom, fondateur de l'indépendance des Provinces-Unies, avait cru pouvoir concourir à affranchir la totalité des Pays-Bas de la domination espagnole, mais il avait tenté vainement de rallier à sa cause les Brabançons, les Flamands et les Wallons. Éclairés par cet exemple, ses fils Maurice et Frédéric-Henri n'essayèrent jamais de réunir aux Provinces-Unies le reste des Pays-Bas, demeuré fidèle à la foi romaine et redevenu espagnol. Plus tard, la cour de Madrid, ne pouvant défendre plus longtemps ces provinces, avait offert à Guillaume III d'en prendre l'administration, et ce prince prudent et éclairé, craignant d'y compromettre sa gloire et sa réputation, avait répondu par un refus. C'étaient là de graves avertissemens pour leur successeur, mais il ne les écouta pas. Il ne recula même pas devant des mesures qui, dès le début de son règne, durent faire croire à la Belgique qu'elle était livrée à la Hollande et asservie par les résolutions des puissances alliées. Cet état de dépendance apparut dans le vote même de la constitution. On sait que les délégués des provinces belges en votèrent le rejet; ce fut par un calcul peu loyal des votes, à l'aide de chiffres habilement groupés, c'est-à-dire par des adjonctions arbitraires à la minorité et des défalcations également arbitraires de la majorité, que l'on parvint à dénaturer le véritable résultat et à déclarer que la constitution avait été adoptée. On avait eu pourtant recours aux moyens les plus violens pour forcer les suffrages. M. de Capellen raconte à ce sujet un incident caractéristique : « M'étant aperçu, dit-il, que la très grande majorité des notables voterait contre la constitution, à moins qu'on n'eût recours à des moyens qui me paraissaient illégaux et de mauvaise foi pour obtenir une soi-disant majorité, je jugeai qu'il serait imprudent de pousser les choses. Il ne restait que très peu de temps. Je me rendis à La Haye pour donner au roi les informations nécessaires et lui faire prendre en considération de ne pas forcer l'opinion, mais d'aviser à d'autres moyens. Quelques heures après mon arrivée, le roi assembla son conseil, auquel j'assistai. Il fut décidé, après de longues discussions, que la chose était trop avancée pour reculer, que cela ferait le plus mauvais effet et serait considéré comme une marque de faiblesse de la part du gouvernement, et qu'on devait absolument passer outre et continuer comme on avait commencé. Je retournai dans la nuit à Bruxelles pour exécuter les ordres du roi. » Voilà sous quels auspices s'ouvrait le règne de la maison d'Orange en Belgique.

MM. de Capellen, Van der Duyn et de Grovestins peignent Guillaume Ier, chef de cette maison, et son caractère avec des traits peu flatteurs, où perce souvent le déplaisir que sa politique leur causait, mais qui portent le cachet de la vérité, étant le fruit d'observations longues, répétées et faites sur le modèle, si l'on peut ainsi parler.

Nous essaierons de dessiner, d'après eux, le portrait de ce prince, qui a, pendant quelques années, occupé l'Europe, qui joua tour à tour des rôles différens, exalté un jour par l'opposition et adopté plus tard par les légitimistes, comme le dernier défenseur de leurs principes. Il avait reçu de sa mère une éducation sévère, et d'instituteurs éminens une instruction développée; sa mémoire prodigieuse avait retenu les connaissances acquises dans sa jeunesse. Malheureusement il n'y avait rien ajouté; ses goûts ne le portaient point vers l'étude et la lecture, encore moins vers la littérature et les beaux-arts, qu'il considérait comme des futilités au moins inutiles; il avait beaucoup d'esprit, plus encore de finesse, mais sans largeur ni élévation. Son jugement, peu étendu, était ordinairement sain et d'une extrême promptitude. Il pratiquait la justice, attaché à ses devoirs de roi comme il les avait compris; aucune distraction, aucun goût plus ou moins futile ne l'en détournait un moment. Son économie parcimonieuse descendait aux moindres détails. Il pouvait faire ou laisser faire de grandes dépenses, mais il n'avait ni générosité naturelle, ni délicatesse dans sa manière de donner, et quand il ouvrait sa bourse, c'était plus par calcul, par devoir de religion ou intérêt de position que par inclination ou par le charme attaché à l'idée de faire des heureux. Quoiqu'il ne montrât pas de reconnaissance pour les services qui lui étaient rendus, il savait pourtant les apprécier, peut-être au-dessous de leur valeur réelle; mais il ne les oubliait pas toujours. S'il n'accordait point sa confiance, s'il appréciait mal le dévouement de ceux qui l'entouraient, il ne refusait pas son estime à la bonne conduite passée. Cependant il était dépourvu de sensibilité et exclusivement préoccupé de sa personne, défaut ordinaire des hommes qui exercent le commandement; il en avait aussi l'habitude de la défiance que donne l'expérience du monde, surtout à ceux dont la vie a été marquée par de nombreuses et éclatantes vicissitudes. On pouvait lui reprocher de faire trop de choses différentes, et par suite quelques-unes moins bien; il s'occupait en effet de toutes les affaires et voulait tout voir par lui-même. « C'était chose curieuse, dit M. de Grovestins après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de secrétaire du cabinet, de voir la manière dont le roi Guillaume gouvernait son royaume pendant les cinq mois qu'il passait au Loo, sans y amener un seul de ses ministres, retenus à La Haye pour y *piocher* comme des commis. C'était un va-et-vient perpétuel de paperasses entre La Haye et le Loo, et l'on serait presque tenté de dire que celui qui jouait le rôle le plus important dans ce bizarre mode de gouvernement était le courrier qui le matin apportait ces montagnes de papiers au Loo, et qui les remportait le soir à La Haye. » Il ne savait donc pas résister, comme

le dit Saint-Simon, « à l'appât des détails qui sont la curiosité, les découvertes, tenir les gens en bride, briller aisément à ses propres yeux et à ceux des autres par une intelligence qui perce tant de différentes parties, le plaisir de paraître avec peu de peines, de sentir qu'on est maître et qu'on n'a qu'à commander, au lieu que le grand vous commande, oblige aux réflexions, aux combinaisons, à la recherche et à la conduite des moyens, occupe tout l'esprit sans l'amuser et fait sentir l'impuissance de l'autorité qui humilie au lieu de flatter. » On peut juger aisément qu'avec ces dispositions et la conscience de ses bonnes intentions, le roi Guillaume tenait peu de compte de l'opinion publique, il n'y croyait même pas. « L'opinion publique, disait-il un jour à M. Van der Duyn; qu'est-ce que cela? Chacun a son opinion, et elle varie selon l'intérêt du moment. » Il ajoutait une autre fois « qu'il s'en moquait comme de *Colin Tampon,* » et trouvait qu'il ne valait pas la peine de l'éclairer. Le dédain de l'opinion est salutaire quand il est réfléchi et prudent; mais il nous a été donné de voir où il peut conduire rois et ministres, quand il est aveugle et systématique, et Guillaume lui-même en fournit un exemple.

Quant à ses tendances politiques, elles étaient libérales, quoique ses actes de roi le fussent peu. En 1814, le baron de Vincent, gouverneur-général des Pays-Bas pour les hauts alliés, en lui remettant ces provinces, avait dit de lui après une longue conversation : « Il est trop libéral pour être roi et trop roi pour être libéral. » A la même époque, au moment de réunir l'assemblée des notables, il disait à M. de Capellen : « Il me tarde infiniment de voir la souveraineté dont je me trouve investi modifiée par une constitution sage et libérale. Élevé, comme je l'ai été, dans les principes républicains et stathoudériens, je ne m'arrange pas de ce pouvoir absolu, dont j'espère bientôt partager la responsabilité avec les autres pouvoirs dans l'état. » Mais le roi l'avait emporté sur le républicain, et cette responsabilité qu'il affectait de vouloir partager, il l'avait assumée tout entière dans la loi fondamentale, violemment imposée aux Belges. Cependant il n'était pas assez étranger aux idées nouvelles pour ne pas rester, dans une certaine mesure, l'homme de son temps. Il tenait peu de compte des distinctions de naissance, et il lui arriva plus d'une fois, notamment dans le choix des fonctionnaires, d'indisposer l'oligarchie républicaine des provinces du nord et la classe nobiliaire de la Belgique. Il s'entendait mal aux ménagemens personnels et aux compromis qu'impose le gouvernement constitutionnel. Après avoir admis dans la constitution des délibérations publiques, il s'étonnait et s'irritait quand ses projets de loi avaient éprouvé de l'opposition, et montrait de l'humeur à ceux dont le vote avait été

contraire; même quand la majorité lui avait été favorable, il ne savait pas dissimuler son mécontentement. C'était d'ailleurs la seule pression qu'il essayât d'exercer sur son parlement, et il ne cherchait à conquérir des voix ni par la séduction de l'argent ou des honneurs, ni par aucune autre influence; il gourmandait les opposans et ne récompensait pas même d'un mot ou d'un regard obligeant ceux qui appuyaient ses mesures. On eût dit qu'il considérait l'approbation comme une dette dont le paiement ne l'obligeait à aucune reconnaissance, et la contradiction comme une injure qui méritait punition. Ayant rayé de la constitution toute autre responsabilité que la sienne, il ne pouvait supporter qu'on s'en prît aux ministres des actes de son gouvernement : « Pourquoi mettre les ministres en cause? disait-il à M. de Grovestins; que sont les ministres? Rien du tout. Je puis, si je le trouve bon, gouverner sans ministres ou mettre à la tête des départemens ministériels qui bon me semble, fût-ce même un de mes palefreniers, car c'est moi, moi seul, qui suis l'homme qui agit et qui répond des actes du gouvernement. »

Les rapports que le roi eut avec son secrétaire du cabinet, M. de Grovestins, et, dans une sphère plus élevée, avec M. de Hogendorp, mettent en relief quelques-uns des traits que nous venons d'indiquer. M. de Grovestins était fort jeune, encore plein des souvenirs du collége, nourri par des lectures nombreuses, d'une vive et ardente imagination. Il voyait le roi avec le prestige dont un souverain est entouré pour ceux qui ne considèrent les têtes couronnées qu'à travers une auréole de gloire et de génie. Il s'attachait devant lui à donner à son langage une forme plus élevée, à exprimer, comme il le dit, des pensées empruntées à Tacite ou à Marc-Aurèle. Le roi le regardait avec un mélange de surprise et de pitié, cherchait à le dresser à son allure, et, s'apercevant qu'il y perdait ses peines, dit un jour : « C'est un homme dont on ne peut rien faire. » Quant à M. de Hogendorp, il pouvait prêter au roi l'appui d'une grande popularité et d'une capacité de premier ordre. Inspirateur et instrument le plus actif du mouvement de 1813, il siégeait dans le conseil des ministres à titre de vice-président du conseil d'état. Il ne tarda pas à devenir importun. Les rois en général ont peu de goût pour ceux qui, ayant contribué à leur élévation, peuvent prétendre à leur reconnaissance. Il faut convenir d'ailleurs que jamais deux hommes ne furent plus incompatibles. Le comte de Hogendorp, esprit vaste, aussi juste qu'étendu, plein de connaissances variées, surtout dans les matières d'économie politique et de gouvernement, joignait à ces qualités éminentes la résolution, la fermeté et le courage; mais il avait en même temps une ambition démesurée, des mouvemens de vanité puérils et presque ridicules, le besoin de dominer, plus encore celui

d'être écouté comme un oracle dont les moindres sentences font loi, et, ce qui était peut-être pire encore, la manie de témoigner au dehors ce besoin de domination exclusive qui se faisait sentir jusque dans sa parole lente et dogmatique et dans ses gestes d'une pédanterie qui prêtait parfois à rire. Qu'on juge de l'effet qu'il devait produire sur un roi non moins désireux de dominer, d'un caractère faible et par conséquent peu franc, empressé de se mêler de toutes choses, tourmenté d'une activité fatigante, sans but déterminé, adonné à un travail continuel de premier commis par goût et par habitude d'abord, puis par la crainte exagérée de perdre quelque parcelle de son autorité et de paraître soumis à une influence quelconque. Ni l'un ni l'autre ne possédait l'adresse et les formes conciliantes qui auraient pu permettre au ministre de subjuguer le prince sans qu'il s'en aperçût, ou au roi, en ménageant des faiblesses qui n'étaient guère que dans la forme, d'employer au profit de la chose publique les talens du seul homme d'état que lui offrissent les provinces du nord. Des rivalités privées provoquèrent les susceptibilités royales. Deux des ministres de Guillaume, hommes d'esprit, habiles à saisir les ridicules et à les livrer au persiflage, parvinrent bientôt à rendre le comte de Hogendorp, sinon odieux, du moins incommode et gênant, surtout lorsqu'ils eurent persuadé au roi que le vice-président du conseil d'état aspirait à exercer tout le pouvoir, et que, ne le voulût-il point, sa réputation et sa capacité feraient supposer qu'il était en effet l'âme du gouvernement. La rupture éclata à propos d'un écrit politique de M. de Hogendorp que le roi, à qui il l'avait communiqué, lui défendit de publier. M. de Hogendorp ayant donné sa démission, M. Van der Duyn, son ami, fut chargé de tenter un rapprochement; mais il reçut pour réponse ces mots qui avaient la forme sentencieuse habituelle au comte : « Le voile est déchiré et l'illusion détruite. » M. de Hogendorp continua de siéger dans la seconde chambre des états-généraux, et quoiqu'il y exerçât peu d'influence, faute de l'aménité et des manières bienveillantes qui ne sont pas moins nécessaires dans les assemblées que dans les conseils, il y fit ombrage à Guillaume, qui essaya de l'en éloigner en demandant à M. Van der Duyn de combattre sa réélection, et, sur le refus de celui-ci, en le nommant à la première chambre, faveur intéressée sur laquelle celui qui en était l'objet ne se fit pas illusion et qu'il déclina.

Des sentimens analogues à ceux qui amenaient l'éloignement de M. de Hogendorp avaient engagé Guillaume à s'attacher, comme ministre de la justice, M. Van Maanen, dont les fautes et l'impopularité eurent une grande part aux événemens de 1830. La faveur dont il jouit eut pour origine ce qui paraissait devoir l'éloigner du nouveau roi. Autrefois zélé partisan de la république batave et par consé-

quent adversaire ardent du stathoudérat et de la maison d'Orange, il avait, en qualité de procureur ou de fiscal près la cour de Hollande, soutenu énergiquement l'accusation portée contre Guillaume V et demandé contre le prince et sa maison un arrêt de proscription; l'héritier des droits de cette maison pensa sans doute que le zèle de l'ancien fiscal serait en proportion de ses torts. De même qu'avoir trop bien servi les princes inspire une fierté qui devient importune, de même avoir été leur ennemi commande une docilité qui plaît; c'est la source de beaucoup de fortunes politiques, ce fut celle de l'élévation de M. Van Maanen.

Un incident que M. Van der Duyn raconte avec détail achèvera de faire connaître le caractère de Guillaume Ier. Au commencement de 1814, quand Guillaume de Nassau n'était encore que prince souverain des Pays-Bas, un mariage avait été projeté entre le prince héréditaire d'Orange et la princesse Charlotte d'Angleterre; on était à peu près d'accord de part et d'autre. Déjà, en Hollande, les articles du contrat avaient été rédigés et communiqués aux ministres anglais. M. Van der Duyn, envoyé à Londres pour cette affaire avec le baron Fagel, trouvait les choses assez avancées pour proposer de fixer l'époque de la célébration, lorsque des difficultés s'élevèrent sur la résidence des futurs époux. Habiteraient-ils la Hollande ou l'Angleterre? C'était une question qui préoccupait le parlement britannique, et à laquelle on pensait que s'attacherait l'opposition, qui avait peu de goût pour ce mariage, de peur que les nouvelles relations qu'il ferait naître n'entraînassent l'Angleterre dans des guerres continentales. Guillaume insista pour que la dot et les revenus de la princesse Charlotte fussent dépensés en Hollande, et ne se prêta à aucune concession sur ce point secondaire. Il est juste de dire que le prince-régent, quoiqu'il aimât tendrement sa fille, ne s'opposait pas absolument à ce projet : peut-être, par une faiblesse qui n'était pas sans exemple, ne lui déplaisait-il pas que la présence de l'héritière du trône ne lui rappelât point à tout instant qu'il aurait à le lui transmettre; mais l'opinion se prononçait dans les trois royaumes. Le duc de Sussex, oncle de la princesse, qui désirait le mariage, entretint en particulier M. Van der Duyn des dangers auxquels on s'exposait, et le pria d'en informer sa cour. La communication de cet avis ne produisit aucun effet. « Le duc de Sussex est de l'opposition, dit-on autour du prince, par conséquent une espèce de jacobin. Il n'y a aucun compte à tenir de ses conseils. » A la faveur de cet argument, si souvent employé dans les pays constitutionnels, et qui y fait mépriser les plus sages avis, on ne s'arrêta pas aux avertissemens donnés par le duc, et Guillaume persista plus que jamais dans ses résolutions. Cependant il était urgent d'en finir : la princesse Caroline,

que le prince-régent avait blessée dans sa dignité de mère en insinuant aux envoyés hollandais de ne lui rendre aucun devoir et de ne pas lui demander, ne fût-ce que pour la forme, son consentement au mariage, était mécontente, irritée, et résolue à traverser les projets de son mari. Rien ne fut donc épargné pour les faire échouer. On circonvint la princesse Charlotte; on l'inquiéta sur les suites d'une expatriation qui pourrait compromettre ses droits à la succession; on l'associa aux griefs d'une mère qu'elle chérissait. Le ridicule, la caricature, cette arme familière à l'opposition chez nos voisins, tout fut mis en œuvre pour que l'union projetée devînt odieuse à une jeune fille fière, sensible et jalouse de ses droits. Pendant ces démêlés, arriva tout à coup à Londres la grande-duchesse Catherine de Russie, veuve du duc d'Oldenbourg, envoyée selon toute apparence pour créer de nouveaux obstacles. Pleine d'esprit, de finesse et d'astuce moscovite, elle connut bientôt tous les personnages qu'elle devait envelopper dans ses filets : le prince-régent, qui la craignait et la détestait; la princesse Charlotte, qui avait plus de caractère et d'instruction que d'esprit; le prince d'Orange enfin, peu épris d'une jeune personne qui avait, dit M. Van der Duyn, « l'air d'un garçon mutin en cotillon, » et songeant bien plus à chercher le plaisir dans les sociétés de Londres qu'à courtiser celle qu'on lui destinait pour épouse. La duchesse eut bientôt brouillé les cartes. Elle jeta le trouble dans l'esprit de la princesse Charlotte en irritant ses sentimens les plus secrets : son ambition, qui avait tout à craindre de l'alliance d'un prince destiné à régner de son côté et par conséquent peu disposé à se contenter du simple rôle de mari de la reine; son orgueil, qui devait souffrir du peu d'empressement dont elle se voyait l'objet; ses ressentimens de fille enfin. Peut-être fut-elle secondée par le penchant que commençait à lui inspirer le prince Léopold de Saxe-Cobourg, à cette époque à Londres, dans l'état-major d'un des souverains, et qui s'y faisait remarquer par ses avantages extérieurs, sa tournure militaire, un esprit sérieux et réfléchi qui contrastait avec la légèreté et l'inconsistance du prince d'Orange. Quoi qu'il en soit, au moment de la rédaction des articles, lorsqu'on était tombé d'accord sur le séjour des futurs époux tantôt à Londres et tantôt à La Haye, et lorsqu'on s'y attendait le moins, la princesse Charlotte s'échappa furtivement du palais du prince-régent, se réfugia chez sa mère, et déclara elle-même au prince d'Orange qu'il n'aurait jamais sa main. Ainsi deux femmes, dirigées, l'une par des rivalités de cour, l'autre par son orgueil blessé, trompaient les calculs de la politique, déjouaient les finesses de la diplomatie et renversaient les résolutions de deux souverains, et Guillaume eut lieu de regretter que ses lenteurs et ses prétentions exagérées, laissant à l'intrigue le loisir de se

déployer, eussent ainsi frustré sa maison du brillant avenir qui semblait alors s'ouvrir devant elle.

Tel était le roi que les puissances alliées avaient donné à la Belgique en la réunissant à la Hollande, et il suffit de considérer son humeur, ses goûts, ses défauts, la nature même de ses qualités, pour ne point s'étonner des fautes nombreuses qui rendirent inévitable la séparation des deux parties du royaume. Nous ne chercherons pas à retracer ces quinze ans de règne, sur lesquels le livre qui nous occupe, contenant plus de réflexions que de documens, ne nous offrirait rien à ajouter aux faits déjà recueillis par l'histoire; mais nous y trouvons sur les événemens même accomplis en 1830 et dans les années suivantes quelques anecdotes intéressantes et curieuses.

M. le comte de Mercy-Argenteau, grand chambellan de la cour, avait depuis deux années adressé au roi des conseils dictés par la prudence. Dix jours avant l'insurrection de Bruxelles, voyant Guillaume partir pour le château de Loo, il s'efforça de lui faire comprendre la gravité des circonstances et le danger de cet éloignement. « Sire, lui disait-il au moment où le roi montait en voiture, une chose m'inquiète vivement : les autorités ici ne s'entendent point. Il y a trois polices qui se croisent et se nuisent réciproquement, et pas une qui soit bonne. D'un jour à l'autre, une explosion peut avoir lieu. Qui commandera? qui dirigera? » Le roi donnait des signes d'impatience; la montre à la main, il semblait surtout préoccupé du souci de ne pas manquer à l'exactitude qu'il s'imposait avec une sorte de pédantisme, et il se contentait de répondre : « Oui, oui, vous avez raison, ils ne s'entendent pas trop; mais il faut voir encore, et j'espère que cela s'arrangera mieux que vous ne pensez. » M. de Mercy, à la fois atterré et indigné, fit une profonde révérence en disant : « Sire, je l'espère aussi. » A quelques pas de là, le prince Frédéric ne répondait qu'en haussant les épaules au général qui lui faisait de son côté un rapport sur l'insuffisance de ses ressources militaires, et lui demandait des ordres pour le cas d'un mouvement populaire auquel on s'attendait. Le père et le fils quittèrent Bruxelles, que le premier ne devait jamais revoir, et dont le second devait seulement attaquer les faubourgs au mois de septembre suivant. Le mouvement éclate dans la nuit du 25 au 26 août. Aucune précaution n'a été prise. Le roi, les princes et les ministres sont absens. Bruxelles tombe bientôt au pouvoir des insurgés. Une députation se rend auprès du roi pour lui exposer les griefs de la Belgique. Que demande-t-elle? La responsabilité et le contre-seing ministériels, le renvoi de quelques ministres, et en particulier de M. Van Maanen. Le roi répond, sur le premier point, que la loi fondamentale n'a pas consacré ces théories, et qu'il pourra y avoir lieu de consulter à cet égard les états-généraux

qu'il vient de convoquer en session extraordinaire. Quant à ses ministres, sans témoigner d'humeur, sans s'expliquer sur les plaintes énumérées à leur charge, il fait observer que la loi fondamentale lui laisse le libre choix de ses ministres, et qu'il tient trop à l'honneur de sa couronne pour paraître céder « comme celui à qui l'on demande quelque chose *le pistolet sur la gorge.* » Le lendemain, le prince d'Orange prend la résolution courageuse d'entrer à Bruxelles avec quelques officiers seulement. La garde bourgeoise se porte au-devant de lui, les honneurs militaires lui sont rendus, et le cortége se dirige vers l'hôtel de ville; mais on engage le prince à n'y point monter : on lui fait pressentir qu'un danger sérieux l'y attend. Il s'inquiète, court des chances bien autrement graves en se jetant au milieu du peuple révolté, et gagne à toute bride le haut de la ville et son hôtel. Quel était ce danger? M. Van der Duyn repousse l'idée que la personne du prince fût menacée, et dit tenir de bonne part qu'on avait seulement formé le dessein de l'engager, et au besoin de le forcer à signer la séparation, par conséquent l'indépendance de la Belgique, dont le gouvernement lui aurait été remis. Quelques mois après, il parut regretter de s'être alors montré « fils respectueux, » comme le disait, non sans amertume, la princesse d'Orange. En effet, dans une société à Londres, où il se trouvait avec M. de Talleyrand, on vint à parler des chances qu'il avait eues, particulièrement lors de son entrée à Bruxelles, de porter la couronne belge. Le diplomate français témoigna son étonnement de ce que le prince n'avait pas profité de cette occasion; celui-ci répliqua : « Mais qu'aurait-on dit et fait en France? — Nous, répondit M. de Talleyrand, nous aurions crié comme de beaux diables; mais vous, monseigneur, n'en auriez pas moins été roi. »

Le prince d'Orange, rentré dans son palais, y avait réuni une commission pour délibérer sur les mesures propres à ramener le calme et la confiance. Les personnages les plus considérables par le rang ou l'influence sur l'opinion en faisaient partie. La commission demanda unanimement la séparation administrative de la Belgique et de la Hollande. Les exigences croissaient ainsi chaque jour. « Mais alors, disait le prince, promettez-vous de rester fidèles à la dynastie? — Oui, nous le jurons, répondaient les assistans. — Et si les Français entraient en Belgique, vous joindriez-vous à eux? — Non, non. — Marcherez-vous donc avec moi pour notre défense? — Oui, jusqu'à la mort. » De son côté, la régence de Bruxelles avait formé au-dessus d'elle une commission de sûreté générale, et parmi les pouvoirs dont elle l'avait investie, se trouvait au premier rang celui d'assurer le maintien de la dynastie. La cause des Nassau n'était donc pas encore perdue en Belgique. Pendant que ces tentatives de rapproche-

ment se faisaient à Bruxelles, le prince Frédéric, second fils du roi, avait établi son quartier général à Vilvorde, à quelques lieues de la ville. Des troupes s'y rassemblaient de toutes parts, et leur présence répandait l'inquiétude et la défiance. Le roi s'était pourtant décidé à écarter M. Van Maanen, quoiqu'on pût supposer qu'il cédait à la contrainte bien plus encore que quand il avait refusé cette satisfaction aux commissaires belges; mais M. Van Maanen se retirait comblé de dignités et d'honneurs, et on lui donnait un successeur si peu sérieux, qu'il pouvait être considéré comme prêt à reparaître à tout instant. Son renvoi n'était donc qu'une satisfaction incomplète et équivoque, et dans les révolutions concéder à demi est plus dangereux que de ne rien concéder. En même temps, la session extraordinaire des états-généraux s'était ouverte par un discours où les événemens de Bruxelles étaient flétris dans des termes qui ravivaient les blessures. Les députés belges s'étaient rendus à La Haye. Bien que leur vie n'y fût pas en sûreté, ils s'étaient fait un point d'honneur de ne pas se refuser à cette dernière épreuve, et ils donnèrent même leurs voix à l'adresse des états, qui, selon l'usage, n'était que la paraphrase du discours royal; mais les colères que ce discours avait soulevées à Bruxelles les y rappelèrent bientôt.

Les projets de violence reprirent alors le dessus. A La Haye et dans toute la Hollande, les passions populaires débordaient contre la Belgique, et elles flattaient trop les sentimens personnels du roi pour qu'il y résistât. Il fut décidé que Bruxelles serait reprise par la force des armes. Cette résolution fut arrêtée, au dire de M. Van der Duyn, en l'absence du prince Frédéric, qui était à la fois ministre de la guerre et de la marine, sans que les directeurs généraux de ces deux services fussent entendus, ni aucun militaire consulté, et par conséquent dans l'ignorance des ressources disponibles. Le choix du général auquel serait confié le commandement des troupes fut mis en délibération dans le conseil des ministres. Tous déclarèrent que dans cette lutte contre le peuple un prince de la famille royale ne pouvait être exposé, soit à un échec, soit à une victoire qui pouvait coûter beaucoup de sang. On proposa le général Chassé. « Son grand âge, dit le roi, ne lui permet pas de monter à cheval; » puis, sans tenir aucun compte des objections de ses ministres, il ajouta : « Ce sera Fritz (Frédéric). »

Nous ne dirons rien de cette lutte désespérée, qui, comme chacun le sait, se prolongea pendant plusieurs jours, et se termina par la défaite et l'éloignement des troupes hollandaises; elle rendit définitive la rupture des Belges avec la maison de Nassau. Pour exciter le courage du peuple, pour dissiper ses défiances, au milieu du combat, on s'était solennellement engagé envers lui à ne jamais traiter avec

la dynastie expulsée, et cet engagement avait été scellé dans le sang. Le roi Guillaume n'avait pourtant pas perdu tout espoir. Nous l'avons vu hésitant sans cesse entre l'emploi de la force confiée au second de ses fils et un accommodement remis aux négociations de l'aîné, l'un brandissant son épée à Vilvorde, l'autre proposant la paix à Anvers. La force avait échoué, Guillaume en revint aux voies de douceur. Le 4 octobre, il nomme le prince d'Orange gouverneur des provinces méridionales du royaume, sorte de reconnaissance de la séparation administrative. Le prince est chargé de recourir aux moyens de conciliation pour rétablir l'ordre. Des ministres, des conseillers d'état lui sont adjoints. Il se rend à Anvers, qui lui est assigné pour sa résidence. Il voulait emmener avec lui M. Van der Duyn, et s'aider de la longue expérience et de la popularité de ce vieux serviteur de sa famille. Le roi ne le permit point par des raisons que M. Van der Duyn n'a pu éclaircir. Toutefois, avant de partir, le prince voulut le voir; mais l'entrevue fut tout à fait insignifiante. Voici ce que M. Van der Duyn en raconte : « Le lundi, 4 octobre, j'eus une conversation oiseuse avec le prince d'Orange, quoique mandé expressément. Il voulait que je calmasse les esprits au sujet de son départ pour Anvers, et que j'expliquasse aux gens du nord qu'en essayant de ramener le sud, il ne les abandonnait pas. Ceci me fit entrer en matière, mais bientôt finir, m'apercevant que je parlais seul. Son altesse royale fut fort aimable, tendre même, puisque l'entretien finit par une embrassade de sa part, à laquelle je tendis bêtement la joue. Je m'en allai fort heureux d'avoir été trompé dans ma vaniteuse crainte (moi qui ai tant d'ambition!) d'être invité à l'accompagner dans ce voyage. » La mission du prince était difficile : il se trouvait en butte à la fois aux défiances des deux parties du royaume, des Hollandais qui repoussaient tout arrangement, et des Belges qui avaient prononcé la déchéance de sa dynastie. Il pensa que tous ses efforts devaient tendre à ramener ces derniers, et il s'y employa avec trop peu de ménagemens pour y réussir. On écrivait alors d'Anvers à M. de Grovestins : « Les efforts que fait ici le prince d'Orange pour conquérir la popularité n'obtiennent que du mépris. Il touche la main à tous les hommes qu'il rencontre, boit avec les soldats, leur dit qu'il est le héros de Waterloo, et fait si bien, que chaque jour il perd quelqu'un de ses partisans. » Toute l'attention du prince était exclusivement dirigée vers les militaires belges, encore à Anvers sous les drapeaux de la maison d'Orange. Les soldats hollandais, se voyant négligés, en murmuraient. Un chambellan du prince crut devoir l'en informer : « Que veulent donc ces Hollandais? dit-il. Ne sont-ils pas tranquilles? Ils ne comprennent donc pas que je dois tout faire pour calmer, pour gagner les Belges! Réfléchissez que je dois travailler ici à la conservation

de mon patrimoine et de celui de mes enfans, et que je dois leur transmettre l'héritage de mes pères. » Se concilier les catholiques et les séparer des libéraux, avec lesquels ils avaient fait une alliance purement accidentelle, et qui n'avait pour base que la communauté du mécontentement, paraissait être la mesure la plus habile et la plus urgente. Le prince en entretint l'internonce Capaccini, qui, avec la présence d'esprit que l'église ne perd jamais, accepta avidement cette ouverture. Le prélat conseilla de nommer sur-le-champ un évêque à Bruges et un autre à Bois-le-Duc, et désignant les deux personnages qui lui paraissaient devoir être appelés à ces postes éminens, il ajouta : « Le roi les nommera, et je prends sur moi de déclarer que c'est avec l'approbation du saint père. » Le prince adopte cette pensée et écrit au roi pour en proposer l'exécution immédiate. Il lui est répondu qu'on ne peut rien accorder ni conclure à ce sujet avant la décision de Rome à l'égard de négociations engagées avec elle. Informé de cette objection, monsignor Capaccini, sur l'invitation du prince, rédige un mémoire clair et concluant, afin de démontrer que les nominations proposées n'ont aucun rapport avec la réponse attendue de Rome. On expédie cette pièce à La Haye, mais sans succès. Les dispositions du roi étaient encore une fois changées. Son irritation n'avait plus de bornes. Il faisait rentrer M. Van Maanen au ministère, et adressait aux provinces du nord un appel aux armes. C'est alors que le prince d'Orange prend un parti désespéré. N'obtenant rien de son père, contrarié dans ses mesures, repoussé dans ses propositions, voyant la couronne belge fuir devant ses efforts, il s'arrête à un parti qui, un mois plus tôt, surtout au moment de son entrée à Bruxelles, aurait produit un effet décisif. Il déclare, par une proclamation datée d'Anvers, le 16 octobre, qu'il se fait le chef de la révolution. « Je me mets, dit-il aux Belges, dans les provinces que je gouverne, à la tête du mouvement qui vous mène vers un état de choses nouveau et stable dont la nationalité fera la force. Voilà le langage de celui qui versa son sang pour l'indépendance de votre sol, et qui vient s'associer à vos efforts pour établir votre nationalité politique. »

Il faut répéter ici ce mot fatal des révolutions, ce mot prononcé en France en 1830 et en 1848 : « Il était trop tard. » Le premier jour, les Belges se contentaient d'un changement de ministère et d'une réforme constitutionnelle. On n'accorde le changement et l'on ne promet la réforme constitutionnelle que quand ils en sont venus à provoquer la séparation administrative des deux parties du royaume. Cette séparation elle-même, on attend pour y consentir que les fautes commises aient fait prononcer la déchéance de la famille régnante. L'abîme est devenu si profond, que la rébellion même du fils qui se

pose en successeur de son père vivant n'est plus une satisfaction suffisante. Grande leçon pour ces politiques superbes qui repoussent toute concession comme un pas vers les révolutions, qui mettent leur orgueil à braver l'opinion, et qui trop souvent, comme le roi Guillaume, tout en pliant eux-mêmes sous la nécessité, ne savent pas s'y résoudre à propos! Il était donc trop tard. En Belgique, la proclamation fut accueillie avec dérision; en Hollande, elle souleva l'indignation. Un journal enjoignit au roi de changer l'ordre de succession au trône, en raison de l'indignité encourue par le prince d'Orange. La session ordinaire des états-généraux, auxquels les députés belges n'assistaient point cette fois, s'ouvrit le 18 octobre. Faisant allusion à l'incartade du prince, le roi se bornait à dire : « La nouvelle inattendue que je reçois aujourd'hui même d'Anvers est une nouvelle preuve du progrès quotidien de la séparation réelle des deux divisions du royaume. » Ce langage équivoque et obscur, dont l'indifférence laissait soupçonner une connivence du père avec le fils, ne fit qu'irriter les défiances à La Haye et à Bruxelles. Guillaume ne put s'en tenir à cette étrange réserve. Les deux ministres qui accompagnaient le prince à Anvers l'avaient quitté brusquement, considérant leur mission comme terminée. Le roi fut obligé de se prononcer; il suspendit les pouvoirs du gouverneur des provinces méridionales, et défendit aux généraux d'en recevoir aucun ordre. « Vraiment, écrit M. Van der Duyn, la position du prince est non-seulement fâcheuse, mais devient aussi ridicule. » Abandonné par l'armée, désavoué par son père, repoussé par les Belges, il n'était pas même en sûreté à Anvers. Il s'en éloigna en laissant pour adieux une nouvelle proclamation qui tendait à réserver les chances de l'avenir; mais on doutait qu'il pût affronter les mécontentemens de la Hollande. La princesse d'Orange, demeurée à La Haye, fit appeler le grand chambellan de la cour et M. Van der Duyn. « Conversation singulière, écrit M. Van der Duyn, plus qu'intéressante, quoique j'aie été singulièrement touché de ce qu'elle a dit de la position triste et embarrassante où elle se trouvait entre ses parens et son mari, tellement la pauvre femme avait le cœur gros et éprouvait le besoin de s'ouvrir à des personnes qu'elle considérait, nous dit-elle, comme particulièrement dévouées au roi et devant jouir de sa confiance. Le résultat comme le but de cette conversation singulière était des plaintes modérées sur les mesures du roi à l'égard de son fils et la justification de ce dernier, avec le désir que ce que l'on nous avait dit fût rapporté au roi, ce dernier point plus directement adressé à mon compagnon d'infortune, dirai-je, car je n'ai pas besoin de vous dire que tout cela était assez embarrassant pour lui surtout; aussi avait-il une drôle de mine

en promettant de s'acquitter de l'ambassade. » M. Van der Duyn fut d'avis que le prince revînt prendre sa place auprès du trône et de son père, et cet avis, qui n'était pas celui du grand chambellan, plus effrayé du mouvement de l'opinion, fut d'abord repoussé par le roi, qui, par un premier message, défendit à son fils de se présenter devant lui; mais le même jour l'ordre contraire lui fut expédié. Le prince revint en effet et se rendit à l'église avec la famille royale. Malgré la mauvaise humeur du public, en dépit de quelques murmures isolés, il ne fut pas mal accueilli à sa sortie, et le soir il y eut dîner à la cour, « comme si de rien n'était. » Deux jours après, il partit pour Londres, chargé d'une mission imaginée pour colorer son absence. Ce voyage, quoique le but en fût fort différent, lui rappela sans doute celui qu'il avait fait dans le même lieu plus de vingt-cinq ans auparavant. Le succès n'en fut pas plus heureux, et après le refus du trône par le duc de Nemours, quand le prince d'Orange, par une dernière proclamation, se présenta comme candidat au trône belge, il se vit encore une fois, par un singulier jeu de la fortune, préférer le prince Léopold.

Malgré ces nombreux échecs, le roi Guillaume, quoique plus d'une fois ceux qui l'entouraient eussent remarqué en lui un grand abattement, n'était pourtant pas découragé. Les promesses, les essais de conciliation, les moyens militaires, le coup de tête même de l'héritier du trône, rien n'avait réussi. Il dirigea d'un autre côté ses efforts. M. Van der Duyn croit qu'il aurait pu, en traitant directement et ouvertement avec la Belgique, et au moyen de sacrifices que les circonstances commandaient, conserver encore à sa famille le trône belge. Une conversation que M. de Capellen eut quelques années plus tard avec le roi Louis-Philippe donna lieu de penser que le gouvernement français n'y aurait pas fait obstacle. « J'ai vu avec peine, disait le roi des Français, le trône de Belgique échapper à la maison d'Orange. J'aurais vivement désiré le lui remettre. Il y aurait eu quelques chances de succès, si l'on avait proposé de donner ce trône au fils puîné du prince d'Orange (le prince Alexandre); mais comment aurait-on pu faire une proposition semblable à La Haye, où l'on voulait tout avoir à ce moment? Cette proposition, venant de moi surtout, ne pouvait être que mal reçue. Je ne devais pas, disait-on, rester six semaines en place. » Puis, faisant allusion au roi de Prusse, qui, à son retour d'Angleterre, avait évité de passer en France, il ajoutait : « On affecte encore de me tenir dans cette espèce de quarantaine. » Le roi Guillaume, irrité contre la France, tourna ses regards vers les plénipotentiaires des cinq grandes puissances qui, réunis à sa demande, formaient la conférence de Londres. Dès la

seconde séance, la conférence ordonna un armistice. Guillaume en fut consterné. D'abord on le plaçait sur un pied d'égalité avec des rebelles; puis on semblait révoquer en doute ses droits sur le Luxembourg, province dont il se considérait en quelque sorte comme propriétaire, l'ayant obtenue en échange de ses états héréditaires. Le congrès belge, qui était assemblé, se hâta d'adhérer à la résolution de la conférence. Guillaume, qui avait lui-même provoqué l'arbitrage des puissances, ne pouvait se permettre un refus formel; il s'efforça de gagner du temps, ressource ordinaire des faibles. « Ici, écrivait M. Van der Duyn, *on* est toujours nerveux et triste, d'autres fois furieux, mais par-là même indécis. *On* tergiverse, et je suppose, sans le savoir positivement, que les amis de l'autre côté de l'eau permettent, par un égard de politesse, que l'*on* ne s'explique positivement que quand les autres auront parlé. » Il fallut pourtant se prononcer. L'armistice fut accepté, mais on refusa de faire jouir Anvers du bénéfice de la disposition qui ordonnait la levée du blocus des ports. Le roi prétendit que cela regardait seulement les ports de mer, et que l'Escaut étant une navigation intérieure (d'eau douce apparemment, s'écrie M. Van der Duyn), Anvers n'était point compris dans la mesure. Les Belges se plaignirent; le secrétaire de l'ambassade anglaise Cartwright vint réclamer en leur nom, mais vainement. La guerre, la guerre générale, telle était la dernière espérance de Guillaume. Il ne se rendait pas compte de l'état de l'Europe, des embarras des puissances, du trouble que la révolution de juillet avait répandu partout et de tout ce qui, à cette époque plus encore peut-être qu'à présent, garantissait le maintien de la paix. M. Van der Duyn en éprouvait une impatience qu'il exprime avec une extrême vivacité : « Il est fou, notre homme, décidément il l'est, ou bien aveugle au point le plus incurable sur sa position et celle des affaires. Croiriez-vous, non, vous ne pourriez le croire, à moins que je ne vous l'affirme, que non-seulement il conserve, avec la prétention de reconquérir la Belgique perdue, l'espoir d'y parvenir et, qui plus est, le projet de l'essayer, et cela malgré les événemens de la Pologne et la non-arrivée à son secours des débris de la sainte-alliance, par conséquent seul à seul ou, pour mieux dire, deux contre quatre! Mieux encore : la Belgique reconquise par les armes, aidée d'insurrections contre-révolutionnaires, a perdu par sa révolte le droit de faire partie intégrante du royaume; elle est hors la loi, c'est-à-dire en dehors des droits que lui assurait la loi fondamentale. » M. Van der Duyn combattait les idées du roi : « Sire, lui disait-il, la guerre a ses chances; elle pourrait être défavorable aux puissances. Ne vaudrait-il pas mieux que, par la paix, un état intermédiaire fût con-

servé entre la France et nous? — Eh bien! monsieur, reprit le roi avec une expression de déplaisir, je vous accorde le danger de voir la Belgique conquise par la France, c'est beaucoup; mais ne peut-elle pas être reprise? Ne l'avons-nous pas vu à Waterloo? » Cette réponse surprit d'autant plus l'interlocuteur, qu'il avait appris qu'on disait déjà dans le monde diplomatique que quand même, par suite d'événemens imprévus, la Belgique se trouverait de nouveau à la disposition de l'Europe, comme en 1814, on ne rétablirait jamais le royaume des Pays-Bas sur ses anciennes bases. Le roi affectait de croire que la révolution d'août avait été amenée par la représentation de *la Muette* et la négligence des autorités, comme si ces grandes commotions populaires ne tenaient pas toujours à des causes plus sérieuses que les incidens secondaires qui en sont seulement l'occasion. Il semblait ne pas comprendre à quel point la Belgique était perdue pour lui. « Ce sont, disait-il à tout propos, des choses de ce bas monde qui s'arrangeront. » Tous les événemens du dehors lui rendaient sa confiance. Un jour, ce sont les troubles qui éclatent à l'enterrement du général Lamarque en France; il croit déjà à une révolution accomplie. On annonce qu'une flotte russe s'avance dans la Baltique; il y voit un secours protecteur. Une tempête agite l'océan; il s'imagine qu'elle a pu, en détruisant la flotte et l'armée de dom Pedro, venir en aide à dom Miguel, dont il associe la cause à la sienne. On dit devant lui qu'à Bruxelles on remeuble à neuf le palais du roi : « Tant mieux, reprend-il, je n'ai rien contre. » Et il ne manque pas de se trouver un courtisan qui s'empresse d'ajouter : « Les Français ont déjà une fois meublé des palais pour nous. » On comptait beaucoup sur les fautes des Belges, mais on se trompait encore. M. Van der Duyn écrit à ce sujet quelques lignes qui méritent d'être citées : « Le dîner de réception donné à lord Ponsonby par le comité diplomatique s'est fort convenablement passé. Ce diplomate, ainsi que M. Cartwright, ont été particulièrement contens du ton et des formes de M. Van de Weyer, président du comité. On m'assure aussi que les notes échangées entre le gouvernement provisoire belge et le gouvernement britannique sont rédigées dans un très bon style diplomatique : nouvelle preuve que ce n'est pas l'habileté qui manque de ce côté-là, ainsi qu'en général de nos jours elle est du côté des hommes nouveaux et de la jeunesse. Les vieilles races aristocratiques ont dégénéré, et cela aussi explique la nécessité des révolutions populaires et la facilité avec laquelle elles s'opèrent. »

Après de longues négociations, des protocoles sans fin et des lenteurs dont Guillaume avait profité pour essayer de surprendre la Belgique le 4 août 1832, tentative périlleuse et qui donna lieu, comme on

se le rappelle, à l'entrée des Français sur le territoire belge, le traité dit des 24 articles vint poser les bases définitives de la séparation des deux royaumes : Guillaume refusa d'y adhérer. La Russie tenait une conduite au moins singulière. Tandis que son ambassadeur concourait à Londres aux négociations destinées à maintenir la paix, l'empereur, par une lettre de sa propre main écrite au prince et à la princesse d'Orange, approuvait la levée de boucliers du 4 août, et faisait des vœux pour le succès de cette expédition. M. Van der Duyn affirme ce fait d'après une personne qui avait tenu dans ses mains et lu la lettre autographe de Nicolas. On a vu quelquefois de ces contradictions entre un roi et ses ministres dans les gouvernemens constitutionnels; mais c'était un spectacle nouveau sous un chef absolu. Cette position fausse ne pouvait durer : le comte Orloff fut envoyé à La Haye pour la faire cesser. Il était chargé d'engager le roi « à se soumettre à l'impérieuse loi de la nécessité. » Il représenta que l'empereur était toujours animé des mêmes sentimens d'amitié et d'affection pour le roi et sa famille, sentimens dont il croyait n'avoir cessé de donner des preuves, mais qu'avant tout « il se devait à la Russie, » et ne pouvait laisser un libre cours aux mouvemens de son cœur; qu'en conséquence il engageait le roi à accepter préalablement les 24 articles. Si le roi s'y prêtait, le comte devait se rendre à Londres et faire au nom de son maître tous ses efforts pour porter la conférence à consentir les modifications que le roi pourrait désirer, et qui auraient été admises par l'envoyé de la Russie. Comment cette proposition fut-elle accueillie? c'est ce que la cour put apprendre le même jour. Après le dîner auquel le comte avait été invité, le roi, suivant son usage, le prit à part, et, revenant sur la conversation du matin, se répandit en plaintes et en récriminations; il se monta peu à peu, au point de dire : « Non, j'aimerais mieux périr que de consentir à de telles conditions. » Aussitôt le comte Orloff s'éloigna de trois ou quatre pas en arrière, en faisant au roi un salut profond qui semblait dire qu'il considérait sa mission comme terminée. Le roi comprit ce mouvement, et, se rapprochant du comte, il s'empressa de dire : « Non, monsieur le comte, ce n'est pas là ma réponse à votre communication, » et la conversation changea d'objet; mais le roi n'en demeura pas moins inébranlable. Le comte Orloff prit son audience de congé et se rendit à Londres pour y porter, au nom de la Russie, la ratification du traité. On sait que Guillaume, malgré la prise d'Anvers, malgré la reconnaissance solennelle de la Belgique par l'Europe, continua de refuser son adhésion, et adopta la ligne de conduite qu'on a qualifiée de *système de persévérance*. Ces refus étaient mal vus par la Russie elle-même. Plusieurs années après, en 1835,

M. de Capellen se trouva à Bade avec le comte de Nesselrode, qui, la veille de son départ, l'entretint longuement des affaires de la Hollande : « Nous ne ferons certainement pas, lui disait-il, la guerre pour les intérêts de la Hollande; si nous avions voulu la faire, il y a longtemps que nous l'aurions entreprise. En attendant, le roi des Pays-Bas, en tergiversant plus longtemps, tient toute l'Europe en haleine; cet état de choses ne peut pas durer. » M. de Capellen, quoiqu'il fût, au fond, du même avis, s'attacha, comme Hollandais, à défendre la conduite tenue par le roi. Guillaume, à qui cette conversation fut rapportée, s'écria : « M. de Capellen a très bien répondu; mais, pour le comte de Nesselrode, il ferait mieux de se mêler de ses propres affaires que des miennes. »

La conférence de Londres était vivement contrariée des refus de Guillaume, et elle voyait avec peine les états-généraux cédant aux mêmes sentimens et encourageant la résistance du monarque. Il y avait cependant en Hollande un parti considérable, formé des personnages les plus éminens, qui comprenait tous les dangers du *statu quo*, et se montrait impatient d'en sortir : M. de Capellen était un des chefs de ce parti. La conférence, ne pouvant rien obtenir par les moyens ordinaires, crut pouvoir faire appel à la prudence de M. de Capellen, comme capable « d'agir, par le poids de son opinion et par le respect dû à son nom et à son caractère, sur un grand nombre de personnes influentes. » Elle lui fit communiquer officieusement en 1838 les notes adressées à Guillaume, pour qu'il connût bien l'état des négociations, et pût à la fois peser sur l'esprit du roi et sur l'opinion publique. Cette démarche insolite, et qui prouve à la fois la persistance peu éclairée du roi et l'estime dont jouissait M. de Capellen, contribua probablement à amener la conclusion qui la suivit de près.

Guillaume se rendit donc enfin, et *le système de persévérance* eut pour résultat l'accroissement de la dette publique et des conditions nouvelles qui modifiaient le traité des vingt-quatre articles au profit de la Belgique. La position était difficile : la Hollande avait perdu les illusions qui entretenaient depuis si longtemps sa résistance, et l'esprit public commençait à se réveiller. Ces difficultés découragèrent le vieux roi; trente-cinq années de travaux non interrompus l'autorisaient à placer, comme on disait autrefois, un intervalle entre la vie et la mort. Il espérait d'ailleurs goûter les plaisirs de la vie domestique en s'unissant à une personne qui lui avait inspiré une passion étrange à son âge. Belge et catholique, Mme la comtesse d'Oultremont ne pouvait pas, malgré son caractère honorable, sans parler des autres obstacles, être acceptée pour reine par la Hollande. Guillaume

prit la résolution d'abdiquer, et descendit du trône en 1840 sans bruit et sans éclat. La Prusse fut le lieu de sa retraite. Il y mourut le 13 décembre 1843. Par un rapprochement bizarre, M. Van der Duyn, qui, en 1813, était allé au-devant de lui à son retour en Hollande, fut encore chargé de recevoir ses dépouilles mortelles lorsqu'elles arrivèrent à Rotterdam. Il écrivait à cette occasion : « Il y a quelque chose de personnellement singulier pour moi d'avoir vécu assez longtemps et conservé une situation assez marquante pour être chargé de recevoir deux fois, l'une vivant, et l'autre mort, cet homme éloigné à deux reprises de sa patrie : la première par les fautes de son père, et l'autre par les siennes propres. » Il y avait quatre ans alors que le prince d'Orange régnait sous le nom de Guillaume II, en butte à tous les embarras intérieurs que son prédécesseur lui avait laissés en s'éloignant. Son caractère et le rôle qu'il avait joué sous le dernier règne le rendaient peu propre à les dissiper. Le désordre des finances avait nécessité la création de mesures extraordinaires, et les états-généraux, qui n'étaient plus entraînés par l'orgueil patriotique et les rivalités nationales, se montraient exigeans et pleins de méfiance. Les questions constitutionnelles, que la lutte avec la Belgique avait momentanément reléguées dans l'ombre, se soulevaient de nouveau avec une extrême vivacité, et acquéraient d'autant plus d'importance, que la gêne de l'état démontrait mieux le besoin des garanties politiques. Les événemens de 1848 précipitèrent la solution. La mort de Guillaume II fit passer la couronne sur la tête d'un prince étranger aux divisions créées par la séparation de la Belgique, libre dans ses mouvemens, appelé par les circonstances à introduire dans la constitution les changemens depuis longtemps réclamés par l'opinion publique, et à rétablir l'ordre dans les finances. La responsabilité ministérielle a été consacrée, et le système électoral élargi. Une ère plus heureuse s'est ouverte pour la Hollande. Maîtresse d'elle-même, n'ayant plus désormais à consulter que ses seuls intérêts, elle s'y est attachée avec le bon sens, le calme et la fermeté qui la caractérisent. Aujourd'hui les événemens dont nous venons de retracer quelques épisodes ne peuvent plus se présenter à la mémoire des Hollandais que pour leur fournir les enseignemens à l'aide desquels l'histoire éclaire les peuples et les rois.

VIVIEN.

LA

DERNIÈRE BOHÉMIENNE

SECONDE PARTIE.[1]

VI.

Célestin Piolot était l'unique héritier de sa grand'mère. Elle lui laissa douze mille francs environ, espèces sonnantes, le vieux logis, avec son mobilier du temps des ducs de Bretagne, de plus un petit jardin attenant, lequel n'avait pas été bêché de mémoire d'homme, et était devenu une espèce de pré forain où foisonnaient le chiendent et la bardane. Cette petite fortune éblouit le jeune ouvrier. Comme tous ceux qui ont l'habitude de vivre au jour le jour, il ne savait pas compter, et quelques sacs d'écus lui faisaient l'effet d'une mine inépuisable. Il s'installa dans sa maison, sans faire toutefois beaucoup de dépense pour l'approprier, et garda à son service la bonne femme qui avait assisté Cattel Piolot dans sa courte maladie. Cette façon de gouvernante était la veuve d'un douanier; elle avait voyagé et parlait français au besoin. Sa condition était, du reste, des plus faciles : elle faisait le ménage, apprêtait les repas, et s'en allait, le reste du jour, son tricot à la main, caqueter le long de l'unique rue de P...

Dès les premiers jours, Célestin Piolot avait manifesté une sorte d'éloignement pour la société avec laquelle il devait se trouver naturellement en contact. On ne l'avait pas vu une seule fois au café; il n'invitait jamais personne à entrer chez lui, et ne sortait guère que

(1) Voyez la livraison du 15 juin dernier.

le soir pour faire une promenade solitaire au bord de la mer. Comme le bruit courait que Cattel Piolot avait laissé des coffres pleins d'argent, les bonnes gens de P... se préoccupaient beaucoup de ce que faisait son héritier, et ils interrogeaient volontiers Magui, la vieille servante, laquelle ne se faisait pas prier pour les renseigner sur le compte de son jeune maître, qu'elle appelait familièrement Célestin tout court.

« On ne saurait définir le naturel de ce garçon-là, disait-elle; il n'est point sot, je crois, et pourtant on ne l'a pas encore entendu faire le moindre raisonnement : ça l'ennuie de parler. Toute la journée il rôde dans le logis, ou bien il se couche sous le grand poirier du jardin et regarde passer les nuages. Parfois il s'amuse un peu à la lecture; mais pour ce qui est de faire œuvre de ses mains, cela ne lui arrive jamais. Il verrait les lambris de la salle lui tomber sur la tête, qu'il ne se lèverait pas pour y mettre un clou. Son goût le porte à prendre soin de sa personne. Tous les matins, il se lave et se frise comme un bourgeois, et ses hardes sont des plus propres. C'est pour lui seul cependant qu'il s'adonise ainsi, car il ne sort que le soir pour aller le long de la grève, et j'ai remarqué qu'il faisait un détour pour ne point passer devant le poste de la douane, parce qu'il y a toujours du monde. Si par hasard il trouve quelqu'un sur son chemin qui lui donne le bonsoir, ne croyez pas qu'il s'arrête pour rendre le salut; il se contente de mettre la main à son chapeau, et passe aussi fier que s'il était un Kerbrejean. »

Le chevalier remplissait scrupuleusement les devoirs d'usage, même envers ses plus humbles voisins, et le jour des funérailles il ne manqua pas de venir faire son compliment de condoléance au petit-fils de Cattel Piolot. Quelque temps après, le jeune ouvrier se présenta au manoir pour lui rendre sa visite. C'était l'après-midi, le riant soleil de juin dardait obliquement ses rayons entre les lames vertes des persiennes, et répandait dans le salon un jour doux et frais. Le chevalier, installé dans son grand fauteuil, lisait à haute voix la relation d'un voyage aux Indes orientales; sa nièce, penchée sur son métier à tapisserie, écoutait avec une muette attention. Un peu plus loin, Mme Gervais, le panier aux laines sur ses genoux, choisissait les nuances du bouquet de pivoines roses que brodait Irène, et mettait la laine en peloton, tandis que Mimi, debout devant elle, l'écheveau sur ses bras, détournait la tête d'un air distrait et regardait à travers la fenêtre.

On eût fait un charmant tableau d'intérieur avec ces figures ainsi groupées, et chacune, prise isolément, aurait offert à l'artiste un beau modèle. Le chevalier avait une admirable tête de vieillard; ses grands traits, sa taille puissante, lui donnaient l'air d'un des personnages

de Corneille, et Mme Gervais, avec sa robe noire, son linge uni, sa physionomie austère et douce, représentait bien les dames pieuses du grand siècle, Mme de Combé ou Mme de Miramion. La beauté souveraine de Mlle de Kerbrejean, sa taille élancée, sa longue chevelure aux reflets dorés, faisaient songer aux temps fabuleux de la chevalerie. Telles devaient être les femmes de la cour du roi Artus, la blonde reine Ginevra et madame Iseult aux blanches mains. Au premier aspect, cette beauté resplendissante rejetait bien loin dans l'ombre la brune et pâle figure de Mimi; mais quand le regard revenait vers elle, on s'apercevait que la fille du pauvre saltimbanque avait de grands yeux d'un noir velouté, un profil élégant, des lèvres roses et une taille fine et cambrée. Le modeste costume qu'elle portait ordinairement seyait à son visage sans éclat, et en ce moment elle était charmante avec sa robe violette, son petit fichu festonné et son épais chignon noué d'un ruban noir.

— Ah! s'écria-t-elle tout à coup en apercevant Célestin qui sonnait à la grille, voici le petit-fils de Cattel Piolot.

— Tu le connais? lui demanda Irène.

— Sans doute, répondit-elle; je l'ai vu un soir qu'il se promenait dans le chemin; en passant, il a salué Mme Gervais qui était sur la terrasse. Je le reconnais bien, quoiqu'il soit en habit de cérémonie.

— C'est le grand deuil qu'il aura pris.

— Il est tout habillé de noir, avec une belle cravate blanche, comme M. Longemain le notaire, quand il vient faire sa visite de jour de l'an.

Le chevalier ôta ses lunettes et ferma son livre. Un instant après, Célestin parut. Il s'avança jusqu'au milieu du salon d'un pas rapide et en jetant un coup d'œil autour de lui; là, il s'arrêta, tira son chapeau, qu'il s'était bien gardé d'ôter dans l'antichambre, et salua comme M. Bocage dans les drames de la Porte-Saint-Martin. Le pauvre garçon avait fréquenté les théâtres du boulevard, et il se figurait que c'est ainsi qu'on se présente dans le monde.

— Asseyez-vous, mon cher Piolot, dit le chevalier en se levant à demi et en lui montrant un fauteuil près du sien. Je suis charmé de vous voir.

Célestin avait fait un grand effort pour exécuter son entrée; mais après ce premier pas, qui était pourtant le plus difficile, son assurance l'abandonna tout à coup : il trébucha contre un meuble et arriva sans savoir comment devant le métier à broder, qu'il faillit renverser en se retournant.

— Bonjour, Célestin, dit Mlle de Kerbrejean en réprimant un léger sourire; j'avais prié mon oncle de vous faire savoir la part que j'ai prise à votre affliction. Comment allez-vous maintenant?

— Très bien, mademoiselle, répondit-il d'une voix étranglée, et en cherchant à sortir de l'espèce de triangle que formaient autour de lui la gouvernante et les deux jeunes filles.

— Asseyez-vous, mon garçon, répéta le chevalier; il fait très chaud là dehors, n'est-ce pas?

— Très chaud, monsieur le chevalier, répondit-il toujours du même ton, et en se décidant à passer devant Mme Gervais pour gagner le siége qui l'attendait; mais dans ce mouvement il emporta le brin de laine que dévidait la gouvernante, et l'écheveau, brusquement enlevé des bras de Mimi, vint tomber sur les souliers du chevalier. Célestin se précipita pour ramasser l'écheveau, et s'assit ensuite, en le tenant à la main, d'un air de confusion effarée.

— Ce n'est rien, dit Irène après avoir relevé le peloton qui avait roulé aussi sur le parquet; mais voyez un peu cette petite folle qui trouve plaisant de barrer ainsi le passage aux gens avec un brin de laine rose!

En effet, Mimi riait de tout son cœur, sans prendre garde aux signes que lui faisait la gouvernante, à l'embarras où elle jetait Mlle de Kerbrejean et au mécontentement du chevalier. Quand cette explosion de gaieté fut un peu passée, elle vint droit à Célestin, et dit en s'arrêtant devant lui, les poignets étendus : — Ça, monsieur, rendez-moi, je vous prie, ce que vous venez de me prendre.

— Bien volontiers, balbutia-t-il en lui présentant l'écheveau; mais elle secoua la tête avec un petit geste d'impatience, et avança les bras comme pour lui faire comprendre qu'il devait rétablir les choses en l'état où il les avait trouvées. Quand il eut obéi, elle lui fit la révérence, et vint reprendre sa place devant Mme Gervais.

— Elle n'est pas timide, murmura le chevalier en regardant la gouvernante.

Célestin avait repris un peu de sang-froid, et le chevalier acheva de le mettre à l'aise par sa familiarité bienveillante.

— Eh bien! mon garçon, lui dit-il, à présent que vous avez recueilli l'héritage de votre grand'mère, n'avez-vous pas l'idée de vous établir ici?

— Je ne sais pas encore ce que je ferai, répondit Célestin; il n'y a pas grand agrément dans ce pays, surtout pour quelqu'un qui a un peu vu le monde.

— Eh! eh! c'est selon comment on envisage les choses. Et où préféreriez-vous demeurer?

— Dans la capitale.

— Vous avez tort, mon cher ami, répliqua vivement le chevalier; considérez votre position : avec le bien que vous avez et en travaillant un peu de votre état, vous pouvez vivre ici très commodément et vous procurer un bien-être que vous n'aurez certes pas dans une

grande ville. Si vous voulez faire quelque dépense dans votre maison, vous serez mieux logé que tel bourgeois de Paris qui paie un gros loyer, et à plus forte raison qu'un ouvrier obligé de demeurer dans une de ces affreuses mansardes dont les fenêtres ressemblent à des piéges pour les loups. Il en est de même pour tout le reste. Je la connais, la capitale, et je n'hésite pas à vous dire que c'est le séjour le plus malsain pour les jeunes gens comme vous; ils s'y perdent corps et âme, parce qu'il y a là une fange qui corrompt tout ce qu'elle touche, la fange des mauvaises traditions et des pernicieux exemples.

Après cette sortie, Célestin n'osa pas dire qu'il avait passé trois ans à Paris, et qu'il regrettait presque cette vie de la mansarde et de l'atelier dont le chevalier parlait avec tant de dédain et d'indignation.

— Pour le moment, dit-il, je ne fais aucun projet; il sera temps de choisir l'endroit où je dois me fixer lorsque je m'ennuierai ici.

— Ce temps pourrait arriver bientôt, observa Irène; vous vivez à peu près seul, à ce qu'on dit?

— J'ai quelques livres qui me font compagnie, répondit Célestin avec une certaine emphase.

— Vous profitez de vos loisirs pour vous instruire? C'est très bien, dit vivement le chevalier; j'ai une assez bonne bibliothèque, et je me ferai un plaisir de la mettre à votre disposition. Quels sont les auteurs que vous préférez?

— J'aime beaucoup les vers, répondit évasivement Célestin; il y a de bien beaux morceaux dans Auguste Ravachon.

— Eh! eh! je ne connais pas ce poète-là, murmura le chevalier.

— Il n'a pas beaucoup écrit peut-être, dit Irène.

— C'est un de mes amis, répondit naïvement Célestin; ses vers ne sont pas imprimés, mais il en court des copies; j'en possède une de sa belle satire sur le pouvoir, qui débute ainsi :

S'il fallait t'encenser, je briserais ma lyre!...

— Mon cher Piolot, je vous ferai lire mieux que cela, interrompit le chevalier; connaissez-vous les anciens auteurs, ceux qu'on appelle les classiques?

— J'en ai entendu parler, répondit-il avec quelque dédain.

— Je vous prêterai leurs œuvres plus tard; à présent, ce serait un peu trop fort pour vous peut-être; il faudra commencer par de moindres chefs-d'œuvre : vous viendrez visiter ma bibliothèque, et nous chercherons.

Célestin exprima sa reconnaissance en s'inclinant tout d'une pièce. Cette appréciation de son instruction et de son goût le flattait médiocrement; mais il ne jugea pas à propos de prouver sa compétence en

essayant quelques citations de son ami Ravachon, et abandonna prudemment la question littéraire.

— La nature est bien belle dans cette saison, s'écria-t-il en tournant les yeux vers le jardin.

— Elle est belle toujours dans notre Bretagne, dit vivement le chevalier; dès que les premières gelées ont emporté les feuilles des bois, nos haies d'ajoncs sont en fleurs, et au cœur de l'hiver la terre a déjà un air de printemps.

— C'est un spectacle qu'on ne se lasse pas de contempler, ajouta Célestin en cherchant ses phrases; la simple nature est si admirable! J'ai un de mes amis qui est artiste; il fait le paysage d'après nature. J'allais avec lui, et je l'ai vu peindre; il a fait devant moi son grand tableau pour l'exposition... C'était magnifique, écrasant... Eh bien! il a été refusé... Un tableau sur lequel il avait passé trois mois, qui aurait commencé sa réputation et fait peut-être sa fortune! Il fut obligé de le retirer, et alors les faux amis qui l'avaient porté aux nues le dénigrèrent partout; ils poussèrent l'infamie jusqu'à appeler son tableau une croûte aux épinards... Je crus qu'il en perdrait l'esprit.

— Ce pauvre garçon! Eh! qu'en a-t-il fait de cette peinture? demanda naïvement Irène.

— C'était un paysage par bonheur, ainsi que je viens de vous le dire. Il mit une belle vache au milieu, avec quelques poules, et il l'envoya à son père, qui est nourrisseur à Montmartre; le bonhomme crut qu'il l'avait peint tout exprès pour le mettre sur la porte de son établissement, et à l'heure qu'il est tout le monde peut le voir servant d'enseigne à la laiterie du père Robinart.

L'entretien se prolongea ainsi jusque vers l'heure du dîner. Célestin comprit alors que le moment était venu de s'en aller; mais c'était une terrible difficulté, pour lui, de sortir. Il s'agitait sur son siége et tordait les bords de son chapeau en méditant une formule pour prendre congé; enfin il se leva, comme poussé par un ressort, et dit en passant la main dans ses cheveux : — Il se fait tard; avec votre permission, je vais me retirer...

— Bonjour, mon cher Piolot; au revoir. — Bonjour, Célestin. — Bonjour, monsieur Célestin, répondirent à la fois le chevalier, Mlle de Kerbrejean et Mimi.

— Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas! fit-il en gagnant la porte et en saluant vivement le chevalier, qui s'obstinait à le reconduire.

Quand il fut sorti, Mimi s'écria en le suivant des yeux jusqu'à la grille : — Qui croirait que c'est le petit-fils de cette vieille Cattel si laide, si déguenillée!... Il est frisé; il a des gants et une chaîne de montre...

— Tu trouves qu'il a bon air, n'est-ce pas? lui demanda M[lle] de Kerbrejean.

— Mais, oui, répondit-elle; il ne ressemble pas à un ouvrier.

— Vous dites cela à cause de son habit noir, observa M[me] Gervais avec une intention quelque peu railleuse.

Le même jour, après le dîner, Irène entraîna le chevalier au jardin, le fit asseoir auprès d'elle sur un banc, et lui dit d'un ton mystérieux : — Mon oncle, il m'est venu, je crois, une bonne idée.

— Laquelle, mon enfant?

— Savez-vous ce qu'il faut faire? Il faut marier Mimi avec Célestin Piolot.

Le chevalier hocha la tête, réfléchit un moment, et répondit en ouvrant sa tabatière, comme il faisait toujours en cas d'hésitation et de perplexité :

— Ton idée n'est pas absolument mauvaise; pourtant j'entrevois bien des difficultés. On ne peut guère proposer ce mariage à Célestin; il faudrait qu'il y songeât de lui-même.

— C'est vrai, murmura Irène.

— Il peut y songer s'il reste ici, reprit le chevalier; en attendant, ne parlons de rien, et surtout que Mimi ne se doute pas de cette espèce de projet.

— Soyez tranquille, mon oncle, répondit vivement Irène; elle n'en aura pas le moindre soupçon.

— Le sort de Mimi te préoccupe? ajouta le chevalier après un silence.

— Oui, j'y songe bien souvent, répondit Irène; cette pauvre enfant, je l'aime, et je voudrais qu'elle fût heureuse.

— Elle n'est pas méchante au fond, murmura le chevalier; mais c'est un naturel véritablement rebelle aux bienfaits de l'éducation.

— Si nous l'avions eue toute petite, elle ne serait pas si sauvage, répliqua Irène en souriant.

VII.

Quelques jours plus tard, le chevalier, M[lle] de Kerbrejean et Mimi se promenaient le long du rivage, à la marée basse. Après avoir marché longtemps, ils s'arrêtèrent à un endroit où les rochers dessinaient une sorte d'enceinte circulaire. Quelques blocs de granit détachés par les eaux et à demi enfouis dans le sable formaient des espèces de siéges qui, par hasard, se trouvaient disposés presque symétriquement autour d'une longue roche plate que le chevalier appelait en plaisantant — le divan de ma nièce. Ce site était souvent le but de leur promenade, et ils s'y reposaient toujours avant de

retourner au manoir. Souvent on y faisait un léger goûter avec les fruits et le pain de blé noir qu'on trouvait dans une ferme voisine. C'était Mimi qui allait ordinairement faire cette petite provision. Ce jour-là, elle revint en courant, posa son panier devant Irène et dit tout essoufflée : — Savez-vous?... j'ai vu de loin M. Célestin; il vient de ce côté.

— Tant mieux, répondit gaiement Irène, il nous aidera à chercher des coquilles.

— Des coquilles pour la fontaine du jardin? murmura Mimi avec un soupir; ah! bon Dieu, nous en avons déjà ramassé je ne sais combien de panerées.

— Paresseuse! tu ne m'en as jamais apporté une seule, répliqua Irène en riant.

Célestin parut alors. Comme il saluait à distance et passait sans s'arrêter, Mlle de Kerbrejean l'appela.

— Pas si vite, Célestin, s'écria-t-elle d'un air de familiarité enjoué; venez çà, l'on a besoin de vous ici.

— Je suis tout à votre service, balbutia-t-il en s'approchant.

— Ce sera bientôt fait, reprit-elle. Voilà mon oncle qui depuis un quart d'heure remue le sable avec le bout de sa canne pour trouver quelques coquilles dont nous avons absolument besoin pour terminer une rocaille; nous aussi nous allons chercher. Vous nous aiderez un peu, n'est-ce pas?

— Très volontiers, mademoiselle, répondit Célestin avec empressement.

— Il faudrait goûter d'abord, dit Mimi en tirant de son panier un pain de sarrasin, une douzaine de magnifiques abricots et quelques poires hâtives.

Le chevalier s'était rapproché pour toucher la main au jeune ouvrier. Lorsque Mimi eut proprement étalé les fruits et le pain sur des feuilles de vigne, il engagea Célestin à s'asseoir et dit en plaisantant : — Le couvert est mis; sers donc, ma nièce!

Mlle de Kerbrejean coupa de ses belles main le gros pain noir et présenta le premier morceau à Célestin, qui accepta en faisant des cérémonies; puis elle se servit elle-même en disant : — Mon oncle ne goûte jamais; quant à Mimi, je crois qu'elle aimerait mieux mourir de faim que de manger une miette de pain bis.

— Ça n'est pas du pain, cette galette noire! répondit Mimi avec une petite grimace.

— Tu te contenteras du fruit, reprit Irène en badinant. Allons, sers-toi et offres-en à Célestin.

Mimi présenta le panier au jeune homme. Il prit un abricot en faisant de grands remerciemens; puis il chercha des yeux un endroit pour s'asseoir.

— Les siéges sont un peu éloignés les uns des autres, dit Irène.

En effet, le large bloc sur lequel elle était assise avec Mimi se trouvait à une certaine distance des quartiers de rochers épars entre les sables.

— Venez, venez, je vais vous faire place, s'écria Mimi en se rangeant de manière à laisser un espace vide entre elle et M[lle] de Kerbrejean. Celle-ci se retira aussi un peu, comme pour engager Célestin à s'asseoir.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle Mimi, dit-il en rougissant et en hésitant.

Puis il s'assit d'un air confus, les coudes en arrière et les genoux serrés.

— Vous ne mangez pas? lui dit Mimi.

— Si fait, mademoiselle, répondit-il en s'efforçant de consommer son morceau de pain et en soupirant à chaque bouchée. Peu à peu cependant son trouble se dissipa, et il se sentit plus à l'aise que durant sa visite au manoir. La conversation l'embarrassait beaucoup moins; il parlait d'un ton naturel et ne se préoccupait plus de son attitude.

Après le goûter, on se hâta d'aller à la recherche des coquilles que chaque nouvelle marée jette sur la grève, et Célestin en découvrit quelques-unes qu'on ne trouve pas en abondance dans ces parages. C'étaient des bivalves de diverses couleurs qui n'ont pas le moindre prix aux yeux des naturalistes, mais avec lesquels on confectionne ces bouquets bizarres dont on voit parfois des échantillons chez les marchands de curiosités.

— Ah! les belles petites coquilles! s'écria Mimi en les mettant dans le panier; on pourrait faire avec cela toute sorte de dessins.

— Ou bien des fleurs, ajouta Irène. Si j'en avais beaucoup, j'essaierais de faire de grosses roses.

— Ce serait bien joli, dit Célestin.

On revint ensemble, et le jeune ouvrier accompagna les promeneurs jusqu'à la porte du manoir. Dès que M[lle] de Kerbrejean fut seule avec le chevalier, elle lui dit d'un air triomphant : — Eh bien! mon bon oncle, vous avez vu; il est clair que ce brave jeune homme trouve Mimi fort à son gré. Elle a été très aimable pour lui. Il me semble que les choses vont à souhait et que ce mariage se fera.

— Oui, c'est possible, et j'en serai charmé, répondit le chevalier.

Deux jours après, Célestin revint au manoir. Cette fois il fit son entrée avec plus de succès. M[lle] de Kerbrejean était seule avec Mimi. Il s'avança en tenant son chapeau à deux mains et salua sans lâcher prise, puis il s'assit dans le premier fauteuil qu'il trouva devant lui et reprit haleine un moment.

— Vous semblez un peu fatigué, lui dit M[lle] de Kerbrejean, qui

s'aperçut alors que sa figure était hâlée comme s'il eût fait récemment une course en plein soleil.

— C'est que j'ai beaucoup marché, répondit-il. Et, tirant de son chapeau un foulard noué par les bouts, il ajouta : — Je suis allé chercher quelque chose que je promis l'autre jour à Mlle Mimi.

— A moi! s'écria-t-elle. Eh bien! je l'avais oublié. Voyons...

Célestin dénoua le foulard et répandit sur la table de marbre du salon toute une collection de coquilles d'espèces différentes et de diverses couleurs.

— Ah! bon Dieu! s'écria Irène en joignant les mains; ah! où avez-vous trouvé tout cela?

— Par-delà Roscof, dans l'île de Bats, dit-il; la plage en est couverte.

— Ah! fit Mimi en rougissant, vous êtes allé jusque-là pour moi!...

— Et parce que Mlle de Kerbrejean avait dit qu'elle voudrait avoir de ces coquilles pour faire des roses, répondit Célestin.

— Ah! je serais bien fâchée que vous eussiez fait tant de chemin et pris tant de peine afin de contenter cette fantaisie, s'écria Irène en riant, et je laisse à Mimi tout le fardeau de la reconnaissance que vous méritez.

Dès ce jour, on revit souvent le jeune ouvrier. De temps en temps il faisait d'assez longues visites, et presque toujours, quand on sortait, on le rencontrait à la promenade. Ces relations eurent tout d'abord sur lui une heureuse influence; son langage devint plus naturel et plus correct, ses manières moins apprêtées, sa tenue moins gauche. Le chevalier lui prêta des livres en vue de son instruction; mais ce côté de son éducation offrait de bien plus grandes difficultés. Comme la plupart des ouvriers, Célestin dédaignait beaucoup tout ce qui a été écrit en vue d'éclairer, par quelques notions exactes et simples, la profonde ignorance du peuple; sur le titre seul, il eût refusé de lire la *Science populaire de Claudius;* pourtant il lui était arrivé d'ouvrir des livres de politique transcendante dont il n'avait pas compris un seul mot, et qu'il citait, à l'occasion, avec un aplomb imperturbable. Son esprit était tourné à la rêverie et au mysticisme, les travaux historiques, les voyages, l'intéressaient peu; mais les œuvres d'imagination allaient mieux à son intelligence : il eût dévoré toute une bibliothèque de romans et de pièces de théâtre.

Cependant les prévisions et les désirs de Mlle de Kerbrejean semblaient en être déjà à un commencement de réalisation. Célestin saisissait toutes les occasions de se présenter au manoir, et lorsqu'il n'avait aucun prétexte pour renouveler sa visite, lorsque le mauvais temps rendait, durant deux ou trois jours, la promenade impossible, on le voyait rôder aux environs et regarder les murs de loin à travers la grêle et la pluie. Lorsque dans les champs, au détour d'une

haie, il se trouvait tout à coup en face du chevalier, et qu'il entendait de jeunes voix le saluer affectueusement, une pâleur subite couvrait son visage; il devenait tremblant, et c'était à grand'peine qu'il dissimulait son trouble et sa joie. Mimi avait été la première peut-être à comprendre ces symptômes, et cette espèce de découverte avait subitement développé ses instincts de coquetterie. Dès lors elle aima les rubans et s'occupa de sa parure; son désir de plaire se manifestait par le temps qu'elle mettait à se coiffer et le plaisir qu'elle prenait à considérer dans toutes les glaces ses bandeaux noirs bien lissés et son corsage orné d'un nœud rose ou bleu. Elle encourageait Célestin par des agaceries qu'une fille moins ingénue n'aurait pas osé se permettre, et laissait voir naïvement qu'elle le trouvait fort aimable. Ces marques de préférence n'enhardissaient pas le jeune ouvrier; il les acceptait timidement et n'y répondait que par de discrètes attentions.

Irène prenait grand plaisir à ce petit roman, dont toutes les scènes se passaient sous ses yeux et dont elle prévoyait avec une satisfaction infinie le dénouement. La pauvre enfant ne savait guère pourtant où en étaient les deux amoureux. Jamais elle n'avait ouvert un de ces livres où la physiologie des passions est expliquée si savamment, et elle ne se doutait pas de ce qui se passait au fond de ces âmes agitées. C'était un esprit véritablement innocent, une imagination calme et pure qui ne soupçonnait ni les entraînemens invincibles, ni les égaremens, ni les violences funestes de l'amour.

Cette pastorale durait depuis un certain temps, lorsque la manière d'être de Mimi changea subitement et sans aucun motif appréciable; une étrange froideur succéda à ses prévenances; on eût dit que la présence de Célestin l'importunait; sous prétexte qu'elle était malade, elle refusa de sortir, et durant plusieurs jours elle ne descendit pas au salon. Ce caprice, loin de rebuter Célestin, parut l'enflammer davantage; il vint assidûment demander des nouvelles de Mimi, et parut bien plus étonné qu'irrité de cette conduite inexplicable.

Cet incident déconcerta un peu Mlle de Kerbrejean, et un matin qu'elle était seule avec le bon oncle Pierre, elle lui dit d'un air attristé :

— Vraiment, je ne sais ce qui se passe dans l'esprit de Mimi; la voilà redevenue méchante comme autrefois... Elle reste dans sa chambre sans rien faire et ne parle à personne... On dirait qu'elle a du chagrin... mais pourquoi? Que lui est-il arrivé? que se passe-t-il dans le fond de son âme? Je ne puis le comprendre, et Mme Gervais ne le sait pas mieux que moi, quoiqu'elle l'ait interrogée.

— Écoute, mon enfant, c'est toi peut-être qui es cause de ceci, répondit le chevalier; tu auras commis une imprudence, tu auras parlé à Mimi de ce projet de mariage qui ne se réalise pas...

— Jamais, mon oncle, jamais! répondit-elle vivement; on ne peut parler de cela que lorsque Célestin Piolot aura fait sa demande.

— Sa demande, sa demande, il ne paraît pas près de la faire! murmura le chevalier; plus d'une fois déjà il a eu l'occasion de s'expliquer avec moi, et il ne m'a rien dit.

— Pourtant il aime Mimi, cela se voit.

— Eh! eh! je ne sais pas trop ce qu'il a dans le cœur; mais quand même il serait amoureux, ce mariage ne me paraîtrait pas une chose certaine. Le motif qui m'empêchera toujours de proposer à un jeune homme la main et la dot de Mimi empêche peut-être Célestin de se décider. J'ai jugé inutile de lui dire ce qu'était le père de Mimi et comment il est mort. Tout le monde ici le sait, et on doit lui avoir raconté cette histoire-là vingt fois. Tout dépendait de l'impression qu'elle ferait sur lui. Je crains que cette impression n'ait été mauvaise. Magui lui aura longuement rapporté tout ce que la vieille Cattel disait à ce sujet, et il aura réfléchi. Voilà, je pense, pourquoi il ne m'a fait aucune ouverture.

— Je n'avais pas songé à tout cela, murmura Irène.

— Par bonheur, il n'a été question de rien, si ce n'est entre nous, reprit le chevalier; les choses en resteront là sans inconvénient pour personne.

— C'est peut-être la timidité qui empêche Célestin de s'expliquer, dit Mlle de Kerbrejean en s'obstinant dans son idée; nous verrons bien.

Le même jour, Magui se présenta au manoir. Elle y portait, de la part de Célestin, un petit panier de figues, qu'il était allé cueillir à Roscoff, sur l'arbre aux vastes rameaux, qui est une des merveilles du pays. Ce fut Mlle de Kerbrejean qui reçut la vieille femme, et celle-ci ne la quitta pas sans lui parler longuement de son maître.

— C'est un sage garçon, lui dit-elle; assurément il ne fait pas mauvais usage de son bien. On ne l'a jamais vu au cabaret; le jour il se promène, et le soir, à la veillée, il repasse ses livres ou bien il s'amuse à écrire. Le seul défaut que je lui connaisse, c'est d'être fier avec les pauvres gens; il devrait se rappeler que personne n'a porté des habits de soie dans sa famille et que le jupon de sa grand'-mère avait pour le moins autant de pièces qu'il y a de jours dans l'année.

— Ça ne l'empêchait pas d'être glorieuse à sa façon, observa Irène.

— Célestin honore beaucoup sa mémoire, ajouta Magui, et, quand je lui raconte les bontés que les Kerbrejean ont eues pour elle, il est tout transporté de reconnaissance.

— Cette pauvre Cattel! reprit Irène, elle était d'un naturel un peu rude, mais bonne femme et charitable au fond. Elle l'a bien fait connaître, lorsqu'elle garda dans son logis le corps de ce malheureux...

— J'ai raconté cette histoire à Célestin, s'écria la vieille femme.

— Ah! ah! qu'en a-t-il dit?

— Pas grand'chose; mais il a été étonné quand il a su comment cette petite dont vous prenez soin est arrivée ici. Il ne voulait pas me croire, lorsque je lui ai dit dans quel équipage elle était, ainsi que son père. Mais voilà qu'un jour, en remuant un tas de vieilles boiseries qui sont empilées dans la salle basse, j'ai trouvé parmi les planches un paquet de hardes, celles-là même que le musicien et sa fille avaient sur le dos en arrivant; tout y était, l'habit, la culotte courte, la perruque et le reste. J'appelai Célestin pour lui montrer cela; je croyais qu'il allait rire, mais point du tout : en jetant les yeux sur ces guenilles, il détourna la tête, comme affligé, et me dit de les serrer en quelque lieu où personne ne pût les voir.

— Mon oncle pourrait bien avoir raison, pensa Mlle de Kerbrejean.

Le même jour, avant de se coucher, elle entra dans la chambre de Mimi. — Eh bien! méchante fille, lui dit-elle en plaisantant, tu ne veux donc pas te guérir?

— Je ne suis point malade, répondit tranquillement Mimi.

— Alors que fais-tu toute seule ici? s'écria Irène. Pourquoi ne veux-tu plus nous accompagner à la promenade?

— Ça me fatigue de marcher.

— Mais ça ne te fatiguerait pas de descendre au salon.

— Est-ce que vous avez besoin de moi pour dévider vos laines? demanda Mimi.

— Non, mais non, ce n'est pas pour te faire travailler que je te dis cela, répondit Mlle de Kerbrejean avec douceur; je t'engage à descendre au salon, parce que tu y trouveras compagnie.

— Je ne m'ennuie pas toute seule, répliqua Mimi d'un ton qui faisait bien connaître qu'elle avait au cœur quelque grande amertume.

Irène n'insista pas et regagna sa chambre. C'était une vieille femme de chambre de sa mère qui la couchait tous les soirs; cette bonne femme lui dit en la déshabillant : — En vérité, Mimi ne mérite guère les attentions que vous avez pour elle. Savez-vous, mademoiselle, savez-vous ce qu'elle a fait ce matin devant moi? Elle a jeté par la fenêtre ces belles grosses roses que vous avez pris tant de peine à fabriquer avec des coquilles.

— Elle a fait cela! s'écria Irène étonnée.

— Je le lui ai vertement reproché, reprit la femme de chambre, mais elle m'a répondu que les coquilles étaient à elle.

— C'est vrai, Célestin Piolot les lui avait données.

— Ce n'est pas une raison pour les mettre en pièces. Est-ce qu'il a jamais voulu lui faire de la peine, Célestin Piolot?

— Je ne crois pas, murmura Irène, mais il est clair qu'elle est en colère contre lui.

Toutes ces complications empêchèrent Mlle de Kerbrejean de dormir; elle passa une partie de la nuit à réfléchir sur les difficultés de la situation. Les paroles de Magui l'avaient frappée; elle se figurait que Célestin était combattu entre son amour et une sorte de préjugé, et elle préparait de grands raisonnemens pour lui prouver que Mimi n'était point indigne de son alliance parce qu'elle avait dansé dans les carrefours et que son père portait un accoutrement ridicule. Le sommeil la gagna au milieu de cette préoccupation; alors elle rêva qu'on célébrait ses noces dans le vieux logis et qu'au milieu du festin on voyait apparaître l'ombre courroucée de Cattel Piolot, qui chassait avec sa quenouille la fille du saltimbanque.

VIII.

Le lendemain, à l'heure de la promenade, Célestin Piolot sortit de son logis et remonta lentement la grève. On était à la fin de septembre, et depuis le matin de passagères ondées trempaient l'atmosphère; mais en ce moment l'arc-en-ciel apparaissait au-dessus de l'horizon grisâtre, les nuages fuyaient, poussés par une faible brise de sud-est, et un rayon de soleil commençait à sécher les sables de la plage. Le jeune homme suivit le chemin qui passait devant le manoir et alla jusqu'à l'enceinte de rochers, où quelques mois auparavant il avait eu l'honneur de faire collation en si belle compagnie. Ce souvenir lui était doux apparemment, car il s'assit à la même place, et resta là longtemps, le front appuyé sur sa main, et traçant sur le sable, avec une baguette de saule, des chiffres enlacés; puis il revint sur ses pas, en observant les épaisses nuées qui s'amoncelaient de nouveau au-dessus de la baie. En sortant le matin, il avait fait des vœux ardens pour que le soleil montrât sa face radieuse dans un ciel azuré, et en revenant de sa promenade solitaire, il souhaitait non moins vivement que tous ces nuages noirs crevassent à la fois sur sa tête; mais il ne put conjurer ni l'orage, ni le beau temps, et lorsqu'il arriva devant le manoir, la pluie ne tombait pas encore. Alors, prenant une subite détermination, il entra sans cause ni prétexte. Ordinairement il y avait du monde sur la terrasse et dans le vestibule; ce jour-là les gens étaient dispersés. Lorsque Célestin entra dans l'antichambre, il n'y trouva qu'un petit domestique étourdi, lequel courut ouvrir la porte du salon et tourna le dos sans rien dire.

Le jeune ouvrier, indécis et troublé, resta immobile sur le seuil; Mlle de Kerbrejean était là, seule à sa place accoutumée; elle avait quitté l'aiguille et lisait accoudée sur son métier à broder.

— Entrez donc, Célestin, dit-elle en levant la tête.

— Je vous dérange peut-être, murmura-t-il après avoir jeté un coup d'œil autour du salon.

— Pas du tout, répondit-elle vivement et en lui montrant une chaise basse qui se trouvait tout proche de son métier à broder; asseyez-vous là.

Il obéit tout tremblant et respirant à peine. Mlle de Kerbrejean s'aperçut de son trouble et reprit avec un léger sourire : — Qu'avez-vous donc? vous semblez contrarié...

— Moi! point du tout, mademoiselle, répondit-il d'une voix altérée.

— Cette pauvre Mimi n'est pas descendue aujourd'hui, ajouta Irène; elle est toujours un peu souffrante.

— Ah! tant pis, mon Dieu! murmura Célestin.

Il y eut un silence. Mlle de Kerbrejean jugeait que le moment était opportun pour provoquer une explication; mais elle ne savait comment aborder cette question délicate, le premier mot surtout l'embarrassait terriblement. Dans sa naïve préoccupation, elle regarda Célestin en face, comme pour tâcher de lire sur son visage quelles étaient en ce moment les dispositions de son esprit. A cette muette interrogation, le jeune homme baissa la tête tout éperdu, et, cachant son visage dans ses mains, il murmura quelques mots sans suite.

— Eh bien! qu'est-ce donc? lui dit doucement Irène; qui vous trouble et vous afflige ainsi?...

— Oh! les préjugés! les préjugés! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel.

Ce mot amenait naturellement l'explication, et Mlle de Kerbrejean se hâta de le relever.

— Les préjugés n'ont d'empire que sur les têtes faibles, dit-elle avec un sérieux adorable; de telles chimères ne sauraient avoir la moindre influence sur les esprits éclairés.

— Mademoiselle! est-ce bien vous qui me parlez ainsi? s'écria Célestin.

— Mais oui, répondit-elle tranquillement, et je dis avec sincérité ce que je pense. Croyez-vous, par exemple, que je méprise Mimi parce qu'elle est la fille d'un pauvre homme qui gagnait son pain en jouant du violon dans les rues? Non, non, assurément. Ce serait certes une grande injustice de mesurer le degré d'estime et d'affection qu'on doit accorder aux gens sur la bonne ou la mauvaise fortune de ceux qui les ont mis au monde. Ai-je tort, Célestin? et ne sentez-vous pas cela comme moi?

—Oh! oui! murmura-t-il en appuyant sa main contre son cœur, comme quelqu'un qui se sent défaillir; oui... il me semble que je vous comprends... Mon Dieu! c'est trop de bonheur!...

— Allons, allons! remettez-vous! dit Irène touchée de l'émotion profonde que décelait la pâleur de son visage.

— C'est trop de bonheur!... répéta Célestin; ah! je voudrais mourir en ce moment...

— Peut-on parler ainsi! s'écria Mlle de Kerbrejean étonnée de cette exaltation.

Le jeune homme se rapprocha d'elle encore, et poursuivit sans oser la regarder : — Vous avez deviné mon secret... mais vous ne savez pas l'excès de la passion qui brûle mon sang... non, vous ne savez pas ce que c'est qu'un amour tel que le mien... il m'a donné des bonheurs, des tourmens capables de me faire mourir... — Tenez, ajouta-t-il en tirant de son gilet le bout d'une étoffe bariolée; voilà le fichu que vous avez fait de vos mains pour ma pauvre grand'-mère; depuis trois mois, je le porte sur mon cœur comme une relique...

Irène hésitait à le comprendre et se taisait stupéfaite.

— Me voici tout tremblant à vos pieds, reprit-il en s'exaltant; mon âme, ma vie, tout est à vous... Mademoiselle... Irène, je vous aime!...

— Vous! s'écria la fière Bretonne avec un mouvement indicible de dédain, de froide hauteur, et, sans ajouter un seul mot, elle lui montra la porte d'un geste impérieux.

Célestin pâlit excessivement et se leva les jambes tremblantes. Il y avait dans son regard une telle expression de douleur, de violence farouche, que Mlle de Kerbrejean recula instinctivement derrière le métier à tapisserie.

— N'ayez pas peur... je m'en vais, dit-il d'une voix sourde. Ah! ah! voilà donc comme ceci devait finir...

A ces mots il se précipita hors du salon et sortit rapidement du manoir.

Un moment après, Mme Gervais entra.

— Qu'est-ce donc? dit-elle. Je viens de rencontrer Célestin Piolot qui sortait d'ici sans chapeau, les yeux égarés... il a passé devant moi comme un éclair. Est-ce que vous lui avez parlé, ma chère Irène?

Au lieu de répondre, Mlle de Kerbrejean cacha sa figure dans son mouchoir avec un geste de confusion et de chagrin, et se prit à pleurer. La gouvernante vint à elle, lui saisit la main et s'écria pleine d'inquiétude : — Qu'avez-vous, ma pauvre enfant? Je ne vous ai jamais vue ainsi... Que s'est-il donc passé?...

— Ce n'est qu'à vous que j'oserai le dire, répondit-elle en appuyant sur l'épaule de Mme Gervais son visage brûlant et inondé de pleurs; puis, quand ce flot de larmes fut un peu passé, elle raconta tout, d'une voix entrecoupée et le cœur encore gonflé d'indignation. La sage gouvernante se garda bien d'augmenter son trouble et sa confusion en paraissant attacher beaucoup d'importance à ce qui venait d'arriver; elle en entendit tout le détail sans s'émouvoir, et dit ensuite en haussant les épaules : — Voilà certes une sotte et ridi-

cule scène! Mais, chère enfant, il n'y a pas lieu de vous affliger ainsi; vous n'avez rien à vous reprocher; votre intention était bonne, et vous ne pouviez prévoir de telles extravagances. Cela ne peut avoir aucune suite d'ailleurs; cet impertinent garçon n'osera plus reparaître ici, et il évitera aussi de vous rencontrer. Certainement vous êtes délivrée pour toujours de sa présence; dès lors je crois inutile d'avertir monsieur le chevalier.

Cette façon d'apprécier les choses calma subitement Irène, et soulagea son esprit des vagues scrupules qui la tourmentaient.

— Hélas! mon Dieu! dit-elle, qui se serait douté d'une pareille folie?

— Ni vous, ni moi, certainement, répondit Mme Gervais; mais Mimi a été plus clairvoyante peut-être.

— Vous avez raison, ma bonne amie! s'écria Mlle de Kerbrejean frappée de cette observation; voilà pourquoi elle est en colère contre ce jeune homme et pourquoi elle a jeté mes roses par la fenêtre; mais elle l'aime donc?

— Elle est si fantasque, si insouciante, que bientôt elle ne pensera plus à lui, répondit Mme Gervais; en attendant, ma chère Irène, il faut éviter toute explication et laisser Mimi oublier d'elle-même ses remarques et ses suppositions.

Irène serra la main de sa gouvernante d'un air consolé, et, après un moment de réflexion, elle lui dit avec une adorable candeur : — Ma bonne amie, qu'est-ce que l'amour?

— Eh! mon enfant, que me demandez-vous là? répliqua Mme Gervais un peu embarrassée; il est bien inutile que j'essaie de vous l'expliquer; vous ne pourriez me comprendre : votre esprit n'est pas assez mûr pour cela.

— Mimi l'a compris sans explication, observa naïvement Mlle de Kerbrejean.

La gouvernante ne releva pas ce mot; elle passa son bras sous celui de la jeune fille et lui dit affectueusement : — Venez, mon cœur, allons faire un tour dans le jardin. Vous avez encore les yeux rouges et les joues brûlantes; la promenade vous remettra.

— Mon oncle ne rentrera pas encore? dit Irène en regardant la pendule.

— C'est probable, répondit Mme Gervais; quand il va dans le domaine avec les fermiers, il n'est jamais de retour avant l'heure du dîner. Tenez, chère enfant, voilà le soleil qui reparaît; prenons votre album, votre boîte de couleurs, et allons passer le reste de l'après-midi au jardin.

Il y avait devant la serre un terrain en pente où l'on avait planté autrefois un de ces jardins à compartimens symétriques qu'on appe-

lait des parterres de fleurs. Les bordures de buis, qui avaient pour le moins cent ans, formaient sur le sable jaune des lignes parallèles d'un vert obscur, entre lesquelles s'élevaient les longues hampes de la rose trémière, les cocardes multicolores du dahlia sans parfum et les disques nuancés de l'élégante reine-marguerite. Les plantes plus délicates, les arbres exotiques, qui deviennent des arbustes dans nos climats brumeux, les orangers, les géraniums odorans, fleurissaient dans des caisses, autour d'une fontaine en rocaille dont le bassin était couvert de nénuphars et de nélumbiums.

Irène fit le tour du parterre, cueillit une branche de rose-thé et revint prendre place devant une petite table disposée à l'entrée de la serre, et sur laquelle Mme Gervais avait étalé déjà les godets, les pinceaux et les couleurs.

— Voilà encore bien des pages blanches! dit la gouvernante en ouvrant l'album.

— Je vais me dépêcher de les remplir, répondit vivement Mlle de Kerbrejean; vous savez, ma bonne amie, il faut que j'aie fini quand mon père arrivera, dans deux mois peut-être.

— Pas avant le jour de l'an, je crois, dit Mme Gervais.

— Mais pas après, j'espère! murmura Irène avec un soupir. Mon Dieu, plus ce moment tant désiré approche, et plus le temps me paraît long!

Deux heures plus tard, le chevalier rentra.

— Bonjour, ma petite reine, dit-il à sa nièce qui accourut joyeuse au-devant de lui; le temps s'est remis au beau; j'ai eu grand regret de ne t'avoir pas emmenée.

— Et moi un plus grand regret encore de ne pas vous avoir suivi, répondit-elle en l'embrassant,

— Qu'as-tu fait en mon absence? reprit-il tendrement.

— J'ai peint la belle rose-thé que nous avons vue fleurir pour la première fois cette année.

— Tu vas me montrer cela.

— Non, non, pas encore! s'écria Irène en lui barrant le passage; il faut que j'y retouche. Allez-vous-en vite; moi, je vais ranger mon album, et dans un moment je vous rejoins.

Elle retourna vers la serre, et le chevalier entra avec Mme Gervais dans le salon.

— Qu'est-ce que cela? dit le chevalier en avisant une lettre sur la table; un pli à l'adresse de Mlle de Kerbrejean?

Il sonna pour demander qui avait apporté cette missive. Le domestique répondit que c'était un enfant du village.

— Voyons, je vous prie, monsieur le chevalier, dit la gouvernante étonnée et vaguement inquiète.

— Vous ne connaissez pas cette écriture? lui demanda le chevalier.

Elle fit un geste négatif.

— Je prends sur moi de rompre le cachet, s'écria-t-il, et il lut à haute voix :

« Mademoiselle,

« Après l'affront que j'ai reçu, ma dignité me défend de reparaître en votre présence : je vais quitter le pays, ne sachant où je porterai mes pas. Si quelque jour vous entendez dire qu'un malheureux a mis fin à sa triste existence, souvenez-vous de mes dernières paroles... Celui qui se dira jusqu'à son dernier soupir votre dévoué

« Célestin Piolot. »

Pendant cette lecture, la prudente Mme Gervais ne savait ce qu'elle allait répondre; mais, lorsqu'elle eut entendu la dernière phrase, elle se décida à taire la vérité au chevalier, qui fronçait le sourcil, parce qu'il trouvait sans doute que le mot dévoué tout court n'était pas suffisamment respectueux.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il en haussant les épaules; quel affront ma nièce peut-elle avoir fait à ce garçon?

— Aucun assurément, répondit Mme Gervais; il a été traité comme il le mérite, voilà tout. Cette après-midi il est venu, ainsi que cela lui arrive quelquefois. Irène a eu avec lui une sorte d'explication, et elle a vu clairement qu'il ne se souciait point du mariage auquel on avait pensé; alors elle lui a fait comprendre qu'il devait cesser ses visites.

— La déclaration était un peu brusque peut-être, observa le chevalier; je m'étonne qu'Irène n'ait pas eu plus de ménagemens.

— C'est que ce garçon l'aura blessée par ses façons d'agir, répondit évasivement Mme Gervais; il aura ouvertement dédaigné la pauvre Mimi...

— Le drôle en est bien capable! murmura le chevalier; mais pourquoi prend-il ces airs désespérés?

— Qui le sait? fit Mme Gervais en haussant les épaules.

— Il est inutile de remettre cette lettre à Irène, reprit le chevalier.

— C'est tout à fait mon avis, répondit vivement la gouvernante; elle n'a que faire de recevoir la confidence des sentimens et des résolutions de Célestin Piolot.

Irène entra un instant après, et il ne fut question de rien. Tout semblait fini là; mais dans la soirée Magui arriva, chargée de quelques volumes empruntés à la bibliothèque du chevalier; Célestin les renvoyait simplement en se faisant excuser de ne pas les rapporter lui-même. La vieille servante ne dépassa pas l'antichambre; mais Mme Gervais l'entendit qui disait avant de se retirer : — Je m'en retourne au plus vite... Célestin est rentré aujourd'hui avec un visage qui m'a fait peur... il s'est mis à écrire, et a déchiré pour le moins

vingt lettres avant d'en réussir une; puis il est ressorti, et puis revenu, toujours avec la même figure bouleversée... Je le crois très malade...

Célestin Piolot était sorti du manoir avec la ferme intention de partir le lendemain; mais un tel acte de raison et de fermeté était déjà au-dessus de ses forces. Une attraction fatale le retint dans les lieux qu'habitait Mlle de Kerbrejean; il lui sembla que le bonheur de l'apercevoir quelquefois de loin compensait suffisamment la douloureuse humiliation, les difficultés, les amertumes d'une telle situation. Après avoir lutté faiblement contre sa passion, il s'y abandonna avec les muettes ardeurs, les secrets transports d'une nature exaltée et portée aux voluptés mystiques. Le malheureux rôdait jour et nuit aux environs du manoir avec les allures d'un fou. Malgré les orages d'automne, si longs et si fréquens sur cette côte, il allait se promener un livre à la main sur les hauteurs boisées qui dominent la grève, et d'où son regard plongeait dans les vastes jardins du manoir. Souvent il restait là jusqu'au soir, assis contre un tronc d'arbre, les pieds dans la mousse humide, épiant avec une infatigable attention les moindres indices de ce qui se passait dans la demeure des Kerbrejean. La circonstance la plus insignifiante lui causait des émotions indicibles; une porte qui s'entr'ouvrait, le pli d'un rideau qu'une main invisible soulevait, une forme vague qui se dessinait derrière les vitres, faisaient battre son cœur avec violence et blêmir son visage. Plus d'une fois, la nuit, les douaniers l'avaient aperçu errant au bord de la mer; mais ils s'étaient contentés de le surveiller un moment à distance et n'avaient pas deviné le motif de sa course nocturne : s'ils l'eussent mieux observé, ils auraient vu qu'il marchait au hasard, les yeux fixés sur une petite clarté qui tremblottait derrière les rideaux blancs de la chambre d'Irène. Les bonnes gens de P..... appréciaient diversement cette manière de vivre : les uns disaient que Célestin avait perdu l'esprit; mais le plus grand nombre avait la conviction que le sang des Piolot s'était réveillé en lui, et qu'il rôdait ainsi pour faire la contrebande.

Cependant le triste amoureux s'enhardit jusqu'à venir sous les murs du manoir, et par une nuit sombre et pluvieuse il resta plusieurs heures au seuil de cette porte qu'il ne pouvait plus franchir désormais. Une fois enfin il osa escalader le mur de clôture et pénétrer dans le jardin; de là il gagna la serre et ne se retira qu'à l'aube, en emportant quelques brins de réséda qui se flétrissaient depuis trois ou quatre jours sur la table où Mlle de Kerbrejean laissait son petit attirail de peinture.

Le lendemain matin le chevalier vint au-devant de sa nièce en disant : — Bonjour, mon cœur; comment as-tu dormi cette nuit? fort mal, n'est-ce pas? les chiens ont fait un bruit horrible.

— Oh! j'ai eu peur, mon bon oncle, répondit-elle en l'embrassant.

Pyrame aboyait avec tant de furie dans la cour, que j'ai pensé qu'il flairait des voleurs là dehors.

— Les murs sont épais et les portes solides; nous aurions pu dormir tranquilles, fussent-ils une bande devant le manoir; pourtant j'ai été vingt fois au moment de me lever pour voir d'où provenait ce vacarme.

Mimi, qui se trouvait là, intervint alors dans la conversation.

— Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive, dit-elle en s'approchant de la fenêtre devant laquelle Irène et son oncle étaient debout; l'autre nuit, les chiens ont aboyé avec tant de colère, que je me suis levée pour regarder à travers les persiennes s'il n'y avait personne là dehors. Il faisait un peu de lune, et j'ai vu, j'ai vu très distinctement un homme arrêté là-bas, sous le troisième tilleul, de ce côté.

— Un homme! un étranger! s'écrièrent à la fois le chevalier et Mlle de Kerbrejean.

— Il avait la tournure de Célestin Piolot, ajouta froidement Mimi.

Irène releva la tête avec un mouvement de surprise inquiète, et le chevalier repartit en haussant les épaules :

— Célestin! eh! qu'aurait-il fait là, tout seul, au milieu de la nuit?...

— Ce qu'il fait tout le long du jour, répliqua Mimi; est-ce que vous ne l'avez pas vu cent fois passer et repasser là bas dans le chemin, le nez en l'air et les mains dans ses poches, comme un grand niais qu'il est?

— Ma foi, non, répondit le chevalier, je ne l'ai jamais rencontré; mais quand même, ce ne serait pas une raison pour me faire croire qu'il vient ici la nuit rêver au clair de la lune; vous vous êtes trompée, mademoiselle Mimi.

— Ah! par exemple! murmura-t-elle, blessée.

Et sur-le-champ elle sortit du salon.

Un moment après, le jardinier parut à la porte. C'était un bon vieux paysan léonais, à la face carrée, au regard sérieux, et d'une physionomie calme jusqu'à l'impassibilité.

— Monsieur le chevalier, dit-il, je vous fais mes excuses de vous déranger avant le déjeuner; mais il faut absolument que je vous parle.

— Avance, mon brave Pierre, et explique-toi, répondit le chevalier en prenant sous son bras le bras d'Irène, qui s'était rapprochée de lui, saisie d'une vague appréhension.

— Monsieur le chevalier ne voudra peut-être pas me croire, reprit Pierre; pourtant ce que je vais lui dire est certain : quelqu'un s'est promené cette nuit dans le parterre.

— Est-ce que tu l'as vu? demanda le chevalier d'un air incrédule.

— Le promeneur? non; mais j'ai vu les semelles de ses bottes, empreintes sur le sable; de vraies bottes; cela se connaît au talon. Depuis que M. le comte est parti, je n'ai jamais vu dans le jardin de traces semblables, sauf le respect que je vous dois; mais il y a bien autre chose encore : on est entré dans la serre...

— C'est quelque maraudeur qui aura volé nos citrons et nos oranges vertes.

— Non, non, monsieur le chevalier, il n'a rien pris; au contraire il a laissé quelque chose, il a laissé cela, répondit Pierre en tirant de sa poche un vieux carnet assez sale, imprégné d'une certaine odeur mélangée d'herbes aromatiques et de bouts de cigares.

Le chevalier ouvrit le carnet et lut à haute voix sur la première page:

Chaque jour, animé d'un plus tendre délire,
Pour chanter tes attraits j'accorderai ma lyre.
Oh! ange ailé.....

— Quelle platitude! interrompit Irène, saisie d'une mortelle confusion à la seule pensée que son nom se trouvait peut-être mêlé à ces détestables rimes.

— Oh! ange ailé!... répéta le chevalier en riant; le quidam n'a pas fait sa rhétorique.

Il acheva de feuilleter le carnet, dont toutes les pages étaient barbouillées de vers inachevés et de phrases décousues; puis il reprit d'un ton plus sérieux : — Ce n'est pas la peine de déchiffrer toute cette poésie saupoudrée de fautes d'orthographe. Évidemment c'est Célestin Piolot qui en est l'auteur, je reconnais son écriture.

— Vous l'aviez vue déjà? fit Irène avec surprise.

Le chevalier se mordit la lèvre et reprit : — Conçoit-on rien à la conduite de ce drôle! Assurément ce n'est point pour voler un bouquet qu'il s'est introduit dans la serre; mais quel pouvait être son but? Il faut que j'éclaircisse cela.

— A quoi bon? dit vivement Irène; mieux vaudrait, je crois, faire semblant d'ignorer cette extravagance, qui ne se renouvellera pas.

— J'y mettrai bon ordre, répondit le chevalier; à l'avenir, on lâchera Pyrame tous les soirs, et quand il fera sa ronde dans les jardins, personne ne sera tenté de sauter par-dessus la muraille. Entends-tu, Pierre? ajouta-t-il en se tournant vers le vieux jardinier.

— Oui, monsieur le chevalier, répondit celui-ci; la nuit je lâcherai les chiens de garde, et soyez tranquille, à la moindre alerte je serai sur pied. Si ce petit Célestin s'avise d'enjamber encore une fois la muraille, il peut être sûr d'avance de recevoir dans sa culotte toute la charge de mon fusil.

— Ah! mon Dieu, Pierre, ne faites pas cela, s'écria Irène; vous pourriez le tuer...

— Soyez tranquille, mademoiselle, répondit-il, je chargerai mon fusil avec une poignée de gros sel.

— Bien. Tu peux te retirer à présent, et pas un mot à personne de tout ceci, mon vieux Pierre, dit le chevalier en s'asseyant pour lire sa gazette.

Mlle de Kerbrejean alla aussitôt trouver sa gouvernante et lui raconta avec émotion ce qui venait de se passer. — Ah! ma bonne amie, j'ai été dans une terrible angoisse, dit-elle en finissant. Lorsque cette Mimi a nommé Célestin Piolot, j'ai eu comme une sueur froide, et tandis que mon oncle lisait les vers, j'étais prête à pleurer de confusion... A présent je n'oserai plus sortir ni regarder par la fenêtre, de peur d'apercevoir cette longue figure pâle... Mon Dieu! que tout cela me donne de tourment!

— Calmez-vous, chère petite, dit Mme Gervais en l'attirant doucement sur ses genoux et en la baisant au front. En vérité, il n'y a pas lieu de se mettre dans un tel souci... Tant pis pour ce jeune homme s'il a la manie de faire des promenades extravagantes et des vers ridicules, cela ne vous regarde pas.

— Je voudrais bien ne plus entendre parler de lui! murmura Irène.

— Vous serez satisfaite, je vous le promets, répondit simplement la gouvernante.

La prudente femme savait déjà une partie de ce qu'Irène venait de lui révéler; sa surveillance avait abouti aux mêmes découvertes que la jalouse curiosité de Mimi, et depuis quelque temps elle songeait aux moyens de couper court à l'absurde roman que Célestin Piolot filait avec une si déplorable persévérance. La scène d'escalade nocturne lui parut si audacieuse, qu'elle résolut d'agir immédiatement.

Ce jour-là même, après la veillée, lorsque Mlle de Kerbrejean se fut retirée dans sa chambre, la gouvernante redescendit au salon et vint reprendre sa place devant le guéridon où elle avait à dessein laissé son ouvrage. Le chevalier lisait encore au coin du feu : — Eh bien! madame Gervais, dit-il en posant son livre, que pensez-vous de ce qui est arrivé la nuit dernière? Évidemment il s'agit d'une amourette, et je n'ai pas voulu m'expliquer là-dessus devant ma nièce, mais je suis bien aise d'en causer avec vous. La chose est claire, ma chère madame Gervais : Célestin Piolot saute par-dessus les murailles et compose des vers exécrables pour les beaux yeux de Mlle Mimi.

— Il a grand tort, car elle ne peut le souffrir, répondit tranquillement la gouvernante.

— Voyez un peu! fit le chevalier en haussant les épaules. En vérité, on devrait déclarer cela à cet amoureux transi, afin que dorénavant il ne s'expose plus à se rompre le cou, à être mangé par

Pyrame, ou à prendre un rhume de cerveau pour l'amour de cette ingrate.

— Il s'apercevra bien lui-même qu'elle le dédaigne, et tout finira là, répliqua Mme Gervais d'un air indifférent. — Et après un silence elle ajouta, en laissant aller son ouvrage et en se rapprochant du foyer : — Avez-vous remarqué, monsieur le chevalier, combien l'humeur d'Irène est changée depuis quelque temps?

— Oui, ma chère madame Gervais, répondit-il avec un soupir; elle n'a plus la même sérénité, la même gaieté enfantine. Un rien la trouble et l'agite. Elle est triste ou joyeuse sans savoir pourquoi. Que voulez-vous? notre petite fille n'existe plus, le temps nous l'a changée en une grande demoiselle de dix-sept ans!

— Elle ne s'ennuie pas encore, mais elle s'inquiète, reprit Mme Gervais. L'espérance qu'elle a de revoir bientôt son père est mêlée d'une sorte d'anxiété. Elle compte les jours à présent, et moi je tremble que l'arrivée de M. le comte ne soit pas aussi prochaine que nous l'avions pensé.

— Je ne l'attends plus, répondit le chevalier en baissant la voix. S'il devait être ici avant la fin de l'année, j'aurais reçu, par la dernière malle de l'Inde, la nouvelle de son départ. Selon toutes les probabilités, nous ne le reverrons pas avant le printemps prochain.

— Ce retard fera verser bien des larmes à Irène, dit Mme Gervais. L'hiver va lui paraître bien long, si nous sommes seuls comme les autres années. Cette enfant tombera dans la mélancolie quand elle saura qu'il lui faut attendre encore plusieurs mois le bonheur qu'elle croit si prochain. Heureusement on n'est pas inconsolable à cet âge, et il suffit d'une petite distraction pour dissiper un grand chagrin. — Vous pouvez aisément consoler Irène, monsieur le chevalier.

— Je vous comprends, répondit-il en souriant. Vous croyez donc qu'il serait à propos de faire ce voyage sans plus attendre? J'y songeais déjà. Voici la dernière lettre de Mlle de Kersalion, ajouta-t-il en tirant un papier de son portefeuille; elle renouvelle son invitation dans des termes si pressans, que, n'étant pas encore décidé à accepter, je n'ai pas voulu montrer à Irène le passage qui la regarde. Notre bonne cousine lui dit qu'elle se meurt d'impatience de la voir, et Mme de Kersalion, qui affirme depuis trente ans qu'elle est au bord de la tombe, ajoute de sa main qu'elle ne veut pas quitter ce monde sans avoir serré sur son cœur l'héritière des Kerbrejean.

— Nous irons donc à Paris bientôt? s'écria Mme Gervais d'un air de vive satisfaction.

Ce mouvement spontané d'une personne ordinairement si calme et si contenue frappa le chevalier : — Ah! mon Dieu, fit-il, ma pauvre Irène commence donc à s'ennuyer dans notre solitude?

— Pas encore, pas encore, répondit gaiement Mme Gervais; le jeune oiseau reste volontiers dans sa mousse, mais il secoue ses petites ailes et avance la tête hors du nid.

Les préparatifs du voyage se firent si promptement, que personne n'en eut connaissance au dehors. Soit par hasard, soit à dessein, Mme Gervais occupa les gens de manière qu'ils n'eurent pas le temps d'aller jaser dans le village, et Magui elle-même, cette gazette ambulante de la localité, ignora jusqu'au dernier moment que les Kerbrejean allaient à Paris.

La veille de la Toussaint, Célestin Piolot sortit, comme d'habitude, vers midi, un livre sous le bras, son chapeau mou rabattu en gouttière devant les yeux, et son paletot boutonné jusqu'au menton. Le ciel était chargé de nuages sur tous les points de l'horizon, et une petite pluie froide tombait sans interruption depuis le matin. En passant devant le manoir, le triste amoureux remarqua avec quelque surprise que les persiennes du premier étage étaient toutes fermées; mais cette circonstance n'éveilla dans son esprit aucune supposition. Il poursuivit son chemin jusqu'à mi-côte d'une hauteur couverte d'arbres aux rameaux serrés, de halliers inextricables, et s'arrêta sous un rocher au pied duquel il y avait une excavation tapissée de lierre, où l'on était à peu près à l'abri de la pluie. Le temps devenait plus mauvais : d'impétueuses ondées bruissaient dans les feuillages jaunis et lavaient les sentiers glissans. Célestin s'assit contre le rocher, les jambes serrées et les coudes sur les genoux. De cette place, on apercevait le parterre avec ses méandres de buis, et par-delà les vitrières de la serre, dans laquelle on avait rentré déjà les plantes et les arbustes exotiques; mais en ce moment la pluie étendait comme un rideau grisâtre devant cette perspective, et Célestin essayait inutilement de distinguer s'il y avait du monde derrière le mur transparent qui garantissait les orangers frileux des rigueurs de la température. Une ou deux fois cependant il crut entrevoir une femme vêtue comme Mlle de Kerbrejean qui passait contre les vitrières. Cette illusion suffisait au bonheur de toute sa journée. Après une heure d'attente et de contemplation, il se leva et reprit le chemin de P..., l'esprit exalté, le cœur enflammé de passion et tout le corps pénétré d'une humidité glaciale. Comme il passait lentement sous la terrasse, il vit venir Magui; la vieille femme sortait du manoir, et elle accourait au-devant de Célestin.

— Voici une nouvelle surprenante! cria-t-elle en lui barrant le passage; savez-vous ce que je viens d'apprendre? M. le chevalier, mademoiselle et Mme Gervais, la gouvernante, sont partis ce matin...

— Ah! fit Célestin avec un soubresaut et en s'arrêtant la figure pâle et décomposée, comme si la foudre était tombée sur lui.

— Ils sont partis au petit jour, dans la berline, continua Magui; malgré le mauvais temps, ils auront été d'une traite à Morlaix, et à l'heure qu'il est ils sont déjà sur le bateau à vapeur. Demain, il seront au Havre, et après demain à Paris; c'est Mimi qui m'a conté tout cela; elle est aimable, cette petite, quand elle veut.

— Ah! ils l'ont laissée ici! murmura Célestin sans savoir ce qu'il disait.

— Elle est restée sous la garde de Perrine, la vieille femme de chambre, répondit Magui, et elle est contente... A présent il lui semble qu'elle est la maîtresse du manoir. — Ah! me disait-elle tantôt, je ne m'ennuierai pas toute seule... Dame Perrine ne me commandera pas... Je me lèverai quand je voudrai, et me coucherai de même... J'irai lire dans la bibliothèque... je me promènerai quand il me plaira, et je mettrai tous les jours mes robes du dimanche... Ensuite elle m'a demandé de vos nouvelles d'un certain air qui m'a prouvé qu'elle vous porte amitié... Que lui dirai-je de votre part quand je la verrai?

— Vous lui direz que je me porte bien, répondit brusquement Célestin; et sans écouter plus longtemps la vieille servante, il rebroussa chemin et s'en alla errer dans les bois jusqu'à la nuit close.

Magui était trop accoutumée à ces façons d'agir pour concevoir le moindre soupçon; après avoir fait le tour du village pour répandre et commenter la grande nouvelle, elle était rentrée au logis pour préparer le dîner de son maître, et l'avait patiemment attendu comme à l'ordinaire. Lorsqu'il revint, il avait l'air d'un naufragé que la mer vient de jeter sur le rivage; ses habits étaient ruisselans; son chapeau mou, rempli d'eau comme une éponge, lui tombait sur les yeux, et ses cheveux étaient collés en mèches plates le long de son visage blême.

— Bonté divine, comme vous voilà fait! s'écria Magui, qui, ayant prévu le cas, avait allumé un fagot dont les clartés réjouissantes remplissaient la salle; passez vite d'autres hardes et réchauffez-vous un peu avant de manger; vous avez l'air tout morfondu.

— Je n'ai pas froid, répondit laconiquement Célestin.

— Alors mettez-vous à table; voilà trois heures que le dîner vous attend.

— Je n'ai pas faim.

— En ce cas vous êtes malade. Ça n'est pas étonnant avec la vie que vous menez. Je vais vous faire une bonne infusion d'armoise; quand vous l'aurez dans l'estomac, vous vous mettrez bien chaudement dans votre lit clos pour suer la promenade d'aujourd'hui, et demain il n'y paraîtra plus.

— Je n'ai pas le temps de me coucher, répondit Célestin; il faut

que je veille cette nuit pour faire mes préparatifs de voyage : demain matin je pars...

— Que me dites-vous là? s'écria Magui stupéfaite, et où allez-vous?

— A Paris.

— Tiens! vous aussi? reprit la vieille femme de plus en plus étonnée; vous y verrez peut-être les Kerbrejean?

— C'est possible, répondit froidement Célestin.

— En voilà des événemens coup sur coup! murmura Magui, et que vais-je devenir, moi?

— Vous m'attendrez ici tranquillement et prendrez soin du logis.

Et sans plus tarder il alla ouvrir la vieille armoire, le vieux bahut, et commença à en tirer ses meilleurs effets.

Magui le considéra un moment en silence; puis, venant à lui, elle lui dit : — Écoutez, Célestin Piolot : je ne suis qu'une pauvre femme à vos gages; mais c'est précisément parce que je mange votre pain que je dois vous parler selon ma conscience. Vous suivez un train de vie qui gâte vos affaires et vous nuit de toutes façons. Je sais bien que vous êtes sage; mais mieux vaudrait pour vous dépenser quelque argent au cabaret, après avoir fait une bonne journée, que de courir du matin au soir à travers champs en bayant aux corneilles. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Restez au logis, travaillez de votre état, et mariez-vous avant la fin de l'année.

Célestin Piolot haussa les épaules avec une espèce d'éclat de rire : — Que je me marie, moi! dit-il sourdement; c'est impossible...

— Impossible! pourquoi? répliqua Magui; les partis ne manquent pas. Un bel homme comme vous, qui a pignon sur rue et de bons écus chez le notaire, est sûr de ne pas mourir garçon, à moins qu'il n'ait l'ambition d'épouser la fille du roi de France ou bien une Kerbrejean!

Ces derniers mots firent tressaillir Célestin; il regarda Magui d'un air troublé, comme pour lui demander si elle avait surpris son secret; mais la vieille femme, qui n'avait jamais songé à une telle énormité, poursuivit en clignant des yeux : — On a été jeune; on sait par expérience comment l'amour vient aux filles; j'en connais une qui aura du chagrin en apprenant votre départ...

— Qui donc? Cette petite Mimi? fit Célestin avec un dédain superbe; j'espère qu'elle ne s'est pas mis en tête une pareille folie; si cela était par malheur, eh bien! mon absence la guérira!...

IX.

Célestin Piolot partit en effet le lendemain; sa vieille ménagère l'accompagna un bout de chemin, et, après lui avoir fait ses adieux,

elle se hâta de courir au manoir, afin d'être la première à raconter comment son jeune maître s'était décidé aussi à aller faire un tour jusqu'à Paris la grande ville.

A cette nouvelle, Mimi ne manifesta qu'une médiocre surprise et répondit laconiquement :—Il s'ennuyait ici, apparemment; eh bien! bon voyage!...

Pourtant, lorsque Magui l'eut quittée, elle alla se cacher au fond du jardin et elle pleura longtemps. Les jours suivans, elle fut triste et de mauvaise humeur, puis elle se consola et tâcha de se désennuyer en se permettant tout ce qui lui avait été jusque-là défendu. Souvent elle s'échappait pour aller se promener au loin dans la campagne, ou bien pour faire le tour de la baie dans la barque de quelque pêcheur. Au retour, elle essuyait sans s'émouvoir les remontrances de la bonne vieille Perrine, et, comme pour lui prouver le cas qu'elle faisait de ses admonestations, elle recommençait le lendemain ses courses vagabondes. Une fois elle s'en alla ainsi toute seule jusqu'à Roscoff, fit un tour sur le port, et revint enchantée d'avoir rencontré quelques matelots ivres qui couraient les cabarets bras dessus bras dessous en chantant des chansons à boire. Ses instincts s'étaient réveillés à leur aspect; elle avait éprouvé une vague tentation de poursuivre son chemin au hasard, et de recommencer la vie insouciante et libre qu'elle avait menée dans son enfance.

Cependant l'hiver avait emporté les dernières feuilles, et le soleil ne se montrait plus qu'à de rares intervalles à travers la pluie et les brouillards. Mimi ne put continuer ses promenades, et il lui arrivait parfois de passer toute une semaine sans que le mauvais temps lui permît de franchir la porte du manoir. Un jour de désœuvrement, d'ennui désespéré, elle s'avisa de bouleverser la bibliothèque du chevalier. Il y avait dans un recoin quelques volumes oubliés depuis vingt ans peut-être; c'étaient des romans du siècle dernier : *Gonzalve de Cordoue*, *Estelle* et deux ou trois livres du même genre; Mimi s'en empara et les lut avidement. Ces fictions l'intéressèrent beaucoup, non qu'elle comprît grand'chose aux langoureuses tendresses de l'amant d'Estelle, aux sentimens chevaleresques de l'héroïque serviteur d'Isabelle la Catholique; mais ces grandes aventures, ce mot d'amour écrit dans toutes les pages, ces portraits de héros tous jeunes et charmans, enchantaient son imagination, et lui faisaient rêver un amant beau comme Némorin, vaillant comme Gaston de Foix, et comblé d'honneurs et de puissance comme Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. Le souvenir de Célestin Piolot était bien effacé par ces nobles figures; Mimi ne songeait plus à lui qu'avec un amer dédain; il lui faisait l'effet d'un croquant, avec ses aïeux les contrebandiers, son talent pour fabriquer les serrures et son héritage de quinze mille francs.

Deux mois environ s'écoulèrent ainsi, et l'on attendait d'un moment à l'autre les maîtres du manoir, lorsque Nicolas, l'un des domestiques qu'ils avaient emmenés à Paris, arriva un matin chargé des ordres du chevalier et des commissions de Mlle de Kerbrejean. Le chevalier faisait savoir que son absence se prolongerait jusqu'à la fin de l'hiver, et Irène envoyait d'avance à tout le monde ses cadeaux du jour de l'an; de plus elle écrivait à Mimi une lettre de souvenir et d'amitié. Ce peu de lignes ne contenait aucun des épanchemens auxquels les jeunes filles se laissent volontiers aller dans leur correspondance, mais il y régnait comme une expansion involontaire des vives impressions, du complet bonheur d'une âme jeune qui s'ouvre à des émotions inconnues, à une nouvelle vie. Mimi s'en aperçut vaguement, et elle dit avec un soupir de regret, peut-être d'envie : — Ah ! que je voudrais bien être à Paris, moi aussi... Mademoiselle est heureuse là-bas... elle ne songe guère à revenir.

Le soir, à la veillée, Nicolas raconta ses impressions de voyage. L'honnête garçon avait un esprit naturellement diffus, et la multitude de choses qu'il avait vues contribuait encore à embrouiller ses idées.

— Quand je songe à la vie qu'on mène là-bas, j'en suis encore tout ahuri, dit-il naïvement; bêtes et gens ne sont jamais en repos : les maîtres font des visites tout le jour et vont au bal toute la nuit, de manière que les voitures roulent d'un soleil à l'autre; mais grâce au ciel, dans la maison de Mme de Kersalion on n'a pas ces habitudes-là, et l'on n'y entend guère plus de bruit qu'ici. Le logis est au milieu d'un beau jardin, près du village de Neuilly. Quand je dis village, n'allez pas vous figurer deux ou trois ruelles avec des maisonnettes mal bâties et une petite place au milieu; on voit à Neuilly je ne sais combien de belles rues, et le roi y a un château. La maison de Mme de Kersalion n'est pas aussi grande que le manoir, mais elle est garnie de beaux meubles, et le beau linge, la belle argenterie, y foisonnent comme ici. Je sais cela, moi, qui ai aidé la femme de charge à ranger les armoires. L'appartement qu'on avait préparé pour M. le chevalier et pour mademoiselle est des plus magnifiques. Je n'en finirais pas si je voulais seulement vous détailler tout ce qu'il y a sur les cheminées et sur les étagères : il m'aurait fallu deux ou trois heures pour épousseter tout cela, si j'avais osé y toucher. Les premiers jours, on resta en famille; mais ensuite il vint beaucoup de monde. Toutes les dames que Mme la comtesse fréquentait de son vivant, lorsqu'elle venait à Paris, ont fait toute sorte de politesses à sa fille. Tous les jours il arrivait de nouvelles invitations. Mademoiselle est allée au bal plusieurs fois; on partait à dix heures, et c'est toujours moi qui suivais... Il fallait voir quand elle faisait son entrée, conduite par M. le chevalier; c'était un fracas, une admira-

tion... On sait bien dans l'antichambre tout ce qui se dit dans les salons, et j'étais glorieux.

— Qu'est-ce qu'on disait donc? interrompit brusquement Mimi, qui avait l'air de sommeiller au coin du feu.

— On disait que mademoiselle est la plus belle personne de France, répondit Nicolas, et de fait je crois que c'est la vérité. On ne s'en apercevait pas ici parce qu'on était accoutumé à la voir, et puis parce qu'elle n'avait jamais mis ces belles toilettes qui lui vont si bien.

— Quelles toilettes? demanda encore Mimi.

— Des robes de dentelle, des fleurs, des rubans dans les cheveux et des colliers de perles, et bien d'autres parures. C'était Mlle de Kersalion qui choisissait tout cela, et les jours de bal elle prenait plaisir à habiller de ses mains mademoiselle. Il faut vous dire qu'elles ont pris l'une pour l'autre autant d'amitié que si elles avaient passé toute leur vie ensemble.

— C'est fort naturel, dit alors la vieille femme de chambre; feu Mme la comtesse était une Kersalion, et il n'y a pas de parens plus proches, que je sache.

— Je vous demande excuse, dame Perrine, répondit Nicolas; il y a M. le duc de Renoyal.

— Je ne savais pas cela, dit-elle gravement. S'il s'agissait des Kerbrejean, je pourrais vous dire toutes leurs alliances; je ne suis pas aussi bien au fait pour les Kersalion.

— Le duc de Renoyal! répéta Mimi; c'est un grand seigneur?

La question parut impertinente et niaise à Nicolas; il haussa les épaules et reprit : — La parenté vient du côté de Mme de Kersalion; elle appelle M. le duc son neveu, ou bien Gaston, tout familièrement. Comme elle ne sort pas à cause de ses infirmités, il vient lui rendre visite souvent. Je courais toujours à la grille pour le voir arriver avec son bel attelage bai brûlé, son cocher poudré et ses valets de pied en grande livrée : certainement, sa majesté le roi n'a pas de plus beaux équipages que les siens.

Mimi se figura aussitôt un jeune homme fier, élégant, environné de luxe et habillé comme un prince des contes de fées; la pensée qu'il pourrait aimer Irène traversa vaguement son esprit, et, par une suite d'idées naturelle, elle dit tout à coup : — Et Célestin Piolot? est-ce que vous ne l'avez pas rencontré là-bas?

— J'allais oublier de vous parler de ce songe-creux! s'écria Nicolas. Je ne sais comment cela se fait, mais il est partout : on le rencontre à tous les coins de rue; souvent il a passé à côté de la voiture, et même une fois il faillit se faire écraser entre les roues. Un jour que M. le chevalier et mademoiselle sortaient du grand Opéra et que je venais de faire avancer la voiture, je me trouvai face à face

avec lui; il était en grande tenue : le gilet blanc, les gants jaunes et l'épingle d'or à la cravate; je lui donnai le bonsoir, mais il eut l'air de ne pas me reconnaître. Le lendemain, je le vis encore. On allait visiter l'église de Notre-Dame; j'étais sur le siége à côté du cocher, tenant un parapluie, parce qu'il pleuvait fort. En arrivant à la barrière, je reconnus Célestin Piolot qui s'en allait les bras balans et son chapeau sur le nez; apparemment il suivit la voiture au pas de course, car je le retrouvai devant Notre-Dame au moment où je descendais pour abaisser le marchepied.

— Il devait être bien crotté, fit dédaigneusement Mimi.

Le surlendemain, vers le soir, — c'était la veille de Noël, — dame Perrine dressait elle-même le couvert dans la salle où les gens prenaient leurs repas et se chauffaient durant l'hiver. Le soleil venait de disparaître à l'horizon embrumé, et les clartés du foyer, luttant victorieusement contre un dernier rayon de jour, illuminaient les lambris de reflets vacillans. Pierre, le vieux jardinier, apporta une brassée de menus branchages qu'il jeta dans la cheminée; puis il dit en regardant un tronc d'arbre debout près de la huche : — Je n'aurai pas le cœur gai ce soir, dame Perrine. Ça n'est jamais arrivé ici de brûler la bûche de Noël en l'absence des maîtres.

— Non, jamais, dit la bonne femme avec un soupir. Autrefois il y avait toujours grand gala la veille de Noël, et malgré les malheurs qui sont arrivés depuis, j'ai toujours vu la salle à manger ouverte ce jour-là et le couvert mis en cérémonie. Même l'année que le bon Dieu appela à lui Mme la comtesse et ses deux enfans, la collation fut servie comme les autres années, avec les candélabres allumés et le surtout garni de fleurs; mais on était bien triste à côté de ces places vides, et la pauvre petite Irène se prit à pleurer quand M. le chevalier lui présenta le gâteau monté, afin que, selon l'usage, elle mît la première la main au plat.

En ce moment, Mimi entra toute transie et vint s'asseoir au coin de la cheminée en disant : — Qu'il fait froid là dehors, dame Perrine! il gèle à pierre fendre. — Puis, avisant le couvert mis avec une recherche inaccoutumée, les pyramides de fruits symétriquement disposées aux coins de la table et les quatre chandeliers ornés de collerettes de papier blanc qui cantonnaient le napperon, elle ajouta : — Nous allons donc faire un grand souper?

— Oui, comme les autres années, répondit Perrine. M. le chevalier m'a envoyé ses ordres; il veut qu'on se régale céans. Ce soir nous avons une belle collation, et demain le dinde tournera à la broche. De plus, on tirera de la cave quelques bouteilles de bon vin pour boire à la santé des Kerbrejean.

Mimi croisa les mains sous son châle et se rencogna tristement

dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux tournés vers le chemin désert. Depuis deux jours, elle avait l'imagination remplie des récits de Nicolas, et elle comparait involontairement son sort avec celui de Mlle de Kerbrejean. Un vague sentiment d'envie, de douloureuse humiliation, remplissait son cœur; elle ne supportait plus la monotonie de son existence et se laissait aller à d'amères impatiences, à un chagrin profond.

Le vieux jardinier allait mettre au feu la bûche de Noël, et dame Perrine était en train de placer au centre de la table un gâteau de Savoie à cinq étages, lorsque Mimi, qui semblait plongée dans de mornes réflexions, se releva tout à coup et ouvrit brusquement la fenêtre en s'écriant : — Écoutez! écoutez!... j'entends une voiture: elle vient de ce côté...

En effet, un bruit de roues retentissait dans l'éloignement, et l'on apercevait à travers les ombres grises du crépuscule la lueur tremblottante des lanternes. Tout le monde courut à la grille, excepté Mimi, qui resta au seuil du manoir. Une chaise de poste arrivait; elle entra au grand trot et s'arrêta devant la porte.

— Monsieur le comte! s'écria la vieille femme de chambre en levant les mains au ciel.

Le comte descendit en donnant des poignées de main à tous ceux qui se pressaient autour de lui et en s'écriant : — Ma fille?... mon oncle?...

— Ils sont en bonne santé, répondit Perrine en pleurant d'émotion. Voici Nicolas qui nous a apporté de leurs nouvelles...

— Comment?... Où sont-ils?... demanda le voyageur avec une vive expression d'anxiété et d'inquiétude.

— On ne vous attendait pas, monsieur le comte, reprit Perrine, on ne vous attendait pas avant le printemps prochain, et comme mademoiselle était fort triste de ce retard, M. le chevalier l'a menée à Paris...

— Ah! c'est ma faute! murmura le comte; je devais écrire...

Il entra entouré de ses gens et aperçut alors Mimi, qui s'avançait en lui faisant la révérence.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer, dit-il en ôtant sa casquette de voyage et en saluant d'un air étonné.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le comte? fit la jeune fille en riant: je suis Mimi.

— Est-il possible? s'écria-t-il; comme vous avez grandi et embelli, mon enfant! c'est miraculeux!

— Venez, venez bien vite vous chauffer, vous devez avoir bien froid, dit-elle en ouvrant la porte de la salle basse.

Il s'assit au coin de la cheminée avec Mimi, tandis que Perrine faisait ouvrir les appartemens et allumer du feu partout.

— Ah! je ne suis pas fâché d'être arrivé enfin! dit-il en se débarrassant de ses bottes fourrées et du manteau qui l'enveloppait jusqu'aux yeux. Savez-vous, ma petite, que j'ai failli mourir de froid en route, malgré toutes mes précautions?

— Et quelle fatigue aussi! répondit-elle en l'aidant à quitter la longue écharpe de cachemire roulée autour de son cou; vous venez de faire je ne sais combien de mille lieues.

— Je suis revenu par le plus court chemin, la Mer-Rouge et la Méditerranée : c'est l'affaire de quatre ou cinq semaines. En débarquant à Marseille, j'ai calculé que je pouvais être ici pour passer les fêtes de Noël, je suis monté en chaise de poste, et j'ai voyagé nuit et jour... Qui pouvait savoir que je ne trouverais personne ici?... Enfin je comptais faire une surprise, et j'ai été surpris moi-même désagréablement. C'est un malheur. Demain je me reposerai, et après-demain je partirai pour Paris.

— Ah! si tôt! murmura Mimi avec une expression de chagrin sincère; est-ce qu'il ne serait pas mieux que M. le chevalier et mademoiselle vinssent vous trouver?

— Oui peut-être, dit le comte en jetant un regard autour de lui; je me retrouve volontiers ici, nous y jouirions plus tranquillement du bonheur de nous revoir; mais la saison est si mauvaise, que je n'ose pas faire voyager ma fille et surtout mon oncle, qui est déjà vieux.

— M. le chevalier se porte à ravir, répondit Mimi; vous le trouverez rajeuni.

— Tant mieux, tant mieux! On ne me fera pas, à moi, le même compliment.

— Mais si, je vous assure, dit Mimi en arrêtant sur le comte ses grands yeux brillans.

En lui faisant ce compliment, elle disait jusqu'à un certain point la vérité : le comte était fort changé, mais ce n'était pas tout à fait à son désavantage. Le climat de l'Inde avait effacé le vermillon trop vif de son teint et donné à sa figure amaigrie une pâleur bistrée. L'obésité menaçante qui alourdissait ses mouvemens avait disparu; sa taille avait repris des proportions sveltes, et sa tournure était redevenue élégante. Par malheur, il n'avait pas ressaisi sans compensation ces précieux agrémens : durant ces quatre années, le temps avait creusé de nombreux sillons sur son front et presque blanchi sa chevelure brune.

— Vous avez une tournure jeune, reprit Mimi après l'avoir considéré un instant; c'est comme M. le chevalier; quand on le voit de loin, par derrière, avec sa taille droite et menue, bien serrée à la ceinture, on le prendrait pour un jeune homme de vingt ans.

En ce moment, Perrine entra.

— Pardon, dit-elle, pardon, monsieur le comte, de vous laisser ainsi; mais il faut que j'aie l'œil sur les gens : ils ne savent plus ce qu'ils font, tant ils sont aises. Quel bonheur de vous revoir, surtout un jour comme celui-ci! Grâce au ciel, la salle à manger ne restera pas fermée ce soir! Nicolas dresse la table, et Pierre a mis la bûche de Noël dans la cheminée. Je suis en mesure de vous servir une collation présentable, et tout ira aussi bien que si nous eussions été prévenus. Il ne vous manquera que le bonheur d'avoir à vos côtés mademoiselle et M. le chevalier.

— C'est très bien! Perrine, je suis content, répondit le comte ne allumant philosophiquement son cigare.

— Le souper ne sera prêt que dans une demi-heure, ajouta Perrine; monsieur le comte voudrait-il prendre en attendant un biscuit dans du vin, ou bien un fruit pour se rafraîchir la bouche?

— Merci, Perrine, je ne prendrai pas la moindre chose, répondit-il; veillez seulement à ce que le vin de Bordeaux soit mis d'avance sur le buffet : vous savez qu'il ne faut pas le boire frais.

— Je vais moi-même à la cave, dit-elle en prenant son trousseau de clés.

Quoique M. de Kerbrejean aimât tendrement sa fille, il avait déjà pris son parti du contre-temps qui le privait du bonheur de l'embrasser à son arrivée, et, sa bonne humeur naturelle l'emportant sur un premier mouvement de tristesse, il se mit à causer avec Mimi. La fillette lui rendit compte de tout ce qui s'était passé dans le pays durant son absence. Elle avait une certaine verve naïve et railleuse qui divertit fort le voyageur, elle le fit rire aux larmes en lui racontant de quelle manière Célestin Piolot avait recueilli l'héritage de sa grand'mère et en faisant le détail de tout ce qu'il avait trouvé dans ce caveau mystérieux où la vieille femme enfermait précieusement à côté de ses louis d'or les hardes délabrées de trois ou quatre générations.

— Maintenant, monsieur le comte, dit-elle en finissant, il faut me raconter quelque chose à votre tour : vous avez vu tant de choses extraordinaires!

— Je vous assure que non, répondit-il; on se figure que les pays étrangers sont remplis de merveilles : ma foi, je n'ai rien vu qui m'ait frappé l'imagination.

— Alors ceux qui écrivent leurs voyages sont de grands menteurs! s'écria Mimi. M. le chevalier nous a lu souvent de ces relations, et il y avait des choses curieuses. Je me rappelle un de ces livres où l'on disait qu'à Bombay les femmes portaient des bracelets aux pieds et des anneaux d'or au bout du nez.

— C'est vrai, cela, dit-il en riant; j'en ai rapporté, de ces bijoux : je vous les montrerai.

Un moment après, Nicolas vint annoncer que M. le comte était servi, et Perrine lui dit d'un air triomphant : — Monsieur sera content, j'espère.

L'atmosphère de la salle à manger était chaude et parfumée. Le vieux jardinier avait eu le temps d'aller cueillir des fleurs dans la serre; les candélabres étaient allumés, et la bûche de Noël flamboyait joyeusement dans l'âtre.

— Il fait bon ici, le dos au feu, le ventre à table, dit le comte en s'asseyant; mais palsambleu! je ne peux pas souper seul : allons, Mimi, venez vous mettre là, en face de moi!

— Oui, monsieur le comte, répondit-elle en rougissant de joie et d'orgueil.

C'était la première fois qu'elle s'asseyait à la table des maîtres. Les domestiques se regardèrent étonnés, et la vieille Perrine eut un mouvement de secrète indignation.

Un séjour de quelques années dans les colonies anglaises n'avait point fait perdre à M. de Kerbrejean certaines habitudes. Il y avait pratiqué la bonne coutume britannique du *pass wine,* et après son dîner il restait volontiers à table, en face de quelques bouteilles de vin vieux. Son cerveau n'était point troublé par ces libations; il buvait sec et souvent sans qu'il y parût, et, après plusieurs heures de ce passe-temps, on ne remarquait rien en lui qu'un peu d'animation. Ce soir-là il fit monter quelques vins fins, et lorsqu'il eut soigneusement constaté l'amélioration que ces quatre dernières années avaient produite dans sa cave, il se trouva dans une disposition d'esprit très gaie. Mimi, excitée par sa bonne humeur, plaisantait familièrement avec lui et le divertissait beaucoup par ses saillies. Le souper de Noël se prolongea ainsi jusqu'à minuit. Alors le comte remplit une dernière fois son verre et l'éleva en disant : — A votre santé, belle Mimi!

— A votre heureuse arrivée, monsieur le comte, répondit-elle joyeusement. Ah! que vous avez bien fait de venir, et que je me suis amusée ce soir!

— Je crois qu'il est temps d'aller se reposer, ajouta-t-il en se levant; bonsoir, Mimi; à demain.

Un quart d'heure après, la jeune fille se déshabillait lentement, et du fond de sa chambre, contiguë à celle où couchait dame Perrine, elle faisait la conversation avec la bonne femme. Celle-ci ne prenait pas son parti d'avoir vu Mimi Tirelon assise à la table des maîtres, en face d'un Kerbrejean, et une certaine aigreur perçait dans ses paroles.

— Quel malheur, disait-elle, quel malheur que M. le comte soit

arrivé ainsi à l'improviste. S'il avait écrit, sa famille se serait trouvée ici pour le recevoir, et il n'aurait pas été réduit à votre compagnie.

— Soyez tranquille, il ne s'est pas ennuyé, répliqua Mimi.

— Son intention est de partir après-demain, continua Perrine, et certainement il passera le reste de l'hiver en famille à Paris...

— M. le comte n'a pas dit cela, interrompit vivement Mimi.

— C'est vrai ; mais une fois qu'il sera là, on le décidera aisément à rester.

— Si M. le chevalier et mademoiselle savaient qu'il est ici, ils viendraient, dit Mimi après réflexion.

— Certainement, répondit Perrine; mais ils ne le sauront pas. M. le comte arrivera sans avertir personne; quelle surprise et quelle joie pour sa fille!...

— Et c'est après-demain qu'il veut partir, murmura Mimi; mais, s'il fait grand froid, il restera peut-être.

— C'est possible; en attendant, faites votre prière et couchez-vous; bonsoir, répondit Perrine en éteignant sa lampe.

Mimi fit le tour de sa chambre, et alla regarder à travers les rideaux de la fenêtre.

— Quel beau temps pour voyager! s'écria-t-elle en ricanant; quoique nous soyons à Noël, il y a des papillons blancs dans l'air. Entendez-vous, dame Perrine?

— Si la neige fond en tombant, ce n'est rien, dit la bonne femme.

— Non, non, elle ne fond pas, répondit Mimi; demain, vous verrez un beau coup d'œil; la terre sera toute blanche, et il gèlera en l'air. Bonsoir et bonne nuit.

Elle ferma alors la porte de sa chambre; mais, au lieu de se coucher, elle s'assit devant une petite table, dans le tiroir de laquelle il y avait pêle-mêle de vieilles plumes, un encrier à peu près vide et quelques feuilles de papier, barbouillées pour la plupart. Après avoir trouvé à grand'peine une page blanche, Mimi se mit à écrire pour annoncer à Mlle de Kerbrejean l'arrivée de son père. Quand sa lettre fut terminée, elle la cacheta, et mit l'adresse lisiblement; puis, considérant cette lettre, la première qu'elle eût écrite en sa vie, elle murmura satisfaite : — S'il fait bien froid, M. le comte attendra, et avant qu'il se mette en route, les autres arriveront!...

Mme Charles Reybaud.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

UN

HIVER EN CORSE

RÉCITS DE CHASSE ET SCÈNES DE LA VIE DES MAQUIS.

I.

Vers la fin de novembre 1848, nous avions débarqué à Ajaccio, un de mes amis et moi, le fusil en bandoulière et nos chiens en laisse. Nous venions là prendre notre revanche d'un passage de bécasses vainement attendu sur les coteaux du Dauphiné. Les chasseurs émigrent volontiers dans ces journées déjà froides de l'automne, où les bandes d'oiseaux voyageurs dessinent leurs triangles sur les nuages argentés. Nos premiers essais en Corse n'avaient pas été heureux. On voit du port de la ville quatre ou cinq promontoires qui découpent le rivage opposé : Capitello, l'Isolella, la Torre della Castagna, Capo-di-Muro. Toujours poussés en avant par la disette de gibier, nous avions visité successivement tous ces caps jusqu'à l'extrémité du golfe. Il faut l'avouer, malgré deux bonnes journées à Capo-di-Muro, nous étions inquiets pour l'avenir; mais le moyen de se plaindre quand on déjeune sur le sable de la grève, devant un des plus beaux golfes du monde, auprès d'un grand feu sur lequel on fait griller des andouilles embrochées dans une baguette de myrte, au pied de rochers de granit rose! D'ailleurs, la ville d'Ajaccio a aussi son charme; Naples elle-même n'a pas un climat plus beau. Au milieu de la ville, il y a des allées d'orangers qui sont couverts de fruits à la Noël; la route de la Chapelle des Grecs, entre la mer et les jardins, adossée à un coteau qui la défend de la bise, peut rivaliser

avec les plus belles promenades de l'Italie. Faut-il parler encore des jouissances gastronomiques du pays, des merles gras à fendre à l'ongle, du *bruccio,* des vins du Cap Corse, de ces oranges *mandarines* si délicates, dont Malte semblait avoir le privilége et qui prospèrent bravement dans les jardins d'Ajaccio? Les merles surtout sont dignes de leur renommée. La saison de leur passage dure du 15 décembre au 15 février. C'est le moment où le myrte et l'arbousier sont couverts de fruits et les invitent à des festins parfumés. A ce joyeux métier, ils s'engraissent au point de perdre leurs formes sveltes et leur caractère goguenard. Il faut aller en Corse pour voir le merle abruti par les excès, le merle bouffi, le merle obèse! Les paysans les prennent au lacet et les apportent par centaines au marché. — Le *bruccio,* le mets national, est un gâteau de crème solidifié par la cuisson. Il n'a pas grand mérite comme fromage; mais quand on l'imbibe de rhum et qu'on le bat avec la cuiller, il atteint les proportions d'un mets rare et exquis.

Cependant nous n'étions pas venus à Ajaccio pour y passer notre saison d'hiver; encore sous le charme d'une dernière lecture de *Colomba,* nous voulions pénétrer dans ce pays dont M. Mérimée a dessiné la physionomie avec tant d'originalité et d'esprit. Il fallait donc songer à nous équiper. En Corse, comme en Orient, on voyage à cheval. Dans cette île étrange, on côtoie sans cesse l'état sauvage. Les mœurs des animaux s'en ressentent, et aussi, — faut-il le dire? — les habitudes des hommes. Les petits chevaux corses, mal pansés, mal nourris, abâtardis faute de soins, ont conservé cependant le caractère distinctif des grandes races. Abandonnés dans des clos, dans des marais, au milieu des bois, ils vivent à peu près en liberté jusqu'à ce qu'on les prenne au lacet, comme les chevaux des *pampas* américaines. Soumis à la servitude, ils conservent jusqu'à leur dernier jour une énergie remarquable. Les porcs eux-mêmes ressemblent peu à nos cochons domestiques. Les sangliers des forêts ne dédaignent point les femelles de cette portion de leur race qui a renoncé à la liberté, et ces relations secrètes produisent des métis rabougris comme les chevaux, mais alertes et couverts de longues soies grises comme leurs nobles aïeux. On s'explique, en les voyant, la méprise d'un seigneur anglais dont le yacht avait mouillé dans une des anses voisines de Bonifacio. Il était descendu à terre pour tirer quelques perdrix, quand au coin d'un mâquis il aperçut une troupe de sangliers qui dormaient dans la bauge. Il glissa des balles dans son fusil, s'approcha en rampant le long des buissons, et fit feu de ses deux coups. Deux sangliers restèrent sur la place se débattant dans la boue; les autres s'enfuirent à travers les joncs. Pendant que notre chasseur rechargeait son arme, n'osant approcher des deux animaux blessés, il fut

assailli par des bergers qui lui firent un mauvais parti. En vain fit-il briller ses livres sterling, ce dernier argument de notre vieille Europe. Les pâtres orgueilleux n'auraient eu garde d'accepter; mais en revanche ils s'emparèrent de son fusil. Encore le fier gentleman fut-il forcé, dit-on, de porter l'un après l'autre les deux cochons qu'il avait tués jusqu'à la cabane des bergers. Il s'en alla furieux de sa mésaventure. A la ville prochaine, il informa le magistrat de ce qui s'était passé. Le fusil fut rendu, et le voyageur, déjà calmé, insista pour que la procédure n'allât pas plus loin.

Nous choisîmes quatre petits chevaux velus comme des ours, mais bien découplés. Nous devions en monter deux; le troisième portait nos bagages, le dernier était pour le guide. On chercherait vainement ici de ces intrépides muletiers qui suivent à pied les caravanes dans les déserts de la Syrie. Les Corses ont un profond sentiment de l'égalité, et ils la mettent en pratique bon gré, mal gré. Les guides se posent tout d'abord sur ce pied-là. Celui-ci, du nom de Matteo, cordonnier à Ajaccio, daigna nous honorer de sa compagnie sur les bons renseignemens qu'il reçut de nous, et un matin notre petite caravane traversa la ville, en bon ordre, précédée de nos deux chiens anglais qui bondissaient joyeusement devant nous, comme s'ils avaient compris à quelle fête nous les conduisions.

Matteo nous charmait de sa conversation. Il avait à se plaindre particulièrement du préfet. « Il trahit la Corse! » s'écriait-il avec des éclats de voix sinistres. Pour beaucoup d'habitans, celui-là « trahit la Corse » qui n'a plus de places à distribuer, ou qui refuse de prendre part aux petites querelles de l'endroit. Ainsi cheminant, nous étions arrivés au sommet des montagnes. Le soleil se couchait sur la magnifique vallée d'Ornano; bientôt la lune se leva, adoucissant les aspérités du paysage, et éclaira notre entrée dans le village de Grosseto, où nous devions passer la nuit.

Nous prîmes possession de l'auberge. Pendant que nous étions attablés devant un mince souper, les habitans du hameau entraient un à un dans la salle. L'arrivée d'un étranger est un événement dans ces vallées. Ils s'étaient établis familièrement autour de nous et nous interrogeaient avec cette avidité de nouvelles qui est particulière au pays. Nous détournions habilement la conversation en leur proposant de trinquer avec nous, fort embarrassés que nous aurions été de faire à ces insulaires le portrait de tous les personnages qui occupaient en ce moment la scène politique. Le souper fini, nous étions les meilleurs amis du monde. Un des assistans tira de sa poche un *accordéon* et se mit à jouer un air de valse; voilà nos villageois qui se divisent par couples et se prennent à tourner comme des derviches. Nous considérions gravement, à travers la fumée, les tourbil-

lons de cette valse masculine, quand un des danseurs s'arrêta et proposa d'exécuter, pour l'agrément des étrangers, un pas national. Le solo commença. A peine les premières mesures étaient-elles marquées, que la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer un jeune homme mince et pâle, vêtu de velours, suivant la mode corse, et d'une tournure fière. Il introduisit après lui une jeune femme très-belle, la tête enveloppée de mouchoirs blancs, à la manière des Juives de Damas. La femme s'assit au coin du feu. La danse, un instant interrompue, recommença de plus belle, et nous vîmes avec un certain effroi se développer devant nous une danse qui n'eût pas été du goût des sergens de ville, et qui nous parut être tout bonnement la danse nationale de certains bals publics de Paris. Le jeune homme, jusqu'alors spectateur immobile, se leva brusquement au moment le plus vif, et marchant droit au danseur : « Misérable ! tu n'as pas honte de danser de la sorte devant la personne qui est avec moi, ma sœur, ma femme, ma *compagnie* enfin! Sang de la madone!... » A ce mot, dix paysans se précipitent sur le jeune homme, la main dans la poche de leur veste, serrant déjà la poignée de leur stylet. Nous nous élancions pour intervenir; mais un homme de haute taille avait arrêté les agresseurs du geste, et posant la main sur l'épaule du nouveau venu : — Jeune homme, dit-il, tu as trop parlé. Nous occupions cette salle quand tu y es entré; si ce qu'on y faisait n'était pas à ton gré, il fallait demander une chambre avec ta *compagnie*, qui n'est ni ta femme, ni ta sœur, mais une fille d'Olmeto. Si ces étrangers n'étaient pas là, tu passerais un mauvais quart d'heure; pour les honorer, nous te pardonnons; seulement laisse-nous en paix !

— Je n'ai pas peur de vous, s'écria le jeune homme en reculant jusqu'au mur, où il s'adossa pour dégaîner son stylet.

Nous parvînmes à grand'peine à terminer la querelle; mais ce qui donnait à cette scène violente un singulier caractère d'étrangeté, c'était l'impassibilité de la jeune femme. Elle était assise devant le feu; elle ne se retourna même pas au moment où la dispute pouvait devenir sanglante; elle ne fit pas un geste; elle semblait complétement étrangère à tout ce qui se passait. J'aurais voulu connaître l'histoire de cette fille au cœur d'airain. Combien de romans le voyageur croise-t-il sur sa route dont il ne voit qu'une scène par échappée! La vie est moins complaisante que les livres, et nous assistons rarement au dénoûment des drames que nous avons vus s'engager sous nos yeux. Précisément cette fois nous marchions en sens inverse des personnages que nous aurions voulu connaître, et le lendemain, quand ces deux amans entraient à Ajaccio, nous arrivions nous-mêmes à Olmeto.

Nous partîmes de ce village, en compagnie d'un chasseur du pays,

pour aller faire une excursion au bord du Taravo. Pour la première fois, nous eûmes l'occasion d'une de ces chasses que nous avions entrevues en espérance à travers les brumes de la Méditerranée. Les perdrix pullulaient dans les mâquis, et les canards le long des marais. En traversant une jachère, entre deux fourrés, je vis de loin mon chien, le nez au vent, la queue tendue et les yeux fixés sur un petit buisson qui occupait à peine la surface d'un mètre. Je m'approchai lentement, je fis le tour du buisson, je me baissai presque à fleur de terre, croyant surprendre un lièvre au gîte. Le buisson demeura impénétrable, et le chien immobile. Enfin, impatienté de cette longue recherche, je plongeai dans le massif le canon de mon fusil; une perdrix en jaillit de l'autre côté; pendant que je l'ajustais, une seconde prit son vol, et j'en vis sortir ainsi plus de douze les unes après les autres. Quand le gibier tient l'arrêt avec cette fermeté en plein hiver, on peut juger de la joie des chasseurs et de la fortune de la journée. Nous fîmes tant et si bien, que la nuit nous surprit au bord du Taravo à quatre ou cinq heures d'Olmeto.

Au lieu de retourner au village, nous prîmes le parti de passer la nuit dans une cabane en planches où s'abritaient quelques scieurs de long. Notre gibier fit les frais du souper, et les habitans du lieu partagèrent honnêtement avec nous leur lit de paille et leurs couvertures de laine. Le trajet du Taravo à Olmeto nous offrit plus d'une occasion de recommencer nos prouesses de la veille. Nos hôtes avaient mis à notre disposition un petit cheval qui nous soulagea du poids de nos carniers, et nous revînmes au village, rapportant une balle pleine de canards et de perdrix; mais, hélas! personne ne nous attendait au seuil de la maison pour nous souhaiter la bienvenue. Il n'y avait là ni maîtresse de maison, ni amis pour fêter notre glorieux retour : nous rentrâmes aussi obscurément que si nous n'avions tué qu'un moineau, et pour comble de disgrâce il n'y avait pas de broche. On fit sauter nos perdrix à la poêle. Nous pûmes prévoir ce jour-là qu'un des grands plaisirs du chasseur, la gloriole du retour, allait nous manquer pendant tout notre voyage. N'importe, nous partîmes d'Olmeto plus rassurés, et nous côtoyâmes le beau golfe de Propriano jusqu'à la vallée pittoresque au fond de laquelle coule le Valinco. A mesure que nous approchions de Sartène, les coteaux dépouillaient leur parure sauvage; leurs flancs étaient coupés de vignes et de champs de blé; nous vîmes bientôt au-dessus de la vallée la ville assise sur un des ressauts de la montagne.

Sartène est plutôt un bourg qu'une ville : elle jouit pourtant d'une célébrité justement acquise. C'est l'arrondissement de la Corse qui fournit les plus belles *vendette*. Ceci ne doit point être pris en mauvaise part. Les contrées sauvages où la *vendetta* s'est montrée le plus

vivace ne sont pas celles où l'on rencontre le moins de nobles qualités. C'est là que s'est conservée, dans toute son énergie, cette race de héros qui a lutté pendant tant de siècles pour la liberté de sa patrie. — On connaît le trait de ce généreux Cervoni, qui vint à la tête de ses parens et de ses amis secourir Paoli, son ennemi mortel, assiégé dans le couvent de Bozio, sacrifiant ainsi sa vengeance personnelle au salut du pays. Lorsque Paoli délivré chercha son libérateur pour lui serrer la main, celui-là était déjà parti, emportant sa haine intacte après le devoir accompli. — La *vendetta* en Corse est un préjugé social comme le duel chez nous. C'est le jugement de Dieu du moyen âge. Elle ne sert pas seulement à venger les injures, elle est censée redresser les torts. Des questions de limites, des contestations de propriété ont fait exterminer des familles entières. C'est comme un champ-clos où chacun soutient son dire au risque de sa vie; seulement ici le champ-clos est vaste, et s'étend du Cap Corse à Bonifacio. L'iniquité des oppresseurs de la Corse a accoutumé ce malheureux peuple à ne compter que sur ses propres forces. Le fusil et le stylet ont remplacé la verge de la justice. La magistrature française, en y apportant ses habitudes d'impartialité, n'a pu triompher encore de cette tradition barbare. « On ne voit autre chose dans les montagnes, écrit l'historien Filippini, que des troupes d'hommes portant arquebuse. Il n'y a pas d'individu, si pauvre qu'il soit, qui n'ait la sienne de cinq à six écus. Celui qui n'en a pas vendra, pour en acheter une, sa vigne et ses châtaigniers. N'est-il pas admirable de voir des gens dont tout le vêtement ne vaut pas un demi-écu, de pauvres hères qui n'ont pas de pain dans leur maison, se croire déshonorés s'ils n'ont pas une arquebuse? Aussi les terres restent-elles sans culture, et chaque jour enfante-t-il quelque nouvel homicide! » Ces lignes écrites au XVI[e] siècle, on pourrait les écrire aujourd'hui en changeant le mot d'arquebuse. L'arme s'est perfectionnée, l'homme est resté le même. Pendant ces vingt dernières années, on était parvenu, à force de patience, à opérer en partie le désarmement de la Corse. Un seul jour a anéanti le fruit de ce long travail. Un armurier du pays m'a assuré qu'il s'était vendu en Corse dans la seule année 1848 plus de vingt mille fusils de chasse. Ce que je sais, c'est qu'il est rare de rencontrer un paysan sans armes. Ici chacun porte un fusil par manière de contenance, comme on a porté l'épée, comme on porte encore la canne ou la cravache. Et le fusil ne suffit pas : il faut encore le pistolet et le stylet. Les vestes de velours à larges poches sont de véritables arsenaux. Au milieu de ces querelles, de ces guerres, la famille a acquis une importance énorme; nulle part les liens du sang ne sont aussi sacrés. Chacun a cherché dans le cercle de ses parens cette patrie qui manquait au citoyen. Chaque famille est devenue ainsi

une armée dont les membres sont solidaires, en sorte que la querelle de deux voisins partage quelquefois des villages entiers.

Ce sentiment profond, exagéré même, des devoirs de la famille, n'est sans doute pas étranger aux vertus domestiques qui distinguent le peuple corse. Nulle part on ne pratique plus généreusement l'hospitalité. Nous avions donc raison de dire que nous n'entendions point chercher noise aux habitans de Sartène. Il paraît, du reste, qu'on est malvenu à blesser l'orgueil de ces robustes montagnards. Un de nos camarades, qui appartient à une famille considérable de la ville, nous a exprimé en termes farouches toute son indignation contre un voyageur qui avait eu l'audace de prétendre que Sartène était le pays de prédilection de la gale. Ce voyageur était l'auteur d'un livre intéressant sur l'Italie, M. Valéry. En vain avait-il cherché à dissimuler, sous des périphrases étranges, la laideur de ce « mal *héroïque et populaire,* dont les vives excitations et l'agitation qu'elles produisent ont été prises souvent, dit-il, pour l'amour de la gloire ! » Notre ami de Sartène, dans sa colère rétrospective, nous a avoué qu'un jour il était allé de Paris à Versailles, qu'habitait M. Valéry, dans l'intention de lui faire un mauvais parti. Dieu nous préserve donc de nous brouiller avec les habitans de Sartène !

Nous quittâmes la route pour gagner à travers les montagnes le village de la Monnaccia et le golfe de Figari, qui se déploie au pied de ce plateau. Nous traversâmes une montagne d'un accès difficile par des sentiers hérissés de rochers, et nous arrivâmes un peu tard au village de Caldarelli, voisin de la Monnaccia. La nuit était obscure, et nous allions de porte en porte, demandant un gîte que nous ne trouvions pas, quand Matteo s'écria : — Allons chez le *prête!*

Le *prête,* c'était le curé du lieu, qui nous installa devant un grand feu et tira de son bahut quelques œufs et des noix, tout humilié de ne pas avoir mieux à nous offrir. Une servante accorte, vêtue d'une robe noire à jupon court, avec des brodequins grossiers et des bas rouges, se démenait pour nous bien recevoir. Le lendemain était un dimanche. Nous assistâmes à la messe dans une pauvre église dont le clocher sans prétention était formé d'une poutre liée à deux pins parasols. Le curé, sa messe dite, prit son bâton de myrte et se mit en devoir de nous accompagner à la chasse.

Tout le plateau qui borde le golfe de Figari est inculte et couvert, à trois pieds de hauteur, de ce ciste vivace qu'on appelle ici du nom de *mucchio.* C'est le repaire favori des compagnies de perdrix. Elles fuient devant le chien à travers ces plantes épaisses, et se font suivre ainsi, d'arrêts en arrêts, jusqu'à de longues distances. A l'heure des vêpres, le vieux curé nous dit adieu, en nous donnant rendez-vous au coucher du soleil. A notre retour, au lieu du maigre

souper de la veille, nous trouvâmes une table copieusement servie, du poisson de mer, du gibier, que sais-je encore? On avait mis le hameau au pillage pour nous recevoir. Ce bon curé nous retint plusieurs jours dans sa maison, et nous n'avons pas oublié, Dieu merci, son accueil bienveillant et les longues soirées passées à son foyer. Le maître d'école et les lettrés du village se réunissaient au presbytère; le magister et le curé étaient seuls à parler français, mais notre italien commençait à se plier au patois corse, et la conversation allait bon train. La politique se mêlait souvent à nos propos. Dans cette année 1848, le socialisme était la grande question du jour, et nous avons pu remarquer un bon sens exquis et un véritable sentiment de la liberté dans les observations de ces hommes primitifs. La Corse est le pays du monde où l'on use le moins de la propriété, mais où le droit de possession serait le plus vivement défendu. N'est-il pas singulier que ce soit dans cette Corse où l'on se tire des coups de fusil pour un pouce de terrain, que soient nées les premières idées d'égalité absolue? Le village de Cerbini, près de Levie, est le berceau de la secte des *Giovannali,* qui pratiquaient la communauté des femmes et l'association en une seule famille régie par une sorte de règle monacale.

Il faut le dire à la louange de la Corse, l'instruction y est plus répandue parmi les paysans que dans notre France civilisée. Presque tous les enfans savent lire et écrire, et nos causeurs de Caldarelli auraient semblé presque érudits à côté de certains fermiers de la Bretagne ou du Dauphiné. Les Corses, qui dédaignent volontiers les travaux manuels, estiment les travaux de l'esprit et sont tous doués d'une rare intelligence. Les bergers vêtus de peaux savent parler le *langage des dieux* comme les pasteurs de Virgile. Ce métier de pasteur convient mieux à leurs habitudes paresseuses que la culture de la terre. Leur frugalité leur permet de vivre à peu de frais. Je connais tel paysan qui vit du lait de son troupeau et des fruits de deux ou trois de ces énormes châtaigniers qui sont une des richesses de l'île. Des châtaignes ils font du pain, le *pollento,* et s'ils joignent à cela un fusil, un manteau grossier et un petit cheval, ils passent à l'état de grands seigneurs. C'est un peuple d'aristocrates en vestes rondes et en guêtres. On ne retrouve plus, sous ce climat béni, le caractère énergique de nos paysans, qui passent leurs journées courbés sur la bêche et sur la charrue. Les Corses abandonnent à des manœuvres étrangers les soins de la culture et de la récolte. Ceux d'entre eux qui travaillent en prennent à leur aise. Il ne rêvent point, comme nos cultivateurs, de moissons chargées de grains, ni de ceps couronnés de raisins. Leur rêve à eux, c'est d'être fonctionnaires, d'être employés par le gouvernement, et j'aime le mot de ce Diogène corse que j'ai rencontré sous le manteau poilu d'un berger, et

qui me disait avec amertume : « J'ai vu le moment où l'île de Corse allait mettre le cap sur Marseille pour aller à l'assaut des places! »

Il fallut cependant quitter ce bon gîte. Un jour le soleil levant nous trouva sur la route de Bonifacio. Nous avions laissé à notre droite le golfe de Ventilegne, et nous marchions vers une ligne de rochers qui découpaient l'horizon d'une façon bizarre. La route se glisse entre ces rochers par une ouverture semblable à une porte gigantesque: d'un côté, des montagnes couvertes de sapins; de l'autre, un rocher nu, portant une grande croix sur son sommet. Comme si ce passage nous avait introduits dans une terre nouvelle, le pays changea subitement d'aspect. C'étaient de toutes parts, au lieu de bergers vêtus de poils de chèvre, des cultivateurs et des vignerons en veste de toile blanche, des jardiniers portant des hottes pleines de légumes, de belles vignes, des champs de blé, des massifs d'oliviers, et devant nous, à l'extrémité du plan incliné que nous descendions, la ville de Bonifacio, mirant dans la mer ses clochers italiens. Au-delà du détroit, les villages de la Sardaigne blanchissaient sur les coteaux de l'île voisine.

L'entrée de la ville de Bonifacio a un singulier caractère de sauvagerie et de grandeur. On quitte tout à coup les champs cultivés pour s'enfoncer dans une gorge crayeuse dont les flancs blanchâtres sont coupés de quelques végétations vertes; on ne voit plus la mer ni le vaste horizon, et on arrive bientôt au fond d'une vallée sans issue, une *conque*, comme on dit en Corse, fermée de tous côtés par des rochers à pic, au bord d'un petit lac tranquille où se balancent quelques bateaux pêcheurs. En levant la tête, on aperçoit au sommet d'une côte raide, pavée, coupée de longues bandes de pierre qui forment escalier, la ville hissée sur un rocher, dans un cercle de remparts brûlés par le soleil. Le petit lac, c'est le port de la ville, qui communique à la mer par un étroit passage.

Malheureusement Bonifacio est sale et d'un aspect sombre à l'intérieur. Cette ville est suspendue sur les flots, — car la base du rocher qu'elle occupe a été rongée par les tempêtes,— et cependant à peine y voit-on la mer, tant sont rares les échappées lumineuses dans ses rues tristes et mal percées. Mais, ô voyageur ami, que ta bonne étoile écarte de tes lèvres le bouillon de Bonifacio! J'ai oublié le nom du brave homme qui nous le servit, mais je me souviendrai de son potage. Le jour de notre arrivée, on nous avait placés dans une chambre précédée d'un couloir garni de rayons. Le soir, mon compagnon se plaignit d'une odeur fâcheuse, et, guidé par son nez, comme aurait pu le faire un de nos *pointers*, vint tomber en arrêt devant l'étagère du couloir; puis, à l'aide d'une chaise, il atteignit le dernier rayon, d'où son bras ramena un gigot colossal.

— Du moufflon! m'écriai-je; quelle chance!

— Non, dit mon ami après mûr examen, c'est du cheval!

— Du cheval!

— Regarde un peu ces jarrets; ils ne peuvent avoir appartenu qu'à un cheval.

Il fallut se rendre à l'évidence. Nous ouvrîmes la fenêtre, et le quartier impur alla tomber sur les glacis du rempart.

Nous nous perdîmes en conjectures sur l'usage que pouvait faire l'hôtelier de cette venaison peu orthodoxe; mais le sommeil coupa court à nos divagations, et le lendemain nous ne songions guère à l'aventure de la veille. Nous mangeâmes bel et bien à table d'hôte, et ce fut précisément le matin de notre départ, qu'en dégustant un potage exécrable, je m'avisai de demander à l'hôtelier, par forme de plaisanterie, s'il était dans ses habitudes de faire du bouillon de cheval.

— Quelquefois, monsieur, répondit-il d'un air doux. Ici la viande de boucherie est fade, et un peu de cheval ne gâte rien.

A ces mots, nous demeurâmes stupéfaits, la cuiller à deux doigts de la bouche, immobiles comme la femme de Loth surprise par le châtiment du ciel. Que répondre à cet aveu si naïvement exprimé? Notre réponse ne se fit pas attendre : nous allâmes chercher la fin de notre potage à Porto-Vecchio.

II.

Porto-Vecchio est une des parties les moins explorées de cette Corse si peu connue. Un village groupé sur une colline et dominant une vaste rade fermée par la nature comme celles de Smyrne et de Toulon; — dans cette rade, pas un seul vaisseau, à peine quelques canots de pêcheurs; — çà et là, de petites îles composées d'un bloc de rochers couronné de pins parasols; autour de la ville, une plaine couverte de forêts, coupée d'étangs; des flaques d'eau au milieu desquelles on voit percer les branches de quelque arbre noyé dans ces bas-fonds; — des promontoires chargés de forêts impénétrables où les lianes s'enchevêtrent sur une étendue de plusieurs lieues; des taillis de bruyères de vingt pieds de hauteur; des clairières de cistes semées de bouquets d'arbousiers; — tout cela enfermé dans un hémicycle de montagnes dont les flancs déserts ne montrent pas un seul village : voilà Porto-Vecchio. A cinq lieues de distance, nous sommes loin des honnêtes jardins de Bonifacio et de ses paysans italiens.

Ne croirait-on pas, à ce tableau, voir un de ces villages perdus sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ou dans un coin reculé de l'Amérique du Nord? Et pour compléter l'analogie nous mettons la main,

en arrivant à Porto-Vecchio, sur un être merveilleusement approprié au pays, une sorte de trappeur, de chasseur de castors, un métis à moitié policé, à moitié sauvage, un de ces êtres comme on en rencontre aux confins de la civilisation, et qui portent à la fois le caractère des deux mondes qu'ils côtoient. Vu de profil, d'un côté c'est Bas-de-Cuir, le chasseur, le *trouveur* de sentiers, *path-finder*, le traqueur de sangliers et de moufflons; de l'autre, c'est le cuisinier italien, le laboureur lucquois, le marchand de sangsues, le négociant des petits commerces. Vu de face enfin, c'est Bourrasque (Burasca), un des originaux de la Corse. Comment est-il venu en Corse? qui le sait? Il a été laboureur au Migliaciaro. Pourquoi n'est-il pas retourné en Italie avec ses camarades? Avait-il des raisons plus ou moins graves de ne pas aimer le séjour de son pays? Voilà ce que lui seul pourrait dire, et ce qu'il ne dit pas, car le bavardage n'est pas son fort. Il faut l'accepter pour ce qu'il est, sans antécédens, implanté au milieu de ce pays extraordinaire, et vivant de cette vie libre et solitaire particulière aux individualités fortement accentuées.

Nous l'avions rencontré plusieurs fois dans les environs de la ville, et il se montrait peu disposé à entrer en relations avec nous; cependant un jour il se laissa aller à partager notre pain et notre gourde de vin. Nous achevâmes la chasse de concert. Mon compagnon de voyage est un des illustres chasseurs de ce temps-ci, où les vrais chasseurs sont clair-semés; il a des armes magnifiques, et quand il se décide à envoyer un coup de fusil, il est rare qu'il n'aille pas à son adresse. Bourrasque avait considéré avec étonnement le calibre énorme de son fusil, il en avait essayé la couche et fait jouer les batteries avec un certain attendrissement; mais quand il vit les perdrix tomber mortes à des distances fabuleuses, quand il eut pu comprendre à la justesse exacte du tir, à ce sang-froid invincible, à cette marche régulière, la valeur de l'homme qui maniait cette belle arme, il se dérida tout à coup, et nous proposa de son chef de nous conduire dans des endroits à lui, *dei posti segretti,* où il y avait des bécasses à foison. De ce jour nous fûmes amis. Cette nature concentrée devint expansive dans la mesure de ses instincts. Les bonnes gens de Porto-Vecchio traitent Bourrasque comme un excentrique, comme une espèce de fou; c'est tout simplement un homme rusé, qui a compris qu'il fallait acheter par l'isolement le droit de vivre dans ce pays difficile; il s'est créé une existence à part, ne rebutant et ne recherchant personne. Le meilleur moyen de n'avoir pas d'ennemis, c'est d'éviter de se faire des amis. Grâce à ce système, il est resté en dehors des querelles locales, et il a conservé sa qualité d'étranger, — chose précieuse dans cette île terrible, — quoiqu'il habite le pays depuis tantôt vingt années.

A dater de cette heure, nous pouvons dire que nous avons commencé à chasser. Plus de fausses marches, plus de temps perdu; nous réglions nos mouvemens comme des hommes qui vont à un but marqué par un chemin connu. Ce pays de Porto-Vecchio est admirablement disposé pour la chasse. Il y a moins de chasseurs qu'ailleurs, parce qu'il est moins habité, et la conformation même du terrain est favorable au gibier. Ces étangs où jamais bateau n'a glissé sont de véritables basses-cours à canards. On les voit de loin s'ébattre au milieu des joncs et des branches avec des cris insolens. Le *rouget* et le grand *col-vert* y coudoient la *capucine* à l'élégante collerette. Les perdrix, si elles sont vivement poussées, ont pour défense ces fourrés impénétrables qu'on appelle du nom spécial d'*alcette*. En outre, le pays presque tout entier est inculte, et la culture est un puissant moyen de destruction. C'est dans les semées que les bergers s'en vont la nuit pour surprendre les perdrix, portant une planche de chêne-liége sur laquelle est clouée une lanterne à réverbérateur. Abrités derrière l'ombre de la planche, ils vont à travers terres avec précaution, dirigeant le rayon lumineux sur tous les points. Dès que les perdrix aperçoivent la lumière, elles lèvent la tête d'un air curieux, éblouies par ce météore nocturne. Toute la compagnie se dessine alors sur le blé vert. On les prend d'un coup de filet, ou on les décime d'un coup de fusil. Ici, cette chasse meurtrière est impossible, et les perdrix dorment en paix à l'abri des plantes de ciste. Enfin l'absence des habitans pendant les mois de la reproduction laisse la place libre à ces pauvres oiseaux, qui peuvent faire leurs nids sans avoir à craindre d'autres ennemis que les renards et les oiseaux de proie. Dès les premières chaleurs de mai, la fièvre pernicieuse est maîtresse de la plaine, et il faut chercher un refuge dans le haut pays. Aussi presque tous les villages du bord de la mer ont leur pendant sur la montagne.

Che due case tiene
Una ne piove.

« Si on a deux maisons, dit le proverbe corse, il pleut dans l'une. » Dans les deux quelquefois, pourrait-il ajouter, car ces pauvres gens, avec leur maison d'hiver et leur maison d'été, sont logés à faire pitié. Toujours est-il que les perdrix profitent de ce moment pour nicher, et, quand la population redescend des montagnes, les perdreaux ont *piqué le vert*.

Le voisinage des hauteurs est aussi très favorable au passage des bécasses. La moindre gelée les fait descendre de leurs retraites dans la plaine. « Montagne poudrée à frimas — bécasse à foison vers les bas. » Ces jours-là, allez au bord des marais de Porto-Vecchio. Elles partent à découvert au-dessus des buissons, et font des *crochets* au

départ comme les bécassines. Je ne parle pas des faisans. Je n'en ai pas vu voler un seul. Il y en a cependant encore quelques-uns ici et dans le Fiumorbo, à ce que dit Bourrasque; mais ce n'est pas la peine d'y perdre son temps, tant ils sont clair-semés.

Nous voilà donc au milieu de cette volière, distribuant notre plomb le mieux possible, sous la conduite d'un guide émérite. Cet homme-là a sondé tous les recoins des deux côtes de l'île; il a sillonné le pays en tous sens, depuis le Cap Corse jusqu'à Bonifacio, de Carghèse à Aleria, de l'Ile-Rousse à Porto-Vecchio; il a chassé dans toutes les plaines, pêché dans tous les marais, couché dans toutes les cabanes de bergers, marqué tous les postes d'affût, et, en fin de compte, c'est à Porto-Vecchio qu'il s'est établi. Quand il entre dans un champ et qu'il dit avec un geste de prudence : *Cì sono pernici!* on peut être sûr que le chien va lever la tête et flairer une piste.

J'avouerai toutefois que, ma première ardeur une fois apaisée, j'ai laissé, plus d'un jour, mon ami s'en aller seul avec son infatigable compagnon. Je m'abandonnais à un doux *far niente* au bord de cette belle mer; j'assistais à des pêches miraculeuses, car le poisson est aussi abondant que le gibier, ou bien, à l'heure de midi, j'allais en bateau fumer sur la rade, bercé par le remous des vagues, en compagnie d'un aimable compatriote que ma bonne étoile m'avait fait rencontrer à Porto-Vecchio. M. de X..., ancien officier de marine, par un concours de circonstances singulières, s'est établi dans ce pays il y a quelques années et y a pris racine. Aujourd'hui il est conseiller municipal de la ville et l'un des hommes importans du canton.

M. de X..., en quittant le service, s'était trouvé en face d'une fortune plus que modique et d'une retraite de lieutenant de vaisseau. Il ne lui convenait pas à lui, vieux *loup de mer,* d'aller planter sa tente dans quelque ville de province, pour y vivre à table d'hôte et passer ses journées dans le café de l'endroit à faire des parties de piquet ou d'écarté. Il avait rêvé mieux que cela pour ses vieux jours : une petite maison sur une côte sauvage, au bord d'une forêt, avec un bateau bien armé qui lui permît d'entretenir quelques relations avec la mer, sa vieille amie. Il prit donc un sac de voyage, et se mit en route. Il arriva ainsi un beau matin à Porto-Vecchio, après avoir fait vainement le tour des côtes de la France. C'était à la fin de novembre. Le soleil était magnifique et animait de sa chaude lumière ce paysage, qui est un des plus beaux du monde. Il s'assit un instant au bord de la rade, à deux cents pas de la ville, à l'ombre de quelques chênes verts, précisément au bout d'un champ d'oliviers qui s'abaissait en pente douce jusqu'à un petit port protégé par un rocher. Une ligne d'arbres dont les branches pendaient sur la mer s'étendait le long de la grève. M. de X... crut revoir un pays déjà bien

des fois visité. « C'est bien cela! » dit-il, et, pressant sa marche, il entra dans la ville du pas délibéré d'un homme qui vient de découvrir son Amérique. Le lendemain, il acheta le champ d'oliviers et ses alentours au double de leur valeur, croyant faire un marché d'or; puis il revint en France chercher sa petite fortune et commença de bâtir sa maison. Les constructions sont chères en Corse; la main-d'œuvre y est hors de prix. Il dépensa là le plus clair de son patrimoine; mais la maison était debout, triomphante, à vingt pas du rivage, ouvrant sur le golfe les trois fenêtres de sa façade neuve, et la petite embarcation qu'il avait amenée de Bastia balançait gracieusement son mât au milieu des branches de chêne vert.

Le voilà donc établi dans sa nouvelle patrie, et, plus heureux que bien d'autres, venu à bout du rêve de sa vie. L'hiver se passa au milieu des joies de sa conquête, un de ces hivers dorés comme on en voit en Corse. Quand vint le printemps, il s'étonna de voir que chacun dans la ville fît des préparatifs de départ. — Que se passe-t-il donc? demanda-t-il. Est-ce que la ville déménage?

— On va partir pour la montagne.

— Et pourquoi faire?

— Pour fuir la fièvre. J'espère bien que vous viendrez avec nous.

— Moi quitter *la Propriété* (c'est le nom de son castel)! vous me la donnez belle avec vos fièvres! J'en ai vu de toutes les couleurs, moi; elles ne m'ont pas fait broncher.

— A votre aise, monsieur!

Et la ville, suivie de ses bagages, se mit en route pour la montagne. Notre philosophe resta seul dans la Propriété, n'ayant pour voisins que quelques douaniers. L'été se passa. La fièvre respecta le courageux propriétaire, qui rit au nez des gens de la ville, quand l'automne les ramena au bord de la mer. Le second hiver continua les joies du premier; seulement M. de X... put remarquer souvent, à l'ombre de ses oliviers, une jeune fille assez bien tournée, avec son mouchoir de couleur sur la tête. Elle brisait çà et là quelques branches de chêne ou d'olivier. M. de X... la pria poliment de cesser ses promenades, et lui défendit de toucher aux arbres de la Propriété. — Je ne fais point de mal, dit-elle. Et elle revint le lendemain rôder autour de l'enclos. Un soir même, elle entra dans la maison. M. de X... se fâcha et la mit dehors. Quelques jours après, en ouvrant sa porte, il trouva sur le seuil une lettre à son adresse; il la lut et ne fut pas médiocrement étonné. « Monsieur, disait la lettre, je sais que vous êtes homme d'honneur. La petite J. m'a confié que vous l'avez séduite. Elle n'a pas voulu s'adresser à ses frères de peur d'exposer votre vie; elle a préféré venir me trouver pour me prier d'accommoder cette affaire. Je vous écris donc la présente afin de vous engager

à l'épouser comme vous le devez. » Le tout était signé d'un nom inconnu, avec deux poignards en sautoir.

— Qui m'a envoyé ce poisson d'avril? dit M. de X... Cependant cette pensée le préoccupait, et il crut devoir prendre quelques renseignemens sur l'existence du personnage qui avait signé la lettre. — C'est un bandit, lui dit-on; un très honnête homme, monsieur. Il ne vous demandera jamais rien que de juste; mais avec lui il ne faut pas gauchir, on y jouerait sa peau. Avez-vous affaire à lui?

— Non, dit-il. J'avais entendu prononcer son nom; je voulais savoir quel homme c'était.

L'habitant de *la Propriété* retourna soucieux à ses travaux ordinaires. En ce moment-là, il construisait à lui seul un quai devant son port. Chaque jour il apportait une grosse pierre et nivelait le terrain. Un soir qu'il était assis devant le feu de sa cuisine, fumant gravement sa pipe, un homme de haute taille entra, le salua poliment et lui demanda un instant d'entretien. M. de X... n'aimait pas la figure de cet inconnu; mais il n'était pas homme à reculer, et il ouvrit la porte de la chambre voisine. Quand ils furent seuls : — Monsieur, dit l'étranger, c'est moi qui ai eu l'honneur de vous écrire.

— En ce cas, monsieur, vous me permettrez de vous dire que vous avez la tête à l'envers.

— Non pas, monsieur. Cette petite effrontée est venue me trouver; elle sait que je suis honnête homme (*gualant'uomo*) et que je n'aime pas l'injustice. Elle a si bien entortillé ses phrases, que j'ai cru qu'elle allait vous rendre père. Elle sait que mes prières ont le bonheur d'être souvent exaucées.

— Celle-là n'est pas en chemin de réussir, murmura M. de X... d'un ton de colère contenue.

— Enfin, voyant que vous ne vous pressiez pas d'en finir, j'ai voulu aller aux renseignemens au risque de ma peau, monsieur. Hier soir je suis venu à la ville. Je voulais en avoir le cœur net, et il est résulté de mes renseignemens que la petite m'a trompé. Je lui ai dit deux mots à l'oreille qu'elle n'oubliera pas; mais je n'ai pas voulu quitter le pays sans venir vous faire mes excuses. Je serais désolé que vous me prissiez pour ce que je ne suis pas.

— Ma foi! vous êtes un galant homme, lui dit M. de X... en respirant plus à l'aise. Avez-vous soupé?

— Non, monsieur. J'ai toute la nuit devant moi.

Et les deux nouvelles connaissances soupèrent gaiement ensemble.

— Et qu'auriez-vous fait, dit le maître de la maison en congédiant son hôte sur le coup de minuit, si la petite avait dit vrai?

— Vous l'auriez épousée; je vous honore trop pour penser le contraire.

— Mais enfin?

— Enfin! nous autres, voyez-vous, voilà notre juge de paix! — Et il fit résonner sous sa large main le talon de son fusil.

Il est inutile de dire que la jeune fille ne revint pas se promener à l'ombre des oliviers de la Propriété; mais l'été suivant, la fièvre fut moins polie que le bandit. M. de X... fut gravement atteint; il résista grâce à un tempérament éprouvé par vingt ans de navigation. Cependant il fallut se résigner à aller passer la saison d'été à la ville. M. de X... prenait son mal en patience, quand nous l'avons connu, en attendant quelque nouvelle boutade de la fortune. Du reste, sans s'en apercevoir, il est devenu à peu près Corse; il croit fermement à l'avenir du pays qu'il a adopté, et il y travaille, selon ses forces, avec toute la sagacité d'un esprit droit et tout le courage d'un bon citoyen. Nous étions donc le mieux du monde à Porto-Vecchio, et si les lits avaient été moins durs, les perdrix un peu moins frites, nous aurions pu y passer le reste de notre vie; mais la destinée du voyageur est d'aller en avant, regrettant et se souvenant toujours.

Bourrasque était devenu, comme on le pense, notre compagnon inséparable, et il nous témoignait beaucoup d'attachement. Je me rappelle l'inquiétude que lui causa un jour ma disparition au milieu d'une partie de chasse. Vers la moitié de la journée, je m'étais laissé entraîner à poursuivre une bande de perdrix jusqu'au pied du Taglio-Rosso. Je rencontrai derrière un mur en pierre sèche un homme qui, après s'être informé, selon la coutume, de ce que je faisais dans le pays, me proposa de me conduire à un endroit voisin où je verrais des centaines de perdrix. J'eus la faiblesse de le suivre; mais au lieu de me conduire à vingt minutes de là, il me fit faire tout simplement l'ascension du Taglio-Rosso. Quand nous fûmes arrivés au sommet, après une heure de marche au pas de course, nous trouvâmes en effet les perdrix promises, et je puis dire que jamais je n'en ai vu pulluler de la sorte. Elles partaient de tous les côtés, comme un bouquet de feu d'artifice, mais sur un terrain très difficile, au milieu de rochers chancelans, de buissons épais, si bien qu'à peine en tuai-je trois ou quatre en vingt coups de fusil. Le crépuscule m'engageait au retour. Je priai mon guide improvisé de me reconduire jusqu'à la ville. Il commença en effet à descendre avec moi les pentes de la montagne, puis tout à coup il s'arrêta et me dit en se grattant l'oreille : — Je suis bandit; je voudrais bien vous accompagner plus loin, mais ce serait dangereux pour moi.

J'étais médiocrement satisfait, mais je sentis pourtant qu'il était inutile d'insister.

— Vous me donnerez, s'il vous plaît, quelques coups de poudre. Un pauvre bandit n'a guère de moyens de s'en procurer.

Je les lui donnai en rechignant, et je le quittai. Il me rejoignit au bout de quelques pas et me demanda des allumettes, puis du plomb, puis des capsules que je lui donnai. Et comme je me croyais quitte, il recommença à se gratter l'oreille d'une façon inquiétante.

— Vous avez une bien jolie poire à poudre, me dit-il d'une voix insinuante.

— C'est vrai; mais je n'en ai qu'une et je la garde.

— Elle me ferait bien plaisir.

— Allez-vous-en à tous les diables.

Et, sans attendre mon congé, je commençai à déguerpir à grands pas. Je me retournai au détour du chemin. Il était resté à la place où je l'avais laissé, et paraissait réfléchir. — S'il recommence à se gratter l'oreille, me disais-je, nous allons en voir de belles. — Cependant la nuit était venue. Je m'égarai dans la plaine, comme je l'avais prévu. Tantôt je tombais dans une fondrière, tantôt je prenais un chemin qui me conduisait à un étang. Je songeais involontairement à mon bandit et à cette maudite poire à poudre qui avait eu le malheur de lui plaire. Enfin, comme j'étais engagé dans un champ de bruyères, ne sachant guère ce que je faisais, j'entendis deux coups de fusil à une centaine de pas de moi; mon chien partit comme un trait dans cette direction, et je reconnus la voix de Bourrasque qui l'appelait. Je le rejoignis bien vite. Quand le brave homme m'aperçut, il se livra à des démonstrations de joie qui me touchèrent dans un gaillard de sa trempe. Il avait appris par un berger que j'avais gravi le Taglio-Rosso avec Giovan' Anton', et, quoiqu'il ne le pensât pas capable de me faire un mauvais parti, il errait depuis deux heures au pied de la montagne, dans l'espoir de me retrouver.

Ce bandit, alors si aimable, est devenu depuis un des plus redoutables membres de cette troupe *dei cuchi* qui désole encore en ce moment l'arrondissement de Sartène : c'est l'histoire de presque tous les bandits. Ils se jettent dans le mâquis après une vendetta où les a contraints le préjugé du pays. S'ils ont quelques ressources, ils passent en Sardaigne; sinon, ils vivent dans les bois, aidés et nourris par les bergers. Puis les souffrances, les privations, les conduisent à aller emprunter de l'argent dans les maisons où ils sont connus. Bientôt ils taxent les habitans à de fortes sommes, et, si on leur résiste, ils mettent les terres en interdit, tuent les chevaux, les vaches, les troupeaux, enfin se font voleurs de grands chemins, ce qui est une extrémité rare chez un peuple qui méprise le vol.

Ce sont sans doute ces mêmes bandits qui, depuis notre passage, ont lassé M. de X... de leurs importunités, au point qu'il a été obligé de quitter la Propriété et de venir habiter Porto-Vecchio. Du reste,

on les traque à l'heure qu'il est comme des bêtes fauves. On en a tué je ne sais combien depuis six mois. Il court à ce propos, dans toutes les chaumières de la Corse, un bruit qui est venu jusqu'en France, et que nous donnons pour ce qu'il vaut. On prétend que ce sont leurs anciens amis, les bergers, qui les trahissent et qui les tuent. On nous a raconté l'histoire de deux bandits des environs de Calvi, Séraphino et Massone, liés d'une étroite amitié, qu'un berger a endormis en versant de l'opium dans leur eau-de-vie. Il les a livrés dans cet état à la gendarmerie. — Avec les derniers bandits disparaîtra la véritable Corse. Et déjà elle n'est plus, puisqu'on a pu trouver des traîtres parmi ces généreux bergers, autrefois si loyaux et si hospitaliers!

III.

Dès les premiers jours de notre connaissance avec Bourrasque, nous avions renvoyé nos chevaux et le guide Matteo. Nous louâmes un mulet pour porter notre valise, et nous partîmes gaiement de Porto-Vecchio à pied le long de la belle route de la côte orientale qui nous conduisit à la ferme du Migliaciaro.

On a à peu près renoncé aujourd'hui à l'exploitation de ce magnifique domaine. Les champs sont retournés en friche. Là comme ailleurs, le caractère violent des habitans, les querelles, les procès, ont découragé les étrangers qui venaient apporter dans le pays leur argent et leur industrie. Il faut dire aussi que les personnes chargées de la direction de cette entreprise n'ont pas peu contribué, si nous en croyons les détails recueillis sur les lieux, à ruiner cet établissement par leur ignorance, leur incurie, par ce laisser-aller de grands seigneurs qui perd tant de nouveaux propriétaires. Des capitaux immenses avaient été dépensés à la légère dans les premiers momens d'enthousiasme, et plus tard ces mêmes capitaux, appliqués avec intelligence, avec une connaissance plus exacte des difficultés à vaincre, auraient peut-être décidé le succès de l'entreprise. Toutefois il est permis de douter qu'on puisse obtenir des succès agricoles dans une plaine d'une merveilleuse fertilité, il est vrai, mais d'où les habitans sont chassés par la fièvre pendant l'été et une partie de l'automne.

Le petit fleuve qui passe au pied de la ferme a donné son nom à tout le canton. Le Fiumorbo est un des plateaux de la Corse où l'on rencontre le plus de bécasses. Il y a aussi beaucoup de cerfs dans la forêt de Pinia, qui borde la mer. Une personne d'Ajaccio nous avait envoyé une lettre de recommandation pour un de ses parens qui habite ce pays. Qu'on nous permette de transcrire ici cette lettre, qui est un des documens intéressans de notre voyage, et qui peut faire connaître certaines nuances du caractère corse : « Mon cher parent,

disait l'habitant d'Ajaccio, je vous adresse deux personnes à moi inconnues qui partent pour le Fiumorbo. Ce que je sais, c'est qu'ils sont grands chasseurs. J'ai cru comprendre que, s'ils prenaient quelque cerf ou sanglier, ce serait pour les envoyer à Paris. Je t'engage donc à rassembler tous nos amis pour faire faire à ces messieurs une belle chasse, et qu'on puisse dire sur le continent : Voilà le produit de la chasse des P... du Fiumorbo. »

Quelques jours avant notre départ de Porto-Vecchio, nous avions envoyé à son adresse cette singulière lettre d'introduction en précisant l'époque de notre passage au Migliaciaro. A notre arrivée, nous trouvâmes nos hôtes improvisés préparés à une grande chasse. Une heure après, nous vîmes défiler sur la route toute une caravane de chasseurs montés par couples sur le dos de malheureux petits chevaux qui portaient bravement cette double charge. C'était une nouvelle bande de chasseurs amenés à notre intention par un de nos amis du continent sur le bruit de notre passage. Contre la conclusion du proverbe, l'abondance de biens fut sur le point de nuire à nos plaisirs. Nous acceptâmes gaiement ce renfort, il nous semblait tout naturel de réunir les deux bandes en une seule pour une chasse générale; mais nous avions compté sans les mœurs du pays. Les deux bandes appartenaient à des partis ennemis; elles étaient divisées par des questions électorales, et ce sont ici questions de vie ou de mort. On dépense pour l'élection d'un conseiller général ou d'un député plus d'intrigues et de paroles que toute la diplomatie européenne dans un congrès. De plus, ces deux villages appartenaient, l'un au parti *anglais*, l'autre au parti *français*. Ceci a besoin d'explication; on s'étonnerait à juste titre que l'Angleterre eût un parti sur une terre française! On range dans le parti anglais tout membre d'une famille qui s'est prononcée pour les Anglais pendant l'occupation de l'île par l'Angleterre. On voit qu'en Corse, rien ne s'oublie. Nous étions fort empêchés, comme on pense. On ne voulait entendre à aucun accommodement. Les choses prenaient une tournure inquiétante; enfin, grâce à notre prudence, un traité fut conclu. S'il se fût agi d'un seul voyageur, l'accord eût été à peu près impossible. Pour deux, il devint facile. Il fut convenu qu'une des deux communes rivales chasserait avec mon camarade, et l'autre avec moi. La chose ainsi posée nous promettait une belle chasse, grâce à la lutte de ces amours-propres surexcités.

Le lendemain donc, au point du jour, les deux compagnies se mirent en route chacune de son côté. La commune de la Ghisonnaccia, qui me faisait les honneurs de la chasse, avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses chasseurs. Tout le village y était, jusqu'à l'instituteur et à ses écoliers. Ceux-là avaient été amenés comme *voix*.

Les *voix* jouent un grand rôle dans cette chasse de traqueurs. On entoure un bois. Deux côtés sont occupés par des enfans qui sont chargés de pousser de grands cris dès que la bête est lancée. Le pauvre animal, pressé en croupe par les traqueurs et les chiens, n'osant se jeter à droite ni à gauche, à cause du bruit des voix, pousse droit à la portion du bois où il n'entend ni cris ni aboiemens, et là il rencontre dans les clairières et les sentiers le chasseur qui l'attend immobile, le fusil en main.

Nous avions, d'après ces principes stratégiques, formé autour d'un des quartiers de la forêt de Pinia une enceinte formidable. Les bergers étaient entrés avec leurs chiens dans le fourré, et bientôt nous entendîmes les hurlemens des chiens au *lancer*. Les enfans du maître d'école leur répondirent par un concert de cris aigus. J'étais posté sur la lisière du bois, au bord d'une vaste clairière coupée d'arbustes et de cistes, et j'attendais avec une certaine émotion le moment de voir bondir le cerf à travers le taillis; mais la voix des chiens changea bientôt de direction. Les cerfs, car il y en avait deux, avaient forcé la ligne des *voix*, et avaient gagné une autre partie de la forêt. Les bergers, accourus aux cris des enfans qui avaient vu passer les bêtes, *coupèrent* les chiens, et les ramenèrent dans l'enceinte. Cette fois, nous attendîmes longtemps; enfin un autre animal fut mis sur pied; les conques marines dont se servent les bergers, et qu'on appelle des cornets, retentirent dans les profondeurs de la forêt, et j'entendis deux coups de fusil éclater à des intervalles rapprochés sur la ligne où j'étais placé. Tout à coup je vis bondir à trente pas de moi quelque chose de fauve; je tirai un coup au hasard, et il me sembla voir disparaître la bête dans le fourré, comme si elle s'affaissait sur elle-même. Je courus dans cette direction, ce qui était imprudent vu la position des autres tireurs, et je ne trouvai rien, sinon quelques feuilles d'arbousier marquées de sang. Les chiens passèrent auprès de moi comme un troupeau de loups. Je retournai à mon poste. J'attendis là plus de vingt minutes, n'entendant que les cris des chiens, le cornet des bergers et les *voix* des enfans. Enfin on vint m'annoncer que la biche, — car c'était une biche, hélas! — s'était jetée dans un étang et avait été prise par les enfans. La pauvre bête captive, une liane passée autour du cou, en guise de collier, était debout, étonnée et farouche, au milieu d'un groupe de paysans. Elle ouvrait de grands yeux pleins de tristesse, et regardait autour d'elle d'un air effaré. De temps en temps elle essayait de bondir, et, retenue par ses liens, redevenait timide et découragée. Les paysans joyeux me la montraient d'un air d'orgueil.

— Il faut l'emmener vive, dit le maire; elle peut guérir de sa blessure. Vous l'emporterez à Paris.

Je ne savais que dire; mais, du fond du cœur, j'espérais que les lianes allaient se rompre; je proposai timidement de lui rendre la liberté. Des hourrahs d'indignation accueillirent mon avis. On songeait en ce moment à l'orgueil du retour : si nos rivaux étaient moins heureux! On essaya donc de faire marcher la pauvre prisonnière; mais elle se révoltait de temps en temps avec tant d'énergie, qu'on résolut de lui lier les pattes et de la placer sur le dos d'un cheval. Je demandai grâce pour elle, car, je l'avoue, j'avais le cœur navré. L'ardeur de la chasse ne me soutenait plus, et je trouvais ce jeu cruel. Le maire alors me demanda mon stylet et lui troua la gorge. La malheureuse bête resta debout sur les jambes tremblantes, poussant de temps en temps quelques soupirs, comme eût fait un être humain. Enfin elle tomba sur ses genoux. On dit que les cerfs pleurent avant de mourir; il me serait difficile de dire ce qu'a fait celui-là, car j'avais moi-même les yeux troublés par les larmes. On chargea le cadavre sur un cheval, et nous reprîmes le chemin du village en longue ligne, sur trois de front, moi placé entre le maître d'école et le maire, au son des cornets, et en murmurant de loin en loin quelques couplets de l'air de *Charles VI* : « mort aux Anglais! » — J'étais du *parti français*.

Nous rentrâmes au village dans cet ordre imposant, précédés par le cheval sur les flancs duquel pendait le corps de la biche. L'autre bande de chasseurs n'était pas encore revenue. Ils arrivèrent une heure après et les mains vides. Ce furent alors de notre côté des transports de joie. Je passai la soirée dans une sorte d'inquiétude fiévreuse, craignant à chaque instant qu'une sotte querelle ne vînt terminer d'une façon terrible cette journée sanglante. Dieu merci, tout se passa convenablement. J'offris au maire le stylet dont il s'était servi pour le coup de grâce, et, de son côté, il m'offrit, au nom de sa commune, le corps de la biche. J'ai rapporté la peau de cette pauvre bête; mais c'est un trophée qui me rappelle un triste souvenir.

Du Migliaciaro nous allâmes à Puzzichello en chassant le long des mâquis. Nous avions quitté les bords de la mer pour nous rapprocher des montagnes, et nous entrâmes au soleil couchant dans une petite vallée au-dessus de laquelle se dessinait une vaste maison blanche. C'est l'établissement de bains d'eau minérale de Puzzichello. Le régisseur nous fit préparer deux petites chambres propres, blanchies à la chaux et garnies de lits en fer. C'est là que nous découvrîmes pour la première fois les talens culinaires de Bourrasque. Jusque-là le sournois n'en avait rien dit, de crainte qu'on ne le détournât de la chasse pour l'employer à ces vils travaux; mais son amitié pour nous l'emporta, et, nous voyant réduits à des repas accommodés à la grâce de Dieu, il se mit un jour en devoir de nous

préparer un dîner. Les lacs salés des environs nous fournissaient d'excellens poissons et des huîtres vertes. Nous garnissions royalement la broche. Il ne fallait qu'un cuisinier pour mettre à profit ces riches élémens. Bourrasque fut cet homme. Il était de première force, et nous avons gardé le souvenir de ses salades d'huîtres et de ses lièvres à la *cacciatore*.

Pour la première fois depuis Ajaccio, nous rencontrions le *comfortable*, et ici dans des conditions nouvelles et meilleures, car on met un certain orgueil à fournir soi-même à ses besoins. D'ailleurs, pour des observateurs curieux, c'était une bonne fortune d'habiter cette maison. Il y avait dans cette grande caserne je ne sais combien de familles vivant en commun, comme dans un phalanstère. Les paysans d'un petit village voisin perché sur la montagne viennent y passer leur quartier d'hiver. Toute cette population, fière et paresseuse, jouissant du beau climat de la plaine, répandue sur les terrasses et dans le jardin, se chauffait au soleil, chassait, fumait, jouait aux cartes. Les femmes et les filles s'occupaient des travaux du ménage.

Comme chez tous les peuples accoutumés au *far niente*, on rencontre ici chez les femmes l'énergie et l'activité qui manquent aux hommes. Les femmes corses ne reculent pas devant les plus rudes travaux. Nous avons vu à Calvi une belle jeune femme porter la malle d'un voyageur sur ses épaules, pendant que le mari, les bras ballans et la pipe à la bouche, l'accompagnait seigneurialement en causant avec l'étranger. Du reste, ces mœurs datent de loin, et comme nous avons cité Filippini en parlant des hommes, nous pouvons chercher dans Pierre de Corse le portrait de ces vaillantes créatures : « Vous les verriez, dit-il, lorsqu'elles vont à la fontaine, portant un vase sur la tête, la bride d'un cheval passée à leur bras, et la quenouille à la main (*vas capite continentes, equum, si eum habent, brachio trahentes, linumque nentes*). Arrivées à la source, elles font boire le cheval, emplissent leur cruche d'eau, et reviennent à la maison par la même route, en tournant leur fuseau. Elles sont vertueuses et dorment peu. » Ne dirait-on pas une page détachée de la Bible ou de l'Odyssée?

Quel quartier-général que ce Puzzichello pour des touristes chasseurs! Nous tirions chaque jour quelques pièces de gibier pour entretenir le garde-manger. Le reste du temps, nous pêchions, nous prenions des bains, — un luxe rare en Corse, — et nous traquions les sangliers de concert avec nos camarades du phalanstère. On conçoit combien une chasse est facile à organiser au milieu de la famille armée qui habite cet établissement. Puzzichello est en outre le canton de la Corse où ce gibier est le plus abondant. On en *lance* quelquefois trois ou quatre dans le même fourré. On les chasse de la même façon que le cerf. La venaison se partage entre les chasseurs.

par portions égales. La hure seule appartient à celui qui a abattu la bête. Dans un rayon d'une lieue autour de Puzzichello sont répandues quelques cabanes de bergers dont les chiens à oreilles droites et à longs poils servent à la fois de meute et de limiers.

Les cabanes de ces pasteurs sont construites de quelques pieux fichés en terre, sur lesquels on établit un lit de bruyères et de cistes; on recouvre le tout d'une couche de terre de façon à intercepter tout à fait la circulation de l'air. J'ai vu de ces cabanes qui contenaient des familles de sept ou huit personnes. Le feu est placé devant la porte qui sert en même temps de cheminée. Lorsqu'on approche la nuit de ces chaumières, on peut voir aux clartés du feu les têtes de tous les habitans entassés comme des cadavres sur leur lit de paille et couvrant tout le sol de la cabane. Le petit cheval, s'ils en ont un, est entravé à quelques pas de là. A côté de l'habitation, une cave grossièrement construite sert à enfermer les fromages. Les bergers s'appellent entre eux au moyen de ces *cornets* dont nous avons déjà parlé, formés d'une corne de bœuf ou d'une coquille percée par les deux bouts; le son doux et monotone de ces trompes s'entend à des distances énormes.

C'est dans l'intimité de ces paysans et de ces bergers que nous avons passé trois semaines à Puzzichello. Nos premières chasses avaient été heureuses, pour nos compagnons du moins; car pour notre part, nous ne brûlions notre poudre qu'aux renards. Les bergers ne s'en plaignaient pas, et je les soupçonne de nous avoir fait plus d'une fois chasser le renard sous prétexte de sanglier. Ici, où il n'y a pas de loups, les renards se donnent l'agrément d'emporter les petits agneaux. Quand on a passé deux ou trois heures, la main crispée et les yeux fixés sur un sentier, il n'est pas gai de se trouver en face de ce misérable gibier : mon ami et moi, nous en savions quelque chose.

Comme nous nous plaignions à Bourrasque de nos déconvenues, il nous conseilla une chasse à l'affût. Il alla reconnaître le pays pendant le jour, et le soir il nous conduisit au fond d'un ravin où il nous embusqua derrière des fourrés, après avoir enveloppé nos souliers dans des peaux de renard, pour tromper l'odorat du sanglier. Il avait eu soin de nous poster de façon à ce que le vent ne nous trahît pas. Nous étions placés tous trois sur la même ligne, de dix pas en dix pas. Devant nous s'ouvrait une clairière où la lune traçait un cercle lumineux. Nous demeurâmes ainsi plus de deux heures. Il faisait froid, et je commençais à perdre patience, quand à l'extrémité du cercle lumineux je vis passer l'ombre d'un sanglier qui marchait avec précaution, écoutant, s'arrêtant à tous les pas. Il était arrivé sans que le moindre bruit nous révélât sa marche. Il était à l'extrémité de

la clairière opposée à celle que j'occupais, et se dirigeait en droite ligne sur mon camarade. Cependant le coup de fusil attendu n'arrivait pas. Enfin, au moment où le sanglier effleurait le buisson derrière lequel mon compagnon était placé, un éclair illumina le hallier, et le sanglier roula sur l'herbe. Il se relevait, quand un second coup de fusil le fit trébucher, cette fois pour ne plus se relever.

— *Bene!* dit la voix de Bourrasque.

Nous avions attaché notre mulet à quelques centaines de pas; Bourrasque fut le chercher, et nous rentrâmes, au clair de lune, rapportant notre prise, qui était de belle taille. Bourrasque était calme, comme il convient à un sauvage.—Voilà, dit-il d'un ton bref, comme il faut tuer le sanglier; de cette façon, on n'est pas obligé de le partager.

Le plateau incliné qui conduit de Puzzichello à Aleria est un des plus giboyeux de la Corse, mais aussi le plus fréquenté des chasseurs étrangers. Le méchant petit village d'Aleria occupe l'emplacement de la ville romaine bâtie par Sylla; à peine en trouve-t-on çà et là quelques débris. Un petit fort et quelques masures occupent le sommet d'un mamelon isolé de toutes parts, qui se détache sur le fond bleu de la mer. Ce groupe jauni par le soleil, placé au-dessus de pentes abruptes où croissent de maigres oliviers, ressemble à s'y méprendre à un paysage des côtes de la Syrie ou de la Palestine. L'Étang de Diane, qui a été autrefois, dit-on, le port de la ville, est creusé au pied de ce mamelon.

Dans ce même village d'Aleria débarqua, au milieu du XVIIIe siècle, cet illustre aventurier qui fut roi de la Corse pendant quatre mois. On a fait un personnage ridicule de ce roi Théodore, et cependant, — voyez l'injustice de l'opinion! — toutes ses actions sont d'un grand cœur, presque d'un héros. Mais quoi! Voltaire l'a fait asseoir avec Candide à ce fameux dîner des rois détrônés, et de toutes ces majestés déchues, c'est le plus pauvre sire. Ses camarades d'infortune lui font l'aumône de quelques sequins pour s'acheter des habits et des chemises. Quel homme pourtant, ce Théodore de Newhoff, venu on ne sait d'où, élu roi par le libre suffrage de cette Corse indomptable, cet héroïque soldat qui se bat comme un lion, qui tient en échec la république de Gênes, cet esprit puissant qui organise en quelques jours un pays déchiré par tant de guerres; ce religieux observateur de sa parole, qui descend noblement du trône pour aller chercher des secours à sa patrie adoptive; ce diplomate hardi qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucune difficulté ne rebute, qui tire une armée du néant, et qui aurait sauvé encore une fois l'indépendance de la Corse sans l'intervention des armées françaises! Héros chevaleresque et malheureux qui mériterait une place dans l'histoire, et

qui ne vit cependant dans la mémoire des hommes que par les plaisanteries de Voltaire et la musique de Paisiello!

Nous étions venus jusqu'à Aleria en chassant sur les bords du Tavignano. Tout en poursuivant les perdrix, nous avions tué deux ou trois lièvres. Les lièvres ne sont pas rares en Corse, bien au contraire; mais dans ce pays couvert, dans ces plaines garnies de cistes, il est presque impossible de les tirer. Nous passâmes la nuit à Aleria pour retourner le lendemain à Puzzichello, cette fois en remontant les rives du Tagnone, un autre petit fleuve qui coupe la plaine. Nous rencontrâmes à l'auberge, venant de Bastia, un jeune médecin d'une figure aimable et d'une tournure distinguée. Il avait fait ses études en France, et à son retour il était venu se jeter dans une méchante affaire qui, dès les premiers jours, l'avait à peu près ruiné. En arrivant à son village, il avait trouvé son père mort de la fièvre et son petit patrimoine en désarroi. Il ne lui restait pour toute fortune que quelques coins de terre à peu près incultes. Or la médecine est un pauvre métier dans un pays où toute une famille s'abonne à l'année avec un médecin pour une somme de 12 à 15 francs. Il essaya donc de tirer parti de son mince héritage. Il possédait une maison où demeurait une famille pauvre depuis tantôt vingt années. Ces gens-là n'avaient jamais payé un sou de loyer. Le père du docteur les avait laissés sans les importuner, sachant qu'ils avaient des enfans à élever; mais les enfans avaient grandi et pouvaient se suffire à eux-mêmes. Le docteur pensa donc qu'il était temps de régulariser la position de ses locataires. Il leur fit entendre qu'il les tenait quittes de tous les termes passés, à la condition qu'à l'avenir le loyer serait payé exactement. On fit la sourde oreille. Au bout d'un an, le docteur leur envoya une assignation. Le vieux père entra en fureur à cette nouvelle. « Il y a assez longtemps que j'habite la maison, disait-il, elle m'appartient! » Cependant la procédure allait son train, lorsqu'un nouveau personnage entra en scène. Ce n'était ni plus ni moins que Decio, un bandit célèbre qui, à lui seul, avait mis à contribution des villages entiers. Le docteur reçut une lettre de ce misérable érigé en juge. Il le condamnait à payer les frais de la procédure et à laisser ses locataires en possession de la maison. Notre jeune médecin, tout frais émoulu des écoles de Montpellier, ne tint pas compte de cet étrange avertissement. Deuxième lettre de Decio, confirmant le premier jugement et sommant le docteur de payer au bandit 800 francs à titre de sanction pénale, faute de quoi il serait tué au coin du premier buisson. Notre homme envoya la lettre au procureur-général et *se garda;* mais se garder, c'était renoncer à sa profession et à sa clientèle. Au bout de six mois, il était ruiné. Il prit la résolution de mourir bravement ou de sortir de ce mauvais pas. Il écrivit donc au bandit

pour lui faire savoir qu'il se résignait à ses exigences et lui demanda un rendez-vous qui fut accepté, à la condition toutefois que le docteur y viendrait seul et sans armes. Celui-ci s'exécuta et partit sans armes apparentes, muni seulement de deux pistolets de poche. Au lieu fixé, il ne trouva pas Decio, mais un petit berger qui l'envoya à une demi-lieue de là. Le manége se répéta plusieurs fois. Il alla ainsi de berger en berger jusqu'à un lieu désert, dominé par un rocher escarpé. Decio était debout sur le rocher avec deux bandits armés jusqu'aux dents. C'est de là qu'il entama la conversation. Voici quelles étaient ses conditions : mise en liberté du locataire que le procureur-général avait fait arrêter; donation de la maison en bonne et due forme, et pour lui, Decio, souscription d'un effet de commerce de 2,000 francs au nom d'un tiers. Le docteur marchanda; la somme fut réduite à 1,200 francs. Decio avait tout ce qu'il fallait sur lui, — car c'était un lettré comme le curé dans *Colomba,* — écritoire, plume, papier timbré. Il descendit de sa forteresse.

— Si tu bouges, dit-il au médecin en montrant ses acolytes, voilà deux gaillards qui feront ton affaire.

— Vous voyez bien que je n'ai pas d'armes, dit le docteur.

Decio était descendu, et tirait de sa poche son écritoire et sa plume, quand le docteur lui brûla la cervelle d'un coup de pistolet, s'empara de son fusil, et se jeta derrière un rocher au moment où deux balles sifflaient à ses oreilles. De là, avec une agilité merveilleuse, il descendit les pentes de la montagne, glissant dans le mâquis comme une couleuvre, si bien qu'il échappa aux deux bandits. Ceux-ci ont dit plus tard que le docteur avait agi bravement, et que, comme Decio n'était pas leur parent, ils n'avaient plus rien à y voir.

Ce trait de courage a fait des amis au docteur; mais Decio a laissé un fils de dix ans qui s'exerce déjà à tirer à la cible, et le pauvre docteur ne voit pas l'avenir en rose. Il nous racontait cette triste histoire d'un ton dolent, sous la cheminée de cette misérable auberge. Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que partout ce sont les mêmes histoires. Ce terrible refrain nous a poursuivis pendant tout notre voyage. L'institution du jury, déjà vicieuse en France, n'est guère faite pour extirper le mal au milieu de ce peuple sauvage. D'autre part, les faux témoignages, qui sont devenus une arme de guerre, entravent l'action de la justice, et sont eux-mêmes la cause de nouveaux malheurs. On n'a pas oublié ce terrible Santa-Lucia, qui, voyant son frère innocent envoyé aux galères, jura de punir les dix-huit faux témoins qui l'avaient fait condamner. Il a tenu parole : à ceux-ci il a logé une balle dans le cœur, à ceux-là il a crevé les yeux, à d'autres il a fait subir d'épouvantables mutilations. Un seul restait, le plus coupable de tous, l'instigateur du crime, qui vivait au fond de sa

maison à Ajaccio. Celui-là fut tué sur le seuil de l'église, à midi, d'un coup de stylet; Santa-Lucia, comme l'ange exterminateur, traversa la foule, courut à la mer, et remonta, aux yeux de toute la population, dans la barque qui l'avait amené. Il a passé depuis en Italie et s'est joint à la troupe de Garibaldi.

Et cependant qui ne l'aimerait, cette Corse où ne vit aucun animal malfaisant, ni le loup, ni le scorpion, ni la vipère, cette terre où les plantes des tropiques croissent auprès des ceps de la Bourgogne, où se pressent les forêts de hêtres gigantesques, de pins et de chênes-liéges, où croissent sans engrais tous les légumes et toutes les céréales; cette île aux rivages coupés de golfes comme celui de Naples, de rades comme celle de Smyrne, aux vallées riches de sources minérales, aux montagnes qui gardent dans leurs flancs inexploités le granit orbiculaire et le porphyre globuleux, — deux pierres uniques au monde, — le vert antique et la siénite, le plomb et l'antimoine, la serpentine et le marbre? Voilà ces montagnes, ces plaines, ces vallées, qui sont percées de belles routes : on défrichera les marais, on réparera les ports, on bâtira des églises; mais l'homme, le changera-t-on? Dans cette Corse désormais libre et française, combien faudra-t-il de siècles de liberté pour effacer l'empreinte de tant de désordres, pour détruire tant de cruels préjugés, tant de vices érigés en vertus, fruits amers de la servitude?

IV.

L'arrêté préfectoral qui fermait la chasse vint nous arracher le fusil des mains. Nous avions fait de notre mieux, et notre seul regret était de n'avoir pu faire une chasse aux moufflons. — Quoi! disait mon intrépide camarade, il n'y a ici qu'une chasse originale, et nous ne l'avons pas faite! Nous chasserons ailleurs le sanglier et la bécasse; mais le moufflon! un animal quasi fabuleux, le père de la grande race des moutons, à ce que dit Buffon. Pour un moufflon je donnerais tout le gibier que j'ai tué. — Mais avant le mois d'avril, nous disait-on, nous n'avions guère de chances de réussir. C'étaient six semaines à employer. Nous laissâmes à Puzzichello nos chiens et nos fusils, et pendant ces jours de loisir nous visitâmes le reste de l'île.

Ce qui nous a frappés surtout dans cette rapide excursion, c'est, avec la bienveillance des indigènes pour l'étranger qui voyage, la variété infinie des sites et des paysages. Il ne faut y chercher ni monumens, ni vestiges historiques. L'histoire de la Corse est pour ainsi dire isolée du mouvement européen. L'île est formée d'une longue chaîne de montagnes assez semblable à la carcasse d'un vaisseau renversé; elle est bordée d'un cordon de plaines plus ou moins

étroites, selon que la montagne s'avance en saillie vers la côte ou se replie sur elle-même. A ces élémens uniformes, on pourrait croire que la Corse est d'un aspect monotone, et cependant chaque province, chaque canton a sa physionomie propre. Ajaccio, ville neuve, à moitié française, à moitié corse, ne ressemble ni par sa structure ni par ses mœurs à Bastia, ville italienne qui porte jusque dans ses églises vêtues de marbre et dorées le reflet de la Toscane voisine. Corte, enfermé dans son cercle de montagnes, au pied du Monte-Rotondo, avec son château-fort, ses ponts élégans, ses deux rivières, son horizon borné, ne ressemble pas davantage à l'Ile-Rousse, petit port français bâti au bord de cette Provence corse qu'on appelle la Balagne. Bonifacio est génois, Carghèse est grec; le Cap Corse tient des bords du Rhône, des vignobles de l'Hermitage et de la Côte-Rôtie; le lac Nino, perdu dans les rochers sévères comme un lac alpestre, n'a point la physionomie des étangs d'Urbin et de Diane; la grotte élégante de Brando, avec ses corridors découpés à jour, ses stalactites fantastiques, n'a guère de parenté avec les coupoles rocailleuses du *Sdragunau* (grotte du dragon) de Bonifacio : là c'est une forêt de hêtres ou de pins laricio, ici les champs d'olivier ou les vignobles, ailleurs les châtaigniers. Quant aux oasis cultivées, elles n'occupent pas le dixième du terrain; elles sont pressées de tous côtés par les forêts envahissantes. Du reste, les vrais villages corses sont perdus dans les mâquis. On peut voir ailleurs des Bastia, des Corte, des Ile-Rousse; mais où trouver, sinon sur sa montagne, un village de Bocognano, au milieu de ses châtaigniers qui lui fournissent son pain, avec ses groupes de maisons brunes, ses traditions énergiques, ses sangliers domestiques qui fouillent le sol des rues? Ailleurs, c'est l'Italie, c'est la Provence, le Dauphiné, la Suisse, l'Orient; là, c'est la Corse avec ses manteaux en poil de chèvre, ses chapeaux pointus ou ses bonnets de laine brune, — la vieille commune du moyen âge avec ses partis irréconciliables, ses familles armées, ses chefs traditionnels. Le passé s'y est conservé, au milieu de l'air pur de ces montagnes, comme à Pompéi le monde romain sous les cendres du Vésuve. Seulement là bas c'est un monde mort, un monde de revenans et de squelettes; ici, c'est un monde agité et bruyant, avec les couleurs de la santé et les palpitations de la vie.

Depuis vingt ans, bien des débouchés ont été ouverts; sans compter les chemins du Cap Corse et de Saint-Florent, une belle route, qui relie Ajaccio à Bastia, coupe l'île en diagonale avec un embranchement de Corte sur Calvi et l'Ile-Rousse; enfin la route de ceinture est achevée partout, hormis dans le tronçon qui relierait Ajaccio à Calvi en touchant à Carghèse. Nous avons parcouru toutes ces routes, gravi bien des montagnes, battu bien des sentiers en compagnie de

Bourrasque, qui nous éclairait de sa vieille expérience, et de tout ceci nous avons conclu que le vrai pays de chasse de l'île s'étend des bords du Taravo aux bords du Tavignano, en suivant les bords de la mer; il faut réserver toutefois une mention honorable pour le petit pays de Zilia, sur la côte occidentale. Mais revenons aux moufflons. De retour à Puzzichello au temps fixé, nous allâmes, au-dessus de la Conca, demander l'hospitalité à un berger qui nous reçut pour deux nuits dans sa cabane.

On sait que le moufflon a l'encolure, le pied et le pelage d'un cerf, la taille d'un daim à peu près et les cornes d'un bélier; ces cornes sont de la grosseur du bras au moins à la base, beaucoup plus longues que celles du bélier, plantées près des yeux, et se recourbent en cercle; ses mœurs participent à la fois du chamois et du cerf. Comme le chamois, il vit au sommet des plus hautes montagnes; mais il en descend souvent pour chercher les pâturages, et se cache dans les fourrés. C'est là que nous espérions le surprendre. Dans les plateaux où nous cherchions les moufflons, on les traque comme des sangliers. Notre première journée fut perdue : nous ne tuâmes qu'un renard. Le second jour, nous reconnûmes la trace de trois moufflons. On juge de notre joie. Malheureusement nous n'étions pas assez nombreux. Ils sortirent en bondissant du mâquis, à quarante pas de mon compagnon, qui les salua de ses deux coups de fusil : c'est une carabine qu'il aurait fallu pour les abattre. Je les vis moi-même passer à travers les rochers avec une merveilleuse agilité et regagner leurs retraites inabordables. J'étais assez joyeux de les avoir vus courir; mais le tireur était désespéré. — Je tuerai le moufflon du Jardin-des-Plantes! s'écria-t-il dans un beau mouvement de rage.

Il fallait songer à quitter la Corse. Bourrasque allait pêcher les sangsues; nos amis de Puzzichello étaient retournés à leur montagne. Ce ne fut point sans un serrement de cœur que nous mîmes le pied à l'échelle du paquebot qui devait nous ramener à Marseille. En somme, nous avions passé notre hiver loin des bruits de Paris, loin des discussions politiques, et nous avions amassé des souvenirs qui ne sont pas sans charme. Maintenant que le temps et la distance en ont adouci les teintes un peu rudes, nous la revoyons souvent dans nos rêves, cette île sauvage, mais avec les yeux du poète corse : « O Cyrno! vêtue de bruyères et couronnée de myrte, tu souris au milieu des flots comme une vierge farouche! Les princes te font les yeux doux, mais tu veux garder ta liberté. »

CHARLES REYNAUD.

LA

POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS SHELLEY

Julian Fane's Poems, London 1853.

En fait de littérature, l'Angleterre n'est jamais une, et, pour la juger, il faut rechercher laquelle triomphe des deux influences qui la dominent tour à tour. Normande ou Saxonne ? La question se résume en ces deux mots, et M. Disraëli, en intitulant un de ses ouvrages *les Deux Nations*, n'a fait que constater ce dualisme pressenti depuis longtemps déjà. On reconnaît en Angleterre, on admet tacitement une foule de vérités que l'on se garderait bien de proclamer sous une forme plus explicite. Passe pour la chose, mais le nom ? c'est à y regarder à deux fois. Or cette incontestable dualité de races, cet antagonisme se produisant encore aujourd'hui, en plein XIX[e] siècle, au milieu d'institutions qu'on tient volontiers pour inébranlables, a je ne sais quoi qui choque et trouble l'Anglais véritable, le *genuine Englishman,* lequel en cette qualité répugne à ne pas se croire, lui comme son pays, tout d'une pièce.

Il serait curieux, utile même peut-être, de suivre les modifications sociales et politiques de l'Angleterre, suivant que l'élément normand ou saxon la domine, et de voir laquelle des deux tendances rend la nation davantage à elle-même, en met les masses, pour ainsi dire,

plus à leur aise. — Les temps de la chevalerie accomplis, la réformation assise, l'esprit saxon atteint son apogée et règne pour la dernière fois en Angleterre sous la fille de Henri VIII. Il porte la couronne avec Élisabeth, et revendique tout entière la gloire de Shakspeare. Aussi ne voit-on à aucune autre époque l'Angleterre aussi homogène, aussi *anglaise,* et il y a cinquante ans encore le *John Bull* typique se reportait toujours avec orgueil, comme vers une sorte d'âge d'or, au règne de la « bonne » *queen Bess!* Ce composé de Teuton et de Franc, qui aspire à l'unité sous le nom de *true Briton,* marchait d'ensemble plus qu'il ne l'a jamais fait depuis. Ce qu'est pour la France Henri IV, Élisabeth l'est pour l'Angleterre, et « la poule au pot » du Béarnais trouve un pendant exact dans ce qu'on a justement appelé le *beef-and-beer-ism* de la dernière des Tudors (1).

Le développement de l'esprit saxon, tel que nous l'offre le règne d'Élisabeth, coexiste-t-il de toute nécessité avec la grandeur de l'Angleterre? en est-il le signe, ou bien présage-t-il d'affreux déchiremens dans l'avenir? C'est le secret que garde peut-être la fin du siècle. Avec Élisabeth, et après avoir épuisé pour Shakspeare les trésors d'un silence de huit cents ans, le génie saxon s'éteint; tout change d'aspect. Les tendances normandes s'intronisent avec les Stuarts, et la littérature anglaise entre dans cette période d'imitation forcée où nous la voyons pendant plus de deux cents ans. Sous les républicains et Cromwell, nous assistons bien à l'insurrection de l'élément saxon; mais ici il *agit,* il prie, prêche, renverse et tue : il ne chante guère. La grande illustration de ce temps, la seule aussi, — Milton, — n'est ni Gaulois, ni Germain; c'est un classique. Enfin, depuis Charles II jusqu'à nos jours, l'esprit saxon lutte. Or c'est précisément dans cette nouvelle attitude d'antagoniste de l'élément souverain et dans le dernier moment de cette lutte que nous sommes amené à le suivre par une publication récente, où les tendances nouvelles de la poésie anglaise se révèlent avec une netteté singulière.

Que depuis vingt ans il se soit opéré en Angleterre un changement que les Anglais eux-mêmes commencent à avouer, ceci ne fait plus matière à discussion; mais, en examinant bien, ne trouverait-on pas quelque lien entre l'émancipation morale que nous signalons et la soudaine explosion de cet esprit saxon comprimé depuis deux siècles? Pour qui la connaissait à fond, l'Angleterre présentait jusqu'à ces dernières années un spectacle vraiment curieux, et qui justifiait parfaitement l'épithète de *la grande incohérente* appliquée à la nation anglaise par M. de Talleyrand. Incohérente en effet, elle l'était en tout. Vouée à la défense d'une foi dont la première base est le libre exa-

(1) Littéralement « *théorie du bœuf et de la bière.* »

men, elle interdisait d'examiner quoi que ce fût en matière de religion; fille d'une révolution qui ne reconnaissait à la royauté d'autre origine que le consentement populaire, le *original compact*, elle versait avec ardeur son or et son sang dans la cause de rois absolus dont elle niait le principe, et figurait, elle hérétique, en tête d'une alliance dont les premières formules étaient abominables à ses yeux. Ce qui se manifestait dans le monde de la politique et des grands événemens, la société, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle, se chargeait partout de le reproduire, et l'on peut dire sans exagération aucune que la contradiction vous heurtait dans les châteaux comme dans les chaumières. Dans le pays le plus libre du monde, certains sujets étaient mis d'avance à l'index, et il y avait défense absolue d'essayer même de les aborder. « L'analyse du cœur, dit quelque part Walter Scott dans les papiers qu'il laissa après sa mort, — quels trésors on doit y trouver! — *mais je n'ose m'y aventurer!* » Et il avait raison, car du temps où il vivait, trois pages consacrées à sonder les mystères du cœur, à dire *vrai* sur ses passions, ses souffrances, ses joies, eussent suffi peut-être pour ternir sa renommée et pour faire parler de lui les yeux baissés. Le *vrai!* pendant combien de temps a reculé devant ce fantôme le peuple anglais, ce peuple droit et loyal chez lequel un mensonge est la pire des infamies! Où trouver le mot de cette énigme, si ce n'est dans la toute-puissance du *cant?* Le faux était imposé sous peine d'excommunication, et les esprits qui trouvaient moyen de s'en arranger tombaient dans le niais; de là cette longue suite de poètes et de romanciers à l'eau de rose dont la littérature anglaise s'est affadie depuis vingt ans.

A l'heure où nous sommes, tout est changé. Le *cant*, je ne crains pas de l'affirmer, est mort; ce qui reparaît encore de lui n'est qu'une ombre capable seulement d'effrayer les gens faibles et superstitieux. Les Anglais d'aujourd'hui parlent de tout, discutent tout, laissent tout écrire, et commencent à comprendre l'injustice qu'ils se faisaient à eux-mêmes en craignant ce qui au fond ne pouvait leur nuire. Il y a vingt-trois ans, le plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis Shakspeare faillit être assommé par un homme qui, se faisant l'écho de la voix publique, l'appela « damné » et « *mécréant.* » Qu'on me cite à l'heure qu'il est dans les trois royaumes un homme ayant quelque valeur intellectuelle qui ne s'incline devant la victime du *cant* d'autrefois, de cet infortuné Shelley, mort sous la flétrissure publique, et de qui désormais procède plus ou moins tout ce qui, dans sa patrie, pense ou chante.

Ici une question se présente, et l'on se demande si de ce que l'Angleterre discute aujourd'hui bon nombre de choses qu'autrefois elle défendait de nommer, il s'ensuit qu'elle-même soit devenue de

mœurs moins rigides et moins pures? A cela on peut hardiment répondre : Non. Pour admettre l'extension du principe sur lequel elle a établi sa croyance, la nation anglaise n'est nullement menacée d'athéisme, — bien au contraire; — et depuis qu'elle examine et cherche davantage, on a pu voir de quel côté allaient ses tendances. De même en fait de morale; depuis que certains écrivains philosophes ont osé montrer le cœur humain à nu et rejeter loin d'eux le fatras sentimental à la mode, on ne voit pas que l'Angleterre ait à déplorer une femme compromise ou un homme ruiné de plus : l'Angleterre est plus vraie, voilà tout, et elle est partant plus libre; elle semble rentrer davantage en possession d'elle-même, et l'on peut dire qu'elle est plus anglaise que jamais.

Ce qui frappe surtout quiconque veut étudier les successives transformations de la littérature anglaise, c'est le peu de rapport existant entre cette littérature et la nation en masse depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'aux premières années du nôtre. Durant cette longue période, les écrivains sont les écrivains de la cour, du *beau monde,* comme ils le disent eux-mêmes; et pendant que le théâtre monte toujours vers ce point culminant où la réaction le saisit, grâce aux efforts des Garrick, des Kemble et de tant d'autres pour restaurer le culte de l'esprit national avec Shakspeare, les auteurs dramatiques peignent une société corrompue, frivole, mais, il faut l'avouer, une société *étrangère*, une société toute d'imitation. Le marchand de la Cité, le *gentleman farmer,* le *squire*, toutes ces classes solides chez lesquelles se retrouvait le vrai caractère national, ne se manifestaient guère, et il est à remarquer qu'on les peignait toujours sous un aspect ridicule, ni plus ni moins que s'il se fût encore agi du temps où l'on ne parlait que français, sous peine de passer pour un rustre. Oh! braves et dignes Anglais de la glorieuse *queen Bess,* « moelle de la nation, » comme vous appelait cette rude Saxonne, qu'était devenue votre puissance? — Deux gloires néanmoins restent à l'Angleterre de cette époque, et deux gloires qui en valent bien d'autres : Fielding et Richardson.

Sous le règne d'Anne Stuart et sous les deux premiers George, la tradition française se perpétue; aussi est-on prodigieusement spirituel, mais aussi peu anglais qu'auparavant. Pope, Addison, Congrève, lady Montague, Horace Walpole, tout est français, et les plus zélés partisans de la ligne hanovrienne défendent les fils des Guelfes dans un idiome emprunté à Versailles. L'éloquence parlementaire même, cette suprême gloire britannique, se complaît encore, — et cela chez les plus fougueux orateurs, — dans certaines allures classiques; le « prosateur par excellence, » Junius, ce modèle du style, ne saurait être bien compris par qui ne serait pas fort au courant

des finesses de la langue française. La même tendance marque les premières années du XIXe siècle : Moore, Sheridan, le cercle du Régent à Carlton-House, perpétuent la tradition de Louis XV; ils aspirent à Beaumarchais et descendent de Crébillon fils.

Tout d'un coup, au moment où l'Angleterre arrive à l'apogée de ces *incohérences*, où salons, théâtres, bureaux de journaux, clubs, carrefours et cabarets retentissent du bruit de victoires gagnées pour une cause que la nation n'aime pas, et se remplissent d'étrangers qu'on subit en les accablant de fêtes; au moment de ce brouhaha général, qu'on désigne habituellement sous le nom de *la paix*, — une gloire nouvelle, éclose en un jour, vient épouvanter la société et les lettres. Au premier abord, Byron semble rompre avec la tradition et se séparer des tendances de ses devanciers : au fond, il n'en est que la conséquence inévitable, que l'expression dépouillée de tout artifice. Byron est la plus sublime et la dernière incarnation de l'esprit normand en Angleterre; mais chez lui l'inspiration vient si directement de la source étrangère, que c'est en étranger, en ennemi presque, qu'il entre en scène. Byron n'a absolument rien d'anglais; fils de Rousseau et de Voltaire, tout lui est antipathique dans un pays où personne ne veut le comprendre. Fort différent en cela de Shelley, aucun retour de tendresse, aucun mouvement de regret ne se trahit jamais chez lui à l'égard de sa patrie, qu'il hait *en étranger*, en homme qui prétend n'en pas être. *I am not one of you* (je ne suis pas des vôtres), écrit-il dans une de ses lettres. Si jamais œuvre littéraire fut opposée à l'esprit de la nation à qui elle appartient, cette œuvre est à coup sûr *Don Juan*. De ce monument immortel du génie de Byron, un Anglais très bien élevé doit au moins affecter d'ignorer les détails; de cette portion incontestée de sa gloire, il doit avoir honte. Cependant *Don Juan* n'est, à tout prendre, que la conséquence logique de cette *francomanie* qui possède l'Angleterre depuis deux siècles. Les galanteries de Charles II, les bons mots de ses favoris, les petits soupers de lady Mary Montague, les *Chocolate-houses* de Richard Steele, les bals où l'on s'habillait en Diane, et les médisances d'Horace Walpole, tout cela a préparé le terrain sur lequel Byron a bâti plus tard.

Le grand trait distinctif qui signale chez l'auteur de *Don Juan* l'influence du génie normand, c'est la légèreté, qualité essentiellement anti-anglaise. Tant que règne l'école dont nous venons de parler, on essaie de plaisanter sur le vice, ce qui est justement la chose que l'esprit national a le plus en horreur. L'Anglais, dans ses fautes comme dans ses vertus, dans ses plus saints enthousiasmes comme dans les égaremens de la passion, est toujours sérieux, toujours *in*

earnest (1), et l'idée d'être accusé d'une légèreté le révolte à l'égal d'un crime. Voilà, je crois, une des raisons pour lesquelles Byron, plus célèbre de son vivant et infiniment moins réprouvé que Shelley, n'a jamais fait école dans son pays, tandis que du chantre de *Prométhée* date, — ainsi que nous l'avons déjà dit, — tout le mouvement poétique de l'Angleterre.

La preuve de toute force est la fécondité. Or, de tant d'écrivains qui se succèdent depuis Charles II jusqu'à George IV, pas un ne fait souche; tous tirent leur héritage d'une commune source : la France; aucun n'est le successeur inévitable de son devancier, et ainsi de Byron. Sans doute en Angleterre des disciples de Byron se rencontrent, mais dans le monde des salons plutôt que dans la littérature. Quant à l'école littéraire de Byron, c'est en France surtout qu'il faudrait la chercher. En Angleterre, quel écrivain pourrait-on citer, — poète ou prosateur, — dont le talent ne fût pas arrivé au même degré de développement, si l'auteur de *Lara* n'eût jamais existé? Ceci, on le comprend, n'ôte rien au génie ni à la gloire de Byron; nous n'avons voulu que prouver combien il est anti-anglais.

Les choses se passent autrement pour Shelley. Contemporain de l'auteur de *Childe-Harold*, de race noble comme lui, le génie saxon le saisit et le marque au front dès le berceau. Avant de pouvoir lire les Allemands, on dirait qu'il les sait par cœur, et, chose curieuse, il descend à degré égal de deux maîtres dont le génie semble s'exclure : de Goethe et de Jean-Paul. Comme artiste et adorateur de la forme, — du beau, — c'est l'élève passionné du vieil olympien de Weimar; mais son culte de la nature, son amour de tout être créé, sa charité, sa tendresse, son exaltation, l'exubérance de toutes ses qualités, le rattachent indissolublement à Jean-Paul. S'il a pour pères les Germains, il a du reste pour ancêtres les Grecs, et Winckelmann lui-même n'est pas plus amoureux de l'antiquité que ne l'est Shelley. Son hellénisme vient du cœur; Shelley étudie, traduit et commente Platon, comme un homme qui n'a jamais appris à le faire de par l'université. On voit que, pour le proscrit des bords de la Spezzia, la Grèce est l'objet d'une passion profonde, et qu'à tout moment il reporte vers elle cette adoration de l'éternelle beauté qui, selon l'expression d'un illustre philosophe, n'est que « la splendeur du vrai. »

Mais ce mot de *proscrit* n'étonne-t-il pas quelque peu, quand on réfléchit à l'action exercée par Shelley sur les lettres contemporaines?

(1) ***Earnest*** ne veut point dire ***sérieux***. Ce terme implique un mélange d'activité et de gravité. Il indique aussi une persistance infatigable à atteindre un but quelconque.

C'est cette action même que nous voudrions maintenant caractériser en nous aidant des *poésies* de M. Julian Fane. Le volume de M. Fane, publié il y a quelques mois à peine, est déjà parvenu à sa quatrième édition. Fils de lord Westmorland, neveu du duc de Wellington, l'auteur tient à tout ce que l'Angleterre a de plus haut placé, de plus irréprochable, on pourrait presque dire de plus austère. Aussi me demandais-je avec curiosité, dans les poésies de M. Fane, quel serait le sens d'une pièce de vers intitulée *le Tombeau de Shelley*. Je m'attendais bien, je l'avoue, de la part du jeune poète, à quelque acte de ce courage généreux dont le secret est dans sa famille, et dont sa belle et noble tante, lady Jersey, donna une si éclatante preuve lorsque, devant tout Londres en courroux, elle tendit vaillamment sa main à Byron la veille de son exil volontaire. Mais non : les vers de M. Fane sont mieux encore que cela; ils sont un nouveau témoignage de l'influence de Shelley. Je les traduis en entier, autant à cause de leur propre valeur que pour leur tendance :

« Venez, tressez les couronnes de vos chants, pour orner le tombeau de celui qui mourut *âme de toute poésie!* — Mort? — Oh! non, il ne l'est point. Brisant trop tôt sa chrysalide, vile enveloppe terrestre, il a seulement échappé à nos yeux. Emporté par le vol de son ardente pensée, gloire ailée, à travers l'univers, vers l'immortalité il a fui. Trop faibles sont nos regards pour le suivre; mais venez tous tresser l'offrande funéraire, couronne de musique, non de lauriers, — couronne de sons, dont la morne tristesse soit digne de *cette voix qui apprit tous leurs chants au monde et aux temps nouveaux.* Muse sacrée, nous t'invoquons! Fais que de nos lèvres froides et monotones découlent des hymnes désolés, inspire-nous l'art de réveiller la lyre si harmonieuse des sanglots! Toi, invisible toujours, quelle que soit ta demeure; — que tu habites les hauteurs de Delphes, que tu baignes tes pieds divins dans les flots de Castalie; que, libre de tous liens et sans asile prescrit, tu erres dans l'infini de Dieu, ton créateur, ou bien encore, comme aucuns le disent, que tu descendes te renfermer, souveraine solitaire, dans le cœur de l'homme; — en quelque lieu que tu sois, nous te saluons, ô Muse! Fais entendre ta voix céleste, mène le chœur de nos regrets, apprends à nos chants le secret des pleurs harmonieux!

« Mais tout se tait! Elle ne veut nous écouter ni venir! Nulle corde ne vibre, nulle lèvre ne frémit, nul son n'agite d'un souffle l'océan sans ondes du désespoir! Allez donc, ô vous, ses fidèles disciples, vous, *âmes vouées au vrai*, dirigez vos pas vers ce site funèbre (1) dont l'étrange beauté le ravissait d'amour pour la mort, *lui, que nous avons perdu.* — Allez silencieusement; qu'ici nulle main inhabile ne touche à une harpe mortelle; que le pâtre même se taise, et que le poète n'ose jeter les chétives fleurs d'une imagina-

(1) Shelley est enterré dans un cimetière protestant à Rome, endroit pittoresque où il avait l'habitude de passer des heures entières en disant qu'il y devenait « amoureux de la mort. »

tion éteinte sur le sépulcre de toute harmonie! Qu'ici le silence règne seul, qu'il veille seul sur son repos sacré, jusqu'au jour où quelque voix immortelle s'élèvera, digne de célébrer le chantre d'Adonaïs (1). »

Je vois d'ici l'étonnement de bien des gens et la suspicion dans laquelle ils tiendraient volontiers un jeune homme qui proclame aussi hautement que M. Fane une admiration illimitée pour Shelley. A ceux qui ne voient dans ce poète que le chantre athée de *Queen Mab*, il faut indiquer les principaux motifs qui rendent si puissante en Angleterre l'autorité de Shelley sur la génération actuelle. On peut leur rappeler d'abord que Shelley n'a pas fait que *la Reine Mab*, et qu'il n'est guère juste de reprocher sans cesse à un homme ce qui fut l'œuvre de ses dix-huit ans. Quelque nouvelle que puisse paraître cette opinion, nous dirons ensuite que Shelley attire et domine par ses qualités mystiques et en dépit de ses erreurs religieuses. Celles-ci font même à peine tache dans son œuvre, tandis qu'au fond débordent toutes les qualités chrétiennes. Quoi qu'on en dise, aucun impie ne sortira jamais de cette école. La raison d'être de Byron est la révolte. Sans elle, il n'aurait écrit ni ses premiers, ni ses derniers vers (2). La raison d'être de Shelley est l'amour. Les facultés en vertu desquelles il est poète auraient pu tout aussi bien faire de lui un missionnaire, un apôtre. Son essor une fois pris, rien ne l'arrête; plus il monte, plus il est à l'aise. Shelley est *le poète* par excellence, — « l'âme de toute poésie, » — comme le dit M. Fane, c'est-à-dire le terme opposé au matérialisme. Voilà le secret de son influence. Toute époque illustre par la puissance d'un principe quelconque voit, à un moment donné, surgir par milliers les ennemis, sinon les destructeurs de ce principe. L'industrie, depuis vingt-cinq ans, étend sur l'Angleterre son sceptre de fer; inévitablement dès lors, tout ce qu'il y a de jeune, d'ardent, de généreux, se voue d'instinct au spiritualisme, de même qu'au sortir de grandes guerres on se serait voué à la paix, ou, à la fin d'une époque de bigoterie, au scepticisme. Ainsi plus on aura le sentiment religieux, plus on pourra se passionner pour Shelley, précisément parce que, pour citer encore M. Fane, il appelle à lui « les âmes vouées au vrai. »

Panthéiste quant à la forme, Shelley domine la génération actuelle par des qualités qui s'associent à merveille aux idées religieuses, et l'on ne peut s'étonner de voir aller à lui de jeunes esprits, avides de connaître, pieux à la fois et curieux, mais surtout distingués en

(1) *Adonaïs* est le nom sous lequel Shelley chanta le poète Keats, son ami.

(2) Ses *Bardes anglais et Critiques écossais*, et *Don Juan*. Le premier de ces deux écrits fut, on le sait, provoqué par la sévérité des journaux à l'égard de ses *pièces fugitives*, le second par la société anglaise en masse qu'il voulait attaquer.

toute chose par cet attribut saxon dont j'ai parlé, le *earnestness*. Ils interrogent les pages de *la Sorcière de l'Atlas* ou du *Triomphe de la Vie*, comme j'ai vu d'ardens ecclésiastiques interroger le magnétisme. Shelley est pour eux non pas un rêveur, mais un clairvoyant. Ceux qui ont la constante habitude de nommer Shelley et Byron ensemble, et, à cause de l'amitié qui les rapprocha un moment, de se les figurer sous ce même ciel d'Italie, déversant sur la patrie absente les flots d'une commune haine, seraient peut-être surpris d'apprendre combien de secrètes sympathies rattachaient Shelley à l'Angleterre. Tandis que le superbe auteur de *Lara* prenait plaisir à froisser les préjugés de ses compatriotes, et, pis encore, à se moquer d'eux, Shelley les indignait, il est vrai, les ameutait contre lui, mais naïvement et en s'affligeant de leur colère. Le cri le plus féroce qui soit sorti de sa plume ne vient que d'un paroxysme de douleur; tout son fiel n'est que l'amertume d'une âme blessée, où l'orgueil, par exemple, n'a jamais eu de part. Tout le poète et tout l'homme se résument, si l'on veut y faire attention, dans le portrait suivant de Shelley à quatorze ans, et que vingt fois m'ont tracé certains de ses condisciples d'Éton. C'était un être étrange, méconnu de tous, aimé d'un seul, le vieux professeur Lind, pour lequel le jeune Percy garda une vénération éternelle. Quelque chose d'ombrageux, de curieux et de craintif distinguait l'enfant de tous ses camarades, et à voir sa démarche légèrement dégingandée, son regard vacillant et doux, et un je ne sais quoi de soupçonneux qui se révélait dans chacun de ses gestes, on l'eût pris volontiers pour un faon échappé aux profondeurs des bois. L'idée parut en venir à quelque *fantaisiste* de ses compagnons; de là cet odieux hallali : — Faisons la chasse à Shelley ! — qui retentit un jour au milieu de l'école. A dater de cette heure, la « chasse à Shelley » prit rang parmi les *récréations* admises. On *lançait* le malheureux écolier, qui mettait une agilité surnaturelle à échapper à ses persécuteurs. Sautant des bancs sur les pupitres, se cramponnant partout, passant par les fenêtres, escaladant les murs, il menait parfois chasseurs et meute en rase campagne; puis, au moment où l'on arrivait à le *forcer*, mais avant qu'on eût pu l'atteindre, il se retournait en poussant un rugissement à faire reculer la troupe. Le futur auteur des *Cenci* en restait quitte pour un accès de fièvre nerveuse. « Je vivrais cent ans que jamais je n'oublierais ce cri, me disait un de ceux qui autrefois *chassaient* Shelley; cela vous glaçait le sang dans les veines, et j'ai toujours cru qu'à ce moment il était complétement *hors de lui*. »

Plus tard, la même chose se reproduit : l'Angleterre chasse encore Shelley, et le cri d'anathème qu'il profère n'est que le résultat du délire. La haine de son pays est si peu dans son cœur, Shelley est si peu anti-anglais, que plusieurs de ses meilleures inspirations datent des

jours qu'il passait à rêver sur les bords de la Tamise ou sous l'ombre des grands hêtres du Buckinghamshire. Croyez-en plutôt le témoignage de Mme Shelley elle-même. « Dans l'année 1817, écrit-elle, nous nous établîmes à Marlow, dans le comté de Buckingham. Shelley fit choix de cette campagne à cause de sa proximité de la Tamise. Il faisait ses vers pendant que son bateau s'en allait à la dérive et glissait sous les branches des hêtres de Bisham, ou bien pendant qu'il entreprenait à pied de grandes promenades dans les environs, qui sont d'une beauté extrême. Les carrières, dont le pays est plein, s'élèvent parfois en rudes montées, et dominent la Tamise, tandis qu'à d'autres endroits elles se creusent en vallons verts remplis de beaux arbres. La partie inculte de la contrée était tout ce qu'il y avait de plus sauvage, ce qui ne laissait pas de faire un contraste charmant avec les *parks* et jardins des grands propriétaires et avec les beaux champs bien cultivés qui les entouraient. La population seule, au milieu de toute cette richesse de la nature, était pauvre et malheureuse. Les *poor laws* la minaient, et les suites d'une longue guerre achevèrent de la réduire à la plus cruelle misère. Shelley ne se lassait pas de chercher à soulager les souffrances de ceux qui nous environnaient. Au milieu de l'hiver, pendant qu'il publiait *la Révolte d'Islam,* il fut atteint d'une ophthalmie terrible qu'il gagna par suite des visites incessantes qu'en tout temps il faisait chez les pauvres. Je rappelle cela, parce que cette sympathie active et profonde pour ses semblables donne un intérêt véritable à ses théories philosophiques, et appose le sceau d'une sincérité réelle à ses plaidoiries en faveur du genre humain. »

A part la poésie, y a-t-il là quelque chose qui diffère de la conduite de tout bon gentilhomme au milieu de ses paysans? Si, au lieu de se gendarmer et de proscrire l'enfant qui venait d'écrire *Queen Mab,* on eût tout simplement pris ce poème pour ce qu'il était, — c'est-à-dire la première et confuse expression des utopies et des indignations d'un esprit amoureux du beau, du juste, du bien absolu, de l'impossible enfin, — quelles qualités *radicales* dans Shelley pouvaient l'empêcher d'être un des meilleurs citoyens de l'Angleterre en même temps que le premier de ses poètes? A cette vie simple, patriarcale, à cette vie foncièrement anglaise que mène Shelley à Marlow, et qui, remarquez-le bien, n'entrave en rien son inspiration poétique, comparez les orgies de Byron à Newstead! A Dieu ne plaise que je veuiller abaisser le talent de Byron! Il fallait peut-être un peu de tout cela pour produire *Don Juan;* mais s'étonne-t-on beaucoup ensuite qu'en Angleterre Shelley, et non Byron, soit la source d'où descend la génération actuelle, — cette génération dont les tendances saxonnes paraissent surtout si franches? Ce caractère saxon de l'influence de

Shelley est peut-être ce qui sert le plus à l'étendre aujourd'hui. Il y a dans ce que j'appellerais le *shelleyisme* deux choses bien distinctes : l'élément philosophique d'un côté, aboutissant au libéralisme le plus complet, au plus entier affranchissement de la pensée, et de l'autre, le principe exclusivement littéraire, la forme. Du vivant de Shelley lui-même, ceux qui se sentaient le courage de le comprendre, d'être de son école, l'imitaient surtout par la phraséologie. Leigh Hunt, qui peut à bon droit passer pour le chef des *shelleyistes* de ce temps-là, ne s'élève guère au-dessus des proportions d'un parodiste, et l'on voit que chez le journaliste poursuivi pour attaques contre la personne sacrée du prince régent, c'est affaire de radicalisme et de philologie, rien de plus. Du vivant de Shelley d'ailleurs, ses disciples n'osaient avouer leur culte; on l'admirait d'une façon occulte et clandestine, et quiconque se fût permis de dire tout haut à l'auteur de *Prométhée,* comme Dante à Virgile : *Tu sei il mio maestro!* se serait à l'instant vu classer parmi les parias de la société. Les disciples de Shelley n'en existaient pas moins à cette époque : il y en avait, et de très fervens; mais, loin d'imprimer aucune tendance à l'opinion générale, ils en demeuraient exclus, et vivaient un peu à l'état de membres de sociétés secrètes. Le véritable mouvement commence avec Carlyle, ce grand poète en prose, autour duquel se groupe un beau jour la jeunesse studieuse, et qui révèle en quelque sorte l'Angleterre à elle-même. Pour ces jeunes gens qui, après avoir suivi de confiance les cours des professeurs d'Oxford et de Cambridge, se trouvaient tout à coup en présence du philosophe du *hero-worship,* un monde nouveau s'ouvrait, mais un monde où l'on ne pouvait se frayer un chemin qu'après avoir jeté bien loin de soi l'ancien bagage. Le temps, du reste, avait marché; on lisait Shelley sans trop de mystère, et tout ce qu'on risquait à s'avouer disciple de Carlyle, c'était de se voir traiter d'excentrique par les gens du monde, d'imbécile ou de fou par les universitaires.

Il faut bien en convenir : sur les questions de religion et de politique, les doctrines de Carlyle ne se piquaient point d'une très grande orthodoxie, et ce fut tout à fait en dehors des classes aristocratiques qu'elles commencèrent par faire leur chemin. Les hommes de lettres proprement dits, les esprits voués au progrès, tous ceux-là appartenaient à la nouvelle école, que les hautes classes affectaient de dédaigner, et dont les oisifs semblaient ignorer l'existence. Or la part que prennent à un mouvement les oisifs et les grands en peut seule constater la force irrésistible. Au groupe d'écrivains dominé par l'influence de Carlyle se rattachent deux des gloires actuelles les plus incontestables de l'Angleterre, M. et Mme Browning, dont la parenté avec Shelley se découvre dès l'abord. Cependant tout

cela ne dépassait point ce qu'on peut appeler le cercle des initiés, et, tandis que les esprits avancés, les intelligences militantes, toute cette ardente jeunesse qui en Angleterre arrive toujours à ses fins, pourvu qu'elle soit réellement dans le vrai, tandis que ces masses intellectuelles se précipitaient dans la voie ouverte par Shelley, la société proprement dite, le *monde*, se livrait plus que jamais aux *silver-fork novels* et aux poésies de *keepsake*. C'est par son ascendant littéraire que le *shelleyisme* se fit d'abord accepter des classes aristocratiques, et ici le roman a sa bonne part de la révolution. Sans vouloir appuyer trop absolument sur ce point, je dirai que M. Disraéli, dans *Coningsby*, dans *Sybil* et surtout dans *Tancred*, a puissamment aidé au mouvement actuel. La tradition saxonne, fondée par Chaucer, établie par Shakspeare, renouée par Shelley, fut continuée, après la mort de ce dernier, par Carlyle; mais le premier M. Disraeli l'intronisa dans le roman. Après les succès éclatans de l'auteur de *Coningsby*, le *cant* dut se reconnaître déchu, chassé de la sphère particulière de sa souveraineté. La *jeune Angleterre* se lança, selon la mesure de ses forces, mais sincèrement, ardemment, dans *le vrai*, et si les grands génies exceptionnels manquent, le sentiment élevé qui anime tous les talens moindres, les dirigeant tous par les mêmes chemins vers le même but, a droit à sa large part d'admiration. Pour comprendre la question dans toute son étendue, il faut songer à ce qu'était encore l'Angleterre il y a dix ans, à la puissance de certains préjugés, à l'horreur éveillée par certains noms, aux barrières morales qui, de tous côtés, enfermaient les *gens comme il faut*, et alors on appréciera l'importance de plus d'une œuvre dont la valeur intrinsèque pourrait paraître discutable. Je dis ceci pour tant de livres signés des plus beaux noms qui inondent l'Angleterre depuis huit ou neuf ans, et font pressentir l'heure où toutes les idées libérales triompheront sous les auspices de la jeune aristocratie.

Une charité inépuisable, une chaleureuse sympathie pour tout ce qui souffre, tels sont les traits qui distinguent l'école de Shelley et la rattachent (malgré elle quelquefois) à l'extrême libéralisme en fait de politique. Aussi, lorsqu'a paru le volume de M. Fane, a-t-on vu, — chose rare quand il s'agit d'un membre de l'aristocratie, — la presse avancée, la presse *radicale*, payer largement le tribut de ses éloges à ce talent naissant. Au fait, comment, lorsqu'on a pour mission de combattre le faux et le conventionnel sous toutes ses formes, comment ne se pas sentir attiré vers un poète qui, à son début, a le courage de s'écrier (dans une chanson à boire d'un remarquable entrain) : « Buvons à la mort de tout mensonge, buvons à la mort du *cant*, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus question ? »

La haine du faux et de l'injuste, ce sentiment inspire chacun des

vers de M. Fane, lequel se montre par-là le digne élève de son maître. Je citerai à ce propos un sonnet rempli de verve dédaigneuse, et d'une rare vigueur de ton. Ainsi qu'il arrive souvent aux meilleurs élans poétiques, le sujet ici est des plus simples. Il s'agit seulement d'un pauvre oiseau auquel on a appris à tirer de l'eau d'un puits fabriqué dans sa cage :

« Tu devrais à cette heure chanter la gloire de Dieu, malheureux! tandis que te voilà enchaîné et forcé par un travail mesquin, disgracieux, à te procurer péniblement ce qui te suffit à peine pour vivre! Et cela, pour distraire les regards hébétés d'un public d'imbéciles pour qui la nature ne vaut pas une paille, et qui ne savent apprécier que ce qui fausse ses lois et pervertit l'instinct de ses créatures! Les grands bois t'attendent parés de toutes leurs feuilles; c'est une limpide pluie de sons que tu dois tirer de ton bec, et non une misérable nourriture matérielle. Hélas! tu ressembles en cela à ce barde inspiré de Dieu pour charmer le monde par ses chansons, et que le monde condamna à jauger des tonneaux de bière pour vivre, — à Burns, l'immortel, à Burns, à moitié mort de faim! »

Les vers de M. Fane, ainsi que l'ont constaté du reste les critiques les plus sévères d'outre-Manche, se recommandent par de très remarquables qualités de *maestria*. Chez un tout jeune homme, chez un lauréat universitaire, cette richesse, cette infinie variété de rhythmes et cette aisance à manier la forme ont vraiment de quoi surprendre. Le volume de M. Fane se compose principalement de ce que l'on est convenu d'appeler des pièces fugitives; cependant la plupart de ces pièces se relient ensemble par une même idée, par un souvenir douloureux, et le livre se pourrait fort bien intituler *Kathleen*, du nom de celle qui en a inspiré les trois quarts. Kathleen, c'est Elvire, et ici encore, à la façon dont le poète ose s'adresser à sa bien-aimée, l'influence de Shelley se reconnaît. Si le règne est passé chez nos voisins du sentimentalisme, du clair de lune et du faux conventionnel en matière d'amour, on peut dire que nul n'y a contribué plus puissamment que Shelley. Écoutez-le plutôt lui-même :

« Il est un mot trop souvent profané pour que je le profane; il est un sentiment trop faussement dédaigné pour que tu le dédaignes......... Je ne puis donner *ce que les hommes appellent amour*, mais n'agréeras-tu point le culte qu'offre le cœur au ciel et que le ciel ne rejette pas : le désir de l'insecte pour la lumière, de la nuit pour l'aube, le dévouement à ce qui s'éloigne de la sphère de notre tristesse? »

L'amour chez Shelley est un culte, mais un culte passionné plutôt que mystique, et également éloigné du romantisme ossianique et de l'anacréontisme des poètes de la reine Anne. Ce qui mérite le nom de *passion*, c'est-à-dire la souffrance, le « mal d'amour » dans toute

sa force, dans toute son ardeur, dans tout son sérieux, était banni de ce que les Anglais appellent *polite literature*. Juliette et Desdémone cédaient la place à des ingénues qui, par crainte du *shocking*, n'osaient plus ouvrir la bouche, ou bien à des héroïnes extravagantes plus fausses, plus froides peut-être même que celles-ci. Shelley parut, et la tradition shakspearienne fut renouée encore une fois. La forme de Shakspeare elle-même fut retrouvée. Impossible de lire *les Cenci* et de ne pas reconnaître que chaque ligne dérive droit de *King John* et du *Roi Lear*. Rien n'est emprunté pourtant à Shakspeare, mais tout est *repensé*, ainsi que le voulait Goethe. Je citerai dans le livre de M. Fane une scène dramatique, un fragment qui rappelle en cela la manière des deux maîtres. Il s'agit simplement des adieux d'un fils de roi à sa fiancée. Par une chaude soirée d'été, Isabel, dans les jardins du palais, attend la venue de son amant.

« Ah! dit-elle, que l'air me semble lourd et que sombre est la face du ciel, qui prête ses propres ténèbres à mes pensées! Un silence mystérieux plane sur la terre sans vie (*strange stillness broods above the swooning earth*); l'esprit de la solitude a possession de toute chose, chaque oiseau, chaque fleur est isolé, seul et abandonné comme moi. Les timides feuilles se penchent dans une tristesse muette, et attendent le souffle du vent amoureux pour se réveiller harmonieusement (*to flutter into music*); mais le vent se tait! L'onde unie du lac sollicite le baiser de la brise, mais la brise reste loin. Heures aux ailes de plomb! heures dont le vol est pour les heureux trop rapide, heures dont la marche s'arrête dès qu'on attend, pourquoi tarder à me ramener mon bien-aimé? Pourquoi laisse-t-il son Isabel exhaler son âme en soupirs jetés au vent, ainsi que la rose jette ses parfums?

« (Une voix au loin appelle *Isabel!*)

« Sa voix! je l'ai entendue! — Mais non! cœur crédule, ce n'est point lui! — âme trop tendre, force-toi à croire qu'il n'est pas près, de peur de te briser en tombant du sommet de l'espoir! »

Le prince arrive enfin, sortant du conseil où la guerre a été résolue contre une puissance voisine. Il y a dans les paroles qu'adresse la jeune fille à son amant comme un vague souvenir de Roméo, comme une trace parfumée du passage de Juliette. Rien n'y manque, pas même les *concetti*. Isabel se plaint de sa tristesse. « Que cette tristesse ne réside-t-elle tout entière sur ta lèvre, s'écrie l'amant, afin que d'un baiser je la puisse chasser! » Sa fiancée lui répond alors: « Je crois qu'elle réside en effet sur ma lèvre, ou que tout au moins elle habite quelque partie extérieure de moi non garantie contre les sortiléges de ta présence, car à ta vue elle s'évanouit, et totalement expire sous la pression magique de ta main. Viens, que je pose ma tête sur ta poitrine, et tandis qu'une oreille s'enivrera de tes doux discours, l'autre, appuyée sur ton cœur, écoutera s'il bat juste avec

tes paroles. Parlez, lèvres adorées, quelles nouvelles m'apportez-vous? »

Je noterai encore dans un sentiment également passionné, mais plus sombre, une élégie à l'ombre de Kathleen sur le retour de l'an nouveau :

« Kathleen, ton âme le sait, une année nouvelle ne peut désormais que prolonger ma peine, et je n'attends d'elle aucune joie. L'année nouvelle, Kathleen, elle est vide de ma vie, étant vide de toi!... Ne jamais te revoir! ne t'entendre jamais! Jamais plus ne toucher aux trésors de ta lèvre embaumée! Hélas! ne plus voir, même de loin, sa fleur épanouie, et repaître mes yeux d'un baiser défendu à ma bouche!... O monde, veuf de ton éclat, lourde et ténébreuse terre, noir tombeau, abîme d'insondable obscurité qui me retiens, moi vivant, et enfouis dans ta sépulture mes désirs trépassés, que d'odieuses pensées ta seule vue m'inspire! Pour moi, les heures muettes se succèdent, mornes et funèbres, menant leur deuil de jour en jour, de mois en mois, leur deuil incessant autour d'une tombe où repose tout ce qui fut mon existence! »

Cette dernière ligne seule suffirait pour démontrer la difficulté qu'il y a à faire comprendre certains talens littéraires par la voie de la traduction. Dans l'original, l'expression : — *Bearing my dead life forwards on a bier,* — est d'une hardiesse et d'une beauté vraiment surprenantes, tandis que, revêtue d'une forme qui lui est non-seulement étrangère, mais en quelque sorte antipathique, l'idée ne s'élève guère au-dessus de l'ordinaire. « Dans la mesure qu'un écrivain est purement national, dit l'Américain Longfellow, dans cette même mesure il voit se diminuer ses chances de renommée. Toute la célébrité d'un auteur est due à ses qualités *non-patriotiques* (*his unpatriotic qualities*) (1). » Ceci est amplement prouvé du reste par le peu de rapport qui existe entre la réputation des poètes de l'école saxonne proprement dite en Angleterre même et celle dont ils jouissent sur le continent. Depuis dix ans pour le moins, chez nos voisins le nom de Shelley brille d'un éclat unique, de cet éclat qui, en Allemagne et en Italie, entoure les noms de Dante et de Goethe, tandis qu'à l'heure actuelle encore, un Français eût-il à signaler le poète anglais par excellence, il nommerait à coup sûr et sans hésiter Byron. C'est qu'il ne suffit pas de bien posséder la langue de Goldsmith et de Swift pour apprécier les beautés de l'école nouvelle. Un des plus grands railleurs, des plus fameux *wits* de l'Angleterre, Thomas Hood, disait que « la

(1) Le nom de Longfellow se trouve bien à sa place ici; car si d'un côté le talent de M. Fane offre plus d'un trait de ressemblance avec le sien, de l'autre l'auteur d'*Évangéline* et des *Voix de la Nuit* est ce que le shelleyisme a produit en Amérique de plus notable.

preuve convaincante de la non-existence des revenans se trouvait dans le fait que l'ombre du docteur Johnson laissait en paix Carlyle. » Or les œuvres que ce despote littéraire eût certes condamné à être brûlées, sous prétexte d'*incompréhensibilité*, peuvent bien demeurer quelque peu obscures pour des lecteurs étrangers, surtout pour ceux dont la langue natale dérive des racines latines. C'est dans cette difficulté d'interprétation que réside, je crois, la cause du peu de retentissement qu'a eu en France l'école anglo-saxonne.

En Angleterre, à l'heure où nous sommes, le vent est à la poésie. Un roman nouveau, même un livre politique, éveillent un écho moins immédiat dans le public qu'un petit volume de vers. Hier c'était Julian Fane, aujourd'hui c'est Alexander Smith (1); et depuis tantôt six ou huit mois les *reviewers*, gens peu poétiques de leur nature, sont obligés par l'opinion générale à *expliquer* des succès dont ils croyaient la mode passée depuis longtemps. Quant au premier de ces deux nouveau-venus, Julian Fane, il est facile de voir que l'amour de la forme domine chez lui, et c'est là un point d'une importance extrême lorsqu'il s'agit d'une langue dont les barrières sont à peu près détruites. A côté de l'esprit saxon, qui évidemment anime M. Fane et le pousse aux hardiesses de style, on découvre les marques infaillibles de ce goût « qui modère et *contient* tout, » ainsi que dit le vieux Goethe, de ce goût qui plus tard, et lorsqu'il a conscience de lui-même, devient de la réserve. C'est par ce sentiment passionné de la forme, par ce culte inné du beau, que Shelley arriva à dompter sa muse échevelée, et à régner en souverain sur une imagination effrénée au lieu de se laisser emporter par elle. Entre tous les *shelleyistes* de ce temps-ci, M. Fane, qui est le dernier et qui a le moins produit, est peut-être celui qui de ce point de vue promet le plus pour l'avenir. C'est déjà un poète; il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un jour ce fût un *maître*.

Parmi les talens littéraires qui depuis dix ans se sont fait jour en Angleterre, combien n'y en a-t-il pas que l'aristocratie peut réclamer à bon droit? Loin de nous l'idée de soutenir que tous les produits de cette littérature du *high life* soient bons, il nous suffit simplement de constater la tendance, que nous croyons excellente. Qu'on veuille bien se donner la peine de comparer les loisirs d'un homme à la

(1) M. Alexander Smith a vingt ans à peine, et son poème intitulé *a Life Drama* (*le Drame de la Vie*), publié au mois d'avril dernier, est déjà célèbre dans toute la Grande-Bretagne. Chez ce remarquable jeune homme, on reconnaît les défauts tout autant que les qualités de Shelley. L'imagination déborde; c'est presque de l'ivresse, du délire, et on sent qu'avec M. Alexander Smith le shelleyisme a atteint ses dernières limites; — plus loin on toucherait à l'extravagance.

mode en Angleterre avec ceux d'un dandy parisien, et je doute que notre amour-propre national soit fort satisfait de l'épreuve. On se fourvoie encore étrangement ici dans le jugement qu'on porte des Anglais, et surtout en leur attribuant, en leur empruntant même des travers et des ridicules qu'ils n'ont plus depuis cinquante ans. A dater du jour où a cessé le règne du *cant*, où l'Anglais véritable, le vrai Saxon, a été non-seulement rendu à lui-même, mais a osé se l'avouer, — à dater de ce jour, une transformation s'est opérée dans la société anglaise. Pour apprécier cette transformation, il faut peut-être appartenir à la société anglaise et en vivre séparé. Si on ne la quittait jamais, on subirait trop les influences qui la régissent pour pouvoir les constater. Si on ne la revoyait quelquefois, bien des nuances passeraient inaperçues. Dans l'opinion que l'on se fait d'un individu, on se laisse ordinairement beaucoup trop impressionner par le présent, c'est-à-dire par une foule d'accidens extérieurs qui ne sont que des modifications passagères et ne révèlent absolument rien sur le fond du caractère, tandis que, s'il s'agit de juger une nation, c'est le procédé contraire qu'on adopte. On se laisse guider par le passé, et l'on juge un peuple non point d'après l'idée qu'on s'en fait, mais d'après celle qu'on s'en est faite. Que d'anachronismes se commettent ainsi, que de préjugés s'enracinent! Je n'en connais, pour ma part, aucuns qui se puissent comparer aux erreurs d'appréciation échangées entre la France et l'Angleterre, erreurs, je dois le dire cependant, infiniment moins fréquentes de l'autre côté du détroit. A l'égard des Anglais, on en est encore ici au puritanisme, au *shocking* tempéré par l'excentricité. Le type conventionnel dure toujours, et l'Anglais tel qu'il est maintenant, — affranchi de tout préjugé, enthousiaste, ardent et sérieux à la fois, arrivant (à l'inverse des races méridionales) au sentiment du beau par la passion du vrai, — l'Anglais qui aujourd'hui a vingt-cinq ans, l'Anglais de l'*avenir*, est entièrement ignoré en France. On ne le connaît, comme ses auteurs, que par traduction; on ne le lit pas dans sa langue.

Il y a longtemps qu'en fait de politique on sait tous les malheurs qu'ont évités à l'Angleterre le bon sens et la droiture de son aristocratie, il y a longtemps qu'on est habitué à la voir conduire les affaires de l'état sans préoccupation de *caste;* il en est de même à l'heure actuelle pour la littérature, et nulle part on ne trouvera des idées plus libérales, plus larges que dans des livres portant sur leurs titres des noms comme ceux de Manners, de Russell, de Ponsonby, de Leweson Gower. Tous, quelle que soit la mesure de leur talent, *tendent au vrai*, et, si je ne me trompe, ceci vaut la peine d'être constaté. Si le mouvement général actuel des esprits en Angleterre est une chose intéressante à suivre, il n'est certes pas moins curieux de voir quelle

est la classe qui se met à sa tête. La manie de copier les institutions de l'Angleterre, sans jamais vouloir comprendre ses mœurs, a attiré trop de malheurs à ce pays-ci pour qu'à l'avenir il puisse lui être indifférent d'observer les diverses modifications intellectuelles ou morales de ses voisins. Le temps marche, les types s'effacent ou se métamorphosent, et, pour n'avoir pas noté les premiers indices d'une transformation évidente, on se trouve tout à coup en face d'un être nouveau aussi inexplicable que le serait l'Euphorion de Goethe pour qui ne connaîtrait ni Faust ni Hélène.

L'affranchissement moral, l'émancipation intellectuelle de toute une race esclave jusqu'ici de certains préjugés et vouée au positivisme le plus absolu, tel est le spectacle qu'offre en ce moment la jeune génération littéraire à laquelle appartient M. Julian Fane. A mon sens, les femmes se tiennent encore fort loin du niveau que cette génération a su atteindre. C'est, du reste, ce qu'on peut assez généralement remarquer en toute période de ce genre. La mission des femmes est essentiellement conservatrice : viennent-elles après une époque de désordre, elles commandent le mouvement réactionnaire, voyez l'hôtel de Rambouillet, — tandis qu'au début d'une crise en quelque sorte *révolutionnaire,* à la naissance d'une liberté quelconque, elles restent comme hésitantes et embarrassées. Serait-ce que leur organisation délicate ne supporterait point sans fléchir le poids du vrai? Et ressemblent-elles à ce que dit Goethe à propos de *Hamlet,* à un beau vase de Chine dans lequel on a planté un jeune chêne? L'arbre croît, devient beau, sain, vigoureux; mais le vase éclate. Cela est-il ainsi? Peut-être, et cette instinctive inaptitude des femmes en général à concevoir les grandes vérités abstraites sans perturbation morale m'a toujours paru l'argument le plus victorieux en faveur de la suprématie masculine. Quelques exceptions à la règle pourraient se signaler pourtant, même en Angleterre, exceptions d'autant plus éclatantes qu'elles sont plus rares. Il est certaines femmes anglaises dont la supériorité intellectuelle et la supériorité morale marchent de pair, et qui sont de taille à tout comprendre sans jamais se troubler. On en pourrait citer quelques-unes que *la lumière n'effraie pas,* selon l'expression du poète Landor (1), et que « chaque année laisse, » ainsi que le dit M. Fane, « plus grandes de cœur et plus aimables, plus riches de science et plus sereines : »

Larger of heart, more gracious, gentle wise.

Il est vrai que la pièce de vers où se trouve cette ligne est inti-

(1) « L'humanité entière a peur, dit Landor, avec cette différence que les enfans tremblent lorsqu'on les mène dans l'obscurité, et les hommes quand on les conduit à la lumière. »

tulée *ad Matrem*, et, pour qui connaît lady Westmorland, c'est tout dire. La supériorité de la mère a empêché qu'on s'étonnât des succès du fils; mais on a su gré à celui-ci de comprendre si bien à vingt ans les rares qualités d'une personne sur l'excellence de laquelle la société de toute l'Europe était fixée depuis longtemps. En effet, l'amie de Humboldt, de Rauch, de Meyerbeer, de tout ce que l'Allemagne contemporaine a d'illustre ou d'artiste, à commencer par le roi de Prusse, la noble femme que son oncle, le vieux duc de Wellington, admirait, honorait entre toutes, n'a jamais été plus dignement appréciée.

Le positivisme se transforme facilement en frivolité chez les femmes; c'est pourquoi des exceptions pareilles à celle que j'ai citée ressortent avec tant d'éclat. L'Angleterre a quelques Julie d'Angennes qu'on ne soupçonne pas ici, et dont les portraits feraient une galerie charmante; mais je suis forcé d'avouer que chez la plupart des femmes anglaises de bonne compagnie on ne découvrirait aucune trace du mouvement intellectuel qui s'est opéré. On en est resté, pour le très grand nombre, à Byron, c'est-à-dire au représentant le plus complet du réalisme, au poète chez qui le *personnage* est tout. Avec Shelley, au contraire, l'individu disparaît; tout ce qui est réel le gêne; il s'en affranchit à chaque instant pour se donner plus entièrement aux *choses*, aux idées. L'auteur de *Prométhée*, dont les tendances prennent le dessus aujourd'hui sur celles de Byron, est, pour ainsi dire, toujours *en dehors de lui-même*. On conçoit ce qu'il a fallu de transformations pour qu'un semblable esprit pût exercer de l'influence en Angleterre; mais on conçoit aussi qu'arrivant à s'exercer, cette influence soit souveraine : l'ère d'émancipation, qui, en Allemagne, date des philosophes d'il y a soixante ans, n'a pu être inaugurée chez les Anglais que par les poètes. Ce mouvement s'étendra-t-il jamais plus loin? C'est là une grave question qu'il n'est pas temps encore d'aborder.

ARTHUR DUDLEY.

SAN FRANCESCO

A RIPA.[1]

Je traduis d'un chroniqueur italien le détail des amours d'une princesse romaine avec un Français. C'était en 1726, au commencement du dernier siècle. Tous les abus du népotisme florissaient alors à Rome. Jamais cette cour n'avait été plus brillante. Benoît XIII (Orsini) régnait, ou plutôt son neveu, le prince Campobasso, dirigeait sous son nom toutes les affaires, grandes et petites. De toutes parts, les étrangers affluaient à Rome; les princes italiens, les nobles d'Espagne, encore riches de l'or du Nouveau-Monde, y accouraient en foule. Tout homme riche et puissant s'y trouvait au-dessus des lois. La galanterie et la magnificence semblaient la seule occupation de tant d'étrangers et de nationaux réunis.

Les deux nièces du pape, la comtesse Orsini et la princesse Campobasso, se partageaient la puissance de leur oncle et les hommages de la cour. Leur beauté les aurait fait distinguer même dans les derniers rangs de la société. L'Orsini, comme on dit familièrement à Rome, était gaie et *disinvolta,* la Campobasso tendre et pieuse; mais cette âme tendre était susceptible des transports les plus violens. Sans être ennemies déclarées, quoique se rencontrant tous les jours chez le pape et se voyant souvent chez elles, ces dames étaient rivales en tout : beauté, crédit, richesses.

La comtesse Orsini, moins jolie, mais brillante, légère, agissante, intrigante, avait des amans dont elle ne s'occupait guère, et qui ne régnaient qu'un jour. Son bonheur était de voir deux cents personnes dans ses salons et d'y paraître en reine. Elle se moquait fort de sa

(1) Église de Rome dans le Trastevère.

cousine, la Campobasso, qui, après avoir eu la constance de se faire voir partout, trois ans de suite, avec un duc espagnol, avait fini par lui faire dire de quitter Rome dans les vingt-quatre heures, et ce sous peine de mort. « Depuis cette grande expédition, disait l'Orsini, ma sublime cousine n'a plus souri. Voici quelques mois qu'il est évident que la pauvre femme meurt d'ennui ou d'amour, et son mari, qui est adroit, fait passer cet ennui aux yeux du pape, notre oncle, pour de la haute piété. Un de ces jours, cette piété la conduira à entreprendre un pèlerinage en Espagne. »

La Campobasso était bien éloignée de regretter son duc espagnol, qui pendant son règne l'avait mortellement ennuyée. Si elle l'eût regretté, elle l'eût envoyé chercher, car c'était un de ces caractères naturels et naïfs dans l'indifférence comme dans la passion, qu'il n'est pas rare de rencontrer à Rome. D'une dévotion exaltée, quoique à peine âgée de vingt-trois ans et dans toute la fleur de la beauté, il lui arrivait de se jeter aux genoux de son oncle en le suppliant de lui donner la *bénédiction papale,* qui, comme on ne le sait pas assez, à l'exception de deux ou trois péchés atroces, absout tous les autres, *même sans confession.* Le bon Benoît XIII pleurait de tendresse. « Lève-toi, ma nièce, lui disait-il, tu n'as pas besoin de ma bénédiction, tu vaux mieux que moi aux yeux du Seigneur. »

C'était en quoi, bien qu'infaillible, sa sainteté se trompait, ainsi que Rome tout entière. La Campobasso était éperdument amoureuse, son amant partageait sa passion, et cependant elle était fort malheureuse. Il y avait plusieurs mois qu'elle voyait presque tous les jours le chevalier de Sénecé, neveu du duc de Saint-Aignan, alors ambassadeur de Louis XV à Rome.

Fils d'une des maîtresses du régent Philippe d'Orléans, le jeune Sénecé avait été l'objet des faveurs les plus singulières. Colonel depuis longtemps, quoiqu'il eût à peine vingt-deux ans, il avait quelques habitudes de fatuité, mais sans insolence. La gaieté, l'envie de s'amuser de tout et toujours, l'étourderie, le courage, la bonté, formaient les traits les plus saillans de ce singulier caractère, et l'on pouvait dire alors, à la louange de la nation, qu'il en était un échantillon parfaitement exact. Ce caractère, dès les premiers instans, avait séduit la Campobasso. « Je me méfie de vous, lui avait-elle dit, vous êtes Français; mais je vous avertis d'une chose : le jour où l'on saura dans Rome que je vous vois quelquefois en secret, je serai convaincue que vous l'avez dit, et je ne vous aimerai plus. »

Tout en jouant avec l'amour, la Campobasso s'était éprise d'une passion furieuse. Sénecé aussi l'avait aimée, mais il y avait déjà huit mois que leur intelligence durait, et le temps, qui redouble la passion d'une Italienne, tue celle d'un Français. La vanité du chevalier

le consolait un peu de son ennui; il avait déjà envoyé à Paris deux ou trois portraits de la Campobasso. Du reste, comblé de tous les genres de biens et d'avantages, pour ainsi dire, dès l'enfance, il portait l'insouciance de son caractère jusque dans les intérêts de la vanité, qui d'ordinaire maintient si inquiets les cœurs de sa nation.

Sénecé ne comprenait nullement le caractère de sa maîtresse, ce qui fait que quelquefois sa bizarrerie l'amusait. Bien souvent encore, le jour de la fête de sainte Balbine, dont elle portait le nom, il eut à vaincre les transports et les remords d'une piété ardente et sincère. Sénecé ne lui avait pas fait *oublier la religion,* comme il arrive auprès des femmes vulgaires d'Italie; il l'avait vaincue de vive force, et le combat se renouvelait souvent.

Cet obstacle, le premier que ce jeune homme comblé de tous les dons du hasard eût rencontré dans sa vie, maintenait vivante l'habitude d'être tendre et attentif auprès de la princesse; de temps à autre, il croyait de son devoir de l'aimer. Sénecé n'avait qu'un confident, c'était son ambassadeur, le duc de Saint-Aignan, auquel il rendait quelques services par la Campobasso, qui savait tout. D'autre part, l'importance qu'il acquérait aux yeux de l'ambassadeur le flattait singulièrement. La Campobasso, bien différente de Sénecé, n'était nullement touchée des avantages sociaux de son amant. Être ou n'être pas aimée était tout pour elle. « Je lui sacrifie mon bonheur éternel, se disait-elle; lui qui est un hérétique, un Français, ne peut rien me sacrifier de pareil. » Mais le chevalier paraissait, et sa gaieté, si aimable et cependant si spontanée, étonnait l'âme de la Campobasso et la charmait. A son aspect, tout ce qu'elle avait formé le projet de lui dire, toutes les idées sombres disparaissaient. Cet état, si nouveau pour cette âme altière, durait encore longtemps après que Sénecé avait disparu. Elle finit par trouver qu'elle ne pouvait penser, qu'elle ne pouvait vivre loin de Sénecé.

La mode à Rome, qui, pendant deux siècles, avait été pour les Espagnols, commençait à revenir un peu aux Français. On commençait à comprendre ce caractère qui porte le plaisir et le bonheur partout où il se produit. Ce caractère ne se trouvait alors qu'en France, et, depuis la révolution de 1789, ne se rencontre nulle part. C'est qu'une gaieté si constante a besoin d'insouciance, et il n'y a plus pour personne de carrière sûre en France, pas même pour l'homme de génie, s'il en est. La guerre est déclarée entre les hommes de la classe de Sénecé et le reste de la nation. Rome aussi était bien différente alors de ce qu'on la voit aujourd'hui. On ne s'y doutait guère, en 1726, de ce qui devait y arriver soixante-sept ans plus tard, quand le peuple, payé par quelques curés, égorgeait le jacobin Basseville, qui voulait, disait-il, civiliser la capitale du monde chrétien.

Pour la première fois, auprès de Sénecé la Campobasso avait perdu la raison, s'était trouvée dans le ciel ou horriblement malheureuse pour des choses non approuvées par le bon sens. Dans ce caractère sévère et sincère, une fois que Sénecé eut vaincu la religion, qui pour elle était bien plus, bien autre chose que la raison, cet amour devait s'élever rapidement jusqu'à la passion la plus effrénée.

La princesse avait distingué monsignor Ferraterra, dont elle avait entrepris la fortune. Que devint-elle quand Ferraterra lui annonça que non-seulement Sénecé allait plus souvent que de coutume chez l'Orsini, mais encore était cause que la comtesse venait de renvoyer un castrat célèbre, son amant en titre depuis plusieurs semaines!

Notre histoire commence le soir du jour où la Campobasso avait reçu cette annonce fatale.

Elle était immobile dans un immense fauteuil de cuir doré. Posées auprès d'elle sur une petite table de marbre noir, deux grandes lampes d'argent au long pied, chefs-d'œuvre du célèbre Benvenuto Cellini, éclairaient ou plutôt montraient les ténèbres d'une immense salle au rez-de-chaussée de son palais, ornée de tableaux noircis par le temps; car déjà, à cette époque, le règne des grands peintres datait de loin.

Vis-à-vis de la princesse et presque à ses pieds, sur une petite chaise de bois d'ébène garnie d'ornemens d'or massif, le jeune Sénecé venait d'étaler sa personne élégante. La princesse le regardait, et depuis qu'il était entré dans cette salle, loin de voler à sa rencontre et de se jeter dans ses bras, elle ne lui avait pas adressé une parole.

En 1726, déjà Paris était la cité reine des élégances de la vie et des parures. Sénecé en faisait venir régulièrement par des courriers tout ce qui pouvait relever les grâces d'un des plus jolis hommes de France. Malgré l'assurance si naturelle à un homme de ce rang, qui avait fait ses premières armes auprès des beautés de la cour du régent et sous la direction du fameux Canillac, son oncle, un des *roués* de ce prince, bientôt il fut facile de lire quelque embarras dans les traits de Sénecé. Les beaux cheveux blonds de la princesse étaient un peu en désordre; ses grands yeux bleus foncés étaient fixés sur lui: leur expression était douteuse. S'agissait-il d'une vengeance mortelle? était-ce seulement le sérieux profond de l'amour passionné?

— Ainsi vous ne m'aimez plus? dit-elle enfin d'une voix oppressée.

Un long silence suivit cette déclaration de guerre.

Il en coûtait à la princesse de se priver de la grâce charmante de Sénecé, qui, si elle ne lui faisait pas de scène, était sur le point de lui dire cent folies; mais elle avait trop d'orgueil pour différer de

s'expliquer. Une coquette est jalouse par amour-propre; une femme galante l'est par habitude; une femme qui aime avec sincérité et passionnément a la conscience de ses droits. Cette façon de regarder, particulière à la passion romaine, amusait fort Sénecé : il y trouvait profondeur et incertitude; on voyait l'âme à nu pour ainsi dire. L'Orsini n'avait pas cette grâce.

Cependant, comme cette fois le silence se prolongeait outre mesure, le jeune Français, qui n'était pas bien habile dans l'art de pénétrer les sentimens cachés d'un cœur italien, trouva un air de tranquillité et de raison qui le mit à son aise. Du reste, en ce moment il avait un chagrin : en traversant les caves et les souterrains qui, d'une maison voisine du palais Campobasso, le conduisaient dans cette salle basse, la broderie toute fraîche d'un habit charmant et arrivé de Paris la veille s'était chargée de plusieurs toiles d'araignée. La présence de ces toiles d'araignée le mettait mal à son aise, et d'ailleurs il avait cet insecte en horreur.

Sénecé, croyant voir du calme dans l'œil de la princesse, songeait à éviter la scène, à tourner le reproche au lieu de lui répondre; mais, porté au sérieux par la contrariété qu'il éprouvait : « Ne serait-ce point ici une occasion favorable, se disait-il, pour lui faire entrevoir la vérité? Elle vient de poser la question elle-même; voilà déjà la moitié de l'ennui évité. Certainement il faut que je ne sois pas fait pour l'amour. Je n'ai jamais rien vu de si beau que cette femme avec ses yeux singuliers. Elle a de mauvaises manières, elle me fait passer par des souterrains dégoûtans; mais c'est la nièce du souverain auprès duquel le roi m'a envoyé. De plus, elle est blonde dans un pays où toutes les femmes sont brunes : c'est une grande distinction. Tous les jours j'entends porter sa beauté aux nues par des gens dont le témoignage n'est pas suspect, et qui sont à mille lieues de penser qu'ils parlent à l'heureux possesseur de tant de charmes. Quant au pouvoir qu'un homme doit avoir sur sa maîtresse, je n'ai point d'inquiétude à cet égard. Si je veux prendre la peine de dire un mot, je l'enlève à son palais, à ses meubles d'or, à son oncle-roi, et tout cela pour l'emmener en France, au fond de la province, vivoter tristement dans une de mes terres... Ma foi, la perspective de ce dévouement ne m'inspire que la résolution la plus vive de ne jamais le lui demander. L'Orsini est bien moins jolie : elle m'aime, si elle m'aime, tout juste un peu plus que le castrat Butafoco que je lui ai fait renvoyer hier; mais elle a de l'usage, elle sait vivre, on peut arriver chez elle en carrosse. Et je me suis bien assuré qu'elle ne fera jamais de scène; elle ne m'aime pas assez pour cela. »

Pendant ce long silence, le regard fixe de la princesse n'avait pas quitté le joli front du jeune Français.

« Je ne le verrai plus, se dit-elle. » Et tout à coup elle se jeta dans ses bras et couvrit de baisers ce front et ces yeux qui ne rougissaient plus de bonheur en la revoyant. Le chevalier se fût mésestimé, s'il n'eût pas oublié à l'instant tous ses projets de rupture; mais sa maîtresse était trop profondément émue pour oublier sa jalousie. Peu d'instans après, Sénecé la regardait avec étonnement; des larmes de rage tombaient rapidement sur ses joues. « Quoi! disait-elle à demi-voix, je m'avilis jusqu'à lui parler de son changement; je le lui reproche, moi qui m'étais juré de ne jamais m'en apercevoir! Et ce n'est pas assez de bassesse, il faut encore que je cède à la passion que m'inspire cette charmante figure! Ah! vile, vile, vile princesse!... Il faut en finir. »

Elle essuya ses larmes et parut reprendre quelque tranquillité. — Chevalier, il faut en finir, lui dit-elle assez paisiblement. Vous paraissez souvent chez la comtesse... Ici elle pâlit extrêmement. — Si tu l'aimes, vas-y tous les jours, soit; mais ne reviens plus ici... Elle s'arrêta comme malgré elle. Elle attendait un mot du chevalier; ce mot ne fut point prononcé. Elle continua avec un petit mouvement convulsif et comme en serrant les dents : — Ce sera l'arrêt de ma mort et de la vôtre.

Cette menace décida l'âme incertaine du chevalier, qui jusque-là n'était qu'étonné de cette bourrasque imprévue après tant d'abandon. Il se mit à rire.

Une rougeur subite couvrit les joues de la princesse, qui devinrent écarlates. « La colère va la suffoquer, pensa le chevalier; elle va avoir un coup de sang. » Il s'avança pour délacer sa robe; elle le repoussa avec une résolution et une force auxquelles il n'était pas accoutumé. Sénecé se rappela plus tard que, tandis qu'il essayait de la prendre dans ses bras, il l'avait entendue se parler à elle-même. Il se retira un peu : discrétion inutile, car elle semblait ne le plus voir. D'une voix basse et concentrée, elle se disait, comme si elle eût été à cent lieues de lui : « Il m'insulte, il me brave. Sans doute, à son âge et avec l'indiscrétion naturelle à son pays, il va raconter à l'Orsini toutes les indignités auxquelles je m'abaisse... Je ne suis pas sûre de moi; je ne puis me répondre même de rester insensible devant cette tête charmante... » Ici il y eut un nouveau silence qui sembla fort ennuyeux au chevalier. La princesse se leva enfin en répétant d'un ton plus sombre : *Il faut en finir.*

Sénecé, à qui la réconciliation avait fait perdre l'idée d'une explication sérieuse, lui adressa deux ou trois mots plaisans sur une aventure dont on parlait beaucoup à Rome...

—Laissez-moi, chevalier, lui dit la princesse l'interrompant; je ne me sens pas bien...

« Cette femme s'ennuie, se dit Sénecé en se hâtant d'obéir, et rien de contagieux comme l'ennui. » La princesse l'avait suivi des yeux jusqu'au bout de la salle... « Et j'allais décider à l'étourdie du sort de ma vie! dit-elle avec un sourire amer. Heureusement, ses plaisanteries déplacées m'ont réveillée. Quelle sottise chez cet homme! Comment puis-je aimer un être qui me comprend si peu? Il veut m'amuser par un mot plaisant, quand il s'agit de ma vie et de la sienne!... Ah! je reconnais bien là cette disposition sinistre et sombre qui fait mon malheur! » Et elle se leva de son fauteuil avec fureur. « Comme ses yeux étaient jolis quand il m'a dit ce mot!... Et, il faut l'avouer, l'intention du pauvre chevalier était aimable. Il a connu le malheur de mon caractère; il voulait me faire oublier le sombre chagrin qui m'agitait, au lieu de m'en demander la cause. Aimable Français! Au fait, ai-je connu le bonheur avant de l'aimer? »

Elle se mit à penser et avec délices aux perfections de son amant. Peu à peu elle fut conduite à la contemplation des grâces de la comtesse Orsini. Son âme commença à voir tout en noir. Les tourmens de la plus affreuse jalousie s'emparèrent de son cœur. Réellement un pressentiment funeste l'agitait depuis deux mois; elle n'avait de momens supportables que ceux qu'elle passait auprès du chevalier, et cependant presque toujours, quand elle n'était pas dans ses bras, elle lui parlait avec aigreur.

Sa soirée fut affreuse. Épuisée et comme un peu calmée par la douleur, elle eut l'idée de parler au chevalier : « car enfin il m'a vue irritée, mais il ignore le sujet de mes plaintes. Peut-être il n'aime pas la comtesse. Peut-être il ne se rend chez elle que parce qu'un voyageur doit voir la société du pays où il se trouve, et surtout la famille du souverain. Peut-être si je me fais présenter Sénecé, s'il peut venir ouvertement chez moi, il y passera des heures entières comme chez l'Orsini.

« Non, s'écria-t-elle avec rage, je m'avilirais en parlant; il me méprisera, et voilà tout ce que j'aurai gagné. Le caractère évaporé de l'Orsini que j'ai si souvent méprisé, folle que j'étais, est dans le fait plus agréable que le mien, surtout aux yeux d'un Français. Moi, je suis faite pour m'ennuyer avec un Espagnol. Quoi de plus absurde que d'être toujours sérieux, comme si les événemens de la vie ne l'étaient pas assez par eux-mêmes!... Que deviendrai-je quand je n'aurai plus mon chevalier pour me donner la vie, pour jeter dans mon cœur ce feu qui me manque? »

Elle avait fait fermer sa porte; mais cet ordre n'était point pour monsignor Ferraterra, qui vint lui rendre compte de ce qu'on avait fait chez l'Orsini jusqu'à une heure du matin. Ce prélat avait servi de bonne foi les amours de la princesse; mais il ne doutait plus, de-

puis cette soirée, que bientôt Sénecé ne fût au mieux avec la comtesse Orsini, si ce n'était déjà...

« La princesse dévote, pensa-t-il, me serait plus utile que femme de la société. Toujours il y aura un être qu'elle me préférera : ce sera son amant; et si un jour cet amant est Romain, il peut avoir un oncle à faire cardinal. Si je la convertis, c'est au directeur de sa conscience qu'elle pensera avant tout et avec tout le feu de son caractère... que ne puis-je pas espérer d'elle auprès de son oncle! » Et l'ambitieux prélat se perdait dans un avenir délicieux; il voyait la princesse se jetant aux genoux de son oncle pour lui faire donner le chapeau. Le pape serait très reconnaissant de ce qu'il allait entreprendre... Aussitôt la princesse convertie, il ferait arriver sous les yeux de Benoît XIII des preuves irréfragables de son intrigue avec le jeune Sénecé. Pieux, sincère et abhorrant les Français, le pape aura une reconnaissance éternelle pour l'agent qui aura fait finir une intrigue aussi déplaisante à sa sainteté. — Ferraterra appartenait à la haute noblesse de Ferrare; il était riche, il avait plus de cinquante ans... Animé par la perspective si voisine du chapeau, il fit des merveilles; il osa changer brusquement de rôle auprès de la princesse. Depuis deux mois que Sénecé la négligeait, il eût pu être dangereux de l'attaquer, car à son tour le prélat, comprenant mal Sénecé, le croyait ambitieux.

Le lecteur trouverait bien long le dialogue de la jeune princesse, folle d'amour et de jalousie, et du prélat ambitieux. Ferraterra avait débuté par l'aveu le plus ample de la triste vérité. Après un début aussi saisissant, il ne lui fut pas difficile de réveiller tous les sentimens de religion et de piété passionnée qui n'étaient qu'assoupis au fond du cœur de la jeune Romaine; elle avait une foi sincère. — Toute passion impie doit finir par le malheur et par le déshonneur, lui disait le prélat. — Il était grand jour quand il sortit du palais Campobasso. Il avait exigé de la nouvelle convertie la promesse de ne pas recevoir Sénecé ce jour-là. Cette promesse avait peu coûté à la princesse : elle se croyait pieuse, et, dans le fait, avait peur de se rendre méprisable par sa faiblesse aux yeux du chevalier.

Cette résolution tint ferme jusqu'à quatre heures; c'était le moment de la visite probable du chevalier. Il passa dans la rue, derrière le jardin du palais Campobasso, vit le signal qui annonçait l'impossibilité de l'entrevue, et, tout content, s'en alla chez la comtesse Orsini.

Peu à peu la Campobasso se sentit comme devenir folle. Les idées et les résolutions les plus étranges se succédaient rapidement. Tout à coup elle descendit le grand escalier de son palais comme en dé-

mence, et monta en voiture en criant au cocher : « Palais Orsini. »

L'excès de son malheur la poussait comme malgré elle à voir sa cousine. Elle la trouva au milieu de cinquante personnes. Tous les gens d'esprit, tous les ambitieux de Rome, ne pouvant aborder au palais Campobasso, affluaient au palais Orsini. L'arrivée de la princesse fit événement; tout le monde s'éloigna par respect; elle ne daigna pas s'en apercevoir : elle regardait sa rivale, elle l'admirait. Chacun des agrémens de sa cousine était un coup de poignard pour son cœur. Après les premiers complimens, l'Orsini, la voyant silencieuse et préoccupée, reprit une conversation brillante et *disinvolta*.

— Comme sa gaieté convient mieux au chevalier que ma folle et ennuyeuse passion! se disait la Campobasso.

Dans un inexplicable transport d'admiration et de haine, elle se jeta au cou de la comtesse. Elle ne voyait que les charmes de sa cousine; de près comme de loin, ils lui semblaient également adorables. Elle comparait ses cheveux aux siens, ses yeux, sa peau. A la suite de cet étrange examen, elle se prenait elle-même en horreur et en dégoût. Tout lui semblait adorable, supérieur chez sa rivale.

Immobile et sombre, la Campobasso était comme une statue de basalte au milieu de cette foule gesticulante et bruyante. On entrait, on sortait; tout ce bruit importunait, offensait la Campobasso. Mais que devint-elle quand tout à coup elle entendit annoncer M. de Sénecé! Il avait été convenu, au commencement de leurs relations, qu'il lui parlerait fort peu dans le monde, et comme il sied à un diplomate étranger qui ne rencontre que deux ou trois fois par mois la nièce du souverain auprès duquel il est accrédité.

Sénecé la salua avec le respect et le sérieux accoutumés; puis, revenant à la comtesse Orsini, il reprit le ton de gaieté presque intime que l'on a avec une femme d'esprit qui vous reçoit bien et que l'on voit tous les jours. La Campobasso était attérée. « La comtesse me montre ce que j'aurais dû être, se disait-elle. Voilà ce qu'il faut être, et que pourtant je ne serai jamais! » Elle sortit dans le dernier degré de malheur où puisse être jetée une créature humaine, presque résolue à prendre du poison. Tous les plaisirs que l'amour de Sénecé lui avait donnés n'auraient pu égaler l'excès de douleur où elle fut plongée pendant toute une longue nuit. On dirait que ces âmes romaines ont des trésors d'énergie inconnus aux autres femmes pour souffrir.

Le lendemain, Sénecé repassa et vit le signe négatif; il s'en alla gaiement; cependant il fut piqué. « C'est donc mon congé qu'elle m'a donné l'autre jour? Il faut que je la voie dans les larmes, » dit sa vanité. Il éprouvait une légère nuance d'amour en perdant à tout jamais une aussi belle femme, nièce du pape. Il s'engagea dans les

souterrains peu propres qui lui déplaisaient si fort, et vint forcer la porte de la grande salle au rez-de-chaussée où la princesse le recevait.

— Comment! vous osez paraître ici! dit la princesse étonnée.

— Cet étonnement manque de sincérité, pensa le jeune Français; elle ne se tient dans cette pièce que quand elle m'attend.

Le chevalier lui prit la main; elle frémit. Ses yeux se remplirent de larmes; elle sembla si jolie au chevalier, qu'il eut un instant d'amour. Elle, de son côté, oublia tous les sermens que pendant deux jours elle avait faits à la religion; elle se jeta dans ses bras: « Et voilà le bonheur dont désormais l'Orsini jouira!... » Sénecé, comprenant mal, comme à l'ordinaire, une âme romaine, crut qu'elle voulait se séparer de lui avec bonne amitié, rompre avec des formes. « Il ne me convient pas, attaché que je suis à l'ambassade du roi, d'avoir pour ennemie mortelle (car telle elle serait) la nièce du souverain auprès duquel je suis accrédité. » Tout fier de l'heureux résultat auquel il croyait arriver, Sénecé se mit à parler raison. — Ils vivraient dans l'union la plus agréable; pourquoi ne seraient-ils pas très heureux? Qu'avait-on, dans le fait, à lui reprocher? L'amour ferait place à une bonne et tendre amitié. Il réclamerait instamment le privilége de revenir de temps à autre dans le lieu où ils se trouvaient; leurs rapports auraient toujours de la douceur...

D'abord la princesse ne le comprit pas. Quand, avec horreur, elle l'eut compris, elle resta debout, immobile, les yeux fixes. Enfin, à ce dernier trait de la *douceur de leurs rapports*, elle l'interrompit d'une voix qui semblait sortir du fond de sa poitrine et en prononçant lentement :

— C'est-à-dire que vous me trouvez, après tout, assez jolie pour être une fille employée à votre service!

— Mais, chère et bonne amie, l'amour-propre n'est-il pas sauf? répliqua Sénecé, à son tour vraiment étonné. Comment pourrait-il vous passer par la tête de vous plaindre? Heureusement jamais notre intelligence n'a été soupçonnée de personne. Je suis homme d'honneur; je vous donne de nouveau ma parole que jamais être vivant ne se doutera du bonheur dont j'ai joui.

— Pas même l'Orsini? ajouta-t-elle d'un ton froid qui fit encore illusion au chevalier.

— Vous ai-je jamais nommé, dit naïvement le chevalier, les personnes que j'ai pu aimer avant d'être votre esclave?

— Malgré tout mon respect pour votre parole d'honneur, c'est cependant une chance que je ne courrai pas, dit la princesse d'un air résolu, et qui enfin commença à étonner un peu le jeune Français. « Adieu! chevalier... » Et, comme il s'en allait un peu indécis: « Viens m'embrasser, » lui dit-elle.

Elle s'attendrit évidemment; puis elle lui dit d'un ton ferme : « Adieu, chevalier... »

La princesse envoya chercher Ferraterra. « C'est pour me venger, » lui dit-elle. Le prélat fut ravi. « Elle va se compromettre; elle est à moi à jamais. »

Deux jours après, et comme la chaleur était accablante, Sénecé alla prendre l'air au Cours sur le minuit. Il y trouva toute la société de Rome. Quand il voulut reprendre sa voiture, son laquais put à peine lui répondre : il était ivre; le cocher avait disparu; le laquais lui dit, en balbutiant, que le cocher avait pris dispute avec un *ennemi.*

— Ah! mon cocher a des *ennemis!* dit en riant Sénecé.

En revenant chez lui, il était à peine à deux ou trois rues du Corso, qu'il s'aperçut qu'il était suivi. Des hommes, au nombre de quatre ou cinq, s'arrêtaient quand il s'arrêtait, recommençaient à marcher quand il marchait. « Je pourrais faire le crochet et regagner le Corso par une autre rue, pensa Sénecé. Bah! ces malotrus n'en valent pas la peine; je suis bien armé. » Il avait son poignard nu à la main.

Sénecé parcourut, en pensant ainsi, deux ou trois rues écartées et de plus en plus solitaires. Il entendait ces hommes, qui doublaient le pas. A ce moment, en levant les yeux, il remarqua droit devant lui une petite église desservie par des moines de l'ordre de saint François, dont les vitraux jetaient un éclat singulier. Il se précipita vers la porte, et frappa très fort avec le manche de son poignard. Les hommes qui semblaient le poursuivre étaient à cinquante pas de lui. Ils se mirent à courir sur lui. Un moine ouvrit la porte; Sénecé se jeta dans l'église; le moine referma la porte précipitamment. Au même instant, les assassins donnèrent des coups de pied à la porte. Les impies! dit le moine. Sénecé lui donna un sequin. « Décidément ils m'en voulaient, dit-il. »

Cette église était éclairée par un millier de cierges au moins.

— Comment! un service à cette heure! dit-il au moine.

— Excellence, il y a une dispense de l'éminentissime cardinal-vicaire.

Tout le parvis étroit de la petite église de *San-Francesco a Ripa* était occupé par un mausolée magnifique; on chantait l'office des morts.

— Qu'est-ce qui est mort? quelque prince? dit Sénecé.

— Sans doute, répondit le prêtre, car rien n'est épargné; mais tout ceci, c'est argent et cire perdus; M. le doyen nous a dit que le défunt est mort dans l'impénitence finale.

Sénecé s'approchait; il vit des écussons d'une forme française; sa curiosité redoubla; il s'approcha tout à fait et reconnut ses armes! Il y avait une inscription latine :

Nobilis homo Johannes Norbertus Senece eques decessit Romæ.

« Haut et puissant seigneur Jean Norbert de Sénecé, chevalier, mort à Rome. »

« Je suis le premier homme, pensa Sénecé, qui ait eu l'honneur d'assister à ses propres obsèques... Je ne vois que l'empereur Charles-Quint qui se soit donné ce plaisir..... Mais il ne fait pas bon pour moi dans cette église. »

Il donna un second sequin au sacristain. — Mon père, lui dit-il, faites-moi sortir par une porte de derrière de votre couvent.

— Bien volontiers, répondit le moine.

A peine dans la rue, Sénecé, qui avait un pistolet à chaque main, se met à courir avec une extrême rapidité. Bientôt il entendit derrière lui des gens qui le poursuivaient. En arrivant près de son hôtel, il vit la porte fermée et un homme devant. « Voici le moment de l'assaut, » pensa le jeune Français; il se préparait à tuer l'homme d'un coup de pistolet, lorsqu'il reconnut son valet de chambre. — Ouvrez la porte, lui cria-t-il.

Elle était ouverte; ils entrèrent rapidement et la refermèrent.

— Ah! monsieur, je vous ai cherché partout; voici de bien tristes nouvelles; le pauvre Jean, votre cocher, a été tué à coups de couteau. Les gens qui l'ont tué vomissaient des imprécations contre vous. Monsieur, on en veut à votre vie.....

Comme le valet parlait, huit coups de tromblon partant à la fois d'une fenêtre qui donnait sur le jardin étendirent Sénecé mort à côté de son valet de chambre; ils étaient percés de plus de vingt balles chacun.

Deux ans après, la princesse Campobasso était vénérée à Rome comme le modèle de la plus haute piété, et depuis longtemps monsignor Ferraterra était cardinal.

Excusez les fautes de l'auteur.

Henri Beyle (1).

29 et 30 septembre 1831.

(1) Il y a un peu plus de dix ans, une mort subite enlevait aux lettres un esprit dont la vive et ferme initiative s'était fait sentir dans les directions les plus variées. M. Henri Beyle, ou, pour rappeler un pseudonyme bien connu, M. de Stendhal, laissait après lui, outre un ensemble d'œuvres qui méritaient de lui survivre, plusieurs manuscrits posthumes qu'un éditeur vient d'acquérir. Il devient ainsi possible de réunir tous les écrits de M. Beyle et d'en former une édition complète, qui n'existait pas encore, et qui ne peut manquer d'être recherchée. Le récit qu'on vient de lire appartient à cette portion inédite et posthume des œuvres d'Henri Beyle que l'éditeur, M. Michel Lévy, a bien voulu nous communiquer.

LES

PROTESTANS FRANÇAIS

EN EUROPE

Histoire des Réfugiés protestans de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours, par M. Charles Weiss. [1]

Deux faits également importans au point de vue politique et social, mais qui impliquent entre eux une évidente contradiction, — la déclaration de 1682 et la révocation de l'édit de Nantes, — dominent l'histoire religieuse du XVIIe siècle. L'un affranchit la royauté de la domination temporelle de la cour de Rome, et constitue, dans l'ordre des faits purement humains, l'indépendance de l'église nationale; l'autre au contraire soumet la conscience des citoyens à la domination religieuse de l'état. Le premier s'accomplit dans les régions sereines de la discussion théologique; le second se déroule comm un drame terrible au milieu des violences, des supplices, et sur tous les champs de bataille où la France se trouve aux prises avec l Europe. Tous deux enfin marquent, chacun à sa date, l'apogée de la grandeur de Louis XIV et le point de départ de sa décadence.

Tacite dit avec raison qu'il y a dans la vie des peuples certains événemens sur lesquels l'histoire s'arrête toujours avec une curiosité nouvelle, parce qu'on y trouve, malgré la fuite du temps qui les éloigne sans cesse, l'émotion puissante que fait naître le spectacle des grandes fautes, des grandes vertus ou des grands malheurs. Cette remarque s'applique justement à la révocation de l'édit de Nantes, qui, placée entre le XVIe siècle et le XVIIIe, forme un point de jonction entre la terreur religieuse et la terreur révolutionnaire,

(1) 2 vol. in-18, 1853, chez Charpentier, rue de Lille.

entre la Saint-Barthélemy et 93. Aussi, depuis tantôt deux siècles, les historiens, les publicistes, les économistes, ont-ils insisté tout particulièrement sur ce grand épisode de nos annales. Il est resté pour les protestans le sujet d'une longue et vive polémique, et comme il marque pour eux dans la société moderne l'ère de la persécution et du martyre, ils en ont étudié l'histoire avec une fervente curiosité. Cette étude se rattache à un vaste ensemble de travaux entrepris par les églises réformées sur leurs doctrines et leurs annales, travaux qui depuis quelques années ont été extrêmement féconds. Le mouvement en France a commencé vers 1819 par la fondation de la *Société biblique*, et depuis lors il ne s'est point ralenti. La *Société des Traités religieux,* celle des *Missions évangéliques,* celle pour l'*Encouragement de l'instruction primaire,* s'établirent successivement de 1821 à 1829, et secondèrent la publication de nombreux ouvrages, parmi lesquels les traductions et les réimpressions des anciens écrivains de la réforme occupèrent le premier rang. Le *Mémoire* sur la liberté des cultes de M. Alexandre Vinet, les *Vues sur le protestantisme en France* de M. Vincent, le *Musée des Protestans célèbres* de M. Guizot, sont à peu près les seuls ouvrages originaux et vraiment notables qui sortirent des presses protestantes sous la restauration.

De 1830 à notre temps, le protestantisme a multiplié les preuves de son activité intellectuelle. Tandis que dans la communion catholique on réimprimait les écrivains du moyen âge, qu'on étudiait, pour les faire revivre, l'architecture et l'archéologie sacrées, et qu'on cherchait dans le passé, pour combattre l'indifférence du présent, de grandes leçons et de grands exemples, un mouvement analogue s'accomplissait dans les églises réformées. MM. Alexis Muston, Schmidt, Merle d'Aubigné, Borel, Monastier, Coquerel, Crottet, publièrent, dans l'espace de quelques années, l'histoire des *Vaudois*, des *Cathares,* de la *Réformation au* XVIe *siècle,* des *Pasteurs du Désert,* des *Églises de Nîmes, de Pons, de Gémozac,* etc. M. de Felice fit paraître en 1850 une *Histoire des Protestans de France,* livre d'une foi sévère et ardente, plein d'onction, éloquent même en plusieurs pages, mais trop évidemment écrit sous l'impression des souvenirs du XVIe et du XVIIe siècle. Enfin M. Weiss vient d'ajouter à cette importante série de travaux un livre qui les complète, et qui éclaire d'une lumière nouvelle l'un des côtés les plus curieux et les moins connus, non-seulement du protestantisme, mais même de notre histoire nationale. Jusqu'ici en effet, la question de la révocation de l'édit de Nantes était restée en bien des points obscure et vague. On savait que l'émigration avait été considérable, mais personne encore n'avait suivi les émigrés dans leur exil ; on savait que leur départ, en appauvrissant la France, avait enrichi les états voisins, mais on n'avait point dressé l'inventaire exact des pertes de notre industrie, des bénéfices des industries étrangères; en un mot, on n'avait point constaté dans le détail et dans l'ensemble les résultats économiques, politiques et intellectuels de la proscription du XVIIe siècle, par rapport à l'Europe et à la France. C'est la recherche de ces résultats qui fait le sujet du livre de M. Weiss. Protestant très convaincu, mais supérieur à cet esprit de secte qui se montre en général plus exclusif encore que l'esprit de parti, l'historien des réfugiés français a gardé dans toutes ses appréciations une équité parfaite; il a marché toujours en s'appuyant sur des faits et des

preuves; il a parcouru une partie de l'Europe, consulté les archives des églises françaises établies hors de France, les traditions et les souvenirs des familles réfugiées, et après plusieurs années d'investigations, il est parvenu à reconstruire l'histoire complète du protestantisme français en Europe, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Cette histoire, on va en juger, est en bien des points celle même du mouvement des idées et du progrès matériel dans tous les états où s'est portée l'émigration française.

L'édit de Nantes, promulgué en 1598, en assurant aux protestans l'égalité civile, la liberté de conscience, la liberté de la parole et de la plume, mit fin aux guerres de religion, mais sans désarmer les haines religieuses. Les luttes avaient été trop ardentes pour ne point laisser après elles, d'un côté comme de l'autre, des ressentimens profonds. Quoi qu'on ait dit d'ailleurs du scepticisme qui avait pénétré dans la société française à l'époque de la renaissance, l'immense majorité de la nation était très sincèrement, très ardemment catholique. De plus, cette antique idée que le roi de France était le fils aîné de l'église laissait dans une foule d'esprits la conviction qu'on ne pouvait se séparer de l'église sans se séparer du roi, et par cela même on se montrait défiant à l'égard des réformés, car, à une époque où l'esprit d'association était si puissant, on ne croyait pas qu'il fût possible de former une secte sans former en même temps un parti complétement isolé du reste de la nation. L'assemblée de Saumur ne justifia que trop cette défiance; elle organisa au sein du royaume une véritable république représentative, dirigée par de grands seigneurs et administrée, — pour les affaires religieuses, par les consistoires, les colloques, les synodes provinciaux, les synodes nationaux, — pour les affaires civiles, par les conseils provinciaux, les assemblées de cercles et les assemblées générales. Ces assemblées, sous le règne de Louis XIII, se constituèrent souverainement. Celle qui fut convoquée à La Rochelle en 1621 fit une déclaration d'indépendance et partagea le royaume en divers gouvernemens militaires. Les réformés prirent les armes cette même année sans aucune provocation; ils les prirent encore en 1625, au moment même où la paix avec l'Espagne était rompue, car il semble qu'en France il soit dans la destinée fatale des partis politiques ou religieux de profiter, pour satisfaire leur ambition ou leurs rancunes, des malheurs publics ou des embarras de la guerre.

Cette agression dans un pareil moment, dit M. Weiss, qui ne dissimule jamais les torts, de quelque côté qu'ils viennent, souleva la juste colère du roi. Il était indispensable au salut de la France que les réformés cessassent de former un parti politique. Richelieu résolut de frapper un grand coup. Il fit la paix avec tous les ennemis qui pouvaient l'embarrasser au dehors, dépensa 40 millions pour s'emparer de La Rochelle, dernier boulevard du protestantisme armé, et termina la lutte en 1629 par le traité d'Alais, qui garantissait aux réformés le libre exercice de leur culte. Quand il les eut vaincus et réprimés par les armes, il songea, dit-on, à les ramener dans le sein de l'église par la persuasion ou les faveurs, non par zèle pour la foi catholique, mais parce qu'il craignait qu'en laissant subsister au sein de l'état une croyance dissidente, on ne la vît plus tard se réveiller comme parti. En ce

point d'ailleurs, Richelieu subissait l'influence de la tradition du moyen âge, qui posait comme un axiome de salut public ce précepte absolu : *Une loi, un roi, une foi*. Le grand ministre échoua dans cette tentative, et il se disposait à user de contrainte, quand la mort vint l'arrêter dans ses projets. Mazarin fut plus conciliant : il laissait chanter le peuple; il laissa de même les huguenots discuter et se livrer sans entraves à leur ardeur ou plutôt à leur monomanie pour la controverse. « Le petit troupeau, disait-il, peut brouter de mauvaises herbes, pourvu qu'il ne s'égare pas. » Dès ce moment, le protestantisme, accepté comme croyance, entra dans une phase nouvelle. La plupart des hommes qu'il avait ralliés à ses doctrines appartenaient à la partie riche et active de la population, et le nombre en était considérable, puisqu'ils avaient dans le royaume plus de huit cents églises. Habitués depuis longtemps à une vie difficile et à la lutte, les protestans français appliquèrent à l'industrie et au grand commerce leur intelligence et leur activité, et il en résulta tout à coup dans notre pays un progrès extraordinaire, un mouvement d'affaires jusqu'alors inconnu.

Ici se place une question intéressante et qui n'a jamais été jusqu'ici résolue d'une manière complète : nous voulons parler de l'incontestable supériorité que les protestans du XVIIe siècle acquirent dans le commerce et l'industrie sur la population catholique. Il est pour nous très évident que, si les réformés perfectionnèrent la fabrication des étoffes et des tapis, l'art du teinturier, du tanneur, etc., cela ne tenait point à leurs doctrines, et il nous paraît également fort difficile d'admettre qu'en fait d'intelligence ils se soient trouvés tout à coup, par le seul fait de leur séparation d'avec l'église romaine, beaucoup mieux partagés que leurs anciens coreligionnaires. Il faut donc chercher des causes plus positives et plus mondaines. Or ces causes, nous le pensons, tiennent avant tout à ce fait trop peu remarqué, qu'ils se trouvèrent complétement en dehors de l'ancienne constitution des corps d'arts et métiers, et qu'ils furent par cela même dégagés des entraves sans nombre que les statuts des corporations imposaient à ceux qui en faisaient partie. Par ces statuts, en effet, les procédés de fabrication étaient minutieusement réglés, ce qui rendait très difficile toute espèce de perfectionnement. Les heures de travail, l'emploi des matières premières, le nombre des ouvriers de chaque état, étaient réglés comme la fabrication, et les gens de métier se trouvaient par cela même emprisonnés dans la routine. Ils étaient de plus soumis à une foule d'impôts onéreux qui absorbaient une partie des profits du travail. L'association des capitaux et des bras était sévèrement interdite. Le chômage des fêtes, l'obligation d'assister aux *honneurs du corps*, c'est-à-dire aux noces, aux baptêmes, etc., la défense de travailler à la lumière, paralysaient les bras pendant une grande partie de l'année. Comme le remarque avec raison M. Weiss, les protestans travaillaient trois cent dix jours par an, tandis que les catholiques ne travaillaient que deux cent soixante jours, ce qui assurait aux premiers la supériorité d'un sixième de temps par année de travail. Les statuts des corps de métiers, en imposant à leurs membres l'obligation d'être nés dans l'église catholique, avaient affranchi fatalement les réformés de toutes les charges qui pesaient sur les métiers; libres de s'unir, par cela seul qu'ils étaient huguenots, ils réalisèrent les premiers en France

l'association des bras et du capital; ils formèrent les grandes entreprises des *manufactures réunies*, établirent le salaire proportionnel au travail, perfectionnèrent les procédés de fabrication, et se trouvèrent, en présence d'une législation qui datait du moyen âge, jouir de tous les bienfaits du régime moderne. Ils étaient arrivés à la liberté par l'exclusion, ils arrivèrent par la liberté à la fortune, et le dicton : *Riche comme un protestant*, fut bientôt populaire dans tout le royaume.

Vers 1660 cependant, une ère nouvelle commença pour les réformés français. L'esprit de persécution se réveilla dans le gouvernement, sans qu'aucun acte hostile eût provoqué de leur part la rigueur avec laquelle on les traitait. En 1662, Louis XIV fit raser vingt-deux temples dans le pays de Gex; en 1664, il interdit aux réformés l'exercice d'une foule de professions, et comme on ne s'arrête jamais dans la violence, on aggrava chaque jour la rigueur des mesures coërcitives. Les enfans, enlevés à leur famille, furent contraints, dès l'âge de sept ans, d'abjurer la croyance dans laquelle ils étaient nés. On supprima les pensions des officiers réformés et celles de leurs veuves; on abolit les lettres de noblesse récemment accordées, et, comme si la violence ne suffisait pas, on eut recours à l'argent. En 1677, Louis XIV établit une caisse secrète alimentée par les droits régaliens, et dont les fonds furent appliqués à l'achat des consciences. Cette caisse était administrée par Pélisson; l'argent était envoyé aux évêques, qui adressaient au roi les procès-verbaux d'abjuration et les quittances. Il en coûtait six livres par tête. Ce qu'il y a de plus étrange au milieu de tout cela, c'est que Louis XIV n'avait, à l'égard des protestans, aucune haine; il croyait sincèrement travailler à leur bonheur tout en travaillant à son propre salut, et il recommandait sans cesse de les traiter avec douceur. Il faut du reste reconnaître ce fait, que ce prince fut presque toujours trompé par ses agens; qu'on lui expédia souvent de fausses dépêches, et que dans la généralité de Paris, qui se trouvait pour ainsi dire plus près de ses yeux et de sa surveillance personnelle, la persécution fut beaucoup moins cruelle. Il subissait d'ailleurs des influences fatales auxquelles son manque absolu d'instruction le rendait très accessible, et Mme de Maintenon, entre autres, pour qui l'histoire a été, ce nous semble, beaucoup trop indulgente, irritait sa dévotion, mal entendue et tout extérieure. Après s'être montrée longtemps conciliante, la petite-fille de d'Aubigné, la veuve de Scarron devenue reine, la calviniste devenue catholique, se jeta en vieillissant dans le prosélytisme avec cette dureté que développe souvent chez les femmes mêlées à de grandes intrigues politiques l'impérieuse faiblesse de leur sexe. Louvois, dont l'humeur s'accommodait de la violence, activa la persécution; il y *mêla du militaire* suivant le mot de Mme de Caylus, et les dragons furent chargés de seconder les missionnaires. On ne sait que trop comment ils s'acquittèrent de cette tâche et par quels actes sauvages ils déshonorèrent leur titre de chrétiens et de soldats. Il y eut alors autour du roi comme une sorte de conspiration, d'une part pour lui cacher les cruautés exercées sur une partie de ses sujets, de l'autre pour lui faire croire que le miracle de la conversion s'était accompli dans tout le royaume. Trompé par de faux rapports et des abjurations arrachées par la contrainte et l'argent, Louis XIV se persuada qu'il avait à peu près complétement extirpé l'hérésie,

qu'il fallait en faire disparaître les derniers vestiges et frapper un coup décisif pour abattre le petit nombre de ceux qui s'obstinaient encore dans la foi nouvelle. Dans cette pensée, il signa, le 22 octobre 1685, la révocation de l'édit de Nantes. Les considérans de cet édit célèbre portaient que tous les efforts de son aïeul et de son père avaient eu pour but de faire triompher la religion chrétienne, mais que la mort de Henri IV et les guerres soutenues par Louis XIII avaient retardé l'accomplissement de ce grand dessein; qu'il avait, quant à lui, continué leur œuvre, et plus heureusement, « puisque la meilleure et la plus grande partie de ses sujets de la religion prétendue réformée avaient embrassé la religion catholique. » En conséquence, l'édit de Nantes était inutile, et il le révoquait, ainsi que tous les articles particuliers qui avaient été ajoutés depuis. Le grand roi cependant n'était point tellement rassuré sur son triomphe, qu'il ne crût devoir recourir aux mesures les plus rigoureuses pour le consolider. Par une contradiction singulière, après avoir déclaré que le protestantisme était abattu, il le traitait encore comme un ennemi redoutable, et il ordonnait que tous les temples fussent démolis, les enfans baptisés par les curés des paroisses et les écoles des religionnaires fermées dans tout le royaume. Les ministres devaient se convertir ou quitter la France dans un délai de quinze jours sous peine des galères, et, par une contradiction nouvelle, tandis que l'edit plaçait les pasteurs réformés entre l'exil ou la conversion, il défendait en même temps aux autres réformés de sortir du royaume. Après les avoir privés de toute liberté religieuse et civile, le roi les enchaînait ainsi à la persécution, *en attendant qu'il plût à Dieu de les éclairer*.

Le jour même où fut enregistré l'édit de révocation, on commença la démolition des temples. Ce fut une véritable croisade, et dans tous les rangs de la population catholique on applaudit à ce qu'on appelait la piété du roi et à la victoire qu'il venait de remporter sur l'hérésie. La révocation de l'édit de Nantes, il est triste de le dire, fut populaire comme la Saint-Barthélemy. Les jansénistes applaudirent, tout en recommandant la modération; les jésuites applaudirent en recommandant la violence, et parmi les personnages éminens qui combattirent ou blâmèrent les *convertisseurs*, on ne cite guère que le marquis d'Aguesseau, le cardinal de Noailles, le marquis de Pomponne, Catinat, Vauban, Colbert, Saint-Simon et Racine, qui dans la tragédie d'*Esther*, représentée en 1689, fit plusieurs allusions aux événemens qui s'accomplissaient sous ses yeux. Fénelon se prononça également pour la clémence; il adressa au roi un mémoire où il lui donnait des avis sévères et peignait le père Lachaise, son confesseur, *comme un aveugle qui en conduisait un autre* : « Vous n'aimez point Dieu, disait l'archevêque de Cambrai; vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave. C'est l'enfer et non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles, etc. » La voix de Fénelon ne fut point écoutée. Mme de Maintenon, par haine du père Lachaise, parut un instant incliner elle-même vers la modération; mais les rigueurs ne furent point adoucies.

Ce fut là la folie du grand règne, folie cruelle et qui n'eut point uniquement sa source dans les passions religieuses. On avait vu au XVIe siècle Condé

et Coligny se jeter avec ardeur dans le parti de la réforme, parce que les Guises étaient catholiques; on vit dans le siècle suivant Le Tellier et Louvois, ennemis de Colbert, s'acharner à représenter les protestans comme des sujets rebelles, parce que, suivant la juste remarque de Voltaire, Colbert les représentait comme des sujets utiles. Les protestans d'ailleurs étaient riches; ils possédaient d'importantes manufactures, de grandes propriétés. On vit dans la persécution un moyen de se débarrasser d'une concurrence redoutable, et dans la vente forcée de leurs biens une source de spéculations avantageuses. Une grande partie de la nation encouragea par ces motifs les rigueurs de Louis XIV, et Mme de Maintenon elle-même ne rougit pas de se montrer favorable à la *bande noire*.

Frappés tout à la fois dans leur conscience, leur liberté, leur fortune, menacés jusque dans leur existence, les réformés s'obstinèrent néanmoins à espérer; ils s'étaient habitués depuis si longtemps à regarder Louis XIV comme le père de ses sujets, qu'ils ne pouvaient croire qu'il fût le persécuteur acharné d'une partie d'entre eux. Il fallut bientôt renoncer à cette illusion : la pénalité fut aggravée d'une manière effrayante. Lorsque les huit cents temples du royaume eurent été rasés au niveau du sol, on décréta, contre ceux des réformés qui retourneraient aux anciennes pratiques de leur culte, le fouet, les galères, la marque du fer rouge, la mort. Défense fut faite sous les mêmes peines de quitter le royaume. Il n'y eut d'exception que pour le maréchal de Schomberg, le marquis de Ruvigny et le vieux Duquesne, alors âgé de quatre-vingts ans. Tout espoir était perdu désormais, et cependant les réformés semblaient confirmés dans leur foi par la persécution. Ils résistèrent obstinément, parce qu'ils se regardaient comme ayant un motif sacré de résister. On eut beau surveiller les côtes, les frontières et les chemins, encourager la délation, promettre des récompenses considérables à ceux qui ramèneraient les fugitifs, envoyer par bandes aux galères, en les chargeant des chaînes les plus gênantes et les plus lourdes qu'on pût trouver, les émigrans qu'on était parvenu à saisir; ils glissaient entre les mains des surveillans et des gardes, et bon nombre de catholiques, attendris par tant de malheurs, favorisèrent leur fuite. Que devinrent ces proscrits qui furent dispersés plus loin que les Juifs? Quel fut le sort de ces colonies françaises qui se fondèrent à la fin du XVIIe siècle sur tous les points de l'Europe? Qu'ont-elles fait pour payer l'hospitalité que leur accordèrent l'Allemagne, le Danemark, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse et l'Amérique? Quels élémens nouveaux de prospérité ont-elles portés dans leurs patries adoptives? Quelles pertes leur éloignement a-t-il fait essuyer à cette terre natale qui les avait si durement repoussées de son sein? Telles sont les questions qui se posent maintenant à nous avec la récente *Histoire des Réfugiés français*, et auxquelles nous allons essayer de répondre.

La révocation de l'édit de Nantes était à peine connue en Europe, que tous les états protestans, amis ou ennemis de la France, s'empressèrent, par sympathie religieuse et par calcul politique, d'offrir un asile aux réfugiés. L'Europe entière avait compris le parti qu'elle pouvait tirer de l'émigration. L'électeur Frédéric-Guillaume, pour attirer les réformés proscrits dans le duché de Brandebourg, qui devait devenir bientôt le royaume de Prusse, leur assura, dès le mois d'octobre 1685, par l'édit de Potsdam, un asile inviolable dans

ses états et de nombreux priviléges. Le pays messin seul versa dans le Brandebourg plus de trois mille personnes qui y portèrent environ 2 millions d'écus, et comme les résidens prussiens épiaient les émigrans à leur sortie de France pour les engager à profiter des priviléges offerts par Frédéric-Guillaume, on en compta bientôt dans ses états plus de vingt-cinq mille, qui reçurent des avantages de toute espèce : on leur donna le droit de bourgeoisie, l'exemption de tout impôt, des terres, des maisons, des instrumens de travail, et des grades supérieurs à ceux qu'ils occupaient en France. Les soldats formèrent cinq régimens, et six cents officiers environ furent répartis dans les rangs de l'armée prussienne. Les marins recrutèrent la flotte que l'électeur avait formée, et allèrent fonder diverses colonies sur les côtes de la Guinée, au Sénégal et dans les îles de Saint-Thomas et de Saint-Eustache. La destinée militaire des réfugiés qui trouvèrent un asile en Prusse fut des plus brillantes, et les armées de Louis XIV les retrouvèrent en face d'elles à l'avant-garde aux batailles de Neuss, de Fleurus, de Malplaquet, aux siéges de Bonn et de Namur. Quelques-uns s'élevèrent aux grades de généraux, et contribuèrent puissamment dans la guerre contre les Suédois à assurer la prépondérance du Brandebourg dans le nord de l'Allemagne. Leurs descendans reparurent avec éclat dans la guerre de sept ans, et les noms de plusieurs d'entre eux, La Motte-Fouqué, Hautcharmoy, Dumoulin, Forcade, sont inscrits sur la colonne érigée à Berlin en l'honneur du grand Frédéric.

Les commerçans rendirent à leur nouvelle patrie des services non moins signalés, et l'on peut dire qu'ils créèrent complétement l'industrie prussienne, ou plutôt qu'ils enrichirent la Prusse des plus belles et des plus importantes industries de la France : la chapellerie, la ganterie, la teinturerie, les velours, les soies, les tapis d'Aubusson, etc. Grâce à leurs efforts intelligens, Halle et Magdebourg devinrent en peu d'années de grandes villes manufacturières. La concurrence anglaise et française fut écrasée, et en même temps qu'ils affranchissaient la Prusse des importations étrangères, ils lui créaient de nombreux débouchés avec la Pologne, la Russie et la Suède, et fondaient, par le comptoir d'escompte dit *bureau d'adresse,* le premier établissement de crédit commercial qu'ait possédé la monarchie de Frédéric.

L'influence des protestans français ne fut pas moins grande sous le rapport du développement intellectuel de la Prusse que sous le rapport industriel et commercial. Frédéric Ier, qui descendait par sa mère de l'amiral de Coligny, seconda puissamment les travaux scientifiques et littéraires des réfugiés. Il fonda en leur faveur le *collége français,* l'*académie des nobles* et l'*institut français.* Lacroze, Ancillon, Basnage, de Vignolles, Pelloutier, Formey, entrèrent à l'académie de Berlin, et créèrent en 1696 le *Nouveau journal des Savans.* La Prusse devint dès lors, comme la Hollande, une sorte de champ d'asile ouvert à ceux qu'on appellerait aujourd'hui les libres penseurs. Il s'y forma une littérature française, complétement indépendante, et surtout très hostile à la politique du gouvernement français. Les calvinistes frayèrent la route aux philosophes, et s'il est vrai que la réforme et plus tard la philosophie préparèrent la révolution française, on peut dire aussi sans exagération que les plus vives attaques contre la société française du XVIIIe siècle sont parties de Potsdam et de Berlin; c'est même peut-être à l'influence des

réfugiés, à la haine qu'ils avaient semée autour d'eux contre la France, qu'on a dû de voir la Prusse marcher en tête de la coalition de 1792.

En suivant jusqu'à notre temps l'histoire de la descendance des réfugiés français en Prusse, on rencontre quelques-uns des noms les plus célèbres de l'Allemagne moderne. Par sa mère, M. de Humboldt appartient à la colonie française. Adalbert de Chamisso, que Hoffmann, le fantastique conteur, reconnaissait comme son maître; Frédéric Ancillon, à qui l'on doit le *Tableau des révolutions du Système politique de l'Europe,* et qui fut longtemps ministre dirigeant du cabinet de Berlin; Charles de Savigny, le restaurateur de la science du droit romain; Michelet, l'un des représentans les plus distingués de l'école hégélienne; La Motte-Fouqué, l'auteur du célèbre roman d'*Ondine,* sont tous les arrière-petits-fils de la France; ils ont gardé dans leur patrie adoptive la vive empreinte du génie national de leurs ancêtres, la méthode, la clarté, la tendance aux applications pratiques, et l'on peut dire sans exagération que l'Allemagne n'a point de savans ou d'écrivains plus populaires. Les travaux d'érudition de M. de Savigny, par exemple, ont créé en Prusse tout un système législatif et politique, système du reste complétement opposé à l'influence et aux idées françaises.

Les réfugiés de la Prusse ont gardé longtemps la constitution particulière et autonome qu'ils avaient adoptée au XVIIe siècle; ils ont formé longtemps des communes distinctes, et ce n'est qu'en 1808 que leur organisation fut complétement modifiée. Une réaction violente contre la langue et la littérature françaises s'était opérée après la mort de Frédéric II; les guerres de la révolution et de l'empire la rendirent plus vive encore. Le gouvernement prussien, après la bataille d'Iéna, proscrivit la langue des vainqueurs; les réfugiés en grand nombre germanisèrent leur nom, et aujourd'hui ils sont pour la plupart complétement absorbés dans la population indigène.

Dès le premier moment de la révocation de l'édit de Nantes, la Hollande ne se montra pas moins empressée que la Prusse à profiter de la faute immense que venait de commettre le gouvernement de Louis XIV. Depuis longtemps déjà, ce pays était ouvert aux vaincus de tous les partis, aux proscrits de toutes les croyances. Il s'était ouvert, pendant la guerre de trente ans, pour les Allemands fuyant Wallenstein, pour les Anglais fuyant Marie Tudor, pour les Wallons, les Brabançons et les Flamands fuyant le duc d'Albe et le prince de Parme. Lorsque Henri III, en 1583, publia l'édit de conversion, la Hollande reçut de nombreux émigrans français; elle en reçut encore un très grand nombre de 1668 à 1681, et elle les accueillit tous avec le plus vif empressement. Le prince d'Orange, qui déjà rêvait la couronne d'Angleterre, comprit toutes les ressources que lui offrait l'émigration militaire de la France : il fit voter par les états 180,000 florins affectés à la dépense des officiers, et pourvut avec une égale sollicitude à l'établissement des ouvriers et des commerçans. Le comte d'Avaux, ambassadeur en Hollande, en voyant le tort immense que l'émigration causait à la France, adressa des représentations fort justes à Louis XIV; mais le monarque ne vit dans les rapports de son ambassadeur que *les effets d'une imagination blessée.* Dans la seule année 1686, soixante quinze mille nouveaux réfugiés vinrent s'établir dans les Provinces-Unies, et, comme la plupart d'entre eux par-

venaient, malgré les efforts du gouvernement français, à réaliser leur fortune avant de franchir la frontière, l'argent afflua tellement dans la Hollande, qu'en 1687 le taux de l'intérêt à Amsterdam était tombé à 2 pour 100, et que cette ville seule servait aux protestans français 150,000 florins de rentes viagères.

Sous le rapport commercial, les résultats de l'émigration pour les Provinces-Unies ne furent pas moins importans. Harlem vit s'établir d'importantes fabriques de ces magnifiques étoffes de soie à fleurs qu'on appelait *belles triomphantes*. Amsterdam, qui jusqu'alors avait été exclusivement maritime, devint en peu d'années une des cités manufacturières les plus importantes de l'Europe. La Hollande, par son commerce cosmopolite, fit sur tous les marchés du monde une concurrence victorieuse au commerce français, en même temps qu'elle s'affranchissait vis-à-vis de la France d'un tribut annuel de plus de 42 millions qu'elle lui payait pour achat de montres, de dentelles, d'étoffes de soie, de gants, de quincaillerie, etc. Les colonies profitèrent comme la métropole. Trois mille réfugiés environ se rendirent au cap de Bonne-Espérance et peuplèrent une vallée qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Vallée des Français*. Ils la transformèrent en un immense vignoble, et y produisirent pour la première fois ces vins fumeux du Cap, qui font sur tous les marchés de l'Angleterre une si rude concurrence à nos vins français. Perdue à l'extrémité du monde, la colonie française du Cap est encore représentée aujourd'hui par une population d'environ quatre mille âmes, et elle habite principalement deux grands villages nommés, l'un le village de Charron, du nom de son fondateur, l'autre le village de La Perle. Tout en gardant fidèlement le culte et la langue des ancêtres, elle est devenue tellement étrangère à cette vieille Europe, dont la sépare l'immensité des déserts ou des mers, que, parmi ceux qui la composaient en 1828, personne ne savait que la France, depuis la fin du dernier siècle, avait enfin proclamé la liberté de conscience comme le dogme inviolable des sociétés modernes.

Au double point de vue de la politique et de la guerre, les réfugiés français de la Hollande exercèrent sur les affaires de leur temps une très grande influence. Tandis que les réfugiés de Londres préparaient de longue main l'avénement du prince d'Orange au trône d'Angleterre, celui-ci recrutait principalement avec les réfugiés de la Hollande l'armée qui devait, à la bataille de la Boyne, lui assurer la couronne. Ce fut un réfugié, Brousson, qui conçut la pensée de la ligue d'Augsbourg, et plus tard, quand éclata la guerre de la succession, des ingénieurs français, sortis de l'école fondée par Louvois, dirigèrent les siéges entrepris par les armées des alliés. Enfin la haine contre la France était si ardente au cœur de ses enfans proscrits, qu'en 1708 des officiers protestans au service de la Hollande pénétrèrent de Courtrai jusqu'aux environs de Versailles, et vinrent enlever, sur le pont de Sèvres, le premier écuyer du roi, M. de Beringhen.

Nous avons dit que la colonie française de Berlin, religieuse ou philosophique, contribua puissamment à préparer la révolution française; on peut dire avec autant de raison que la colonie littéraire de la Hollande contribua à préparer en France l'avénement du scepticisme philosophique au XVIIIe siè-

cle. Aussi longtemps que les calvinistes étaient restés les sujets de Louis XIV, ils s'étaient tenus prudemment sur la défensive : du moment où ils eurent franchi la frontière, ils commencèrent l'attaque avec une vivacité sans égale. L'esprit de parti s'allia à l'esprit de secte. Bayle fraya la voie où bientôt Voltaire devait entraîner son siècle. En 1689, le livre intitulé *les Soupirs de la France esclave* mit en cause le principe de la royauté, et fit pour la première fois un appel à la nation contre le monarque qui la gouvernait. Claude, dans un autre écrit non moins célèbre, *les Plaintes des protestans de France*, publia un manifeste violent en faveur de la coalition contre Louis XIV. Jurieu se posa fièrement en adversaire de Bossuet. Les Hollandais, qui gardaient de notre injuste agression un profond ressentiment, laissaient faire et laissaient dire. Tous les livres proscrits, tous les livres précurseurs des grandes secousses politiques, les *Contes* de La Fontaine, le *Contrat social, la Nouvelle Héloïse*, l'*Émile*, et une foule de pamphlets hostiles au gouvernement français ou au catholicisme, furent imprimés dans les Provinces-Unies. C'est là qu'est née la presse périodique; c'est là qu'ont été fondées les premières *revues*, telles que la *Gazette de Harlem*, le *Mercure historique et politique*, qui devint plus tard la *Gazette de Leyde*, si célèbre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la *Bibliothèque universelle*, la *Bibliothèque choisie*, la *Bibliothèque des Sciences*, etc. Ce furent des réfugiés, tels que Basnage, Élie Benoît et Michel Janiçon, qui dotèrent les premiers la Hollande de travaux vraiment sérieux sur sa propre histoire. La langue française se substitua partout à la langue latine, dont l'usage était général dans les écoles hollandaises. Cette propagation de l'idiome national fut, il faut en convenir, une faible compensation pour les dommages que les émigrés calvinistes causèrent à leur ancienne patrie, et cette importation de notre langue, au lieu d'étendre notre influence, ne servit qu'à la combattre et à l'atténuer. A l'exception de Bayle, les publicistes français naturalisés en Hollande furent avant tout des pamphlétaires et des controversistes de circonstance. D'ailleurs le français, tel qu'ils l'écrivirent, perdit bientôt sa verve et son éclat; il prit une tournure hollandaise, et devint, sous le nom de *français réfugié*, une langue à part, toute hérissée de barbarismes.

En Angleterre, les réfugiés n'avaient pas trouvé un accueil moins sympathique qu'en Hollande. Longtemps avant la révocation de l'édit de Nantes, la cause des protestans français était regardée en Angleterre comme une cause nationale. M. Weiss cite même un mémoire du *British Museum* dans lequel on cherchait à établir qu'en France le protectorat des réformés appartenait de droit à la Grande-Bretagne. Aussi, durant les longues guerres du XVIe siècle, le gouvernement anglais ne cessa-t-il jamais d'intervenir d'une manière plus ou moins directe dans nos luttes religieuses. Il aida puissamment au triomphe d'Henri IV, et ce fut là, sans aucun doute, un des services les plus signalés qu'une alliance anglaise ait jamais rendus à la France, car Henri IV représenta l'ordre après l'anarchie, la tolérance après l'esprit de fanatisme, la grandeur et la force du pays après de longues années d'épuisement et de faiblesse.

Déjà, dans les invasions des XIVe et XVe siècles, les Anglais, on le sait, avaient eu soin de transporter en Angleterre les ouvriers français les plus

habiles qu'ils trouvaient établis dans les villes momentanément soumises à leur domination. A plus forte raison devaient-ils profiter avec empressement du secours inespéré que la persécution apportait à leur industrie naissante, et ils en profitèrent en effet avec cette entente pratique des affaires qui les a distingués dans tous les temps. Le 28 juillet 1681, Charles II, tout pensionné qu'il était par Louis XIV, accorda, par l'édit de Hamptoncourt, des lettres de naturalisation et de grands priviléges aux émigrans. Onze cent cinquante d'entre eux furent naturalisés dans la même année, et en moins de dix ans, c'est-à-dire de 1680 à 1690, leur nombre s'éleva à plus de quatre-vingt mille. La plupart se fixèrent à Londres. Des habitans d'Amiens, de Cambrai et de Tournai formèrent à Édimbourg un quartier nouveau qui reçut le nom de *quartier de Picardie.* Les officiers et les soldats qui avaient suivi le prince d'Orange reçurent en Irlande, du gouvernement ou des propriétaires du pays, d'importantes concessions de terres, et formèrent autour de Dublin des colonies destinées à protéger cette ville. Le trésor public et la charité privée vinrent en aide en même temps aux familles pauvres. Jamais l'hospitalité d'un grand peuple ne s'exerça plus magnifiquement, et jamais, on peut le dire, l'hospitalité ne fut payée par de plus grands services.

Lorsque Guillaume d'Orange s'embarqua à Naerden pour conquérir le trône d'Angleterre, sur les douze mille hommes qui composaient sa petite armée, on ne comptait pas moins de trois régimens d'infanterie française et de sept cent trente officiers réfugiés, vieux soldats qui avaient appris la guerre sous Condé et Turenne. C'était un Français, Goulon, qui commandait l'artillerie; c'était un maréchal de France, Schomberg, qui dirigeait les opérations. En reconnaissant sur le champ de bataille le corps expéditionnaire que Louis XIV avait envoyé, sous les ordres du duc de Lauzun, pour combattre Guillaume, Schomberg dit aux régimens réfugiés : *Messieurs, voilà nos ennemis, en avant!* Ceux-ci se portèrent à l'attaque avec une fureur irrésistible et décidèrent la victoire. Un fait analogue se produisit sur le champ de bataille d'Almanza. Un régiment de réfugiés cévenols, qui combattait avec l'armée anglaise, se trouva placé en face d'un régiment français qui s'était signalé contre les camisards; les deux troupes, en se reconnaissant, s'élancèrent à la baïonnette l'une contre l'autre avec une telle furie, que des deux côtés il ne resta pas trois cents hommes debout. Le maréchal de Berwick, qui fut témoin de ce combat, n'en parlait jamais sans émotion, en disant que de sa vie il n'avait vu une pareille rage et une plus terrible action de guerre.

En contribuant à placer Guillaume d'Orange sur le trône d'Angleterre, les soldats protestans avaient couronné le plus redoutable ennemi de Louis XIV; les ouvriers protestans à leur tour, en portant dans la Grande-Bretagne leur intelligence et leurs bras, donnèrent un essor jusqu'alors inconnu à l'industrie de leur patrie adoptive, et l'affranchirent de 47 millions de marchandises qu'elle achetait, année moyenne, sur nos marchés. Toujours habiles à profiter de nos revers industriels, les Anglais ne se bornèrent point à attirer et à retenir chez eux les travailleurs protestans; ils recrutèrent également, et en très grand nombre, des ouvriers catholiques, en leur offrant, avec le libre exercice de leur culte, les mêmes avantages qu'aux réformés. Sur les vingt mille tisserands qui se trouvaient à Laval et aux environs, quatorze mille passèrent

dans la Grande-Bretagne et y naturalisèrent la fabrication des toiles à voiles, dont la France avait eu jusqu'alors le monopole. Tours, dont Henri IV avait voulu faire la capitale manufacturière de la France centrale, perdit trente mille habitans. Il en fut de même à Lyon, où le nombre des métiers de soieries était descendu, en 1698, de quinze mille à quatre mille. Pendant ce temps, les manufactures anglaises prospérèrent en raison directe de la décadence de nos propres manufactures. La fabrication des étoffes de soie occupait dès 1694 plus de mille métiers à Cantorbéry, et bientôt le commerce des soieries, dont nous avions eu jusque-là le monopole, nous fut disputé par nos voisins. Les réfugiés leur portèrent le secret de la fabrication du taffetas dit taffetas d'Angleterre, et cette branche fut complétement perdue pour nous, ainsi que les brocarts, les satins, les velours, les horloges, les cristaux, la quincaillerie, les instrumens de chirurgie, dont nous les avions en grande partie approvisionnés jusqu'alors. Il en fut de même pour les batistes, les tapisseries des Gobelins et les chapeaux en poil de lapin, de chèvre et de castor. Ces chapeaux, dits de Caudebec, avaient été longtemps pour la France l'objet d'un commerce important et tout à fait exceptionnel, car même dans le XVIIe siècle une foule de recettes industrielles étaient encore à l'état de *secrets*. Les procédés occultes de la fabrication des *caudebecs* furent emportés en Angleterre, et les cardinaux romains eux-mêmes, qui jusque-là s'en étaient fournis chez nous, furent obligés de les acheter à la manufacture de Wandsworth.

Ainsi, par la proscription de 1685, Louis XIV détruisait lui-même ce qu'il s'était efforcé de créer. Le père Lachaise avait presque ruiné l'œuvre immense de Colbert. La Grande-Bretagne, jusqu'alors tributaire, s'était affranchie de la France, et elle travaillait, avec les bras de nos ouvriers, à nous supplanter sur tous les marchés du monde. Par un brusque retour vers l'intolérance du moyen âge, par un démenti cruel donné aux progrès de la civilisation dont elle était si fière, la France s'était faite l'auxiliaire la plus active de la grandeur et de la prospérité d'une puissance rivale. Dans la seule année 1689, on convertit en argent anglais 900,000 louis d'or, perte d'autant plus irréparable que nous ne possédions guère à cette époque plus de 500 millions de numéraire. Quant à la littérature des réfugiés, elle eut de l'autre côté du détroit beaucoup moins d'influence qu'en Prusse et en Hollande, et le seul ouvrage important publié par les protestans français fut l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoyras, qui prit, comme officier, une part très active à l'expédition de Guillaume d'Orange.

La Suisse, qui depuis longtemps était devenue, comme la Hollande et l'Angleterre, une terre d'asile pour tous les proscrits, reçut également un assez grand nombre d'émigrés protestans. Genève profita utilement, pour ses fabriques d'horlogerie, de la présence de ses nouveaux hôtes. Les paysans du Languedoc et du Dauphiné introduisirent dans les cantons la culture de la vigne et du mûrier; mais comme en général la Suisse était pauvre et peu commerçante, les réfugiés qui disposaient de quelques ressources furent à peu près les seuls qui s'y fixèrent. Ils y portèrent, comme partout, une haine irréconciliable contre la France, et leur rôle, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, fut avant tout un rôle politique. Berne, Zurich, Schaffhouse, Saint-Gall, tout en conservant leurs relations diplomatiques avec la

France, entretinrent des rapports suivis avec Guillaume d'Orange, devenu roi d'Angleterre, et donnèrent des troupes à la grande coalition européenne. Genève, sommée par Louis XIV d'expulser les réfugiés, fut contrainte d'obéir à cet ordre, mais elle se vengea par des menées occultes plus fatales au grand roi qu'une rupture ouverte. Tous les cantons embrassèrent sa querelle. Pendant la guerre des Cévennes, ils secondèrent activement les camisards. Il en fut de même lors de la guerre de la succession. Les réfugiés avaient tellement popularisé la haine contre leur propre pays, qu'en 1707, lorsque le prince de Conti éleva, concurremment avec la maison de Brandebourg, des prétentions sur la principauté de Neufchâtel, les cantons, excités par leurs intrigues, déférèrent la souveraineté de ce petit état à Frédéric Ier, et c'est là ce qui explique ce droit d'intervention que la Prusse n'a jamais cessé depuis de réclamer dans les affaires de la confédération helvétique. Louis XIV eut beau menacer, les cantons répondirent par des préparatifs de guerre. Cette fois encore, comme toujours, les réfugiés se placèrent à l'avant-garde; l'Europe coalisée leur promit son appui, et le grand roi fut forcé de céder. Ainsi, par rapport à la Suisse, la révocation de l'édit de Nantes eut encore pour la France des résultats funestes. Elle changea en hostilité sourde la neutralité jusqu'alors bienveillante d'un état voisin, et elle déposa dans les cantons les germes d'un esprit anti-français qui s'est depuis réveillé dans maintes circonstances.

Telle est l'histoire de l'émigration protestante dans les pays les plus rapprochés de la France ou dans ceux où elle exerça le plus d'influence; il faut la suivre maintenant aux extrémités de l'Europe septentrionale. On la retrouve en Danemark, où elle forme quatre colonies importantes, la première à Copenhague, la seconde à Altona, les deux autres à Frédéricia et à Glukstadt. On la retrouve aussi en Suède, où du reste le luthéranisme se montra peu bienveillant à son égard. Enfin on la retrouve en Russie, où les recommandations de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, avaient préparé aux réfugiés un accueil hospitalier. En 1688, les czars Pierre et Ivan leur accordèrent, par un ukase, le libre accès de toutes les provinces moscovites. Plus de trois mille d'entre eux entrèrent dans le régiment modèle formé par Pierre le Grand, et leur influence se fit glorieusement sentir dans l'instruction et la discipline de l'armée qui devait plus tard triompher à Pultawa. Les sympathies de Pierre le Grand pour les réfugiés ne se démentirent jamais. Lorsqu'il eut bâti Saint-Pétersbourg, il leur permit d'y construire un temple. Il donna des terres à ceux qui voulaient se livrer à la culture, et aujourd'hui même il existe sur les bords du Volga une petite colonie française, agricole et commerçante, qui forme, au milieu de la grande famille moscovite, une famille distincte, dont les membres ont gardé, avec leur culte et leur langue maternelle, l'habit à basques et la perruque du règne de Louis XIV.

L'émigration protestante ne s'arrêta point aux limites de la vieille Europe; elle se fraya le chemin du Nouveau-Monde, pour chercher, au sein d'une nature sauvage encore et sur une terre inexplorée, cette liberté dont elle était si jalouse. Déjà, au XVIe siècle, Coligny avait formé le projet de réunir sous une seule et même direction et de fixer dans une même colonie de l'Amérique ceux de ses coreligionnaires qui préféraient l'exil à l'abjuration. Une première expédition fut tentée en 1555 par Durand de Villegagnon. Elle échoua

complétement. Quelques années plus tard, en 1562, Jean Ribault partit de Dieppe avec deux navires, et débarqua près de l'embouchure de la rivière Saint-Jean, qui sépare la Floride moderne de la province de Georgie : il y construisit le fort Charles, la première citadelle de l'Amérique du Nord sur laquelle ait flotté le drapeau européen; mais cet établissement fut bientôt abandonné. Coligny cependant ne se découragea point. Une expédition nouvelle, dont le commandement fut confié à René Laudonnière, vint s'établir dans les mêmes contrées; les Espagnols, auxquels les nouveaux colons portaient ombrage, s'emparèrent par surprise du fort que ceux-ci avaient construit, et les pendirent en attachant cette inscription au-dessus de leur tête : *Pendus comme hérétiques et non comme Français.* Un gentilhomme de Mont-de-Marsan, Dominique de Gourgues, résolut de tirer vengeance de cet acte de cruauté : il vendit son patrimoine, recruta deux cents volontaires, et partit du port de Bordeaux en 1567 sur trois navires parfaitement équipés. Sa traversée fut heureuse. Il tomba à l'improviste sur les Espagnols qui s'étaient rendus coupables du meurtre de ses compatriotes, et les fit attacher au gibet avec cette devise : *Pendus comme assassins et non comme Espagnols.* Lorsqu'il revint en Europe, l'Espagne mit sa tête à prix, après en avoir au préalable obtenu l'autorisation du roi de France.

Dans le cours du XVIIe siècle et longtemps avant la révocation de l'édit de Nantes, un assez grand nombre de réfugiés se rendirent dans le Nouveau-Monde et s'établirent de préférence dans l'état de New-York, la Virginie, le Maryland, et surtout dans la Caroline du sud. De 1686 à 1699, l'émigration s'accrut considérablement. La colonie du Santee et celle de Charleston, la plus importante de toutes, atteignirent un remarquable degré de prospérité. Quatre cents familles environ parmi celles qui les composaient demandèrent au gouvernement de Louis XIV l'autorisation de s'établir dans la Louisiane, à la seule condition qu'on leur accorderait la liberté de conscience. Le ministre Pontchartrain leur répondit que le roi ne les avait pas chassés de ses états pour qu'ils formassent une république dans ses domaines du Nouveau-Monde. L'Angleterre, cette fois encore, s'empressa de profiter de cet incroyable aveuglement. Elle s'efforça, par des faveurs de toute espèce, de fixer les réfugiés dans ses colonies naissantes, « afin, dit l'acte de la législation de la Caroline du sud, de contribuer à l'établissement des manufactures de soie, et de hâter en même temps l'introduction de la vigne et de l'olivier. » Dès ce moment, les réfugiés de l'Amérique, attachés sans retour à leur nouvelle patrie, la fécondèrent par leur travail, la défendirent contre la France et l'Espagne, et s'associèrent à toutes ses luttes et à toutes ses gloires. Des sept présidens qui dirigèrent le congrès de Philadelphie pendant la guerre de l'indépendance, trois, Henri Laurens, Jean Jay, Élie Boudinot, étaient d'origine française. Après avoir suivi l'histoire des colonies protestantes en Amérique, on regrette avec M. Weiss que la pensée de Coligny n'ait pu se réaliser, et qu'il ne se soit pas rencontré un chef influent pour rallier sous un même drapeau tous les proscrits et fonder avec eux dans le Nouveau-Monde une France protestante.

On voit quel intérêt s'attache à l'histoire des protestans français en Europe comme dans le Nouveau-Monde. Il ne faudrait cependant pas s'exagérer l'im-

portance intellectuelle de l'émigration, et peut-être pourrait-on reprocher à l'écrivain qui vient de traiter avec des documens nouveaux cette question délicate — d'incliner un peu trop vers cette idée, qu'au XVII[e] siècle la supériorité de l'intelligence était tout entière du côté des protestans. M. Weiss lui-même reconnaîtra qu'on peut, sans démentir l'histoire, réclamer l'égalité en faveur des catholiques; car le mérite de son livre, c'est de ne point s'adresser à telle communion religieuse plutôt qu'à telle autre, mais à tous ceux qui veulent s'instruire par les leçons du passé. Aujourd'hui, grâce aux recherches récentes, c'est avec une pleine connaissance du sujet que l'attention de la France peut se reporter sur les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes. On peut mesurer dans toute son étendue et sous les aspects les plus divers le désastre occasionné par ce décret. On a peine à comprendre comment Louis XIV, qui fit de si grandes choses, a pu commettre une pareille faute, comment il ne s'est point arrêté devant la morale humaine, devant l'intérêt de l'état, devant la religion. On se demande comment, à l'exception de Fénelon et du cardinal de Noailles, personne ne s'est rencontré dans le haut clergé français pour lui représenter que jamais la véritable tradition catholique n'avait admis qu'on pût employer contre l'hérésie d'autres armes que les armes spirituelles, que saint Augustin avait recommandé de combattre l'erreur et non les hommes, et que l'église gallicane, dans la barbarie même du moyen âge, avait déclaré par la bouche du plus éloquent de ses apôtres, par la bouche de saint Bernard défendant les Juifs, qu'on doit enseigner et persuader la foi, et non l'imposer : *fides suadenda, non imponenda.*

Au point de vue religieux, la révocation fut un acte complétement inutile, car le protestantisme, comme il arrive toujours pour les croyances religieuses, se soutint et se fortifia par la persécution. En effet, vers 1680, la France comptait environ douze cent mille protestans sur une population totale de vingt millions d'habitans. Aujourd'hui, sur trente-six millions, elle compte environ dix-huit cent mille réformés, et de la sorte la proportion est restée la même. Au lieu de ramener dans le giron de l'église romaine ceux qui s'en étaient séparés, la révocation en éloigna au contraire une foule d'hommes qui se jetèrent dans le philosophisme par crainte d'un despotisme religieux, et le XVIII[e] siècle vit se former un parti qui attaqua le catholicisme en prenant pour prétexte la haine de l'intolérance.

Au point de vue gouvernemental, la révocation fut un fait désastreux pour l'autorité royale et pour Louis XIV personnellement; car, en pénétrant dans le domaine de la conscience, ce prince, qui avait si nettement posé le principe de la séparation des deux pouvoirs, se plaçait pour ainsi dire en dehors du droit dont lui-même avait fixé les règles. Il démentait ainsi et la politique de sa race et sa propre politique; il reconstituait comme parti le protestantisme, depuis longtemps vaincu et désarmé, et il provoquait la résistance de la part de sujets fidèles et dévoués, qui, éblouis, comme le reste de la nation, par sa puissance et les splendeurs de son règne, n'avaient su jusqu'alors qu'admirer et obéir. Il donna en outre aux coalitions de l'Europe protestante un prétexte en quelque sorte permanent; il aggrava les rivalités politiques de toutes les haines implacables des passions religieuses, et se plaça par ses proscriptions, vis-à-vis des princes réformés de l'Europe, dans une

situation de tous points identique à celle où la convention, un siècle plus tard, se plaça vis-à-vis des rois par le meurtre de Louis XVI.

Au point de vue économique enfin, la révocation fut bien autrement désastreuse encore. Quatre cent mille personnes actives et énergiques, comme celles qui dans tous les temps se portent avec ardeur aux nouveautés téméraires, quittèrent le royaume pour n'y jamais rentrer. Plus de trois cent mille autres, y compris les victimes de la guerre des Cévennes, périrent sur les champs de bataille, sur les galères, sur les échafauds, ou moururent de misère et de faim en cherchant à fuir au-delà des frontières, ou à échapper, en se réfugiant dans les montagnes et dans les bois, à la persécution qui s'efforçait de les saisir partout. Il n'y a point là d'exagération. On n'a, pour vérifier ces chiffres, qu'à consulter les documens officiels du temps, et à faire le total ville par ville, province par province. Cette perte fut d'autant plus regrettable pour la France, que les derniers désastres de la guerre de la succession, et principalement l'hiver de 1709, causèrent dans le royaume une effrayante mortalité. Un nombre considérable de matelots expérimentés, de soldats d'élite, de vieux officiers formés à l'école de la grande guerre, d'ingénieurs formés à l'école de Vauban, tournèrent contre le pays qui les exilait leur bravoure et leur expérience. Nos manufacturiers les plus riches portèrent hors de France leurs capitaux, nos ouvriers les plus habiles le secret de nos plus belles industries. Nos fabriques, les premières du monde à cette date, furent brusquement paralysées dans leur essor. La Prusse, grâce aux réfugiés, se constitua pour la première fois comme puissance commerciale. Par eux, la Hollande et l'Angleterre furent initiées à la fabrication de toutes les denrées dont nous avions eu jusqu'alors le monopole exclusif, et notre commerce, perdant ce qu'elles cessèrent de nous acheter pour elles-mêmes, fut diminué de tout ce qu'elles vendirent à ceux que nous avions approvisionnés jusque-là. Après avoir retrouvé sur tous les marchés du monde le commerce des réfugiés, la France retrouva sur tous les champs de bataille leur haine et leur bravoure; car, il faut le dire, elle n'eut jamais, à de très rares exceptions près, d'ennemis plus implacables. Parmi les calvinistes marquans du XVIIe siècle, Duquesne fut le seul qui resta tout à la fois fidèle à sa croyance et à son pays; il fit jurer à ses enfans de ne jamais porter les armes contre la France, et ce fut là l'unique exemple de patriotisme que donnèrent ceux qu'atteignit la révocation. Triste effet des passions religieuses, qui sont, on peut le dire, le fléau de la véritable piété, et qui, plus implacables que les passions politiques, ne pardonnent jamais, étouffent dans le cœur des persécuteurs le sentiment de la justice et de la pitié, dans le cœur des proscrits le sentiment de la patrie, et font verser des flots de sang par ceux mêmes qui invoquent le Dieu de paix!

CHARLES LOUANDRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1853.

Tel est le caractère de ces questions immenses qui ouvrent tout à coup de si étranges horizons pour le monde, en le mettant dans la cruelle alternative de la paix ou de la guerre : on les retrouve partout, sous toutes les formes, suspendant tous les intérêts, dominant les situations. Elles finissent par lasser et épuiser l'attention. Les notes diplomatiques, les memorandums, les ultimatums, se multiplient et ne les éclairent guère davantage. Les affaires d'Orient ont cela de particulier aujourd'hui, qu'elles sont arrivées à un point où d'un côté il y a un ensemble de faits et de complications dont la guerre semblerait le dénoûment invincible, tandis que d'un autre côté il y a dans l'opinion publique européenne une singulière obstination de confiance dans le maintien de la paix. La guerre apparaît presque comme le seul résultat logique de ces difficultés, et on n'y veut point croire; on n'y croit pas parce qu'on ne saurait s'arrêter à la pensée que de grands gouvernemens risquent avec une telle légèreté ou un tel aveuglement le repos du monde, parce que tout dit qu'un conflit serait sans motif, qu'un recours à la force serait illégitime, parce qu'enfin au-dessus de la logique des passions et des ambitions qui peut mener à la guerre, il y a la logique des grands intérêts de l'Europe qui mène à la paix. Que disent donc en ce moment les faits relativement à l'Orient? Ils montrent la situation sous le même aspect, la Russie persistant plus que jamais dans ses prétentions excessives, la Turquie conservant son attitude de résistance, l'Angleterre et la France poursuivant une politique commune en continuant à prêter à l'empire ottoman l'appui de leur nom, de leurs conseils et au besoin de leurs flottes. Seulement cette situation touche de plus en plus à son extrême période. Un dernier ultimatum de la Russie transmis au divan vient de rencontrer un nouveau refus de la Porte. Après le départ précipité du prince Menchikof, ce qui restait de la légation russe à Constantinople quitte aussi le sol turc. Il semblerait, par suite, que

nous soyons au moment des résolutions décisives, où il faut choisir entre la paix et la guerre, et c'est là, sans nul doute, ce qui a inspiré au cabinet de Saint-Pétersbourg la pensée de fixer l'état de la question au point de vue russe dans une note adressée à ses agens près des diverses puissances. Or en quoi se résume cette note, cette exposition solennelle placée sous l'autorité du nom de M. de Nesselrode? Est-elle de nature à modifier les impressions ressenties en Europe? Révèle-t-elle quelque grief de la Russie inconnu jusqu'à ce moment? Fait-elle apparaître comme beaucoup plus légitime toute tentative qui serait faite par le gouvernement russe pour obtenir par la voie des armes ce que les négociations n'ont pu lui donner? La Russie peut indubitablement encore recourir à la force en jetant son armée dans la Moldavie et la Valachie; rapprochée de sa déclaration, cette occupation n'en restera pas moins un acte de force que rien n'explique dans les difficultés d'un ordre général récemment suscitées, et que rien n'autorise dans les conditions spéciales faites aux provinces du Danube par le traité de Balta-Liman.

La note du cabinet de Saint-Pétersbourg a eu cet avantage et ce succès, de pouvoir être interprétée dans un sens favorable à la paix aussi bien que dans un sens moins rassurant; c'est toujours la merveille des documens diplomatiques dans les situations difficiles. Au fond, c'est dans cette note même qu'on pourrait trouver les meilleurs argumens contre les prétentions de la Russie en montrant les erreurs ou les confusions sur lesquelles ces prétentions reposent. Et d'abord il y a, ce nous semble, dans la communication émanée du cabinet du tsar, un simple mot où se révèle la singulière ambition de la Russie; ce mot, c'est la qualification d'église *gréco-russe* donnée aux églises orientales. N'est-ce point une prétention suffisamment réfutée et que repoussent, comme nous l'indiquions récemment, les communions mêmes auxquelles ce nom s'applique? Il n'y a point d'église gréco-russe en Orient, il y a des églises grecques nées et constituées avant même qu'il y eût une Russie, et qui ne pouvaient pas prendre apparemment un nom qui n'existait pas. Ce n'est point exclusivement, à vrai dire, d'une considération religieuse qu'est né ce rôle protecteur revendiqué aujourd'hui si entièrement par le gouvernement russe, c'est la politique qui l'a créé, c'est la décadence progressive de la puissance turque coïncidant avec l'agrandissement de la Russie qui a amené cette situation, ce protectorat de fait, qui ne rend pas plus vraie la qualification d'église gréco-russe donnée aux communions orientales, et qui surtout n'explique point comment la Russie se croirait le droit de faire consacrer par une convention diplomatique cette sorte d'absorption, dont le dernier mot serait inévitablement de réunir sous sa suprématie toutes les populations grecques de l'Orient. Quant à la nature même des difficultés les plus récentes, est-il nécessaire de dissiper une fois de plus la confusion faite par la Russie entre ses réclamations concernant les lieux saints et les exigences postérieures que le prince Menchikof a été chargé de faire triompher? La question des lieux saints a été réglée, la note russe elle-même l'avoue, sans difficulté de la part de la Turquie, sans obstacle de la part de la France. Comment donc serait-ce encore la question des lieux saints? Comment l'Europe pourrait-elle accepter sans contestation cette étrange connexité établie entre des réclamations portant sur un point spécial, auxquelles il a été pleinement satisfait

d'ailleurs, et un acte d'une portée générale, tendant à modifier si sensiblement les relations de l'empire russe et de la Porte, et à livrer au tsar une portion de l'autorité souveraine du sultan sur onze millions de ses sujets? Le cabinet de Saint-Pétersbourg répond à cela qu'il ne réclame rien d'inusité et de nouveau, que ces stipulations qu'il propose, elles existent déjà en sa faveur depuis le traité de Kaïnardgi, confirmé par tous les autres traités subséquens, qu'un acte nouveau n'aurait de valeur que comme réparation des mauvais procédés du passé en même temps que comme garantie plus étroite de l'avenir, et nullement comme titre à des avantages qui ne lui soient acquis. « Si nous sommes forts, dit la note russe, nous n'en avons pas besoin; si nous sommes faibles, un pareil acte ne nous rendrait pas plus à craindre. » On pourrait assurément contester cette manière de poser la question, qui semble si singulièrement faire abstraction du droit; mais enfin n'est-ce point là en substance ce qu'on dit depuis longtemps dans un autre sens? Si la Russie ne demande rien de nouveau, rien que ne lui assurent déjà les traités qu'elle a avec la Porte ottomane, où donc est la nécessité d'une convention nouvelle? Quelle force ajoutera cette convention aux stipulations antérieures? En quoi liera-t-elle plus strictement la Turquie? Si au contraire il y a quelque chose de nouveau dans les prétentions russes, comment la Porte ne serait-elle point en droit de peser, d'examiner, de repousser même les conditions et la forme de l'engagement qui lui est proposé ou plutôt imposé? Et en réalité, si par l'acte qu'elle réclame la Russie ne poursuivait pas un accroissement d'influence et de prépondérance réelle en Orient, comment s'expliquerait cette insistance poussée au point de suspendre la guerre sur l'empire ottoman et sur l'Europe? Évidemment personne ne s'y trompe. La Russie sent bien que, sous une forme quelconque, — traité, *sened* ou simple note diplomatique souscrite par le divan, — ce qu'elle réclame, c'est un accroissement d'influence; le gouvernement turc sent bien que ce serait pour lui une diminution d'indépendance; l'Europe ne sent pas moins qu'il en résulterait un déplacement de souveraineté en Orient, une atteinte peu déguisée à l'intégrité de l'empire ottoman, et voilà la raison de la situation de tout le monde, de la Russie, de la Porte et de l'Europe, dans cette question.

Quoi qu'il en soit, au dernier ultimatum russe parvenu à Constantinople, le divan a répondu par un refus; mais en même temps il paraît avoir joint à ce refus la proposition d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg pour expliquer sa situation et renouer les négociations si brusquement rompues par le prince Menchikof. Cette proposition doit d'autant plus peser dans la balance, que peu auparavant le gouvernement turc avait publié un firman par lequel il déclare de nouveau solennellement maintenir les privilèges et immunités des églises d'Orient. Le sultan ne semble même pas éloigné aujourd'hui de déclarer irrévocables les concessions faites aux chrétiens de toutes les communions, et de contracter, à défaut d'un engagement diplomatique, un engagement moral vis-à-vis de toutes les puissances chrétiennes. Tel est donc le terrain où se débat en ce moment cette souveraine question de la paix et de la guerre. Il s'agit de savoir si la Russie acceptera les engagemens de la Turquie, pris par le divan en vertu de sa souveraineté propre, sans aucun caractère synallagmatique, ou si, en persistant rigoureu-

sement dans son ultimatum, elle poursuivra une tentative personnelle, exclusive, et qu'on peut certainement qualifier de démesurée.

Pour tous ceux qui pèsent dans leur esprit les chances de la paix, il est une question qui a dû s'élever. Quelle est l'attitude de l'Autriche dans ces circonstancs? De quel côté penche son influence? A-t-elle, comme on l'a dit, le rôle, sinon d'une médiatrice officielle, du moins d'une puissance s'interposant pour le maintien d'une paix à laquelle elle est la première intéressée? La situation de l'Autriche, à vrai dire, n'est point des plus faciles. Le concours énergique qu'elle a reçu du tsar en 1849 n'a point été peut-être, autant qu'on pourrait le croire, un acte de chevaleresque désintéressement, si, comme on l'assure, en retour de ce service éminent, elle a dû s'engager moralement à se ranger du côté de la Russie dans tout conflit qui pourrait éclater. L'exécution de cet engagement semble avoir été réclamée au moment où échouaient définitivement les négociations du prince Menchikof, et, d'après des versions accréditées, l'Autriche se serait ainsi trouvée entre l'intérêt évident qu'elle avait à s'opposer, plus encore que toute autre puissance, aux projets de la Russie, — et ses obligations morales de 1849. Quelles étaient cependant les limites de ces obligations? Un tel engagement pouvait-il s'appliquer à un conflit dont l'Autriche désapprouverait le principe aussi bien qu'à une guerre légitime? Le cabinet de Vienne ne paraît point être entré dans ces questions. Il aurait évité de discuter ses obligations; il aurait seulement objecté que s'il détournait ses forces militaires de leur destination actuelle en Hongrie, dans la Lombardie, dans la Vénétie, pour appuyer les mouvemens des Russes sur le bas Danube, le résultat le plus clair, ce serait de livrer de nouveau ces portions de l'empire à une explosion révolutionnaire, possible surtout à un moment où les circonstances générales feraient fermenter toutes les passions. En outre, l'armée autrichienne ne risquerait-elle pas de se trouver dans une situation fausse, qui serait la source de froissemens et de mécontentemens profonds? Si des mouvemens intérieurs éclataient, ne s'étendraient-ils pas à toute l'Allemagne, et la Russie elle-même, dans ce cas, serait-elle sûre de la Pologne? L'engagement pris en 1849, et qui avait pour but la répression de la révolution, de concert avec la Russie, aurait ainsi pour bizarre conséquence de lui frayer de nouveau la route. Après cela, le seul rôle qui reste à l'Autriche évidemment est celui d'une intervention conciliante et modératrice, aussi conforme à ses propres intérêts qu'aux intérêts de l'Europe. De toutes les médiations qui peuvent être tentées, c'est sans nul doute la plus efficace. On s'est un peu hâté peut-être de donner à cette médiation presque un caractère officiel. L'internonce autrichien, M. de Bruck, à son arrivée à Constantinople, a dû peser de ses conseils sur le cabinet ottoman. Il n'est point étranger, assure-t-on, à la résolution du divan d'étendre ses concessions, et de donner une forme irrévocable aux garanties en faveur des chrétiens. Quant à une médiation réelle, elle n'a pu être encore ni offerte, ni acceptée, et la question d'ailleurs est de savoir si elle serait agréée par le tsar, surtout lorsque l'on considère l'immensité des préparatifs militaires qui ont précédé la mission du prince Menchikof, et semblaient dénoter une résolution déjà fort arrêtée d'aller jusqu'au bout. Si donc les bons offices de l'Autriche peuvent être une des chances de la paix, sa médiation n'en est point

la garantie. La paix, elle est tout entière aujourd'hui dans la décision suprême que s'est réservée l'empereur Nicolas avant de donner à son armée l'ordre de franchir le Pruth.

Quel que soit cependant le résultat actuel de ces complications, paix ou guerre, — et il n'est point impossible encore que les considérations de la paix n'exercent leur souveraine influence sur l'esprit élevé du tsar, — ces complications n'en sont pas moins un symptôme nouveau du mouvement qui s'accomplit, qui peut être précipité ou retardé, mais qui se dessine avec une étrange puissance. Ce mouvement, c'est le développement immense de la Russie, que le ministre de l'empereur Nicolas constate avec orgueil dans sa note. Depuis plus d'un siècle, en effet, la Turquie dépérit, la Russie grandit, et l'Europe observe. Chaque lutte nouvelle a été l'occasion d'un accroissement et s'est terminée par un traité qui constatait une victoire de plus pour l'empire des tsars. Les étapes de cette carrière d'agrandissement sont les traités de Kainardgi, de Bucharest, d'Andrinople, d'Unkiar-Skelessi. Le rôle de la Russie a été sans cesse de s'introduire dans les affaires de la Turquie, d'enfoncer son coin dans cet empire vermoulu, tantôt agissant en ennemie, tantôt s'offrant comme alliée, passant habilement de l'hostilité à la protection, gagnant autant de terrain par la paix que par la guerre, et arrivant aujourd'hui à vouloir constater dans un traité nouveau une sorte de partage de la suzeraineté des sultans. C'est ainsi que s'est développé cet empire, qui s'appuie au pôle, fait face à l'Allemagne, étend son influence vers la Perse, est gardé presque sur tous les points par des frontières inaccessibles, et dont l'ambition, servie par d'ardentes passions religieuses, ne cesse d'avoir l'œil fixé sur Constantinople. Qu'a fait cependant l'Europe? Qu'a fait le pays en qui se résume plus particulièrement la civilisation occidentale, — la France? L'Europe s'est consumée dans des luttes intestines; la France a passé son temps à détruire ou à édifier des régimes politiques; elle s'est dévorée elle-même dans des perturbations qui enchaînaient ses forces, ou les tournaient vers des entreprises impossibles et qui affaiblissaient en elle l'instinct de ses grands intérêts dans le monde. Ce sont les révolutions surtout qui ont contribué à fausser ou à paralyser la politique de l'Occident. L'Europe a fait avec la Russie depuis un siècle ce qu'elle fait depuis cinquante ans avec les États-Unis : elle a vendu elle-même ses possessions à l'Union américaine; elle a favorisé les émancipations prématurées et les démembremens des états voisins de la république nouvelle. Quand le Texas a proclamé son indépendance, elle a approuvé, — et elle a approuvé encore quand le Texas s'est annexé aux États-Unis. Lorsque la guerre du Mexique a éclaté en 1846, elle n'a eu rien à y voir, c'était une affaire de l'autre monde, et de fait il n'y a eu que deux ou trois provinces mexicaines absorbées. Aujourd'hui c'est tout le Mexique que les États-Unis menacent, en même temps qu'ils professent comme politique l'exclusion de l'Europe de tout le continent américain, et le difficile est véritablement de savoir comment on s'y opposerait : de telle sorte qu'entre ces deux mouvemens d'expansion les plus immenses et les plus redoutables qu'ait vus la civilisation moderne, celui de la Russie et celui des États-Unis, la politique européenne se trouve hésitante, souvent divisée et impuissante à rien empêcher, après

avoir perdu les occasions d'interventions efficaces. Il serait difficile évidemment de pressentir ce qui peut résulter de ces grands mouvemens des peuples. Ce que nous savons, c'est que, si l'Europe ne retrouve sa liberté d'action et l'instinct de ses véritables intérêts, elle peut être exposée à des déceptions plus cruelles encore. Mais, pour ne parler que de la Russie, quel peut être le moyen d'arrêter ce développement gigantesque, du moins en ce qu'il a de plus menaçant pour l'Europe? C'est là toujours le difficile quand les crises sont arrivées à un certain degré. Un auteur anglais, dans une brochure, — *Solution de la question d'Orient,* — cherchait récemment une issue; il la trouvait dans la création d'un empire grec à Constantinople, sous l'autorité souveraine d'un prince chrétien indépendant. L'auteur oublie peut-être un peu qu'on ne crée point des empires et des princes à volonté et à jour fixe. Dans tous les cas, l'intérêt supérieur, c'est que, sous une forme quelconque, sous la forme de l'empire turc actuel ou d'un empire grec indépendant, l'intégrité de l'Orient demeure un fait acquis à la politique occidentale, comme elle est déjà consacrée par le droit. Tout le reste est sujet à discussion. Ce n'est point là d'ailleurs une œuvre facile, et la première condition pour l'accomplir, c'est que l'Europe puisse tourner vers l'étude et la défense de ces grandes questions un peu de ces forces qu'elle use trop souvent à se détruire elle-même en prétendant se rajeunir. Voilà pourquoi l'état intérieur d'un pays donne presque toujours la mesure de ce qu'il peut au dehors et de l'efficacité de sa politique dans le monde.

La vie intérieure de la France, il est superflu de le dire, est semée de peu d'incidens aujourd'hui, depuis que l'action politique, moins partagée, est soumise à des règles et à des limites qu'il serait difficile de franchir. Elle est organisée pour le repos, comme en d'autres temps elle est organisée pour l'agitation permanente. Les préoccupations actuelles les plus vives peut-être sont celles des affaires du dehors et celles des affaires industrielles, qui réagissent incessamment les unes sur les autres. La Bourse est un bruyant théâtre politique où l'on a déjà fait assez souvent franchir le Pruth par les troupes russes. Entre ces deux ordres de préoccupations diverses, il resterait peu à dire, si le gouvernement n'avait publié dans ces derniers jours un certain nombre de décrets modifiant l'organisation des départemens ministériels par suite de la suppression du ministère de la police générale, fixant l'état des princes de la famille impériale, soumettant à des conditions nouvelles la décoration de la Légion-d'Honneur et les décorations étrangères obtenues par des Français. Résumons rapidement ces diverses mesures. C'est toujours chose assez grave que de toucher à l'organisation du pouvoir ministériel, qui a déjà subi tant de modifications et de changemens. Combien de fois les administrations ne se sont-elles pas trouvées scindées, les intérêts intervertis et divisés moins encore dans la vue d'un service meilleur que par des considérations politiques accidentelles et peu durables! Il est cependant curieux de voir comme on finit toujours par revenir à des conditions plus rationnelles, basées sur l'analogie des services, sur l'identité des intérêts. Il y a deux ans bientôt, l'agriculture et le commerce, après avoir formé longtemps une administration spéciale, avaient été rattachés au ministère de l'intérieur; ils vont aujourd'hui composer, avec les travaux publics, un ministère unique et indé-

pendant. De toutes les combinaisons qui pouvaient être tentées, celle-là est sans doute la meilleure, parce qu'elle est la plus logique. N'y a-t-il point en effet les liens les plus étroits entre l'industrie, le commerce, l'agriculture et toutes les entreprises de travaux publics? N'y a-t-il point un avantage réel à réunir ces intérêts divers, qui touchent au développement matériel du pays, pour les soumettre dans leur ensemble à une même direction, à une même impulsion? Cette mesure se lie d'ailleurs à une mesure plus grave et d'un caractère politique qui n'est autre que la suppression du ministère de la police générale. C'est à l'intérieur qu'est rendue la direction de la police, comme elle lui appartenait autrefois. Aujourd'hui que l'inutilité du ministère de la police générale est reconnue par le gouvernement même qui l'a constitué, il est bien permis de croire que ce n'est là jamais qu'une institution transitoire. C'est un rouage qui risque souvent d'offrir moins d'avantages que de difficultés, ne fût-ce que par les conflits qui peuvent s'élever incessamment entre les fonctionnaires spéciaux de la police et les autres fonctionnaires administratifs, même assez fréquemment avec les autorités militaires. Nous ne parlons du reste ici que de ce genre de considérations. C'est une observation à faire. Depuis cinquante ans, dans notre histoire, le ministère de la police reparait par intervalles : il a existé sous l'empire, il a existé même sous la restauration; jamais il n'est parvenu à s'établir d'une manière permanente; né dans certaines circonstances, il a disparu avec elles. A quel titre et à quelle condition la police pourrait-elle donc être une institution permanente? A la condition qu'elle fût ce qu'elle n'a jamais été, ce qu'elle ne peut pas être, — une sorte de gouvernement supérieur embrassant la direction politique, la direction intellectuelle, la direction morale du pays. Mais alors c'est un gouvernement universel tenant dans sa dépendance tous les services, et comme ce gouvernement ne peut pas se réaliser, la police, constituée d'une manière indépendante, reste toujours ce qu'elle est, — une hiérarchie de surveillance, ayant à sa tête un ministre et finissant par un agent vulgaire souvent disposé à faire sentir l'action du pouvoir dans tous les détails de la vie des populations, — car, s'il est dans une localité où l'on ne conspire pas, il faut bien qu'il fasse quelque chose. Dans un temps normal, la police n'est qu'une partie de l'administration ordinaire. Observer l'état du pays, les courans de l'opinion, les besoins et les vœux des populations, n'est-ce point la mission de toutes les autorités administratives? Dès lors un ministère spécial n'est plus qu'une superfétation inutile.

Quant au décret qui règle l'état des princes de la famille impériale, il suffira de dire que, s'inspirant du décret de 1806, il constitue l'autorité de l'empereur sur sa famille; il donne au chef de l'état un droit souverain qui s'étend à tous les actes de l'existence des princes, lesquels ne peuvent s'éloigner de Paris ou de la France sans un congé de l'empereur, et sont même soumis, au besoin, à une hiérarchie de punitions allant des arrêts à l'exil. Des diverses mesures récentes dont nous parlions, une des plus importantes, à un autre point de vue, est celle qui a trait aux décorations, soit nationales, soit étrangères. Il ne faut point certes se plaindre des garanties plus rigoureuses qui peuvent être imposées à ce sujet. Rien n'est plus fait pour ôter de leur valeur à ces distinctions que la profusion avec laquelle elles étaient distribuées,

si bien que cela a pu être quelquefois une manière de se signaler que de ne point porter la plus petite décoration, ruban, collier ou plaque. Le gouvernement a donc attaché des conditions assez sévères principalement au droit de porter des décorations étrangères. La première de ces conditions est l'acquittement d'une rétribution, qui ne laisse point que d'être élevée, comme préliminaire indispensable de toute autorisation. La seconde, qui n'est pas la moins grave, doit réduire singulièrement le nombre de ceux qui peuvent porter des décorations d'un certain ordre. Ainsi les officiers supérieurs et les fonctionnaires civils d'un rang analogue ont seuls droit à la décoration en sautoir; les plaques et les grands cordons appartiennent exclusivement aux généraux et aux fonctionnaires civils d'un rang équivalent. Il va en résulter un assez grand massacre de décorés. En vérité, il n'y a point de mal à ce que ceux qui reçoivent des ordres étrangers en soient réduits, pour toute ressource, à faire annoncer leur bonne fortune par le journal, afin que l'univers en soit instruit. La mesure adoptée par le gouvernement ne semble-t-elle pas seulement impliquer toute une organisation hiérarchique du pays? La hiérarchie militaire est prise ici comme type. Il est sans doute des fonctions civiles dont l'analogie avec les fonctions militaires peut être facilement établie, il en est d'autres pour lesquelles cela n'est point peut-être aussi aisé. D'un autre côté, un membre de l'Institut, par exemple, est-il un fonctionnaire, et de quel rang est-il? Un ancien ministre conserve-t-il le droit de porter des décorations en rapport avec la position qu'il a occupée? Nous ne parlons pas des simples particuliers, qui ne sont rien, n'ont jamais rien été, et n'en sont pas moins décorés de plusieurs ordres; ceux-là sont la justification même de la mesure du gouvernement. Il est enfin un décret qui touche à un intérêt bien différent, et qui assurément a une place particulière dans cet ensemble de dispositions récentes : c'est celui qui établit une exposition universelle des beaux-arts, coïncidant avec l'exposition universelle de l'industrie qui doit avoir lieu en 1855.

Mais ici n'est-ce point déjà toucher à ce monde des arts, de l'imagination, de l'intelligence, qui a ses incidens propres, et dont chaque évolution se mesure aux œuvres que chaque jour produit, à toutes les manifestations nouvelles de la pensée? Dans ce monde idéal où tout vient se mêler et où tout se renouvelle, où toutes les tentatives ont leur place, et où la vie se produit sous les formes les plus diverses, — histoire ou philosophie, récit poétique ou drame; — dans ce monde enfin qui apparaît souvent moins comme l'expression que comme le contraste de la réalité, un des charmes les plus élevés pour l'esprit sans doute est celui qui consiste à reproduire l'existence, les traits, la physionomie d'un de ces hommes qui ont eu leur heure d'éclat, en qui se résume toute une portion morale et intellectuelle du passé, et dont l'originalité est empreinte d'un caractère profond, presque saisissant. C'était une de ces figures que M. Mignet faisait revivre l'autre jour au sein de l'Académie des sciences morales, en traçant le portrait d'un philosophe moderne, de Jouffroy, mort avant l'âge, il y a plus de dix ans déjà. M. Mignet a consacré à Jouffroy une de ces notices substantielles, élégantes et sobres, qui lui sont devenues familières, et qui sont moins un éloge académique vulgaire qu'un portrait savant et animé. Il a reproduit l'homme et le temps avec un

accent particulier de sympathie, qui se reportait naturellement sur tout ce mouvement intellectuel au milieu duquel le philosophe avait vécu, et dont il avait été l'un des organes. Cela est bien simple, M. Mignet est du temps de Jouffroy par les idées, par les goûts, par les espérances politiques. M. Mignet est resté pour voir le naufrage de plus d'une de ces espérances, de plus d'une de ces idées, sans cesser d'y croire. Jouffroy est tombé avant l'heure, épuisé et vaincu par les luttes intérieures, et après avoir révélé un talent qui semblait capable de plus d'œuvres qu'il n'en a produit. C'était au reste une des natures les plus rares, chez qui le travail philosophique prenait une forme animée et vivante; la poésie se mêle, chez Jouffroy, à l'observation des phénomènes de la conscience, qui furent l'objet principal de ses études; une sorte d'émotion contenue et palpitante se faisait sentir dans ses écrits comme dans sa parole. Ce mélange d'observation psychologique, de poésie, d'émotion, d'angoisse intérieure même parfois, est ce qui fait l'originalité de Jouffroy, dont les idées philosophiques seules seraient loin, certes, de donner une idée suffisante.

A un certain point de vue, Jouffroy peut passer pour un des types mélancoliques et douloureux de toute une classe d'esprits de notre temps, de ceux que le scepticisme envahit sans les satisfaire. Qu'on se souvienne de ces émouvantes et éloquentes pages dans lesquelles il raconte cette nuit, cette fatale nuit de décembre, où, seul dans sa chambre étroite, voyant la nuit s'écouler, la lune décroître, les étoiles jeter leur clarté vacillante, il sentit la foi de sa mère pâlir dans son âme, et, à la place de sa foi détruite, ne trouva plus que le vide, un vide désolant et nu. Qui n'a point eu aussi de nos jours sa nuit de décembre? Qui n'a point éprouvé à un moment donné les mêmes angoisses, les mêmes défaillances? C'est par-là que Jouffroy est véritablement le type d'une certaine classe d'esprits à un certain moment de ce siècle. Le penseur qui sera le type des jours nouveaux, qui exprimera le besoin renaissant des âmes lassées, sera celui qui aura eu, lui aussi, sa veillée nocturne, où, à la clarté des étoiles, au milieu des murmures de la nuit, il aura senti la foi reprendre possession de son âme, retrouvant ainsi toutes ces règles simples et sévères de l'existence que Jouffroy regrettait, et qui arrêtent les esprits sur cette pente au bout de laquelle on ne trouve que la désolation et la ruine. Plus avancé dans la vie, Jouffroy n'eût point écrit sans doute cet article terrible tracé au milieu des émotions frémissantes de la jeunesse : *Comment les dogmes finissent!* Il eût senti où cela conduisait, et que le véritable titre d'un tel sujet était : Comment les civilisations finissent! comment les peuples finissent! — Les civilisations et les peuples, en effet, ne se forment ni ne vivent au hasard. C'est un ensemble de croyances religieuses qui les vivifie et les soutient. Proclamer la déchéance d'un dogme, c'est proclamer la fin d'une civilisation. Mais alors il faudrait avoir à donner au monde une autre âme, une foi nouvelle et supérieure. Ce n'est donc point sans utilité que les œuvres de Jouffroy peuvent être encore interrogées et étudiées, et ce n'est point sans à-propos que M. Mignet, l'autre jour, rendait la vie à cette rare nature, à ce talent profond et fin, où il y avait presque autant du poète que du philosophe.

Ce n'est point là d'ailleurs seulement qu'on peut aller chercher quelque chose de la vie intellectuelle contemporaine. On touche de trop près encore

au mouvement moral et politique. L'esprit littéraire se produit sous mille formes différentes, depuis le récit de voyage jusqu'au drame ou à la comédie, depuis la poésie jusqu'à la critique. Quelle séduction plus vive et plus charmante, par exemple, que celle d'un livre fait avec tous les souvenirs, toutes les impressions d'une vie promenée à travers toutes les contrées du monde, et avec un talent, un art de récit difficile à égaler! C'est là véritablement le genre d'attrait des *Scènes et Récits des pays d'outre-mer* de M. Théodore Pavie. M. Pavie est un voyageur universel : quelle est la région qu'il n'ait point visitée? L'Égypte et toute cette partie de l'Orient lui sont familières; il a vu l'Inde et la Chine; il a parcouru l'Amérique tout entière, bivouaquant dans la *pampa*, pénétrant jusqu'au cœur des provinces Argentines, traversant les neiges des Andes, passant en un mot au milieu de tous les spectacles, au milieu de tous les contrastes de la nature morale et physique. Il a connu quelques-uns de ces farouches personnages qui sont la sombre et terrible poésie de ces contrées, Facundo Quiroga notamment, qui avait été surnommé à Buenos-Ayres le tigre de la *pampa*. On devine ce que cette vie volontairement adonnée aux excursions les plus lointaines a pu laisser de souvenirs variés, d'impressions vives dans un esprit observateur et fin, dans une imagination délicate et curieuse de nouveauté. Ici d'ailleurs les récits de M. Pavie ne prennent point cette forme directe où le voyageur se met perpétuellement en scène et est le principal personnage qu'il aime à reproduire. L'auteur voyage non pour se voir lui-même, mais pour voir les autres, et c'est d'ordinaire dans le cadre d'une petite histoire, d'une fiction rapide, qu'il fait entrer la description des lieux, la peinture des mœurs, l'étude des passions et des caractères : sorte de drame multiple qui se déroule ainsi en Égypte avec *Ismaël Er-Raschydi*, dans l'Amérique du Sud avec *les Pincheyras* ou *Pepita*, dans l'Inde avec *Sougandhie*, au Canada avec *la Peau d'Ours*, sur la côte de Coromandel avec *Padmavati*, et qui fait éclater dans la vie familière l'originalité diverse des races humaines. Chose plus étrange encore, M. Pavie réussit à faire oublier qu'il est un savant connaissant à peu près toutes les langues des pays qu'il a visités et dont il reproduit quelques scènes. Il ne songe qu'à charmer l'imagination, et ne dit point un mot de l'aiguille de Cléopâtre quand il est en Égypte. C'est ainsi qu'en s'effaçant modestement il réussit à vous intéresser dans un livre qui est tout à la fois un voyage et un roman, une fiction et une peinture exacte de la vie humaine dans ses manifestations les plus variées et les plus caractéristiques.

De tels livres simples et sans faste sont faits pour montrer ce qu'il y a encore de talens fidèles et sûrs, gracieux et charmans, et ce que peut produire cette alliance de l'imagination et de l'observation réelle dans un genre littéraire dont on a tant usé et qu'on n'a point épuisé. Si le roman, ou plus simplement le récit, a de ces bonnes fortunes trop rares, il n'en est pas toujours ainsi au théâtre, où l'on voit assez souvent mettre en jeu de grands élémens pour aboutir à de médiocres résultats. C'est en réalité l'histoire d'une tentative récente faite pour transporter un roman de M. de Balzac, *le Lys dans la Vallée*, sur la scène du Théâtre-Français. L'auteur d'*Eugénie Grandet* n'eut jamais de bonheur au théâtre; ses œuvres n'en ont point encore aujourd'hui. Il ne gagne pas de batailles après sa mort. *Le Lys dans la Vallée* n'est point le meilleur roman de M. de Balzac, mais c'est un de ceux où il a sondé le

plus hardiment et avec le plus de puissance les mystères de la vie privée. On sait ce qui se cache sous ce titre séraphique : c'est l'histoire, la lamentable histoire d'une pauvre âme opprimée, froissée dans ses instincts et sa délicatesse par le despotisme conjugal d'un homme égoïste, et qui, dans la résignation même où elle vit, subit les atteintes de la passion, — passion inavouée d'abord, déguisée sous toute sorte de tromperies charmantes, ardente pourtant et mortelle. Reproduire tout cela, c'est l'œuvre d'une analyse pénétrante et forte, habile à scruter les secrets du cœur. Comment le drame y réussirait-il? comment pourrait-il peindre ces nuances intimes, ces progrès, ces mouvemens de la passion? Là où le roman triomphe, le drame échoue. Le drame n'a qu'un avantage, c'est que ses héros sont un peu moins bavards, les conditions scéniques ne peuvent se prêter aux développemens infinis; mais alors les situations se dessinent moins, la logique des caractères est faussée, la passion ne s'explique plus; les personnages, à force d'être transformés, sont écourtés, la noble et douce héroïne de Clochegourde devient presque vulgaire; lady Arabelle est une intrigante éhontée. Quant à ce pauvre Félix de Vandenesse, qui n'avait point déjà un beau rôle dans le roman, il joue un personnage légèrement stupide dans le drame. M. de Mortsauf seul conserve quelque chose de sa physionomie première, et c'est peut-être grâce à l'acteur. Tout cela s'agite sans vivre réellement, jusqu'à ce que cette malheureuse comtesse exhale son dernier soupir, ballottée comme elle le fut dans sa vie entre son amour et sa vertu, jusqu'à ce que cette âme dévorée et consumée s'envole purifiée de son enveloppe terrestre, — et alors on se demande à quoi bon transporter sur la scène ce qui est du domaine du roman, à quoi bon défigurer ce qu'il y a parfois de charmant et de profond dans l'œuvre de Balzac, sans effacer ce qu'il y a trop souvent aussi de grossier et de choquant? On se demande si cette manie de traduire en drame ou en comédie tout ce que le génie romanesque invente n'est pas le plus triste signe d'indigence, et si les victoires que gagne le Théâtre-Français avec ces travestissemens n'équivalent pas à des défaites.

Rentrons maintenant dans l'histoire politique. Nous laissions récemment la Hollande sous l'empire d'une émotion religieuse assez vive et de complications intérieures qui n'étaient point sans gravité. C'était tout un changement de direction dans le gouvernement, changement provoqué par l'organisation du culte catholique. Quelle est maintenant la situation de la Hollande? Quels sont les résultats des élections qui viennent d'avoir lieu? Quelle est la politique destinée à prévaloir à l'issue d'une crise où bien des questions délicates, bien des intérêts, étaient engagés? Le résultat le plus évident peut-être des élections récentes, c'est la défaite qu'a éprouvée cette portion du libéralisme dont l'ancien ministre, M. Thorbecke, est le principal chef. Le parti dit des réformés historiques a gagné quelques voix; le nombre des députés catholiques est d'une quinzaine environ. La fraction la plus considérable de la seconde chambre, et qui semble devoir constituer la majorité, appuie le cabinet nouveau, dont la politique jusqu'ici paraît devoir prendre un caractère conservateur plus prononcé, sans déroger essentiellement à la constitution. C'est dans ces conditions que s'ouvraient les états-généraux le 14 juin. Le roi lui-même inaugurait cette session extraordinaire. On n'était point d'ailleurs sans attendre avec quelque impatience l'expression de la pensée du gouver-

nement. Il résulte du discours royal que les difficultés avec Rome ne sont point aplanies, et que le gouvernement est dans l'intention de présenter une loi interprétative des dispositions constitutionnelles qui garantissent la liberté religieuse et assurent une égale protection à tous les cultes, en stipulant néanmoins la surveillance de l'état. C'est cette surveillance qu'il s'agit d'organiser, et, à vrai dire, c'est là l'unique affaire de la session qui vient de s'ouvrir à La Haye.

Peu de jours sont encore écoulés depuis l'ouverture de cette session, et les chambres hollandaises ont eu à peine le temps de préparer et de discuter la réponse au discours royal. Dans ces discussions, du reste, il faut le remarquer, il s'est manifesté un esprit réel de conciliation et de modération bien éloigné des tendances complétement réactionnaires qu'on redoutait. Les adresses présentées au roi par les deux corps des états-généraux se ressemblent en cela : elles sont une offre de concours au gouvernement dans les circonstances actuelles, en vue de la loi annoncée; mais elles mettent au-dessus de tout le principe de la liberté, de la tolérance religieuse, si profondément enraciné en Hollande. Elles sont même empreintes d'une certaine réserve au sujet des causes de la récente agitation religieuse, qu'elles s'abstiennent de caractériser et de juger, et c'est sur ce point principalement qu'ont roulé les discussions de l'adresse. C'est ainsi que, dans la première chambre, M. Van Dam van Isselt avait proposé un amendement tendant à exprimer une sorte de ressentiment contre l'organisation catholique, contre l'allocution papale surtout. Cet amendement a été repoussé à une quasi-unanimité. Dans la seconde chambre, M. Van der Bruggem s'est fait l'organe des mêmes griefs et des mêmes plaintes; il n'a point réussi davantage à faire modifier le sens général de l'adresse. Maintenant quelle sera la loi que le cabinet hollandais médite pour organiser la surveillance de l'état sur les diverses communions? D'un côté, l'égalité de protection pour tous les cultes est garantie par la constitution, la liberté religieuse est un droit; de l'autre, il n'est point douteux que cette liberté ne saurait être absolue, que l'état a le droit de veiller au respect des lois du pays. Ce sont deux principes également sacrés. S'il n'est pas toujours facile de les faire vivre en bon accord, de les empêcher de se heurter, il n'est point certainement impossible d'arriver à une transaction convenable, qui ne blesse en rien les droits de la conscience religieuse. A mesure que s'apaise l'émotion récemment soulevée en Hollande, peut-être cette œuvre devient-elle plus facile au gouvernement et aux chambres. Ce n'est point lorsque l'irritation s'en va, lorsqu'on revient à une plus exacte appréciation des choses, qu'il serait sage d'imprimer à une loi un caractère de réaction, et telle n'est point, à ce qu'il semble, l'intention du cabinet hollandais. Comme nous le disions, le ministère de La Haye ne paraît vouloir s'éloigner en rien de la constitution, il veut seulement la pratiquer dans un sens plus conservateur. Si l'on considérait bien, peut-être trouverait-on que le véritable résultat de la crise récente de la Hollande a été encore plus politique que religieux; il a consisté à ramener au pouvoir des hommes plus conservateurs que ne l'étaient les précédens ministres. L'essentiel est aujourd'hui que ce déplacement d'influence ne tourne point contre le principe souverain de la liberté religieuse. Au milieu de ces diversions politiques, les esprits s'étaient quelque peu détournés des progrès industriels et commerciaux; l'attention publique y re-

vient aujourd'hui à l'occasion de l'établissement récent d'une ligne de télégraphie sous-marine entre la Hollande et l'Angleterre, de Scheveningue à Harwich. Le télégraphe de l'état est maintenant en communication avec plus de quatre cent vingt villes en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie. Cette accélération des communications est un des stimulans nouveaux du commerce.

Si la Hollande a été un moment sous le poids d'une crise qui pouvait sembler menaçante pour sa constitution même, l'Espagne est depuis plus longtemps déjà dans une situation qu'il serait difficile de caractériser, mais qui n'est point à coup sûr une situation normale. En peu de mois, trois ministères différens se sont succédé; chacun à son jour est arrivé avec la pensée de modifier la politique de celui qu'il venait remplacer. Au fond cependant, le changement n'était point aussi essentiel qu'on pourrait le supposer. Et en effet quelles modifications sérieuses ont été apportées dans la situation politique de l'Espagne? Des questions d'un ordre supérieur et touchant à la nature même des institutions ont été posées, elles n'ont été résolues ni dans un sens ni dans l'autre. Aucune réforme n'a été accomplie, il est vrai; mais ce serait s'aventurer singulièrement de dire que la constitution actuelle en est beaucoup plus intacte. La vérité est qu'il est utile pour l'Espagne que ces difficultés soient franchement étudiées, et se dénouent d'une manière quelconque, pour rétablir un peu de certitude. En attendant, le cabinet actuel vient de passer par une crise nouvelle et d'achever de se compléter, par la nomination de M. Moyano au ministère de *fomento*, de M. Calderon de la Barca, ministre aux États-Unis, au ministère des affaires étrangères; M. Luis-Maria Pastor remplace, comme ministre des finances, M. Manuel Bermudez de Castro, qui a donné sa démission. Quelle a été la cause de cette crise? Le cabinet espagnol, il faut bien le dire, a vécu depuis deux mois à une condition, celle de ne point aborder un certain nombre de questions brûlantes, sur lesquelles les divergences étaient faciles à prévoir. Le jour où ces questions ont été abordées, l'antagonisme a éclaté, et c'est la tendance représentée par M. Bermudez de Castro qui a été vaincue. Par exemple, M. Bermudez de Castro était d'avis de fixer dès ce moment l'époque de la convocation des cortès, de faire cesser l'espèce de proscription qui pèse encore sur le général Narvaez, de renvoyer aux chambres, conformément à l'opinion du conseil d'état, la décision à intervenir sur la concession du chemin de fer du nord, enfin d'ajourner indéfiniment les réclamations adressées par les héritiers du prince de la Paix pour la restitution de leurs biens. C'est sur ces divers points que M. Bermudez de Castro s'est trouvé en désaccord complet avec ses collègues, et notamment avec le président du conseil, le général Lersundi. Maintenant le cabinet de Madrid aura-t-il plus d'unité? Marchera-t-il d'un pas plus ferme? Parviendra-t-il à se créer une situation assurée en évitant de se prononcer sur les questions les plus essentielles? C'est, dit-on, l'espoir de M. Egaña, ministre de l'intérieur, d'arriver à un apaisement des partis et des irritations qui permette de résoudre avec plus de liberté les problèmes politiques restés jusqu'ici en suspens. Toujours est-il qu'une telle situation ne saurait se prolonger longtemps sans que les plus sérieux intérêts à l'Espagne ne finissent par en ressentir les contre-coups.

Le Nouveau-Monde, pas plus que l'ancien, n'est exempt en ce moment de périls et de causes de perturbation. D'un bout à l'autre de l'Amérique, on pourrait voir s'agiter bien des questions redoutables; mais il n'est point certainement de pays qui, plus que le Mexique, soit assailli par toute sorte de complications, — et comme si ce n'était pas assez de l'anarchie intérieure qui désole toutes les provinces mexicaines depuis plus d'un an, il vient de s'y joindre une de ces difficultés qui surviennent toujours à point pour fournir un prétexte aux Américains : c'est au sujet de la vallée de Messilla, qui se trouve sur la frontière du Mexique et des États-Unis. D'après le traité qui a cédé diverses provinces mexicaines à l'Union après la guerre de 1846, la vallée de Messilla paraît incontestablement appartenir au Mexique; mais les autorités américaines l'ont fait envahir à main armée. Les autorités mexicaines, à leur tour, l'ont fait occuper de nouveau par la force, en expulsant les soldats américains. Le gouvernement de Washington a blâmé et destitué le gouverneur du Nouveau-Mexique, qui avait ordonné la première invasion; mais en même temps il a envoyé un général pour reprendre possession de la vallée de Messilla. Cet incident, on le pense, a suffi pour soulever toutes les passions américaines et pour irriter, d'un autre côté, les susceptibilités nationales au Mexique, de telle sorte que, si un conflit s'engage entre les troupes des deux pays sur le point contesté et que le sang coule, il est peut-être assez difficile que la guerre n'éclate pas de nouveau d'une manière plus générale, surtout plus décisive qu'en 1846. Cette redoutable éventualité est d'autant moins facile à conjurer, que les gouvernemens semblent jusqu'ici peu disposés à se faire de mutuelles concessions. C'est le parti démocrate qui occupe le pouvoir aux États-Unis, on le sait, et on ne peut guère espérer qu'il laisse échapper l'occasion de satisfaire une ambition qui ne se déguise plus. D'un autre côté, le général Santa-Anna, depuis qu'il est rentré au Mexique et qu'il a repris la dictature, semble prendre à tâche de préparer une nouvelle lutte. Cependant cette lutte, quelle autre issue peut-elle avoir que la ruine complète du Mexique déjà à demi dissous par l'anarchie? C'est le triste, mais infaillible dénoûment d'une guerre inégale qui serait entreprise aujourd'hui.

Dans ces conditions, il est facile de le comprendre, il reste assez peu de chances pour la solution de la question de l'isthme de Tehuantepec, qui avait été récemment l'objet d'un nouveau traité. Si l'on s'en souvient, le 14 mai 1852, un décret du congrès général de Mexico autorisait le gouvernement à faire une concession nouvelle de la ligne de communication interocéanique. Cette concession a été faite à une compagnie mixte, composée d'Américains et de Mexicains. C'est sur la base de ce traité de concession qu'une convention a été signée à Mexico, le 21 mars dernier, par deux délégués du gouvernement mexicain et par M. Conkling pour le gouvernement de Washington. D'après ce traité, la voie de communication par l'isthme de Tehuantepec doit être libre et franche pour toutes les nations du globe. Maintenant c'est aux événemens à prononcer sur le sort de ce traité et peut-être sur le sort du Mexique.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

nent de
que, on
int cer-
orte de
ure qui
t de s'y
fournir
, qui se
é qui a
la val-
nais les
men-
pulant
lestiné
vasion;
n de la
utes les
tés na-
roupes
e assez
nérale,
autant
dispo-
occupe
l laisse
. D'un
t qu'il
e lutte.
e com-
ais in-
hui.
peu de
i avait
4 mai
ment à
nique.
ricains
ention
verne-
gton.
ntepec
t c'est
ort du